





UNE

MAITRESSE

DE LOUIS XIII



PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

UNE

MAITRESSE

DE LOUIS XIII

PAR X. B. SAINTINE



QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE, ET Cie
14, RUE PIERRE-SARRAZIN, 14

1860



UNE

MAITRESSE

DE LOUIS XIII

I

VISITES AU COUVENT

Il y avait grand bruit et grande rumeur tout au long du faubourg Saint-Antoine, à Paris, vers le commencement de décembre de l'année 1637. Malgré la pluie qui tombait par torrents, les marchands, les ouvriers, abrités par leurs auvents et par les étages supérieurs, qui alors surplombaient les rez-de-chaussée et les entre-sols, causaient vivement porte à porte, ou d'une fenêtre à l'autre.

Le grand événement de la journée était le passage du roi, qui, deux heures auparavant, non plus le nez sous le manteau, ou en litière fermée, mais dans une belle voiture, bien escortée de mousquetaires et de laquais, avait traversé le faubourg pour se rendre au couvent de Sainte-Marie de

la Visitation, où vivait cloîtrée, depuis quelques mois, sa dernière favorite, la douce et bonne la Fayette.

Or il était au su de chacun que mademoiselle de la Fayette était devenue l'ennemie du cardinal de Richelieu, pour n'avoir point voulu se plier à sa volonté et servir ses projets; que ce n'était qu'après avoir tenté d'affranchir le roi d'une haute et pesante tutelle qu'elle avait songé à chercher dans le cloître un abri contre les séductions du monde; que le roi n'avait consenti à cette séparation que pressé, torturé, terrassé par la volonté de fer de son ministre, et qu'on avait trouvé la trace de ses larmes sur l'acte d'autorisation signé par lui à cet effet. Donc mademoiselle de la Fayette conservait encore son empire sur le maître, et peut-être enfin, du fond de son couvent, la béguine allait-elle renverser le prince de l'Église!

Lorsqu'on apprit dans Paris la nouvelle visite du roi à Sainte-Marie (c'était la quatrième depuis un mois), tels furent les bruits qui, partant de la Bastille et de la porte Saint-Antoine, tournant les boulevards, longeant les quais, gagnant les ponts, se répandirent dans la ville par tous ses abords, comme s'il se fût agi encore d'une invasion espagnole et de la prise de Corbie.

Les gens du faubourg, hommes simples et crédules, qui avaient foi entière dans la puissance du cardinal, n'allaient pas si avant dans les conséquences qu'ils tiraient de la visite du roi; mais ils s'en dédommageaient amplement par les motifs qu'ils supposaient l'avoir déterminée.

Alors les raisons les plus folles, les plus invraisemblables, leur venaient naturellement à l'esprit et comme de source. C'était la reine Anne d'Autriche qui avait fait enfermer mademoiselle de la Fayette à la Visitation, et l'avait contrainte d'y prononcer ses vœux. Mais le roi, plus amoureux que jamais, avait intéressé le pape dans cette affaire, et, grâce au pontife, la favorite allait être rendue au monde, dégagée de ses liens monastiques, et le roi l'épouserait, après avoir

fait prononcer (toujours avec l'aide du pape) la nullité de ses engagements envers la reine, qui, depuis un si long temps qu'ils étaient mariés, n'avait pu encore le rendre père

« Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi? disait un de ces orateurs en plein vent, en se débarrassant de son tablier de cuir et le jetant au fond de sa boutique, pour donner, par la liberté de son geste et de sa pose, plus d'importance à ses paroles; le bon roi Henri IV n'a-t-il pas failli épouser sa mie Gabrielle? Le duc de Sully seul y fit obstacle, et grand tort il eut, Gabrielle d'Estrées valait bien Marie de Médicis!

— Du moins elle était Française! répliqua un autre avec fierté, en tournant seulement sa tête vers l'interlocuteur; car, pendant ce beau mouvement d'éloquence, il achevait de profiter de la mince nappe d'eau qui découlait de l'auvent pour se laver les mains.

— A quoi bon ces reines qui nous arrivent toujours d'Espagne ou d'Italie, comme la guerre et la peste? s'écria, à son tour, un vieux marchand, ancien ligueur qui n'avait jamais pu rapprendre à respecter les personnes royales.

— Manque-t-il donc de jolies filles en France? ajouta un jeune garçon en promenant un coup d'œil galant sur quelques beautés du voisinage, ouvrières, servantes ou lavandières, qui, non loin de lui, avançaient hors des croisées leurs figures plates et niaises, encadrées de cheveux burlesquement désordonnés par des rafales de vent et de pluie.

— Autrefois, reprit le marchand en relevant sa moustache et s'appuyant fièrement sur ses hanches, il fallait être de meilleur sang français pour avoir droit de bourgeoisie dans quelque bonne ville que pour être roi de France! »

Et ainsi des autres groupes.

La nuit était venue; la pluie tombait de plus belle, et ils n'avaient point cessé de deviser sur la reine, sur le pape,

sur mademoiselle de la Fayette et sur le roi, quand enfin une voiture, sortant du couvent de la Visitation, traversa vivement la chaussée caillouteuse du faubourg. C'était Louis XIII, encore escorté de ses grands mousquetaires. Les curieux en furent pour leurs frais d'attente; au milieu de ce déluge le roi passa dans l'obscurité, la force du vent ayant éteint les flambeaux des laquais. C'est ainsi qu'il regagna la porte Saint-Antoine, se dirigeant vers le Louvre.

Eh bien, de tous ces caquets aucun n'approchait de la vérité; et cependant les conséquences de cette visite devaient être immenses pour la France, et même pour l'Europe, quoique accomplies dans des voies tout autres que celles indiquées par messieurs de la ville et du faubourg!

Louis avait autrefois aimé mademoiselle d'Hautefort, fille d'honneur de la reine et son amie; mais, soupçonneux, naturellement timide et craintif, il s'était bientôt alarmé de l'affection que portait mademoiselle d'Hautefort à sa maîtresse. Il n'osait avoir pour confidente celle qui donnait toute sa confiance à la reine, et calculait tristement que ce lien, qu'il voulait former pour lui seul, pour la consolation de son cœur toujours navré, ne serait qu'un appât qui l'attirerait vers Anne d'Autriche; un bien commun entre eux; une chaîne qui, en se resserrant, devait les rapprocher l'un de l'autre.

Comme il n'avait et ne voulait avoir avec sa femme que les relations réglées par l'étiquette de la cour (et surtout par le cardinal), il lutta longuement et vainement d'abord contre cet amour, qui le gênait dans ses habitudes domestiques et politiques.

La légèreté de mademoiselle d'Hautefort vint à son aide.

Elle ne ressentait près du roi que la vanité de l'avoir subjugué, ne prenant pas la peine de cacher qu'elle n'était que flattée et non séduite par toutes ses prévenances.

Louis s'aperçut même qu'elle avait l'oreille plus attentive et le regard plus tendre auprès du beau marquis de Gèvres qu'auprès de lui. Pour la punir dans sa tendresse, il exila le marquis; pour la châtier dans son orgueil, il feignit de vouloir porter ailleurs ses hommages. L'impitoyable fille prit en riant l'exil du marquis (peut-être afin de le faire durer moins longtemps); mais on assure qu'elle ne se contraignit pas dans l'indifférence parfaite qu'elle montra en voyant le roi reporter sur mademoiselle de la Fayette, l'une de ses compagnes, les préférences dont il l'honorait naguère.

En ne visant qu'à la vengeance, Louis XIII trouva ce qu'il avait jusqu'alors inutilement cherché, une amie véritable, qui compatit à ses peines, les partagea, et fit tout pour les adoucir; qui, à force de pitié, s'éleva pour lui jusqu'à l'amour le plus pur, le plus tendre! Mais la vertueuse la Fayette, non contente de travailler à son bonheur, voulut aussi travailler à sa gloire. Elle essaya de relever cette âme royale, douée par la nature de quelque énergie, mais qu'une mère ambitieuse avait rapetissée, comme la destinant à loger pour toujours dans le corps d'un faible enfant, et qu'un ministre habile maniait à son gré, la rendant tour à tour pusillanime ou inflexible, selon ses besoins.

C'est contre ce ministre que la favorite a osé lutter; son entrée au couvent a dit à tous de quel côté était restée la victoire.

D'abord inconsolable de cette résolution, qu'il n'attribuait qu'à une vocation religieuse bien prononcée, Louis se retira en grand émoi dans son château de Saint-Germain, déclarant n'y vouloir admettre personne. Richelieu fit respecter cet ordre, et laissa passer la bouderie. Quelques jours après, à la cour, comme on s'inquiétait de cette absence prolongée, on apprit que, dans sa solitude, le roi s'occupait d'enluminer des images et de prendre des oiseaux au filet.

A sa première sortie de Saint-Germain, il se rendit en petit équipage à la Visitation.

Hélène-Angélique Lhuillier, la supérieure, vint le recevoir sous la grande entrée du couvent, à la tête de ses religieuses. Le roi n'expliqua pas d'abord le motif de sa visite, dont personne n'était en doute. Il parcourut, avec l'apparence de l'intérêt et de la curiosité, les bâtiments et l'enclos du cloître, établis sur l'emplacement de l'hôtel de Cossé. En inspectant le jardin et les anciennes constructions, il se rappela les avoir déjà vus, enfant, avec son père qui y était venu, en famille, faire visite à son ennemi d'autrefois, le maréchal de Cossé.

Alors les souvenirs de son jeune âge le prirent; il resta quelques instants en rêverie, immobile, songeant à peine à ce qui l'avait amené. Bientôt l'amour lui revint en tête; il acheva son inspection, cherchant la Fayette partout, n'osant s'enquérir d'elle et ne la rencontrant pas.

La sainte fille, se défiant de ses forces, évitait sa présence.

Il demanda à faire sa prière dans la chapelle, qu'il trouva petite et mesquine. Peut-être pensa-t-il que ce serait de là que partiraient, pour aller au ciel, les vœux les plus ardents pour son bonheur; car sur-le-champ il alloua une forte somme destinée à l'agrandissement et à l'ornement du lieu saint. Enfin, voyant les religieuses émerveillées de sa façon d'agir, et un service en appelant un autre, il se décida à s'informer de la recluse.

Sur l'ordre de la supérieure, celle-ci descendit au parloir, où le roi l'attendait déjà. La sœur qui ordinairement assistait aux conférences se retira par discrétion, et, contre la coutume, on les laissa seuls; pouvait-on trop faire pour un si grand roi, le bienfaiteur de la communauté?

Mademoiselle de la Fayette se disposait alors à prononcer ses vœux, ayant obtenu des dispenses pour son année de noviciat. Elle était émue et tremblante en se présentant de-

vant lui, et tous deux restèrent quelque temps sans s'approcher; elle, la tête baissée, songeant à la grandeur du sacrifice qu'elle faisait à Dieu; lui étonné de l'impression qu'il recevait de l'endroit triste et sombre où il se trouvait: impression que venaient renforcer encore les vêtements de l'ancienne favorite.

Il l'avait quittée brillante de charmes et de parure; son souvenir la lui retraçait au moment de leur séparation, dans un des riches appartements du Louvre, reflétant sur elle tout l'éclat du luxe qui l'environnait; belle de sa beauté naturelle, belle de la rougeur qui lui couvrait le visage, et du désordre de ses cheveux, noirs et soyeux, qui lui tombaient en boucles sur les épaules; belle surtout de ses yeux humides de larmes, qu'elle essayait en vain de retenir! Et il la retrouvait dans cette salle basse et froide, à peine éclairée par un jour douteux, et dont les murailles nues présentaient pour tout ornement un petit tableau de dévotion dans un encadrement de bois; et sa figure était pâle et amaigrie!

Quoique seulement encore *postulante* au couvent, elle avait déjà, contre la coutume, quitté ses vêtements ordinaires, comme trop mondains. Une robe d'étamine grossière ne semblait la couvrir que pour dissimuler les formes gracieuses de sa taille; le bandeau de toile sous lequel ses cheveux étaient emprisonnés ne laissait voir son front que pour montrer les rides précoces qu'une douleur récente y avait creusées.

Enfin levant sur lui ses yeux mouillés de pleurs, ainsi qu'au jour de leurs adieux, elle rencontra le regard triste et grave du roi; il n'exprimait plus que la pitié. Tous deux se tendirent silencieusement la main et se la tinrent pressée, sans pouvoir, ni l'un ni l'autre, trouver une parole. Puis ils se séparèrent, elle, emportant dans son âme aimante le sentiment sublime de la résignation; lui, dans son âme glacée, celui du désenchantement!

Il ne retourna la voir que lorsqu'elle eut prononcé ses vœux, et pour l'acquit de sa conscience.

Cette fois, la nouvelle intronisée se présenta au parloir accompagnée d'une jeune pensionnaire du couvent, sa protégée, son amie; ne voulant plus, sans témoins, se retrouver près de celui qu'elle avait sincèrement aimé. Il ne parut nullement contrarié de cette disposition, qui lui épargnait les embarras d'un tête-à-tête, fort graves pour lui, comme il l'avait éprouvé précédemment.

Toute troublée de se voir ainsi admise en tiers dans la société d'un si haut personnage, et tant que dura l'entrevue, la jeune fille, les yeux timidement fixés à terre, les mains croisées sur sa poitrine, se tint debout, blanche, muette, immobile. On l'eût prise pour une statue, si, aux mots obligeants que lui adressait le roi pour la rassurer, elle n'eût de temps en temps répondu par une révérence.

A la visite suivante (qui se fit attendre cependant), elle se montra moins décontenancée; et, lorsque Louis, en peine d'entretenir vivement la conversation avec mademoiselle de la Fayette, se trouvant moins contraint devant cette enfant, qui ne lui imposait aucune gène, lui adressa la parole, elle lui répondit sans trop de honte, non sans esprit, et en accompagnant ses réponses de ce sourire joyeux et naïf qui donne tant de charme à la jeunesse.

La visite se prolongeant, Louis XIII se fatigua bientôt de la voir toujours debout devant lui : avec une courtoisie qui lui était assez habituelle auprès des femmes, il l'invita à s'asseoir.

Dans son ignorance des usages du grand monde, la jeune fille crut devoir, par respect, ne point déférer à l'invitation; mais le roi alors, se levant, et feignant, dans ses expressions et le son de sa voix, une sévérité que ses yeux à moitié fermés et la contraction de ses lèvres démentaient :

« Ne savez-vous point, mademoiselle, qu'un roi de

France commande même en priant, que ses politesses sont des ordres? Puisque vous n'avez pas cru devoir obéir à ma première sommation, pour la seconde fois, et par toute mon autorité royale, je vous ordonne de vous asseoir! »

La jeune pensionnaire, d'abord presque effrayée de ce ton, mais aussitôt rassurée par un regard de bonté, qui perçait à travers les cils rapprochés du maître, demi-intimidée, demi-enhardie, se laissa glisser sur un siége auprès de mademoiselle de la Fayette, et, rieuse et confuse, cacha sa tête blonde dans le sein de la noble fille, après avoir furtivement jeté sur le roi un coup d'œil malicieux.

Ce fut dans ce moment que, pour la première fois, le fils de Henri IV se surprit à contempler avec admiration son front si pur de dix-sept ans, où les passions n'avaient pas encore laissé la plus légère empreinte, ses traits charmants, sa taille fine et flexible, l'enjouement de son regard, se laissant deviner encore sous sa paupière abaissée, et ce caractère de naïveté virginale qui, comme une harmonie de formes, se répandait sur toute sa personne.

Il put alors comparer à loisir ces deux têtes de femme, rapprochées l'une de l'autre : la peau brune de la religieuse, ses vêtements sombres, son regard triste et fatigué, faisaient ressortir encore mieux la carnation rosée, l'œil vif et animé, le costume élégant, la pose molle et gracieuse de la pensionnaire.

La pauvre la Fayette n'était plus là que l'ombre au tableau! Et le roi en lui-même en fit la réflexion.

Après un instant de silence, pendant lequel chacun des trois acteurs de cette scène garda son attitude, lui, l'œil toujours fixé, à travers la grille du parloir, sur ces deux jeunes femmes, dont l'une reposait encore à demi penchée dans les bras de l'autre, qui la contemplait avec un sourire presque maternel :

« Quel est votre nom? demanda-t-il à la jolie fille.

— Louise, répondit celle-ci, relevant tout à coup sa tête et la secouant légèrement, pour faire reprendre aux boucles de sa chevelure leur position naturelle.

— Louise! » répéta le roi. Et, s'adressant à mademoiselle de la Fayette : « Vous aussi, portez le nom de Louise!

— Je me nommais Louise dans le monde, » répondit avec un soupir la nouvelle sœur de la Visitation.

Un nuage de tristesse couvrit soudain le front du roi, et il reprit d'un air plus sombre :

« De même, je me nomme Louis! Nous avons été placés tous trois sous la protection du même patron, mon illustre aïeul. Puisse-t-il mieux défendre cette enfant contre l'adversité qu'il ne nous en a défendus nous-mêmes!... Et le nom de votre père? » ajouta-t-il en se tournant vers sa première interlocutrice.

Louise rougit et pâlit tour à tour; sa figure, tout à l'heure si expressive de candeur et de confiance, se contracta sous une idée de terreur; un souvenir pénible semblait l'agiter. Tremblante, et se pressant contre sa compagne, son regard suppliant lui demanda assistance.

« Vous n'êtes point raisonnable, lui dit mademoiselle de la Fayette; rassurez-vous, mon enfant. Le roi ne peut songer à vous punir des erreurs de votre famille... Sire, continua-t-elle en élevant la voix avec une noble fermeté, Louise est la fille de Guillaume Machault de la Porte, président de Montpellier, l'ami de votre père le Béarnais, de glorieuse mémoire, et, comme lui, né calviniste; mais, après avoir partagé ses dangers, sa bonne et sa mauvaise fortune, il ne se sentit pas assez visité par la grâce pour l'imiter dans sa conversion.

— Oui, dit le roi prenant tout à coup un air de gravité, et, si mon souvenir ne me trompe, cet ami de mon père ne fut guère le mien : las de prêcher seulement

la révolte, il quitta la robe pour l'épée, et se fit un nom parmi les hérétiques, lui et les siens! On ne parlait alors que des cinq Machault de la Porte, comme autrefois du prince des Ardennes, Aymon, et de ses quatre fils! Mais les uns furent de preux chevaliers, et les autres des rebelles! »

Louis XIII connaissait peu l'art des ménagements. Le nom seul d'un hérétique suffisait pour exciter sa bile; d'ailleurs, accoutumé qu'il était à plier sous une volonté plus forte que la sienne, il trouvait un plaisir secret, une volupté singulière, dans l'effroi qu'il inspirait à des êtres plus faibles que lui. C'était une revanche, un dédommagement pour sa vanité. Après avoir voulu prendre un ton de sévérité avec Louise, pour s'amuser de son embarras, il y arrivait naturellement, donnant à sa voix et à ses yeux une expression plus dure que ne le comportait sa pensée; et il jouissait en lui-même à la vue de ce joli visage atterré de crainte, et de ces paupières transparentes qui se gonflaient de larmes.

Mais mademoiselle de la Fayette avait été longtemps à même d'étudier les secrets mobiles de son caractère : loin de se laisser rebuter par cette bourrasque imprévue, à qui il ne fallait que donner une diversion pour la maîtriser, sans s'émouvoir plus, et d'un ton toujours calme, elle essaya, autant que faire se pouvait, la justification de Guillaume de la Porte, le huguenot, rappelant les services rendus par lui à la monarchie héréditaire, et taisant ses succès comme réformateur.

« N'est-il pas mort? demanda brusquement le roi.

— Mort! lui et mes quatre frères!... le même jour, » répondit Louise; et ses larmes débordèrent cette fois et coulèrent le long de ses joues.

Le cruel interrogateur jeta sur elle, à la dérobée, un regard rapide, et se sentit honteux d'avoir froissé avec tant de rudesse cette âme craintive.

« Oui, mort! et dans des circonstances horribles! répéta mademoiselle de la Fayette, outrée de sa dureté et résolue de l'en faire repentir. Sa fille, que vous voyez là, tout émue, comme si Votre Majesté n'avait pas bien mérité son renom de justice, m'a dit les malheurs de son enfance; ils doivent être un sujet durable de regrets pour elle, et pour vous, sire!

— Pour moi! dit le roi étonné.

— Guillaume de la Porte, entraîné par MM. de Rohan, se mêla, il y a une douzaine d'années, aux religionnaires du Languedoc. Il se trouvait faire partie, lui et ses fils, de la garnison du château de Bonnac, qui, tout entière, fut lâchement condamnée à la corde par votre maréchal de Thémines. Un seul de ces malheureux, le plus obscur sans doute, eut sa grâce, mais à la condition impie, épouvantable, de se faire le bourreau des autres; et, pour sauver sa vie, il pendit son propre père!....... Oui, sire, son propre père! ce ne sera pas sur lui seul que ce crime retombera!

— J'ai entendu parler de cela, dit le roi.

— Mais vous n'aviez point ordonné ces meurtres! répliqua la religieuse, dont les traits ranimés avaient secoué leur langueur et leur abattement, et qui, debout, les mains appuyées sur la tête de Louise, en signe de protection, retrouvait l'énergie de son âme dans la ferveur de son amitié et dans sa sainte indignation. Si vous les avez ordonnés, ajouta-t-elle, malheur au roi de France! car Dieu lui en demandera compte.

— Thémines avait plein pouvoir.

— Il en abusa! Vous deviez l'en punir!

— La guerre a de cruelles nécessités, murmura Louis XIII, déjà changeant de rôle et subissant humblement l'empire d'une âme plus forte que la sienne. Au surplus, le maréchal est mort; Dieu réglera avec lui. »

Mademoiselle de la Fayette jeta sur le faible monarque un regard de pitié, et rentra dans son état habituel de calme.

Revenu à des sentiments plus humains, le roi chercha à rassurer Louise par des paroles de douceur.

« Mon enfant, par quel arrêt de la Providence Dieu vous a-t-il rappelée dans le giron de la sainte Église romaine?

— Je n'en suis jamais sortie, sire, répondit la jeune pensionnaire. Ma mère était catholique. En l'épousant, mon père... Dieu bénisse sa mémoire!... »

Elle s'arrêta court après cette exclamation filiale, craignant d'avoir offensé le roi; mais celui-ci ne laissa paraître qu'un signe d'approbation; Louise reprit :

« En l'épousant, mon pére ne consulta que sa tendresse pour elle; il fallait que cette tendresse fût grande, car ils n'étaient tous deux ni du même culte ni du même rang. Mais ils s'aimaient tant! elle était si bonne, si belle! Et lui, il avait tant de vertus!... Pardon, sire. »

Et de nouveau Louise s'interrompit, confuse.

Mais le roi : « Continuez, mon enfant; l'éloge d'un père est toujours bien placé dans la bouche de sa fille. Qui pourrait s'en offenser ne serait pas chrétien. Il n'eut point de torts envers vous, sans doute; et, s'il en eut envers moi, dés ce jour je les oublie. Je ferai plus : je réparerai de tout mon pouvoir les mauvais traitements dont la fortune usa à votre égard, en souvenir des services rendus à mon père par le vôtre, et aussi pour vous dédommager du petit chagrin qu'involontairement je vous ai causé. »

Alors il chercha dans les yeux de mademoiselle de la Fayette l'approbation due à ses bonnes paroles; et Louise, rendue à son naturel expansif, transportée de joie, oubliant tout à coup cette douleur d'un instant dont son visage portait encore les traces, se jeta au cou de la sœur et l'em-

brassa vivement, pour la remercier du changement survenu dans son sort et dans l'esprit du maître.

Enhardie, heureuse de son bonheur à venir, pressée par les questions du roi, elle raconta, dans toute l'ingénuité de son âme, l'histoire de sa famille et celle de ses premières années, avant son entrée à la Visitation.

Louis l'écouta avec attention, sourit à plusieurs passages naïfs de son récit, et, quand elle l'eut terminé, il l'assura de nouveau de sa bienveillance, et prit congé des deux amies en promettant à mademoiselle de la Fayette de la revenir voir bientôt. Mais, soit par distraction, soit par un effet de sa timidité naturelle, en faisant cette promesse, ce n'était pas la religieuse qu'il regardait.

II

LOUISE DE LA PORTE

La mère de Louise, née dans la bourgeoisie commerçante de Paris, était morte peu de temps après l'affaire de Bonnac.

Issue d'une mésalliance, chose rare à cette époque, Louise avait, presque enfant encore, perdu toute la portion noble de sa famille. Il ne lui restait de ce côté qu'une tante, sœur de son père et veuve du baron de Saint-Cernin. Cette tante depuis longtemps avait abjuré le protestantisme, et vivait en Touraine des produits d'un petit bien et d'une pension modique qu'on lui faisait sur l'épargne, en faveur de sa conversion.

Elle avait recueilli Louise auprès d'elle, et c'était là le plus beau trait de sa vie : car madame la baronne de Saint-Cernin, amie de l'aisance et du luxe, malgré sa mince fortune, femme d'intrigue et de plaisir, sous les apparences d'une dévotion outrée, avait pour grande occupation et véritable savoir-faire d'emprunter de l'argent à quelques-uns, qu'elle éblouissait par la fausse rigidité de ses principes, et d'en extorquer à quelques autres, grâce à son prétendu crédit en haut lieu.

Fort heureusement pour son innocence, Louise, encore à cet âge où l'on voit tout sous un prisme enchanté, où l'on ne devine rien, où l'on n'approfondit rien, où l'on ne juge des objets que par les surfaces, abusée comme les uns et les autres, put longtemps conserver de sa tante la meilleure opinion possible.

Son enfance, de sept ans à quatorze ans, s'écoula ainsi au milieu d'une honnête société de vieux gentilshommes, à moitié ruinés par les guerres civiles, qui boudaient la cour, tout en exaltant les plaisirs qu'ils y avaient goûtés dans leur jeunesse, sous Henri IV ou sous Henri III. Elle n'y entendait parler que de chasse, de cartes, des droits de la noblesse, de services rendus à Sa Majesté et de cabales contre son ministre. Par-dessus tout, ses oreilles y étaient entretenues d'un certain voyage que devait faire la baronne à Paris, pour y être présentée au roi.

Ce grand événement était spécialement mis en jeu devant les gens du menu peuple et les bourgeois qui recouraient à la protection de madame de Saint-Cernin.

Louise s'y laissait prendre comme eux; l'espoir de voir Paris, la grand'ville, et la cour, dont elle entendait tant discourir, remplirent sa jeune tête de folles visions. Elle ne s'imaginait pas que le bonheur pour elle pût jamais naître en Touraine. Tous ces comtes et ces marquis, dont elle vivait entourée, n'avaient de vif et d'aimable que leurs souvenirs, et leurs souvenirs venaient tous de

Paris et de la cour; elle voulait remonter à cette source de toute satisfaction!

Elle n'avait encore d'autre cause réelle de chagrin et de tristesse que de voir sans cesse et toujours reculer le fameux voyage projeté de Tours à Paris, lorsqu'une lettre, arrivée tout à coup de Paris à Tours, vint mettre le comble à ses vœux.

Cette lettre était de maître François le Moutier, son oncle maternel, bourgeois de Paris, pelletier-haubannier, c'est-à-dire fourreur en boutique, syndic de sa communauté, bon homme, fort important dans toute la longueur de la rue Saint-Denis, et même dans les rues environnantes. Se souvenant qu'il avait en Touraine une nièce, dernier et unique enfant qui restât de l'alliance de sa sœur avec le président de la Porte, il proposait à la baronne de placer à ses frais la jeune fille dans un couvent, à Paris.

Madame de Saint-Cernin accompagna sa nièce, à la grande satisfaction de ses prêteurs et de ses donneurs, enchantés de voir mettre à exécution ce voyage dont ils attendaient les plus heureux résultats.

François le Moutier reçut la baronne, et même sa nièce, avec tout le respect dû à leur noble naissance, et se tint constamment découvert devant elles. Le lendemain, il les suivit, plutôt qu'il ne les conduisit, dans les promenades et dans les lieux publics. Quelques jours après, Louise fut installée au couvent de la Visitation, où, malgré la sévérité du cloître, adoucie, il est vrai, pour les pensionnaires, elle se sentit heureuse en se trouvant avec des jeunes filles de son âge.

Quant à madame de Saint-Cernin, débarrassée de sa nièce, elle employa son temps à courir les antichambres, à tenter des démarches pour faire augmenter la petite pension qu'elle touchait sur l'épargne. Elle adressa des demandes de tous côtés aux puissances de la cour, non dans

l'espoir d'être exaucée, mais seulement afin d'obtenir en réponse quelques lettres des secrétaires des commandements du roi, de la reine, ou des princes, qu'elle pût montrer à son retour, comme preuves des relations qui existaient, entre elle et ces hauts personnages. Puis enfin elle quitta Paris, après avoir remercié François le Moutier de son hospitalité, et lui avoir acheté, à crédit, une certaine quantité de belles fourrures qui devaient faire pousser des cris d'admiration et d'envie à toutes les élégantes de Tours en Touraine.

Telle était, en résumé, l'histoire des premières années de mademoiselle Machault de la Porte; mais, dans le récit qu'elle en fit au roi, on le comprend, ce ne fut point sous ces couleurs peu flatteuses qu'elle lui représenta sa tante, la baronne de Saint-Cernin, dont elle ignorait complétement les intrigues et dont elle ne parlait jamais qu'avec respect et reconnaissance.

En l'écoutant, Louis avait surtout paru charmé des grâces ingénues de la narratrice. C'est à compter de ce jour que ses visites au couvent devinrent plus fréquentes; il s'habituait à la présence de la jeune fille et ne tarda pas à la mettre de moitié dans les confidences qu'il faisait à mademoiselle de la Fayette.

Il se risqua devant elle à parler de ses affaires de famille et des intérêts de l'État. Grâce peut-être à la jeune pensionnaire, la pauvre recluse fut, comme autrefois, consultée et appréciée. Il en vint, en présence des deux amies, à pouvoir se plaindre tout à son aise, à cœur ouvert; et c'était là une des plus grandes douceurs de sa vie.

Il se plaignit donc de sa mère, Marie de Médecis, qu'il avait forcée de s'exiler à Bruxelles; de son frère Gaston, qui vivait retiré à Blois, entouré des espions de Richelieu; il se plaignit de sa femme, Anne d'Autriche, qu'il ne voyait plus qu'avec autorisation du cardinal; il se plaignit du cardinal lui-même et de ses ex-favoris Baradas et Saint-Simon; il

allait peut-être aussi se plaindre de mademoiselle d'Hautefort, mais il n'osa sans doute.

Mademoiselle de la Fayette gardait le silence; Louise écoutait, indécise et souriante, ne s'imaginant point qu'un aussi grand prince, dont le nom faisait tout trembler au dehors, pût être si misérable dans son intérieur; mais, lorsqu'elle fut bien persuadée qu'ici ce n'était plus feinte, ce grand prestige de la royauté s'évanouit en partie à ses yeux. Les malheurs et la faiblesse du roi diminuèrent pour elle sa puissance; en voyant sur son front les ennuis et les contrariétés vulgaires, elle n'y vit plus la couronne; et, de ce moment, elle cessa de ressentir cette émotion de respect craintif qui la glaçait devant lui.

Il la connut alors avec son naturel ouvert et compatissant; il admira sa raison précoce et candide, et les reflets de cette âme pure vinrent rendre la sérénité à son esprit. Lui, à son tour, s'enhardit aussi auprès d'elle, assez pour la railler sur différentes circonstances qu'elle lui avait racontées de sa vie; et, comme il se sentait en veine de belle humeur, il tourna même ses railleries contre mademoiselle de la Fayette. A celle qu'il nommait autrefois sa grondeuse en service ordinaire et extraordinaire, il reprocha son silence et le sérieux de son maintien.

En effet, la sainte fille, habile à saisir les sentiments secrets du roi, avait deviné le goût naissant qui le poussait vers Louise, et cachait dans son cœur son dernier sacrifice.

Vers les premiers jours de décembre, Louis XIII, malgré un temps humide, un ciel brumeux et chargé, chassait dans les alentours de son petit château de Versailles, lorsqu'un envoyé du cardinal-duc, l'interrompant au milieu de ses délassements, lui remit une dépêche pressée.

Louis reçut cependant fort durement le messager; il ordonna qu'on lui amenât sa voiture, et, suivi de ses mousquetaires, se rendit à Paris, donnant pour mot d'ordre : *Au couvent!*

Jamais le roi ne s'y était présenté si bien escorté : aussi son passage le long des boulevards et dans le faubourg Saint-Antoine causa-t-il, comme nous l'avons dit, un étonnement général.

Cette fois il entra au parloir sans faire attention à Louise, et, se tournant brusquement vers mademoiselle de la Fayette :

« Eh bien, lui dit-il, avais-je tort dans mes soupçons? mon frère Gaston recommence ses sourdes menées contre moi !

— Contre le cardinal peut-être, sire.

— S'adresser à l'agent de mon autorité, n'est-ce point m'attaquer moi-même? Est-ce donc pour châtier le cardinal que, malgré notre dernière réconciliation, il exige de nouveau des places de sûreté, qu'il continue ses intrigues avec le comte de Soissons, et que la reine d'Angleterre et la duchesse de Savoie, mes sœurs, le secondent secrètement? Non! Gaston est plus jeune et mieux portant que moi ; il est l'espoir des mécontents et des factieux. Je n'ai point d'enfants, il est mon héritier au trône ; il lui tarde d'y monter, et sans le cardinal, qu'ils ont bien raison de haïr, peut-être y serait-il déjà, et moi je serais sous une tombe ou dans un cloître !

— Ah! sire, votre peuple vous aime, et votre frère n'oserait !

— Il n'oserait! Gaston! Pour le retenir, n'ai-je point fait tomber assez de têtes autour de lui? Chalais, Capistran, Montmorency!... Qu'ont produit tous ces supplices, qu'il méritait de partager?

— Votre père eût fait grâce, peut-être !

— Oui, et mon père est mort assassiné! assassiné par qui? et par l'ordre de qui?... » s'écria avec une sorte d'épouvante cet Hamlet français, dont jusqu'à présent l'histoire n'a pas osé mettre à nu toutes les blessures.

Mademoiselle de la Fayette garda le silence. Elle con-

naissait ce terrible reproche que le fils de Henri IV croyait avoir le droit d'adresser à sa mère.

Louise regardait le roi avec saisissement. C'était la première fois qu'elle le voyait dans un de ces accès d'emportement, et qu'elle lisait sur son visage cette expression de cruauté qui s'alliait chez lui à des habitudes puériles et à la timidité.

Il continua :

« A peine roi, j'ai vu la révolte envahir toutes mes villes ; mon peuple s'armait contre moi : j'ai cherché un appui dans ma cour ; je n'y ai trouvé que des traîtres ! Je voulus me réfugier dans ma famille, mais de là partaient toutes les trahisons !

— On vous l'a dit ainsi, reprit d'une voix calme son interlocutrice. Peut-être celui qui mit tant de persévérance à vous le faire croire voulait-il forcer le roi de se réfugier seulement sous sa robe écarlate, comme l'enfant effrayé sur le sein de sa mère, et prit-il à tâche de lui fermer tout autre asile !

— Vous êtes son ennemie ! reprit Louis d'un air d'impatience et d'irritation.

— Oui, sire, son ennemie, car il est le vôtre, du moins celui de votre bonheur. Je rends justice à ses hautes qualités ; je reconnais les grands services rendus par lui à l'État et à la religion ; ce que je blâme en lui, c'est de n'avoir su arriver à ces nobles résultats que par des violences !

— Les reproches sont faciles ; la chute du ministre paralysera-t-elle l'ambition du frère ?... Gaston a soif de régner !

— Non, sire ; il a été trop longtemps à même de voir de près les ennuis qui vous tiennent. Essayez de rebrousser chemin sur cette échelle d'angoisses qu'on vous a fait descendre ; gardez votre ministre, s'il est nécessaire à votre gloire, mais veillez sur lui, tandis qu'il veillera pour vous ! s'écria la sainte fille. Rappelez votre mère de l'exil ; que

votre famille se réunisse autour de vous; votre cour ne tardera pas à se réunir autour d'elle! Ce sont vos divisions domestiques qui donnent courage aux grands seigneurs remuants, en leur faisant espérer des chefs et des appuis jusque dans la maison royale, comme c'est le mécontentement des grands seigneurs qui met en sédition les provinces. Étouffez le mal dans sa source, et le calme reviendra : du moins il est beau de tenter de le ramener par de tels moyens!

— Mon frère veut régner, vous dis-je, reprit le roi toujours absorbé par sa principale idée.

— Eh bien, répliqua l'ancienne favorite en relevant résolûment son front, couvert d'avance d'une pudique rougeur, il est un moyen de mettre un obstacle insurmontable à cette ambition, qui, dites-vous, le possède, d'imposer silence à ces coupables espérances!

— Lequel?

— L'éloignement que vous témoignez à la reine lui a causé bien des chagrins. Vous l'avez aimée, sire; vous l'aimerez encore en redevenant le témoin de ses vertus et de ses aimables qualités. »

Le roi écoutait sans avoir l'air d'entendre.

Mademoiselle de la Fayette n'osait s'aventurer plus loin dans l'explication du moyen, et tous deux restèrent un instant silencieux : elle, attendant la réponse du roi, et lui le complément de son conseil.

Louise, qui voyait l'émotion de son amie, se rapprocha d'elle; mais celle-ci l'éloigna de la main, comme si la vue de la jeune fille pouvait influer en mal sur les déterminations de Louis XIII, et elle essaya de poursuivre; mais la parole tremblait sur ses lèvres.

« Oui, sire..... la reine vous aime..... Elle est jeune encore.

— Elle a mon âge..... trente-six ans.

— Votre union serait un bonheur pour la France!

— Mais nous parlions de mon frère, et que lui importe ? dit le roi.

— Eh ! ne voulez-vous pas me comprendre ?... Emparez-vous du trône pour l'avenir comme pour le présent !... Votre plus sûr appui contre les complots, sire, ce sera votre fils ! »

Elle lui démontra alors si bien ce qu'un héritier lui devait donner de force et de repos, en comprimant les factions et réunissant toutes les affections et toutes les espérances autour du trône ; elle y mit tant d'onction, la sainte fille ! se servant avec adresse, même avec éloquence, des raisons qui pouvaient le plus facilement agir sur son esprit ; elle en vint à faire, d'un tel air de conviction, l'éloge des qualités de la reine, de ses vertus, de sa beauté même, que Louis XIII ébranlé, se laissant aller à la persuasion, oublia en partie les griefs qu'il croyait avoir contre Anne d'Autriche, et promit d'essayer auprès d'elle quelques démarches qui pourraient peut-être amener une réconciliation.

« Mais il est prudent, je crois, dit-il, d'en conférer d'abord avec le cardinal. »

Cette fois, ce fut l'indignation qui empourpra le visage de la religieuse, et la mit hors d'elle jusqu'à lui faire perdre, un instant, même la chasteté de son langage.

« Encore le cardinal ! s'écria-t-elle ; ne vous faudra-t-il pas aussi, pour oser être le mari de votre femme, assembler le conseil d'État ? »

Le roi, comme à son ordinaire, avait baissé le ton à mesure que son interlocutrice l'élevait. Louise s'était unie à mademoiselle de la Fayette, pour hâter une réconciliation entre les deux époux ; et, les mains jointes, les larmes aux yeux, l'innocente pensionnaire, qui comprenait à peine qu'il y avait au fond de tout cela une affaire dont les jeunes filles ne peuvent guère s'occuper, prenait, en s'adressant au roi, un petit air malheureux et suppliant, qui certes n'eût pas

manqué de faire sourire un spectateur désintéressé, s'il eût pu s'en trouver un là.

Il était singulier en effet de voir ces deux jeunes femmes, si pures, endoctriner ainsi le fils du *vert-galant*. Chez Louise, on n'y pouvait voir qu'un sentiment naïf d'imitation; chez sa compagne, se montrait l'abnégation complète de soi-même, car elle avait aimé le roi; et ses relations avec la reine, du temps qu'elle restait auprès d'elle en qualité de fille d'honneur, avaient presque toujours été pénibles. L'effort n'en devenait que plus héroïque.

Peut-être aussi, à son insu, dans son cœur de femme, l'instinct de la rivalité agissait-il sourdement; peut-être voulait-elle qu'à son défaut une autre luttât contre la pensionnaire dans le cœur de Louis XIII; ou plutôt, elle ne voulait que la sauver! Quoi qu'il en soit, le maître se laissa convaincre.

Au moment de partir, il s'aperçut que la pluie, loin de se ralentir, tombait avec plus de force et de fracas que jamais. Les cours du couvent en étaient inondées, et les flaques d'eau venaient battre jusque sous la porte du parloir. Mademoiselle de la Fayette le dissuada de retourner à Versailles par un temps pareil et la nuit noire.

« Mais où trouver un gîte? dit-il comme il quittait le couvent pour regagner sa voiture.

— Au Louvre! » lui cria-t-elle.

Et l'on sait que ce fut en effet de ce côté que l'escorte se dirigea.

III

FÊTES DE LA NAISSANCE

Pour les fêtes de la naissance du Dauphin, qui fut depuis Louis XIV, au commencement du mois de septembre 1638, tout Paris semblait être en joie, en délire, en ivresse.

Il y avait foule dans les rues, foule sur les ponts, au Louvre et aux Tuileries; foule chez les jésuites, qui, en signe de réjouissance, représentaient publiquement des tragédies; et chez les Feuillants de la rue Neuve-Saint-Honoré, où, à l'annonce d'une aumône générale, tous les pauvres gens se portaient; foule de curieux dans les promenades, foule de fidèles dans les églises; et des milliers de banderoles aux fenêtres, et des milliers de bateaux pavoisés sur la rivière; et du peuple, et des soldats, et des grands seigneurs, des femmes, des enfants, des vieillards, à la porte des hôtels, et des théâtres, et des tavernes, et partout.

C'étaient des cris, des chants, des baise-mains et des révérences à n'en pas finir. Sur les places où quelque objet attirait un instant cette multitude, on voyait onduler, s'agiter des flots de figures, toutes empreintes d'une physionomie et d'un caractère différents : les unes barbues, les autres sans barbe; les unes souriant, causant, s'animant; les autres graves, grondeuses, impatientes; et des tics de toute espèce, et des grimaces de toutes sortes, et des belles et des laides; et des peaux blanches et des peaux brunes, roses, jaunes, vermillonnées, de toutes couleurs et de toutes nuances; et des yeux qui s'ouvraient, se fermaient, s'élevaient, s'abaissaient; et toutes ces têtes étaient ornées, om-

bragées, recouvertes de chevelures et de coiffures diverses; de cheveux blonds ou châtains, gris ou blancs, longs ou courts, plats ou touffus, taillés en brosse ou en pointe; coupés en rond ou en carré, se relevant en huppe et retombant en spirale; et des toques de velours ou des chapeaux de feutre, et les plumes, et le cuir, et la serge et la soie! Vraiment, cela seul était déjà un spectacle!

Que si on en veut un autre du même genre, mais plus plaisant encore, il faut regarder aux jambes toutes ces masses d'hommes, singulier pêle-mêle, où l'on ne distingue qu'avec grand renfort d'attention les deux vrais appuis du même corps; tant les souliers, les mules, les bottes et les bottines, les bas de laine et les bas de soie, les guêtres et les brodequins, se trouvent enchevêtrés et drôlement appareillés! Vous feriez serment que ce beau gentilhomme dont la tête, élégamment enchâssée entre une toque à panaches et une collerette de fine dentelle, dépasse les autres, a la jambe droite dans une botte blanche, éperonnée d'or, et la gauche dans un large soulier crotté, surmonté d'un bas gris roulé sur le genou, tellement les laquais et les bourgeois, les nobles et les artisans, sont pressés et confondus!

La foule est grande encore sur les boulevards et sur les quais; à la foire Saint-Laurent, prolongée cette année par extraordinaire; sur la place de l'Estrapade, où Turlupin, Gauthier-Garguille et Gros-Guillaume ont relevé leurs tréteaux et repris leurs farces, en faveur de la circonstance; dans la vieille rue du Temple, au théâtre du Marais, où, sous l'inspiration du célèbre Scaramouche, Arlequin, Pantalon et Trivelin font assaut de balourdises. En voyant cette population dehors, on ne peut réellement s'imaginer où tout ce monde s'est logé la veille.

Mais c'est du pont Neuf surtout que le coup d'œil pouvait s'étendre!

De là, si l'on suivait la bifurcation de la Seine, autour des

maisons de la Cité, on était réjoui du tableau qui s'offrait sur ses quatre rives, noires de menu peuple affluant des hauts faubourgs, et se dirigeant vers le Louvre, en évitant ainsi le trajet des quais obstrués.

L'eau était basse, verte, et se moirait de reflets scintillants sous le soleil, dont les rayons s'y brisaient en vagues lumineuses. Chargées de passagers costumés richement et agitant dans l'air des rubans et des drapeaux, de longues barques, suivies de petites nacelles où se tenaient des musiciens, glissaient sous les ponts nombreux dont les deux bras du fleuve sont couverts, passant ainsi de la lumière à l'ombre et de l'ombre à la lumière; et, quand ces barques se rapprochaient du bord, c'était, entre la bande des piétons et des bateliers, un bruyant échange de quolibets et de joyeux gros mots; après quoi la flottille poursuivait sa route, au milieu du bruit des violes, des trompettes, et des clameurs de joie qui retentissaient de tous côtés.

Car, nous l'avons dit, la joie se montrait grande dans Paris de la naissance inespérée de ce Dauphin, qui semblait devoir fermer la porte aux guerres civiles. On en remerciait Dieu, le roi, la reine et sainte Geneviève de Nanterre, auprès de laquelle Anne d'Autriche avait fait ses dévotions pour en obtenir un fils; on en remerciait aussi messieurs du clergé, qui sans doute avaient longtemps prié à cet effet; mais certes nul ne songeait à en remercier mademoiselle de la Fayette!

Sur la rive gauche de la rivière, au delà des jardins et de l'hôtel de Nevers, au delà même de la porte de Nesle, débouchant des rues nouvelles, construites sur l'emplacement du Pré aux Clers, se montraient de longues processions paroissiales des deux Saint-Jacques et de Saint-Germain des Prés; les députations des Jacobins et des Capucins, des Carmes déchaussés et des Bénédictins anglais, qui allaient complimenter l'enfant royal, âgé seulement de quelques jours, et venu tout exprès de Saint-Germain, lieu de sa

naissance, non pour voir, mais pour être vu de son bon peuple de Paris!

Ces processions étaient suivies par les communautés des métiers de la ville, toutes avec leurs insignes et leurs bannières au vent. On remarquait parmi ces corporations celle des marchands de vin, dont chaque membre portait un flacon de cristal ciselé, fleurdelisé, et plein d'un fin nectar, produit des principaux vignobles de France, pour l'offrir au jeune prince; celle des imprimeurs, le bonnet de papier en tête, qui soutenaient, sur un coussin de velours, un livre d'heures richement relié, avec des fermoirs en or, et se disposaient à réciter au Dauphin une ode de M. Colletet, de l'Académie française; celle enfin des violons du roi, qui allaient lui donner une aubade.

On voyait ces longues files se côtoyer, se croiser sur le quai Malacquest, comme une famille de serpents, qui se replient et s'allongent en développant leurs couleurs variées. Bientôt elles tournèrent le pont Barbier, construit en bois, non loin de l'endroit où un bac faisait autrefois le service d'une rive à l'autre, pour les courtisans qui se rendaient au Louvre, ou pour les troupeaux qu'on menait paître vers la Croix-Rouge.

Les extrémités du nouveau pont correspondaient alors de la rue de Beaune aux Tuileries.

Un instant on n'y vit que bannières et banderoles flottantes, drapeaux et gonfanons, se déroulant et se gonflant au vent sud-est qui suivait le cours de l'eau. Puis survint un grand embarras.

Précédés des carrosses partis du Louvre, les archers, les arquebusiers de la maison du roi, les gardes françaises, les gardes suisses, s'avançaient en sens inverse des paroisses et des corporations. Il y eut sur le pont, pendant quelque temps, mélange et bigarrure de casques, de capuchons, de chapeaux et de bonnets de papier; puis en l'air grande confusion de piques, de bannières, de hallebardes, de croix

et de têtes galonnées des cochers qui, du haut de leurs siéges, dépassaient le tout : nouveau sujet de joie pour les curieux ; car, lorsque les voitures, masquées par le cortége, roulaient en avant, ces têtes avaient l'air de sautiller et de s'implanter tour à tour sur la pointe des piques et des hallebardes, ou de faire la parade derrière les saintes bannières.

Enfin, toutes ces bandes se démêlent, se désentortillent, reprennent leur rang, leur ordre, et le vieux Louvre, qui se montrait là, avec ses donjons en forme de colombiers, et ses hautes galeries, dominées au loin par la double tour du Bois, abaisse ses ponts-levis devant elles. Et tandis que, silencieusement et respectueusement, elles pénètrent dans ses vastes cours, d'autres en sortent en tumulte, transportées d'aise d'avoir entrevu le nouveau-né, et redescendent vers le pont Neuf, pour saluer de leurs *vivat* la statue de bronze de Henri le Grand, qui, couronné de fleurs et resplendissant au soleil, semble se réjouir de la bienvenue de son petit-fils !

Le pont Neuf lui-même ne présentait pas la partie la moins animée du tableau. Il était d'ordinaire le point central où se réunissaient les marchands d'orviétan et de baume, les débitants d'élixir et de poudre de sympathie, les inventeurs de la panacée universelle, les arracheurs de dents, tous grands docteurs de la petite Faculté. On y trouvait de plus les chanteurs de noëls, les escamoteurs, les équilibristes ; Tabarin et son théâtre ; par conséquent, force badauds ; badauds et charlatans agissant réciproquement les uns sur les autres, par un grand pouvoir d'attraction.

Malheur au provincial venu du Poitou ou de la Saintonge, jeté au milieu de cette cohue, et s'y faisant reconnaître à sa démarche gênée, à son air de circonspection, à son feutre à petits bords ou à sa moustache écourtée ! Il était bientôt le point de mire de tous ; et les plus habiles opérateurs s'en emparaient comme d'une proie pour leurs expériences.

Alors, assis malgré lui sur la sellette de la science, il se voyait contraint de déguster des élixirs de toutes sortes; ses habits étaient purgés de toute macule, par le frottement des pierres de propreté, qui ont le don de faire disparaître les taches, et, trois jours après, l'étoffe; son chapeau était remis à neuf, lustré, brûlé par des eaux dites de Jouvence; malheur à lui surtout s'il avait une dent douteuse dans la bouche! bonne ou mauvaise, on la lui enlevait aux cris d'admiration du cercle! Trop heureux encore si, après avoir été martyrisé par les charlatans, il ne se retirait pas dépouillé par les spectateurs : car le vol alors n'était pas seulement réputé métier de manants, mais aussi délassement de gentilshommes.

La preuve en est que ce même jour se tenaient près du *cheval de bronze*, complotant un larcin, quatre individus, dont les deux plus jeunes semblaient avoir de vingt à vingt cinq ans, un autre de vingt-cinq à trente, et le dernier de trente à quarante.

Leur costume, quoique négligé et totalement dépourvu de galons et de broderies, annonçait des gens de bon air et de bonne naissance, qui avaient voulu se mêler aux plaisirs du peuple, pour y prendre part à leur manière, sans trop attirer l'attention,

C'étaient le marquis de Montglat, de la maison de Clermont; le marquis de Rieux, de celle de Sourdiac; tous deux nouvellement arrivés de l'armée du duc de Saxe-Weymar, où ils avaient été blessés, assez grièvement pour que cela leur donnât le droit de venir à Paris se refaire, et assez légèrement pour que leur convalescence pût s'achever sans risques, au milieu des brelans et des tavernes. C'était le chevalier de Marillac, le plus brave, le plus prodigue, le plus endetté de tous les chevaliers de l'époque. Grand buveur, grand affronteur du guet, beau joueur et bon compagnon, il était vénéré de tous les mauvais sujets de la cour. Non qu'il ne fût né avec quelques brillantes et solides qua-

lités; mais, soit paresse, soit modestie, il recherchait peu l'occasion de les mettre au jour. Il avait la parole agréable et le rire franc, et sur sa belle figure éclatait un air d'abandon et d'insouciance moqueuse, qui plaisait à ceux-là même qui étaient l'objet de ses railleries. Jeune encore, ardent, infatigable au plaisir, il se montrait l'âme de toutes les réunions où l'on voulait se livrer à la joie et même à la débauche. Cependant, parfois au milieu de son inépuisable et bruyante gaieté, un seul mot prononcé devant lui le rendait tout à coup taciturne et silencieux : alors les muscles de ses joues se distendaient, sa bouche restait entr'ouverte, son regard brillant et animé se voilait, et sa tête, penchée sur sa poitrine, semblait envahie par de sinistres pensées.

D'habiles observateurs prétendaient que ce mot, ce terrible mot, c'était le nom de Richelieu.

On attribuait cet effet sur l'esprit de Marillac au souvenir des malheurs de sa famille. Il était neveu des deux frères Marillac, dont le plus jeune, maréchal de France, accusé de concussion, avait été jugé et mis à mort par ordre du cardinal, qui le haïssait. L'aîné, autrefois garde des sceaux du royaume, avait fini ses jours dans l'exil et dans l'oubli, terrassé par cette même main qui venait de désigner au bourreau la tête de son frère.

Un autre mystère restait inexplicable dans la conduite du chevalier. L'exagération imprudente de sa bravoure quand il se trouvait en face de l'ennemi eût fait croire qu'alors sa raison l'abandonnait entièrement, tant il se précipitait en aveugle vers le danger, risquant chaque jour sa vie sans but et sans utilité. Cependant il la passait douce et joyeuse en temps de repos; son caractère facile et sa galante humeur le faisaient rechercher des plus hauts et des plus nobles libertins du royaume. Il était même admis avec considération dans les orgies de Monsieur, frère du roi, et avait eu l'honneur de diriger en chef, plus d'une fois, les tapages nocturnes de Son Altesse Royale.

On ne lui avait jamais connu d'amours malheureuses; la prudence de ses choix, qui tombaient toujours sur des femmes d'une sensibilité connue et éprouvée... par d'autres, le mettait à l'abri de ces grandes passions qui dévastent le cœur et font prendre la vie en dégoût. Donc, aimé, choyé, fêté, d'un tempérament à user de tous les plaisirs sans s'y user, pourquoi, dans certaines circonstances, avait-il paru soudain abandonné de cet instinct de la conservation, naturel à tous les êtres? Grâce à Dieu, depuis quelque temps, il restait sans emploi à l'armée, à la satisfaction grande de ses créanciers, épouvantés d'une témérité qui menaçait de les priver de leur unique garantie.

Tel se montrait le chevalier Jean-Pierre de Marillac, autrefois lieutenant des gardes du duc de Ventadour, puis capitaine des volontaires de Paris. Ce jour-là, couvert d'un large manteau brun qui cachait son costume et une partie de sa figure, il se débattait vivement et gaiement sur le pont Neuf, au milieu de ses trois compagnons, dont le dernier n'était autre que le poëte Voiture, bel esprit, devenu homme de cour à force de jouer gros jeu, et lequel se préparait, par ordre du ministre, à aller notifier au duc de Florence la naissance du fils de Louis XIII.

« Oui, disait Marillac, par les cloches qui ont sonné mon baptême, il faut qu'un de ces bons bourgeois, groupés là, au coin de la place Dauphine, en admiration devant messire Tabarin, nous paye aujourd'hui largement à dîner.

— Qu'il se dépêche! s'écria Voiture, par les cloches de tous les réfectoires de France qui me sonnent dans l'estomac! Mais quel moyen employer?

— Pardieu! le plus simple et le plus divertissant; la bourse du citadin est endimanchée aujourd'hui; guettons les escarcelles qui pendent, et coupons les cordons: nous y trouverons à coup sûr de quoi faire un bon repas chez Puyvert, à la porte Saint-Honoré.

— Silence! messieurs, interrompit Montglat; en voici un

qui s'avance en manière d'homme important; ce doit être au moins un marchand de fromages de Hollande, fraîchement arrivé d'Amsterdam, ou bien un membre de la Diète polonaise, si j'en juge d'après son bonnet fourré, son petit collet rabattu, et son surtout garni de martre, comme dans le cœur de l'hiver.

— N'y touchez pas! dit Marillac; il n'est ni de Hollande ni de Pologne; c'est maître le Montier, syndic des marchands fourreurs, qui sans doute vient de présenter au roi son muffle bourgeonné. Respect à lui! je lui dois encore deux peaux d'ours qu'il m'a vendues pour le dernier bal du prince. Je lui fais la bourse sauve, c'est une dette que j'acquitte...

— A bon marché, ajouta de Rieux; mais celui-ci, ratatiné dans sa ratine... Eh! par le diable, c'est Jacomény, mon usurier!

— Et le mien! répétèrent les trois autres voix.

— Respect encore à lui, messieurs, continua Marillac, prenant un ton de prédicateur; en le volant, nous aurions l'air de vouloir lui infliger la peine du talion; ne mêlons pas des passions mauvaises à nos bonnes intentions de plaisir et de joie.

— Cependant il aurait pu nous procurer de quoi bien dîner.

— Et même de quoi faire un tour chez *la Neveu.*

— Et même nous fournir à chacun notre premier enjeu!

— Oh! *enjeu, la Neveu;* voilà Voiture qui vient de trouver une rime.

— Je vous prie de croire, messieurs, qu'en votre compagnie je ne cherche pas plus à trouver la rime que la raison; si je consultais bien cette dernière dame, elle m'avertirait que notre beau projet de couper des cordons peut nous valoir à chacun une corde.

— Tout beau! monsieur de Voiture. Une corde! répliqua

de Rieux d'un air digne; vous oubliez que, excepté vous, nous sommes tous ici gentilshommes.

— Grand bien te fasse, marquis; je ne vois pas que le cardinal-duc y mette tant de circonspection; par la sainte Croix-du-Trahoir, s'il a un jour votre pendaison en tête, dût-il, pour cela faire, vous fournir un licol de soie avec de beaux coulants d'or, il n'y manquera pas. »

Marillac fit un mouvement, fronça le sourcil; mais ce fut l'affaire d'une seconde.

En ce moment, des cris partaient de tous côtés, emplissaient les quais, se propageaient, en redoublant, jusque sur le pont Neuf, où tout le monde, laissant là bateleurs et banquistes, se précipitait vers les parapets placés en aval de la rivière. C'était le roi qui, d'une fenêtre de la façade du Louvre, donnant sur Saint-Germain-l'Auxerrois, venait de présenter son fils au peuple.

« Les enragés, dit Voiture, ils crient si fort, qu'ils vont rendre mon voyage inutile; on doit les entendre de Florence ! »

Sur le milieu de la chaussée du pont, alors restée libre, un jeune homme à la figure pâle et pensive, inattentif à tout ce tumulte, marchait au hasard, se parlant à lui-même, jetant ses paroles et ses gestes au vent. Une certaine recherche se faisait sentir dans la simplicité de sa mise : sa collerette rabattue n'était que de toile, mais fine et bien empesée; son habit noir, à petites basques, crevé de satin à la couture intérieure des manches, bouillonnait sous sa taille gracieusement serrée par une ceinture de cuir, à laquelle pendait d'un côté une légère épée de ville, à poignée couverte, et de l'autre une escarcelle de velours, bordée de boutons d'acier.

Le marquis de Rieux avisa aussitôt le jeune homme et l'escarcelle.

« Voyez-vous, dit-il aux autres, cette espèce d'oison de

province qui vient humer le bon air à Paris, et semble s'apprendre par cœur tous les mensonges qu'il doit débiter dans son village sur les merveilles de la grande ville? Eh bien, celui-là payera l'écot! Madame sa mère l'a sans doute gratifié de quelques écus d'or pour ses frais de voyage; donnons à cette bonne dame la satisfaction de le revoir plus tôt qu'elle ne pense!

— Mais, demanda Marillac, tu ne prétends pas l'accoster ouvertement et brutalement tandis qu'il est seul? Il s'agit d'adresse, non de violence.

— Il s'agit de dîner, dit Voiture, et dépêchons.

— Voici l'instant! s'écria de Rieux. Les badauds, las de s'être égosillés, redescendent des trottoirs, et courent par bandes reprendre leurs places aux marionnettes; ils vont heurter à contre-poil mon provincial, qui paraît dormir debout et marcher en rêvant. En avant! Montjoie et Saint-Denis! je réponds du succès! »

Cela dit, il s'élance sur les traces de la victime désignée.

Comme il l'a prévu, les flots de curieux qui se précipitent vers l'autre côté du pont, les prenant tous deux à revers, les font tourbillonner et disparaître quelque temps dans un cercle commun; et, quand cette légère bagarre est apaisée, les trois amis voient accourir à eux le jeune marquis, riant aux éclats, et agitant en l'air l'escarcelle à pointes d'acier.

« Vivat! vivat! entonnèrent ses compagnons; l'oison est plumé!

— L'oison, c'est moi, leur dit-il en riant plus fort, c'est moi qui suis volé, deux fois volé! car l'escarcelle est vide, et, tandis que je faisais le coupe-bourse, un tire-laine me soulevait mon manteau! »

En effet, le noble voleur de contrebande, dépouillé par un autre voleur mieux exercé, revenait plus léger de cos-

tume qu'à son départ; et la bruyante hilarité du marquis fut rapidement partagée par les trois autres.

Leur accès de joie n'avait pas eu le temps de se calmer, lorsque, le regard menaçant, parut devant eux le jeune homme à l'escarcelle. Un moment retenu par la foule, il avait cependant suivi de l'œil de Rieux, et venait lui reprocher l'infamie de son action.

Tous, d'un accord unanime, lui rirent au nez.

Il s'emporta, arracha sa bourse des mains du marquis, et le traita de *fripon*.

Les rires redoublèrent.

De Rieux ne sembla retrouver quelque peu de son sérieux qu'en entendant le mot de *lâche* succéder à celui de fripon.

Alors, reculant de trois pas, toisant d'un air de hauteur son adversaire, dont l'attitude n'était plus celle d'un provincial :

« Votre nom? lui dit-il.

— Eustache Lesueur, répondit celui-ci.

— Qui êtes-vous?

— Peintre... élève de maître Simon Vouet, peintre du roi.

— Peintre! le contenu de la bourse aurait dû nous l'apprendre! » s'écria Monglat.

Lesueur n'y prit point garde; toute son attention était concentrée sur de Rieux, dont un sourire de dédain effleurait les lèvres.

« Moi, monsieur, je me nomme... Guy de Sourdiac... de Montmaur... marquis de Rieux! articula-t-il lentement en rentrant dans le fourreau son épée, qu'il avait tirée à moitié; je suis capitaine dans les armées de Sa Majesté le roi de France. Vous me voyez désolé, maître Eustache Lesueur; vous devez comprendre mes raisons... Je ne me battrai point avec vous.

— Vous ne vous battrez pas !

— Non, monsieur, il ne se battra pas, dit Montglat, vous n'êtes point gentilhomme !

— Gentilhomme ! répéta l'artiste avec rage. Quoi donc ! le vol ne l'a-t-il pas assez dégradé de noblesse aujourd'hui pour qu'un seul instant il puisse devenir mon égal ?

— Nous ne pouvons rien pour vous de ce côté, mon ami, ajouta de Rieux avec impertinence ; mais voici M. Voiture, qui, s'il veut bien oublier son titre d'introducteur des ambassadeurs...

— Chacun répond de ses œuvres, interrompit Voiture, et je ne reconnais qu'à la postérité le droit de me demander compte des miennes.

— Messieurs les raffinés d'honneur, dit enfin Marillac, qui avait gardé le silence, contemplant tour à tour de Rieux et Montglat avec surprise, et le jeune peintre avec intérêt, j'avoue ne rien comprendre à vos scrupules. Vous êtes hommes de guerre ; en visant à la poitrine d'un ennemi, vous est-il donc toujours arrivé de frapper sur un blason ? Quoi qu'il en soit, jeune homme, dit-il en se tournant vers Lesueur et en lui tendant la main, vous avez été insulté par nous, car nous sommes tous complices ; vous exigez une réparation ; c'est juste, et je vous l'offre ! Nous nous battrons ! Je ne puis mieux faire pour vous prouver mon estime. »

Lesueur s'inclina.

« Quant à M. Guy de Sourdiac de Montmaur, marquis de Rieux, reprit Marillac en riant d'un rire à double portée, s'il croit que je manque à ce que je lui dois en ne l'imitant pas dans sa pruderie d'honneur, je suis prêt à lui en rendre raison aussi, et à son tour.

— Vive Dieu ! j'accepte, dit de Rieux en reprenant sa gaieté ; avec toi, chevalier, on ne risque du moins que sa vie.

— Eh bien, hâtons-nous; nous commençons à faire spectacle, et sans autorisation. »

En effet, un cercle qui s'épaississait à vue d'œil s'était formé autour d'eux pendant ces débats. Déjà même une escouade du guet, sans doute avertie, s'avançait par la place Dauphine; ils jugèrent donc prudent de battre en retraite en se divisant momentanément pour masquer leurs projets.

Les deux marquis cheminèrent ensemble d'un côté; de l'autre, Marillac prit familièrement le bras de Lesueur, et, durant la route, s'entretint gaiement avec lui, causant femmes pour sa propre satisfaction, peinture seulement par déférence; car du côté des arts il était excellent gentilhomme, et n'en avait pris des notions exactes qu'en société de quelques jolis modèles féminins qui hantaient les ateliers. On eût dit, à voir ces deux futurs adversaires, qu'ils étaient amis depuis dix ans et marchaient de plein accord vers une partie de plaisir.

Le guet, qui avait suivi leurs traces, disparut enfin, englouti dans les flots de promeneurs. Ils tournèrent brusquement, au nombre de quatre, vers une ruelle déserte. Déjà Voiture leur avait faussé compagnie en disant : « Allez vous battre, messeigneurs; je vais dîner. Que ceux qui resteront debout n'oublient pas notre rendez-vous pour ce soir auprès du Grand Gédéon! »

Seul, Lesueur ne comprit rien à cette dernière phrase; les autres y avaient répondu par un signe d'assentiment.

Sur le terrain, chacun reprit sa belle humeur, et de Rieux, le premier, tira galamment son épée.

« Un instant! dit Marillac en commandant du geste, comme un maître d'escrime qui s'apprête à donner sa leçon; procédons par ordre! »

Et, s'avançant vers Lesueur, il lui fit avec toute la courtoisie possible le salut des armes.

Que c'est chose singulière et cruelle que le duel, surtout dans des circonstances pareilles à celle-ci, et au milieu de toutes ces formules de gentillesse et de savoir-vivre!

Quand Lesueur s'était vu moqué, insulté, volé, il avait eu soif de la vengeance, et pour l'assouvir il eût volontiers risqué sa vie; mais les bons propos de Marillac, sa bizarre, mais vraie générosité, ont apaisé sa colère : et c'est maintenant contre lui, contre cet homme vers lequel il se sent entraîné de cœur, par instinct, qu'il doit se battre! sinon, à son tour, il sera traité de lâche et redeviendra l'objet d'une nouvelle risée méprisante. Il songe aussi qu'une blessure suffirait à paralyser son talent, son talent qui doit tant grandir encore! Une blessure interromprait pour lui un travail auquel il attache non-seulement l'éclat de son nom, mais la joie de son âme! Car celle qu'il aime, celle à qui il adressait tout à l'heure ses apostrophes brûlantes, en traversant, triste et rêveur, le pont Neuf, c'est comme peintre seulement qu'il peut se rapprocher d'elle! Puis enfin, il est jeune, il a vingt et un ans, il espère l'amour et la gloire, il les appelle; demain peut-être tous deux lui répondront! demain, ce soir peut-être, il aura la certitude d'être aimé! Il sera bien vite célèbre après! et il craint de mourir trop tôt!

Cependant il fallut croiser le fer; il le fit bravement et résolûment en apparence. Par bonheur, tout se termina pour le mieux. Après quelques passades assez vives, Marillac, habile ferrailleur, mais qui le ménageait, lui effleura légèrement l'épaule gauche, et son pourpoint seul dut en conserver la cicatrice. Ensuite le chevalier lui prit la main droite et la baisa (témoignage d'affection très en usage alors), et déclara hautement que dès ce jour maître Eustache Lesueur devenait son ami et bon camarade, et que malheur à celui qui douterait de cette amitié et la voudrait mettre à l'épreuve.

Quant à de Rieux, il n'en fut pas quitte à si bon marché ;

vigoureusement touché entre les côtes, il en dut garder le lit durant un mois.

On fit avancer une chaise pour le transporter chez lui, où Monglat l'accompagna; et les deux nouveaux amis, bras dessus, bras dessous, allèrent ensemble dîner au *Pot-d'Étain*, proche du cimetière Saint-André-des-Arcs.

Au Pot-d'Étain, les demi-confidences commencèrent de part et d'autre, et, quand on se quitta, en s'embrassant et en promettant de se revoir bientôt, la connaissance était faite et parfaite.

Il était deux heures de l'après-midi. Lesueur prit, en courant, par le pont Saint-Michel et le pont de la Cité, traversa les quais jusqu'à la Grève, remonta, sans ralentir son pas, la rue Saint-Antoine, et arriva au faubourg, tout essoufflé. Là, on le vit sonner à la petite porte du couvent de la Visitation.

Marillac regagna le pont Neuf, toujours bruyant et animé, prit la rue de l'Arbre-Sec, fit, en passant, sa révérence à la Croix-du-Trahoir, dressée au coin de la rue Saint-Honoré, et se dirigea tout droit vers l'église Saint-Roch, non pour y prier, puisqu'il la dépassa; tournant à droite, il s'enfonça dans une petite rue sale et borgne qui l'avoisine, entra dans une allée étroite, obscure, fétide, monta trois étages : c'était une maison de jeu, un tripot, un brelan.

IV

L'HOTEL DE LA FERTÉ

Vers le soir du même jour, la grande ville, rendue de fatigue, enrouée de ses cris du matin, courbatue de danses et de promenades, ne laissait plus entendre qu'un bourdonnement monotone, interrompu de temps à autre par les clameurs aiguës que poussaient des bandes de pages, d'écoliers et d'apprentis. L'obscurité des rues n'était dissipée que par un reste d'illumination, ou par les voitures des grands seigneurs qui, escortés de flambeaux, sortaient du Louvre et rentraient dans leurs hôtels.

La nuit, en s'avançant, imposa silence au bruit des chevaux et des voitures, fit taire même les clameurs des apprentis et des pages. Tout Paris était couché et dormait tranquille.

Sur le terrain où, un demi-siècle plus tard, on traça la place des Victoires, s'élevait alors, entouré de maisons, le riche hôtel de la Ferté-Sénectère, avec sa grande entrée surmontée d'un large écusson en pierre, portant sur azur, au milieu d'un manteau ducal, cinq fusées d'argent.

Dans un des appartements de l'hôtel, dont les fenêtres opposées donnaient sur la cour d'honneur et sur une petite rue latérale, deux femmes, durant cette même nuit, mollement entourées de coussins, et bien enfoncées dans des bergères basses, à hauts dossiers, causaient encore devant un bon feu.

La plus âgée, déjà sur le retour, avait les traits arrondis, de petits yeux vifs, et dans la physionomie un cer-

tain air de gaieté tempéré seulement par des habitudes de dévotion.

On retrouvait sur sa figure la douce empreinte de ces bonnes âmes qui, après une vie quelque peu mondaine, passée au milieu de tendres affections, embrassent avec transport, quand vient l'âge, les idées religieuses, comme leur ouvrant un monde où elles peuvent aimer encore.

Coiffée de nuit, enveloppée dans une large cape de tabis de Gênes, à grandes fleurs, ses pieds nus dans de petites mules de drap, tout témoignait assez qu'elle était chez elle, oubliant l'heure avancée de la nuit, et son lit qui l'attendait.

L'autre dame, jeune, blanche et rose, jolie à faire envie aux plus belles, encore parée, attifée, en collerette à la Médicis, des perles dans ses cheveux, des perles sur son front, n'était autre que mademoiselle d'Hautefort, fille d'honneur, confidente de la reine, et la première en date dans le cœur du roi.

Elle a quitté fort tard le Louvre, où, n'ayant pu trouver de logement pour la nuit (car tout le château était envahi par un surcroît de population composée de médecins, de nourrices, de remueuses, de berceuses, etc.), elle est venue partager le lit de son amie, et quelque peu parente, la duchesse de la Ferté, et les charmes d'une causerie intime les retiennent encore toutes deux au coin du feu.

« Et qu'a dit le roi aux corporations? demanda la duchesse en continuant une conversation dont le sujet avait été les scènes passées au Louvre dans la journée.

— Mais, répondit mademoiselle d'Hautefort, avec sa figure ouverte, enjouée, et en prenant l'air railleur qui lui était naturel, il a dit aux unes, en retour de leurs belles promesses : « Faites cela, et je vous serai bon roi. » Aux autres : « Qu'il en soit ainsi, et comptez que... je vous « serai bon roi. » A celles-ci : « Agissez toujours de même, « et... je vous serai bon roi. » A celles-là... enfin sa for-

mule ordinaire et éternelle, qu'on peut traduire ainsi : « Tenez-vous sages, payez bien les impôts et redevances, « et je vous laisserai faire. »

Et elle partit d'un éclat de rire.

La duchesse était en disposition d'en faire autant; toutefois elle se retint; et, reprenant sa douce gravité :

« Vous n'êtes pas indulgente, mon enfant; avez-vous donc oublié si vite les bonnes leçons de l'abbé de Saint-Cyran? »

Elle leva alors avec componction les yeux vers un petit portrait de l'abbé, suspendu à l'un des panneaux de sa cheminée.

« J'ai dit la vérité, madame, et n'ai fait que répéter le texte pur des discours de Sa Majesté.

— Oh! il y a, mon enfant, dans votre manière de parler d'elle, un levain de rancune. Le roi vous a retiré une partie de sa faveur, et cela agit en vous.

- Non, je vous jure, reprit la belle demoiselle d'un air un peu piqué. Sa faveur ne me fut jamais utile; je n'y eus recours ni pour moi ni pour les miens: elle se bornait donc à l'honneur de sa conversation. Il me parlait en ce temps, il est vrai, de plus près qu'aujourd'hui, de trop près peut-être; car le roi a la poitrine délicate, et ses paroles n'arrivent pas seulement à l'oreille

— Oh! mais c'est de la haine! s'écria la duchesse en élevant les mains et se rejetant en arrière; c'est de la haine!

— Nullement! continua tranquillement son interlocutrice. Ignorez-vous que ce fut à cette seule cause que MM. de Baradas et de Saint-Simon durent la philosophie grande avec laquelle ils reçurent la nouvelle de leur disgrâce comme favoris?

— Tenez, tenez, méchante enfant, relisez la *Question royale* de l'abbé de Saint-Cyran, et vous y verrez ce que le sujet doit de respect à son souverain.

— Oh! nul ne mérite plus de respect que le nôtre, et ne sait mieux tenir les gens à distance. »

Madame de la Ferté sourit malgré elle, et ce sourire lui prit justement lorsqu'elle cherchait dans sa mémoire un texte de l'abbé de Saint-Cyran; car toujours l'abbé intervenait en tiers dans toutes ses conversations.

« Savez-vous ce qui vous donne une telle humeur contre le roi? dit-elle en appuyant sa main sur le genou de mademoiselle d'Hautefort et la regardant fixement avec ses petits yeux perçants : c'est l'éloignement du marquis de Gèvres. »

Mademoiselle d'Hautefort rougit tout à coup, et, prenant un faux air d'insouciance :

« Vous êtes donc aussi de ceux qui pensent que M. de Gèvres avait de l'amitié pour moi?

— Mais le duc mon fils, qui est fort de ses amis, m'a assuré que, à son départ, le marquis semblait grandement contristé, et se promettait bien de revenir à Paris plus d'une fois, malgré les défenses faites à lui.

— Il n'y est pas revenu cependant! soupira mademoiselle d'Hautefort, s'oubliant; du moins, reprit-elle en donnant moins d'abandon à sa contenance, de lui je n'ai eu aucune nouvelle, je l'affirme!

— Allons, n'en parlons plus; et revenons à ce qui s'est passé au château, et que vous avez été à même de si bien voir.

— Ne vous ai-je pas tout dit?

— Non. Quelle figure Sa Majesté a-t-elle faite à la reine depuis le grand évènement?

— Une figure fort maussade.

— Encore de la passion!

— Je n'en mets aucune. Lors de la délivrance de la reine, on eut toutes les peines du monde à la lui faire embrasser. A peine même s'il daigna regarder le Dauphin.

— Cependant on parlait d'une réconciliation sincère entre les époux!

— Oui, en apparence; mais mademoiselle de la Fayette règne toujours trop despotiquement sur le cœur du volage. »

Et cette fois son rire résonna franchement.

« Mademoiselle de la Fayette! une religieuse! Oh! petite, prenez garde; vous ne respectez rien. Relisez l'apologie de l'abbé de Saint-Cyran pour M. de la Rocheposay; vous y verrez comme il faut se défier de son jugement sur les personnes consacrées à Dieu.

— Eh! madame, dans cette affaire je n'attaque point mademoiselle de la Fayette. Dépend-il d'elle d'empêcher le roi de la trouver plus jolie que jamais sous son bandeau et sous sa guimpe? C'est du moins ce qu'il faut penser de la multiplicité de ses visites au couvent de Sainte-Marie, depuis dix mois entiers. Le cardinal en est bouleversé : aussi va-t-il employer, dit-on, les grands moyens.

— Le cardinal en est bouleversé! exclama la douairière avec une sainte joie et en croisant les mains. Si mademoiselle de la Fayette réussissait à le perdre dans l'esprit du roi, je suis chrétienne, mais je m'en réjouirais, je l'avoue. N'est-ce pas lui qui, pour plaire aux jésuites, vient de faire embastiller mon pauvre abbé de Saint-Cyran? Je ne sais comment la France ne s'en est point soulevée d'indignation!

— Prenez garde, duchesse de la Ferté, dit mademoiselle d'Hautefort en plaçant son index relevé à la hauteur de sa bouche, avec un faux air de circonspection; vous prêchez la révolte!

— Non; mais enfin ce serait la révolte du bien contre le mal; la révolte contre Satan! Mademoiselle de la Fayette a déjà tenté d'y parvenir; elle réussira peut-être cette fois, et...

— Mademoiselle de la Fayette est capable de tout, interrompit la railleuse, puisqu'elle a déjà réussi à réconcilier le

roi avec la reine. Il est vrai que ses conversions ne durent guère.

— N'importe! revenons-y, petite, dit la duchesse, vous me devez le récit de cette grande affaire. N'avez-vous pas reçu à ce sujet les confidences de la reine elle-même?

— Oh! c'est là une histoire étrange, et que je me garderais bien de confier à toute autre que vous, car je connais votre discrétion.

— De ce côté, bouche cousue!

— Mais je connais aussi, ajouta malicieusement la jolie fille d'honneur, votre aversion pour tout ce qui touche à la médisance, et dans cette histoire le roi joue encore un rôle si singulier...

— Vous lui avez donc juré une guerre à mort ce soir? Contez toujours! dit l'impatiente duchesse.., vous userez de ménagements autant que faire se pourra, n'est-ce pas?

— La chose est difficile... et puis... l'abbé de Saint-Cyran... dans sa *Question royale...*

— Ah! voulez-vous me faire mourir?

— Non; je commence. »

Les deux fauteuils se rapprochèrent alors comme s'ils étaient mus par un même ressort. La douairière écarta les cornes du béguin qui lui couvrait les oreilles, allongea ses pieds au feu, s'encoussina mollement, prit toutes ses aises enfin, pour mieux entendre, et mademoiselle d'Hautefort poursuivit :

« Vous vous rappelez sans doute ce jour où le roi, qu'on croyait en chasse à Versailles, parut tout à coup avec ses mousquetaires dans le faubourg Saint-Antoine. La reine ne l'apprit que fort tard dans la soirée, à son petit coucher; et la dame de service n'en finissant pas de la décoiffer, car elle portait encore les cheveux frisés clairs, en rond, et beaucoup de poudre...

— Eh! mais..., dit la duchesse en se relevant du milieu de ses coussins, ne se coiffe-t-elle plus ainsi?

— Il y a huit mois et quinze jours qu'elle a pris les boucles, répondit en souriant mademoiselle d'Hautefort, étonnée de voir sa vieille amie, depuis longtemps retirée de la cour, porter encore un si vif intérêt aux révolutions qui y survenaient dans les modes.

— Achevez, petite. »

Et la duchesse, un peu honteuse de son mouvement, reprit sa position première.

« Enfin tout le monde était parti, à l'exception de mademoiselle de Chémerault et moi. La reine pouvait parler à cœur ouvert de ce qui l'occupait. La conversation roula sur cette visite au couvent; mais, contre son ordinaire, Sa Majesté était de triste humeur, peut-être à cause des nouveaux chagrins que lui avait donnés le cardinal; peut-être l'influence du temps : il pleuvait à flots !

— En effet, la saison fut détestable, et l'abbé de Saint-Cyran s'en aperçut bien à sa goutte qui lui remonta. »

Mademoiselle d'Hautefort suspendit un moment son récit, mais le reprit, sans se laisser plus interrompre par les réflexions soit dévotes, soit mondaines de la duchesse.

« Nous restions donc seules, la reine, mademoiselle de Chémerault et moi. Sa Majesté passait son costume de nuit, et j'aidais même à lui retirer ses bas, quand nous entendîmes un bruit de hallebardes dans une des antichambres où se tenaient les Cent-Suisses. Tout à coup nous voyons le roi, comme c'est d'étiquette, entrer sans se faire annoncer dans l'appartement de sa femme ! Nul ne pouvait prévoir cette visite, d'après les relations interrompues depuis longtemps entre les deux époux; aussi, terrifiées, restions-nous immobiles, moi encore à genoux devant la reine; la reine assise, et la jambe en l'air, car j'achevais de lui ôter un bas; et mademoiselle de Chémerault, qui tisonnait le feu, demeura accroupie, et la pince à la main.

« Du reste, le roi paraissait tout aussi bon à peindre que nous. Sa figure était rembrunie et sévère; il portait encore

son costume, même son baudrier de chasse; les plumes de son chapeau, ramollies par l'humidité, pendaient sur sa figure, et, après cette belle entrée, il s'arrêta tout court au milieu de la chambre, nous regarda d'un air stupéfait, et ne dit mot.

« Enfin mademoiselle de Chémerault quitta le feu; je tirai le bas, et nous nous levâmes toutes trois, comme d'un seul coup, pour faire honneur à Sa Majesté. Mais je tenais toujours le bas, mademoiselle de Chémerault, la pince; la reine avait un pied nu, l'autre chaussé, et ce fut dans cet équipage que, d'un même accord, nous fîmes notre révérence.

« Le roi continua de garder le silence. Sur un signe de la reine, nous dûmes nous retirer; et, comme je lui baisais la main, elle me dit à mi-voix : « Je ne suis pas fâchée « de son arrivée; il vient me quereller sans doute, et je me « sens d'humeur à lui répondre. » Je n'en dormis pas de la nuit, tant je craignais entre eux quelque scène éclatante de brouillerie!

« Nous partîes, selon ce que j'appris ensuite, le roi commença par se plaindre de son frère, et parla des troubles naguère excités dans le royaume par le comte de Soissons, par le duc de Montmorency, par le comte de Chalais, à l'instigation de Monsieur. Il rappela les révoltes de la Guyenne et du Languedoc. La reine rejeta hardiment le tout sur le cardinal-duc, et se plaignit à son tour des violences exercées sur ses domestiques; de sa correspondance interceptée; de sa retraite au Val-de-Grâce, envahie par les agents du ministre!

« Le roi, qui, malgré les apparences, n'était point venu là pour quereller, tenta de faire suivre une autre route à la conversation : tout en répétant qu'il fallait mettre un terme aux tracasseries de Monsieur, le tromper dans ses espérances de royauté, vaincre l'anarchie et assurer l'avenir du trône, il essayait de se rendre plus intelligible encore,

en adressant quelques paroles de douceur et de bon accrod à la reine; mais, par l'effet de sa mauvaise étoile, toutes les fois qu'il voulait prendre un ton plus tendre, le bégayement auquel il est souvent sujet le contrecarrait dans ses expressions, et le forçait de laisser ses mots inachevés. Mal à l'aise de cette gêne, il s'en irritait et bégayait plus fort. Son bégayement excitait sa colère; sa colère redoublait son bégayement.

« Pour s'en tirer, il disait alors plutôt les mots qui lui venaient avec facilité que ceux qui exprimaient sa pensée : il en arrivait de plus belle aux plaintes, aux reproches. La reine, impatientée et résolue à se soulager l'âme, ne demeurait point en arrière. Enfin l'orage commençait à gronder entre eux, et menaçait d'éclater terrible, lorsqu'on vint prendre les ordres du roi pour son coucher. « Je reste ici! » dit-il d'un ton bref. La reine demeura tout ébahie. « Mais « voilà ce que je voulais vous dire depuis une heure, » ajouta-t-il en baissant les yeux.

« En effet, il resta; et c'est ainsi que, Dieu le secondant, ce grand roi sauva la France de l'anarchie! »

Mademoiselle d'Hautefort termina son récit par un éclat de rire auquel cette fois la duchesse fit écho de bon cœur.

Minuit sonnant à l'horloge de l'hôtel, les deux dames se regardèrent, surprises de l'heure avancée, et se disposèrent à se mettre au lit.

La duchesse servit obligeamment de camériste à mademoiselle d'Hautefort; quand celle-ci fut couchée, madame de la Ferté commença ce qu'elle appelait son dernier tour de chambre.

Après un signe de croix, elle trempa un rameau de buis dans son bénitier et en aspergea son lit, ses meubles et tous les coins de l'appartement. Agenouillée ensuite devant le prie-Dieu placé près de la fenêtre qui donnait dans la petite rue, elle se mit en prière, invoquant le ciel avec ferveur, lui demandant de saintes exaltations; car l'abbé de

Saint-Cyran l'avait initiée aux extases du jansénisme alors naissant.

Mademoiselle d'Hautefort dormait déjà; madame de la Ferté était encore en prière; et, soit que le sommeil agit sur elle à son insu, soit que l'extase commençât, elle crut entendre des voix célestes sortir de la muraille pour arriver à son oreille.

« Malheur à qui recule! disait une de ces voix.

— Je ne reculerai point dans le chemin du salut, mon Dieu! murmurait la duchesse.

— Qu'importe ce qu'en pensera le monde? reprenait une autre voix.

— Que sont les jugements du monde à vos yeux, Seigneur? ajouta la pieuse dame.

— Gloire au grand Gédéon! cria une troisième voix plus sonore, plus vibrante que les deux autres.

— Gloire au grand Gédéon! répéta madame de la Ferté. Grand Gédéon, père d'Abimélech, vainqueur du Madianite, saint juge d'Israël, protégez-moi! »

Puis soudain elle entendit éclater un horrible concert de rires sataniques, de jurements, de blasphèmes effroyables. Elle crut un instant que les démons de l'enfer venaient d'engager une lutte contre les anges du ciel. Elle ouvrit les yeux, sortit de son extase; mais le bruit continuait, non plus lui arrivant d'en haut, mais de la petite rue qui longeait le derrière de l'hôtel. Elle écarta les rideaux de la fenêtre. Certaines bouffées de mots grossiers, et tout à fait terrestres, montant de nouveau jusqu'à elle, achevèrent de la convaincre que durant sa prière elle n'avait été en correspondance extatique qu'avec des hommes débauchés et impies. « Ce sont des malfaiteurs sans doute! Ils cherchent à surprendre l'hôtel et à le piller! »

S'épouvantant à cette idée, sans troubler le sommeil de sa compagne, elle prit la lumière, passa chez son fils, le duc Henri de la Ferté, qui, sous le règne suivant, devint

maréchal de France, et dont l'appartement était contigu au sien.

Sa chambre déserte, son lit abandonné, une échelle de corde pendue à sa croisée, ouverte sur la petite rue, frappèrent les yeux de la bonne dame. Elle faillit en perdre la tête.

Sonner tous ses gens, les faire lever, en envoyer un chez le chevalier du guet, un autre chez le commissaire, un autre au lieutenant civil, tout cela fut pour elle l'affaire d'un moment; après quoi elle s'évanouit.

A tant de bruit, qui lui arrive de deux côtés à la fois, mademoiselle d'Hautefort s'éveille, se frotte les yeux, se lève; à son tour elle s'approche de cette fenêtre éclairée du dehors. Devant elle, dans une salle bien illuminée, des figures confuses s'agitent vaguement. A son tour elle ajoute foi à la vision, un reste de sommeil brouillant encore ses idées.

Elle distingue autour d'une table servie avec abondance, fumante de mets, étincelante de cristaux et de bougies, des hommes et des femmes qui rient en heurtant leurs verres, et laissent aller leurs têtes avec un singulier abandon. Les uns ont le bras enlacé autour de la taille de leurs voisines; les autres, en se penchant à leur oreille, semblent y déposer plus de baisers que de paroles; et tous, au milieu de longs éclats de gaieté, paraissent mutuellement s'exciter au plaisir.

Qui l'eût dit jamais à la noble et fière demoiselle, qu'un jour elle assisterait à une orgie donnée chez *la Neveu*, la plus célèbre entremetteuse du temps, et dont Boileau a consacré le nom dans ses vers? C'est dans une de ses succursales, nouvellement établie derrière l'hôtel de la Ferté, que se passe la scène. On y fait cette nuit même l'inauguration du lieu; et, la journée ayant été brûlante, les vapeurs du vin et le feu des bougies les étouffant dans cette salle étroite, malgré la réclamation de quelques convives, le Grand Gédéon (nom de débauche de leur chef) a ordonné d'ouvrir les fenêtres, déclarant aux plus récalcitrants que le plaisir s'accroît par le scandale.

Mademoiselle d'Hautefort ne s'arrête point à l'examen de la figure des femmes, qui toutes, nécessairement, lui sont étrangères; mais elle reste d'abord frappée de celles des hommes.

Pour quelques-uns, elle ne peut plus longtemps s'y méprendre. Voilà bien le marquis de Gèvres! Elle le reconnait, elle le voit! « En rêve, sans doute! pense-t-elle, avec une dure angoisse dans le cœur; le marquis est absent!... absent!... bien sûr... Il a été exilé de Paris, à cause de moi; et il serait là!... Non! oh! non! Celui-ci, c'est Henri de la Ferté... Je suis chez sa mère!... Oui... et il dort ici près... cela est certain! Cet autre... Oh! un si puissant personnage! il ne peut être à Paris non plus... C'est impossible! Donc je rêve! »

Et elle s'interroge des mains, en les passant sur sa figure et dans ses cheveux, pour bien s'assurer qu'elle ne dort pas. Ne pouvant plus croire à un songe, convaincue de la réalité du tableau, elle prend son parti bravement, comme à son ordinaire, et retourne en riant dans son lit, où le sommeil ne tarde pas à l'aller rejoindre; car elle est ainsi faite.

V

LE GRAND GÉDÉON

La troisième heure de nuit sonnait, et dans la maison de la Neveu la fête durait encore; elle n'y était plus joyeuse, elle y était obscène; elle ne chantait plus, elle hurlait.

Des figures pâles ou écarlates, des yeux éteints ou brillants et fiévreux, des bouteilles renversées ou brisées, une nappe rouge de vin, des femmes battues de l'ivresse, qui, pour soutenir leur rôle obligé, criaient des paroles d'amour au milieu des bruits de l'orgie; des hommes frénétiques de débauche, mais non terrassés encore; dans un coin de la chambre, un amas de manteaux, de mantilles, de bérets, de toques à plumes, d'écharpes, foulés aux pieds, ou faisant litière aux dormeurs et aux galants; dans un autre, des joueurs accroupis, des cartes et de l'or sur un escabeau, des jurons, des baisers, des querelles et des chansons à boire : tel était l'ensemble de ce tableau, d'où ressortaient seules quelques figures isolées, conservant une ombre de respect humain.

Le chef de la bande, à demi mort de chaleur et de lassitude, ivre de vin, de rires et de paroles, presque entièrement déshabillé, repose depuis une heure déjà sur le lit d'une pièce voisine.

C'est à son absence peut-être qu'il faut attribuer les derniers écarts de l'orgie; car, tant qu'il présida la séance, il parut les retenir, malgré lui-même, dans de certaines limites; tant est grand le respect qu'on porte à ce digne débauché!

Maintenant il dort, seul, sans doute, de tous les gens couchés dans le voisinage. Les clameurs continuent et redoublent. C'est un chorus général et forcené de chants et de cris, à faire taire les grosses sonneries de la cathédrale; de battements de mains, de trépignements à faire descendre le premier étage au rez-de-chaussée.

Dans vingt directions à la fois, les habitants des maisons, épouvantés de ce sabbat auquel ils ne peuvent rien comprendre, chassés de leurs couches, se montrent aux fenêtres, criant à leur tour et de toutes leurs forces : « Au vol! au meurtre! au scandale! à l'abomination! »

Enfin, un bruit de chevaux se fait entendre dans la rue; des casques brillent aux flambeaux; ce sont les archers de

la prévôté, dont le chef porte en croupe un commissaire de la police municipale.

Arrivés à la porte de ce Pandémonium, ils frappent, ils heurtent, ils en demandent l'entrée au nom du roi!

Un homme, un rouge-bord à la main, se présente à la croisée; sa figure est calme; par ses signes il réclame l'attention et demande à parler.

Le commissaire ordonne qu'on l'écoute. Tout fait silence. Alors, du haut de son balcon, le buveur entonne à haute voix la *Crevaille* du poëte Saint-Amant.

Qu'on m'apporte une bouteille
Qui d'une liqueur vermeille
Soit teinte jusqu'à l'ourlet,
Afin que, sous cette treille,
Ma soif la prenne au collet!

Je veux qu'ici de Panthée
La mort soit représentée
A la gloire du bouchon,
Et qu'au lieu de cet athée
On démembre ce cochon.

Le chanteur, désignant du geste le commissaire, continue:

Que dis-je? oh! que j'ai la vue
De jugement dépourvue!
Parbleu! c'est un marcassin
Dont la trogne résolue
Nous morgue dans ce bassin.

Mais, avant la fin du troisième couplet, en guise de libation, il jette son vin à la figure du magistrat civil, qui l'a d'abord écouté le nez en l'air; les soldats furieux forcent l'entrée, et, précédés du commissaire tout ruisselant, s'essuyant encore la face du pan de sa robe, ils se précipitent vers l'escalier.

Une pauvre servante, saisie d'émotion, leur ouvre la porte; on l'arrête.

La première salle où pénètrent les soldats est celle du festin. Le commissaire n'y voit que des femmes, pressées les unes contre les autres, pâles, les yeux hagards, muettes de frayeur. Sur son ordre, on les enlève toutes en bloc, et les bourgeois du guet, qui viennent d'arriver comme renfort, sont chargés de conduire galamment à l'hôpital ces belles dames, encore couvertes d'oripeaux.

Le commissaire se dirige vers la seconde porte.

Un homme, à la mine haute, vêtu d'un manteau coupé à l'espagnole relevé d'une riche broderie de soie, vient à sa rencontre, l'invitant, en beau langage de cour, de laisser là ses gens et d'entrer seul. Il y acquiesce, après avoir ordonné aux archers de se tenir prêts en cas de besoin. Ceux-ci, avisant la table encore assez bien garnie, pour se donner une occupation, achèvent les restes du souper.

Marchant sur les pas de son introducteur, qu'il prend pour un courtaud déguisé, le commissaire entre dans l'autre pièce, et trouve, assis sur un lit en désordre, un homme débraillé, presque en chemise, qui à sa vue se met à fredonner :

Le roi, notre sire.
Pour bonnes raisons
Que l'on n'ose dire
Et que nous taisons,
Nous a fait défense
De plus chanter lanturlu!
Lanturlu! lanturlu! lanturlu!

« Dans quel état est ce misérable ! » dit le commissaire ; et, s'adressant au nouveau chanteur : « Qui êtes-vous et que faites-vous ici ? Allons, réponds, drôle ! »

L'interrogé, se relevant sur ses jambes avinées et d'une voix grave :

« Je suis le Grand Gédéon ! Et j'ai bu.... lanturlu ! » Et il retombe sur son lit.

Un autre, sortant d'un cabinet voisin, accourt auprès

de son chef, et chante ce second couplet de la chanson :

La reine, sa mère,
Reviendra bientôt,
Et monsieur son frère
Ne dira plus mot.
Tout sera paisible,
Pourvu qu'on ne chante plus
Lanturlu ! lanturlu ! lanturlu !

« Quelle insolence ! dit le commissaire ; chansonner la famille royale ! »

Un troisième entre et reprend :

De la Grand'Bretagne
Les ambassadeurs,
Ceux du roi d'Espagne
Et les électeurs,
Se sont venus plaindre
D'avoir partout entendu :
Lanturlu ! lanturlu ! lanturlu !

« Insulter jusqu'aux puissances étrangères ! »

Et un quatrième se présentant :

Ils ont fait leur plainte
Fort éloquemment
Et parlé sans crainte
Du gouvernement ;
Pour les satisfaire
Le roi leur a répondu :
« Lanturlu ! lanturlu ! lanturlu ! »

« Lanturlu ! s'écrie le magistrat exaspéré. Quelle horreur ! prêter un pareil langage à Sa Majesté ! »

Et un cinquième continue :

Dans cette querelle,
Le bon cardinal,
Dont l'âme fidèle
Onc ne pense à mal,
A promis merveille,
Et puis a dit à Bautru :
« Lanturlu ! lanturlu ! lanturlu ! »

« Ils ne respectent pas même Son Éminence! »

Et un sixième :

Dessus cette affaire
Le nonce parla;
Et notre Saint-Père,
Entendant cela,
Au milieu de Rome
S'écria comme un perdu :
« Lanturlu! lanturlu! lanturlu! »

« Lanturlu! lanturlu! Vous serez tous pendus! » dit le commissaire, prenant des notes et fredonnant à son tour, quoique grandement ému de colère.

Enfin un dernier :

Pour bannir de France
Les troubles nouveaux,
Avec grand'prudence
Le garde des sceaux
A scellé des lettres
Dont voici le contenu :
« Lanturlu! lanturlu! lanturlu! »

Et tous en chœur répètent : « Lanturlu! » après que le reste de la bande est entré processionnellement dans la chambre occupée par le Grand Gédéon, et s'est rangé sur deux files aux abords de son lit.

« C'est donc une armée! dit le magistrat stupéfait. Mais, fussiez-vous cent, vous ne m'échapperez pas, vauriens! J'ai là vingt archers pour vous mettre à la raison! » Et, envisageant plus attentivement le chanteur du dernier couplet, qui le regardait en ricanant : « Ah! s'écria-t-il, voilà le scélérat qui m'a jeté son verre de vin à la figure! Ton nom? »

L'interpellé se redressa fièrement, sourit, puis d'une petite baguette qu'il tenait à la main, releva sa moustache, et d'un ton décidé répondit :

« Jean-Pierre de Marillac! tel est mon nom. Par Bac-

chus! je ne le nierai pas pour un verre de vin... que je n'ai pas bu!

— Où diable a-t-il volé ce nom-là? murmura le commissaire en l'inscrivant en tête de sa liste.

— Et toi? reprit-il en remontant la file des chanteurs et s'adressant à un autre.

— Hugues Robert, baron de Montmorin! Je ne reculerai pas plus que Marillac!

— Et toi?

— Henri d'Escars de Saint-Bonnet, seigneur de Saint-Ibal!

— Gentilhomme à la façon de Gautier-Garguille, n'est-il pas vrai, mauvais plaisant? N'importe, vous en justifierez en prison. Et toi, mal bâti?

— Louis d'Astarac, vicomte de Fontrailles, malappris!

— Bien! Ensuite? Allons, hardi! tandis que vous êtes en train de vous donner du blason! Parle, là-bas!

— François de Paul de Clermont, marquis de Montglat!

— Moi, Léon Potier, marquis de Gèvres!

— Bon! des marquis à présent! dit le commissaire en levant les épaules. Croyez-vous donc, mes maîtres, que nous soyons ici pour parader? Quelle piteuse mascarade! Et vous, ajouta-t-il en s'adressant au suivant, je gage que vous êtes duc?

— Justement. Roger du Plessis, duc de Liancourt!

— Et moi, duc de Randau, prince captal de Buch, marquis de Sénecey, comte de Benauges et du Fleix!

— Moi, duc de la Rochefoucauld, prince de Marsillac, marquis de Guercheville, comte de la Roche-Guyon, baron de Verteuil!

— Moi, dit un autre, en relevant noblement la tête et prenant une pose théâtrale :

Roi, je ne puis;
Duc, je ne daigne;
Rohan je suis!

« Fontenay de Rohan-Rohan ! »

Et les noms les plus illustres du royaume et les titres les plus fastueux vinrent frapper l'oreille incrédule du commissaire, étonné cependant d'entendre de telles gens prononcer de telles paroles sans que la langue leur fourchât.

Plus il avançait dans son interrogatoire, et plus le doute le gagnait : car il y avait sur ces figures, quoiqu'elles fussent fatiguées de débauche, dans l'étoffe de ces habits, quoiqu'ils fussent généralement de couleur sombre, quelque chose de noble et de bonne qualité.

Le doute le quitta entièrement à la vue d'un seul de ces garnements, qu'il connaissait de vue.

— Oh ! pour le coup, s'écria-t-il, voici un vrai duc !

— Duc de la Ferté de Sénectère, marquis de Saint-Pol et de Châteauneuf, vicomte de Lestrange et de Cheylane, baron de Boulogne et de Privas, seigneur de Saint-Marsal, de Ligny, de Dangu, de Précy et autres lieux ! répondit le fils de la bonne douairière.

— Eh bien, monseigneur, reprit le magistrat en le saluant profondément ; c'est madame la duchesse, votre auguste mère elle-même, qui m'a fait l'honneur de m'envoyer querir ; et certes j'ignorais que ce fût pour procéder à votre arrestation. »

Un bruyant éclat de rire interrompit le sérieux affecté de toute la bande.

« Pardon, messeigneurs, poursuivit le commissaire, qui avait ôté son chapeau par un sentiment de respect, et en roulait machinalement les bords pour se donner une contenance devant la noble assemblée ; pardon ! mais il y a dans cette affaire deux cas fort distincts. *Primo*, délit politique à cause de la chanson ! *secundo*, délit civil à cause du tapage nocturne ! Sur ce dernier point, nous pouvons passer outre ; de ce délit les bourgeois seuls ont souffert dans leur repos et leur sommeil, et vous êtes au-dessus des bourgeois par votre rang, par vos titres... »

Il allait ajouter : « Par vos vertus... » Il s'arrêta à temps, et passant à l'autre délit :

« Quant à celui-ci, dit-il, son caractère est franchement politique : force m'est de le reconnaître. Il intéresse également monseigneur le cardinal, le roi, Son Altesse Royale Monsieur, et la reine mère, qui sont autant au-dessus de vous que vous êtes au-dessus de la bourgeoisie ! Je pourrais encore compter le pape et les puissances !.... Ainsi donc, de ce côté, impossible de m'écarter de la ligne de mes devoirs ; je dois sévir ; je sévirai.

— Vous n'oserez ! dit une voix, celle de Marillac.

— J'oserai ! répliqua vivement le commissaire avec un geste énergique et en replaçant fièrement son chapeau sur sa tête.

— Il n'osera pas ! répliqua la même voix.

— Il osera ! » dit une autre.

Et sur les deux lignes qui s'allongeaient dans la chambre, à partir des extrémités du lit où se tenait le grand Gédéon, on n'entendit plus que cette double exclamation : « Il osera ! il n'osera pas ! » qui résonnait au milieu des éclats d'une folle gaieté.

« Je ferai mon devoir, messieurs, reprit le magistrat, que la moquerie aiguillonnait, et mon devoir est de rechercher l'auteur de cette horrible et plate chansonnette !

— Plate chansonnette ! s'écria l'individu au manteau à l'espagnole, et qui avait introduit le commissaire dans la chambre avec des manières si polies. Plate chansonnette ! pas si plate que ta figure, monsieur *de l'ordonnance !* la chanson est charmante, et la preuve, c'est que l'auteur, c'est moi ! moi, Vincent de Voiture, prince des poëtes, poëte des princes, marquis de Popocampêche, et souverain des îles invisibles d'Alcidiane ! Il faut bien que je m'entitre aussi !

— Souverain des îles d'*Alcibiade !* soit ! répéta le com-

missaire un peu rassuré par le nom du poëte. Eh bien, sire, vous allez marcher en prison, et sur l'heure! en compagnie de ce drôle qui se tient là, encore débraillé, se vautrant sur son lit, sans considération pour l'illustre société, non plus que pour le caractère dont je suis revêtu. C'est lui qui le premier a entonné la chanson... Il payera pour tous! car enfin faut-il bien que j'arrête quelqu'un! Allons, maître Gédéon, relevez vos chausses et partons! C'est sans doute l'un de vos gens, messeigneurs? »

Au même instant, des deux côtés, on fit volte-face vers le lit où se tenait le GRAND GÉDÉON. Chacun mit un genou en terre et se découvrit la tête en signe de respect.

« Qu'est-ce? dit le magistrat hors de lui; et qui donc êtes-vous, monsieur? »

L'homme assis se remit debout pour la seconde fois, se rajusta, écarta ses cheveux qui lui voilaient en partie le visage, et, s'appuyant des deux mains sur les épaules des ducs de la Rochefoucauld et de la Ferté, il s'avança gravement vers le commissaire, qui reculait étonné, et dit:

« Gaston d'Orléans, fils de France, et frère du roi! »

Tout le monde s'était relevé: ce fut le tour du commissaire de tomber à genoux devant le GRAND GÉDÉON!

« Grâce! monseigneur, grâce! c'est moi qui suis un misérable et un drôle de n'avoir pas reconnu Votre Altesse du premier coup à ses manières si nobles... Mais vous étiez dans l'ombre, et cette chambre est si mal éclairée! Pardon d'être venu ainsi vous troubler dans vos plaisirs! mais que ne vous êtes-vous nommé plus tôt? que puis-je faire pour réparer ma faute? Ordonnez!... »

Et le pauvre homme restait à genoux, les mains jointes et le regard suppliant.

Gaston (car c'était bien lui) le contempla quelque temps d'un œil enflammé plutôt par l'ivresse que par la colère; mais le malheureux pouvait s'y tromper.

« Grâce! ajouta-t-il; voulez-vous, monseigneur, qu'on

ramène à l'instant ici les dames qui s'y trouvaient, pour vous faire compagnie sans doute, et que le guet, par trop de hâte, a conduites à l'hôpital?

— Qu'elles y restent! s'écrièrent-ils tous d'une voix unanime.

— Il me faut une autre satisfaction! dit le prince. Holà! ho! qu'on apporte à boire! Cela lui fera oublier tout ce qu'il a vu et entendu dans cette maison.

— Pas n'est besoin de ce moyen; je serai muet, monseigneur! » s'écriait le commissaire en regardant avec terreur les énormes rouges-bords qu'on emplissait pour lui.

Mais il eut beau dire et supplier, la question lui fut donnée à grand renfort de vin, jusqu'à ce que, de toute l'assemblée, il se trouvât le plus enfumé de vapeurs au cerveau et le moins solide sur ses jambes.

Ainsi l'avait ordonné le Grand Gédéon, et, la sentence impitoyablement mise à exécution, on le rendit à ses archers, encore à table, vidant les pots, et non moins ébriolés que lui.

Les portes alors leur furent larges ouvertes. Le magistrat en tête, les soldats regagnèrent la rue, tous rompant leurs rangs, criant, chantant, jouant au trictrac d'une muraille à l'autre, et faisant presque autant de bruit que les nobles tapageurs qu'ils étaient venus mettre à la raison.

Quant à ceux-ci, tournant d'un autre côté, ils redescendirent vers les ponts, cherchant des aventures pour achever la nuit, brisant les vitres, les transparents et les lanternes de papier, restes de la fête, cassant les sonnettes, déplaçant les enseignes, mettant une *tête de Maure* sous l'écriteau qui portait : *à la belle Picarde*, et l'image de la *belle Picarde* à la place de celle du *bon roi David*; suspendant les palettes d'un barbier-étuviste à l'entrée d'un couvent de capucins, et la pancarte d'un logeur : *Ici, bon gîte pour la nuit*, à la porte d'une lingère.

Se croisant avec d'autres bandes, et leur disputant le

passage, tantôt à force de bons mots ou de gros mots; tantôt opposant leurs épées aux bâtons des laquais et des artisans, ils finirent par faire route. Et, quand le petit jour arriva, Gaston se mit en voyage pour Blois, Voiture pour Florence; le marquis de Gèvres retourna en exil; les autres regagnèrent leurs lits, se félicitant de la bonne nuit qu'ils venaient de passer; et les rues, encore désertes, retentirent d'une acclamation dernière en l'honneur du Grand Gédéon!

VI

JEANNE LA BRABANÇONNE

Le lendemain de ce jour, dans une maison de la rue de la Harpe, en face de celle de la Parcheminerie, au troisième étage, un jeune homme était assis et semblait plongé dans un état complet de méditation.

En entrant dans la vaste pièce occupée par lui sous la toiture même de la maison, apercevant tout d'abord des bustes de plâtre alignés sur des planches parallèles, des pieds, des mains, des membres, des têtes et des torses modelés avec la même matière, on pouvait se croire chez un sculpteur.

Mais des trophées d'armes, des cottes de mailles, des casques à timbre et à visière, une échelle d'armes à feu, dont chaque échelon se composait ou de l'arquebuse d'ancien style, ou de l'espingole anglaise, ou du mousquet des Moscovites, ou de la carabine des Arabes, ou du pistolet des Toscans, et même du fusil des Français, d'invention toute récente, tapissaient les parois de la muraille, et on se fût cru dans un arsenal, si, d'un autre côté, ne s'étaient mon-

trés des vêtements de femme et des robes de moine, confondus avec des pourpoints de ville et des casaques militaires.

Revenu de l'idée qu'on était dans un arsenal, somme toute, en contemplant ces différents objets, ces bustes et ces tableaux, ces cuirasses et ces pourpoints, ces arquebuses et ces robes de femmes, on eût pu se croire chez un prêteur sur gages, si la disposition habile de toutes ces masses d'étoffes et d'armes bigarrées, et surtout la noble figure du maître du logis, n'avaient réclamé en faveur de l'art contre toute suspicion d'usure et de bas négoce.

Çà et là encore étaient disséminés des cartons chargés de dessins, de croquis, de gravures; des tableaux de différentes écoles, copies ou originaux. Et, en voyant tous ces tableaux pendus à la muraille ou adossés contre les meubles, contre les chaises, contre les tables, la plupart même inachevés, force était bien de dire du jeune homme : « C'est un peintre! »

Un crayon à la main, devant un toile blanche, oubliant son esquisse à peine commencée, penché en avant sur sa chaise en escabeau, le coude sur le genou, immobile, l'œil fixe et la bouche souriante, il paraissait alors bien plus occupé de la poursuite de ses doux rêves que de l'étude des chefs-d'œuvre dont il était environné.

Auprès de lui, mais en dehors du chevalet, une jeune fille, assise à ses pieds sur un petit tabouret, achevait de coudre, avec un soin tout particulier, de nouveaux cordons à une escarcelle à pointes d'acier.

Cette jeune fille, plutôt remarquable par l'air honnête et réservé de sa physionomie que par la régularité de ses traits, avait des cheveux noirs fort beaux, l'œil d'une expression presque séraphique, et surtout une taille charmante qui se dessinait avec mollesse dans la position qu'elle tenait alors, les jambes nonchalamment repliées et croisées, et le corps gracieusement courbé; car les poses gracieuses étaient chez elle d'habitude, et même d'obligation.

L'ouvrage qui l'occupait, quoique facile, semblait exciter toute son attention, et même sa fierté, comme s'il se fût agi de chose très-importante. Sa mise plus que simple, mais décente jusqu'au rigorisme, n'eût certes pas fait deviner sa profession ordinaire. Une robe montante jusqu'au cou, et terminée par un petit capuchon qui lui retombait sur les épaules, ainsi qu'une partie de ses longs cheveux en désordre, composait toute sa parure. Elle n'y mettait pas plus de coquetterie, la pauvre fille! et son état cependant était d'être belle.

Sa tâche terminée :

« Maître Lesueur, dit-elle d'une voix douce et un peu traînante en se tournant vers le jeune peintre sans le pouvoir envisager toutefois (le tableau placé sur le chevalet s'interposait entre eux), j'ai fini, et voici votre escarcelle remise à neuf. Plus n'y manque ni cheville ni chevillette.

— Je vous remercie, Jeanne, » répondit l'artiste après avoir fait quelque temps attendre sa réponse. Une fois dans ses rêveries, il n'en sortait pas sans peine.

« Que dois-je faire maintenant?

— Ce que vous voudrez, Jeanne.

— Ce que je voudrai?

— Oui.

— Vous ne travaillez donc pas aujourd'hui?

— Non.

— Tant mieux! la matinée est froide, et l'atelier mal chauffé. C'est sans doute la dame Cormier qui a pris soin du feu; elle est économe, la dame Cormier!

— Oui.

— Je ne suis donc bonne à rien, monsieur Lesueur, pour ce que vous faites là?

— Non. »

Et à toutes les questions de Jeanne, articulées d'une voix lente où perçait l'accent guttural du Nord, Lesueur, vive-

ment contrarié de ces interruptions, ne répondait que par des monosyllabes.

En ce moment entra dans l'atelier une petite femme sur le retour de l'âge, courte, ronde, replète, les cheveux proprement relevés sous son béguin, l'air affairé, et tenant un houssoir à la main.

C'était la dame Cormier, bonne et excellente femme, l'hôtesse de Lesueur et sa mère nourrice. Depuis peu elle avait quitté Nanterre pour venir à Paris veiller son aïeul centenaire, et diriger le ménage de son fils, maître tailleur d'habits, resté veuf avec une petite famille.

Lesueur, privé de ses parents et ne pouvant vivre seul, s'était rapproché d'elle; aussi la maison de la rue de la Harpe, en face de celle de la Parcheminerie, était-elle devenue l'univers de la bonne Madeleine Cormier.

D'abord elle s'est présentée dans la chambre avec le visage ouvert et riant; mais, à la vue du modèle, elle détourne les yeux, prend un air grave, décrit un long circuit autour de l'atelier, s'arrêtant pour épousseter les bustes et les armures, pour secouer les friperies et abattre la poussière des tableaux; il semble qu'elle n'a eu d'autre but en venant. Puis elle passe devant Jeanne, sans daigner l'honorer même d'un regard, tant l'état qu'elle exerce imprime pour elle un signe de réprobation sur le front de la Brabançonne; puis enfin, arrivé près de Lesueur, reprenant son air de bonhomie :

« Le déjeuner est prêt, mon fieu; ne vas-tu pas descendre?

— Non, mère, je mangerai plus tard.

— Et pourquoi pas tout de suite? Repas réglés, sage conduite, disaient nos pères. Depuis un temps tes heures sont en déroute. Hier même tu as diné hors du logis. C'est le diable qui mange le dîner qu'on laisse à la maison.

— Je travaille; allez... » dit-il, en donnant à sa voix le ton d'une impatiente supplique.

Madeleine Cormier jeta un coup d'œil sur l'esquisse que l'artiste avait devant lui. C'était une ébauche de paysage.

« Voire! dit-elle en fronçant les sourcils. Eustache, il vous faut mademoiselle pour dessiner un arbre? C'est possible; je ne m'y connais pas; mais depuis bientôt un mois vous n'êtes plus le même. Autrefois, vous attendiez toujours après le déjeuner; aujourd'hui, il vous attendra. A votre aise! »

Et elle sortit, décrivant encore à pas lents sa même courbe dans l'atelier, époussetant de nouveau tout sur son passage. Cette fois seulement elle ne se détourna de Jeanne qu'après l'avoir regardée d'un air de mépris et de reproche. Cependant la pauvre fille était-elle cause du dérangement d'appétit de maître Lesueur?

Celui-ci, pour en être quitte avec les interruptions, s'adressant au modèle :

« Vous pouvez partir aussi, Jeanne; je ne travaillerai pas.

— Partir! répondit la jeune fille, chagrinée de ce brusque congé. Mais je ne puis! Vous m'aviez retenue aujourd'hui pour toute la matinée.

— Votre séance vous sera payée de même.

— Il ne s'agit point de cela, monsieur. Mon père doit être absent du logis jusqu'à l'heure de midi; je croyais rester près de vous, et il a pris la clef. Il faut que vous me gardiez encore, vous le voyez bien; où irais-je? Travaillez, monsieur; oui, votre dame Cormier a raison... la fainéantise vous gagne... Bien sûr vous n'êtes plus le même. C'est depuis que vous allez à ce couvent, y peindre une Assomption... Est-ce que la mère abbesse vous a fait tourner la cervelle? »

Le jeune homme devint rouge jusqu'au blanc des yeux; mais elle ne pouvait le voir; elle poursuivit, tenant toujours l'escarcelle et la regardant sous toutes ses faces, comme si elle lui eût adressé la parole :

« Vous pouvez donc vous passer de modèle, là?

— Jeanne, vous-même avez plusieurs fois posé pour cette Assomption.

— Ici, oui; Jésus! vous m'avez fait tenir assez longtemps les bras en l'air pour que je m'en souvienne. C'était l'esquisse; mais le tableau, il vous a fallu le peindre en place; il est sur bois, à ventaux, la boiserie chevillée au mur. Ne me l'avez-vous pas dit? A défaut de moi, qui donc alors vous a servi de modèle? »

A ce mot, Lesueur, se troublant de plus en plus, s'abstint d'une réponse, dans la crainte que sa voix ne trahît son émotion.

« Si vous m'avez fait une infidélité, continua-t-elle, c'est mal, c'est très-mal; vous savez bien que Jeanne la Brabançonne se ferait couper le bras pour vous l'envoyer, si vous étiez désireux de le peindre quand elle n'est pas là.

— Vous êtes une bonne fille, Jeanne, je le sais, » dit Lesueur en modérant avec peine le son de sa voix.

Surprise de l'accentuation singulière de ces paroles, Jeanne se leva, regarda rapidement de l'autre côté du chevalet, et trouva maître Lesueur les joues pourprées et dans un état extrême d'agitation.

« Jésus! bon Dieu! dit-elle en se croisant les mains et en levant les yeux d'un air de componction, comme si elle s'apprêtait à représenter une *Mater dolorosa*, c'est donc bien vrai! Vous en avez pris une autre! Je ne suis pas jolie, je le sais; mais c'est à vous de m'embellir s'il le faut! On n'a pas besoin d'être une Vénus pour représenter la Vierge! Et quant à ce qui est de l'expression, je n'ai jamais reçu de reproches de personne, et les plus belles ne m'en remontreront pas! Mais ne parlons plus de cela, monsieur Lesueur; je le vois, vous en avez du regret maintenant. Sachez-le pourtant, lorsque vous m'attendez, le roi, qui se mêle de peinture aussi, m'offrirait trente écus d'or pour me peindre le petit doigt, qui est celui du cœur,

je lui répondrais : « Nenni, sire ; maître Lesueur a besoin de sa servante aujourd'hui ! »

Jeanne le disait avec sincérité. Malgré le métier dégradant qu'elle avait été contrainte d'adopter, elle avait une de ces âmes destinées au dévouement, et ressentait une vive reconnaissance pour ce jeune peintre, le seul qui la traitât toujours avec égard et bonté.

Son père était un ouvrier modeleur, originaire du Brabant. Les artistes faisaient grand cas de son habileté, et les cabaretiers n'estimaient pas moins son talent ; car c'est chez eux qu'il en dépensait les produits.

Afin d'entretenir ses vices, cet homme n'avait pas rougi de spéculer sur les attraits cachés de sa fille. Elle était encore une enfant, qu'il moula d'abord en plâtre différentes parties de son corps, dont la perfection de formes approchait de l'idéalité. Après l'avoir vendue en effigie, pièce par pièce, il la força de se livrer elle-même pour sujet d'étude aux peintres, empressés d'attirer dans leurs ateliers un modèle apprécié déjà par eux sur échantillon.

Néanmoins jusqu'à présent Jeanne est restée sage !... non pour longtemps sans doute !... Qu'est la sagesse qui n'a plus pour garde la pudeur ?

Lesueur la remercia de sa bonne volonté. Comme elle s'impatientait de rester ainsi sans lui être utile à quelque chose :

« Vous avez encore votre aiguille en main, lui dit-il ; faites, je vous prie, une reprise à mon pourpoint noir, légèrement déchiré à l'épaule gauche. »

Lui ayant trouvé une occupation, il espéra ne plus être interrompu.

Jeanne alla chercher le pourpoint, joyeuse de remplir auprès de lui une fonction de ménagère qui la relevait à ses propres yeux ; et elle reprit gaiement sa première place sur le petit tabouret. Mais bientôt les questions recommen-

cèrent à la vue du haut de manche percé et de la doublure marquée de taches de sang.

« Doux Jésus! que vous est-il arrivé? mais vous avez donc été blessé à l'épaule? Par qui? par quoi? Un clou peut-il vous avoir arrangé si mal? »

Le jeune peintre ne répondait plus, absorbé qu'il était dans ses souvenirs d'ivresse et de bonheur.

Étonnée d'un tel silence, Jeanne crut qu'il voulait se jouer de son inquiétude, et, pour lire son intention sur sa figure, s'appuyant d'une main sur le plancher, elle pencha curieusement sa tête au-dessous du tableau, en relevant son regard vers lui.

Elle le vit, les yeux à moitié fermés, le sourire sur les lèvres; mais elle devina sur-le-champ que ce sourire ne lui était point venu en songeant à elle.

Troublé dans son rêve, Lesueur abaissa brusquement la tablette du chevalet; le tableau descendit de deux crans et ôta à la curieuse tout moyen d'achever son inspection.

Comprenant la portée de ce mouvement, Jeanne en éprouva une grande peine. Se relevant avec lenteur, à son tour, la tête dans ses mains, elle se prit à rêver.

Ils en étaient là tous deux, quand survint encore un interrupteur. C'était le chevalier de Marillac. En homme bien appris, il venait le premier visiter son nouvel ami.

Cette fois, Lesueur fut contraint de redescendre sur terre, pour faire bon accueil au noble visiteur. Celui-ci, après s'être inquiété, en guise de préambule, des suites de son égratignure, passa en r vue l'atelier, s'extasiant sur les productions des grands maîtres, lorsqu'elles étaient signées; émettant, dans le cas contraire, une opinion douteuse; se montrant plus franc connaisseur en fait de mousquets et d'arquebuses, et riant à gorge déployée à la vue de cet amas de vêtements et de coiffures, qu'il retourna, qu'il essaya durant un grand quart d'heure pour se tenir en joie.

Le dernier objet de son inspection, ce fut Jeanne la Brabançonne !

« Qu'est-ce? dit-il en la regardant effrontément entre les yeux; voilà du moins qui est animé et que je préférerais volontiers à tout le reste! Ceci est-il à vous aussi, maître Lesueur? »

Sur la réponse du peintre, devinant à quelle espèce de femme il avait affaire, il lui prit galamment la main, et, de son bras resté libre, voulut lui entourer la taille. Mais Jeanne le repoussa rudement. D'après ce qu'il avait dit, elle voyait en lui l'adversaire du jeune peintre et l'auteur de sa blessure !

« Sommes-nous donc la dame aux belles façons? reprit Marillac en la raillant; et notre ami, ma digne fille, ne vous paye-t-il à la séance, comme on fait des avocats et des porteurs de chaises, que pour figurer des duchesses? Sur les coiffes de ma grand'mère! vous avez trente-deux quartiers de noblesse dans le geste, et seize dans le regard !

— Si l'on me paye, c'est pour la vue seulement, lui répliqua Jeanne, piquée au vif; mais, pour une tonne de pistoles, je ne permettrais pas à un homme tel que vous de me toucher, ne fût-ce que les cheveux !

— Tout beau ! dit le chevalier se ravisant; les cheveux sont royalement longs et noirs, et voilà une petite voix moutonneuse qui me rappelle où je les ai vus, il n'y a pas longtemps. Pardieu ! tu traites bien mal un compagnon de débauche, ma belle déesse! Ne te souvient-il plus d'un certain banquet où nous nous sommes trouvés de compagnie, cette nuit même?

— Vous en avez menti! s'écria la Brabançonne en se retournant brusquement vers lui pour lui lancer à la face sa rude apostrophe.

— Jeanne, Jeanne, dit Lesueur en intervenant, songez que vous parlez à un gentilhomme, et qu'il est chez moi !

— Je ne prétends pas me prévaloir de ma noblesse ici, reprit Marillac en riant. La belle a été à même de fraterniser hier avec de plus huppés et de mieux titrés que son serviteur !

— Mon doux Jésus ! il ment ! il ment ! » répéta Jeanne, rouge et tremblante d'émotion ; et son regard, si languissant d'ordinaire, se portait alternativement, tantôt inquiet, tantôt courroucé, sur chacun des deux amis.

Victime d'une méprise de Marillac, innocente de ce qu'il lui imputait, Jeanne était moins sensible encore à ses sarcasmes qu'à la crainte de voir le jeune homme y ajouter foi.

« Chevalier, dit Lesueur en s'interposant de nouveau entre eux, cette fille est sage... »

Il s'interrompit tout à coup devant un sourire de Marillac ; par la fausse honte de paraître prendre trop vivement la défense d'une telle femme, peut-être aussi pour ne pas se donner, aux yeux d'un homme de cour, le ridicule de croire trop facilement à la vertu, il ajouta d'un ton moins décidé :

« Du moins... je le pense... Au surplus, en admettant la réalité de votre rencontre de nuit, pouvez-vous lui reprocher un tort que, de votre propre aveu, vous avez partagé avec elle ?

— Il le croit ! s'écria la Brabançonne, les yeux gros de pleurs, et avec une expression si vive, que Marillac lui-même en fut ému.

— Mordieu ! je ne tiens pas tant à mon idée que de la soutenir en dépit de ces larmes-là. Jeanne, ma belle fille, je veux avoir rêvé. Ma mémoire s'est fourvoyée, mes yeux se sont trompés, mes paroles se sont faussées dans ma gorge. Mais regardez donc, Lesueur, comme un peu de dépit et de colère l'enjolive ! n'est-elle pas vraiment désirable ainsi ! Allons, vivent Dieu et le prochain ! Jeannette, je suis un

médisant, indigne de figurer désormais dans la société des dames! Mais tes cheveux sont si beaux! pouvais-je croire qu'il en existait de pareils autre part que sur sa tête? Toute offense mérite une réparation; parle, qu'exiges-tu? Je t'offrirais bien ma fortune, si je ne l'avais prodiguée au service de Leurs Majestés les rois de cœur et de trèfle. Quant au mariage, il n'y faut pas songer; je suis chevalier et presque en religion; mais mon cœur est toujours libre, et à ton entière disposition! »

En parlant ainsi, il l'attirait à lui. La Brabançonne se dégageant, toujours haletante, toujours en larmes, s'avança vers Lesueur, et d'une voix confuse et saccadée (car chez elle alors l'emportement essayait de donner à son organe une énergie et une vivacité que la nature lui avait refusées) :

« J'ai passé la nuit entière au logis, près de mon père, depuis la tombée du jour; je le répète, cet homme en a menti! (Et, l'œil allumé, le visage pourpre, de sa main qui tremblait, elle désigna Marillac avec un geste de mépris.) Vous n'avez pas foi en ma parole, sans doute, ajouta-t-elle; ou plutôt cela vous est quasi égal de croire ou de ne pas croire : je ne suis qu'une pauvre fille, et vous prenez souci du tout comme d'une vieille aiguillette, je le vois bien. Jésus, mon Dieu! si j'étais un homme, je me vengerais! Je ne puis que me défendre et chercher à me justifier : ainsi ferai-je! Bientôt cet imposteur aura reçu un nouveau démenti, et d'un autre que moi! »

Jetant alors sa main en arrière, avec un mouvement violent, Jeanne atteignit son petit capuchon plissé, se l'enfonça sur la tête et jusque sur la figure; puis, sans prendre congé, s'élança hors de l'atelier, descendant les degrés de l'escalier avec une rapidité telle, qu'il semblait qu'elle dût se briser dans sa course.

Lesueur et Marillac, restés muets tous deux, se regardèrent, l'un, la figure étonnée; l'autre, la face souriante.

« Elle n'a pas voulu de mes excuses, dit le chevalier, et, par ma foi! j'en ris sans contentement aucun. D'abord, peut-être avais-je tort, et il est toujours malséant de faire pleurer les gens qui ont raison; ensuite, cette fille est un peu folle, et je les aime ainsi; puis encore, si vous lui portez un tendre intérêt, je me donnerais au diable de commencer avec vous une liaison d'amitié par vous offenser dans la personne de votre belle. »

Lesueur se justifia sans peine de cet amour, et, soit pour mieux persuader Marillac, soit pour répondre à l'intérêt que lui témoignait son nouvel ami, il en revint bientôt avec lui aux confidences entamées la veille au *Pot-d'Étain*, et l'entretint de cette passion qui, depuis un mois, tenait tant de place dans sa vie.

Il lui parlait, sans la nommer toutefois, de cette jeune fille bien-aimée, oubliant presque, en s'en occupant, l'instant qui devait le rapprocher d'elle, quand un grand bruit se fit entendre sur le palier; la porte de l'atelier s'ouvrit tout à coup devant Jeanne tirant par la main un homme qu'elle semblait plutôt traîner que conduire, tant il paraissait essoufflé!

Cet homme, sans chaperon, sans veste, au regard abruti, à la barbe et aux sourcils tachetés de plâtre, c'était son père!

Pour le rencontrer, elle a couru d'abord à son logis, puis, de cabarets en cabarets, jusqu'à l'ancienne tonnelle de la *Tête-Dieu*, rue Montmartre, où elle l'a trouvé attablé avec de fidèles compagnons, bons travailleurs comme lui. L'heure pressant, à force de cris elle le contraignit de la suivre, à marche redoublée, jusque chez l'artiste, où il arriva tout abasourdi, ignorant encore ce qu'il y venait faire.

« Voilà mon père, s'écria-t-elle; je jure Dieu que, depuis mon départ d'ici, je ne lui ai rien dit pour le prévenir. Que je sois damnée si je mens! interrogez-le!

— Un instant, dit le modeleur, laissez-moi d'abord souffler. J'étouffe de soif et de chaud. »

La mère Cormier montant pour s'enquérir de la cause d'un tel bruit, s'arrêta stupéfaite de retrouver la Brabançonne dans cet état de désordre, qu'elle ne pouvait s'expliquer à bien.

« Eh! la bonne femme, c'est un verre de vin que je demande, » lui dit le Brabançon, la croyant accourue à un coup de sonnette du peintre.

La grosse dame leva les yeux et les mains au ciel, redescendit l'escalier et ne le remonta plus.

Comptant sur son prochain retour, l'ivrogne se trouva rafraîchi par avance.

« Voyons, de quoi retourne-t-il enfin? dit-il.

— Interrogez-le! répéta Jeanne en s'adressant à Lesueur.

— Voici ce dont il s'agit, répondit Marillac à l'artisan. Je me suis trompé sur votre fille, et je lui en fais hautement entière réparation. Avec regret, je la reconnais sage, mais piquante, gracieuse, fort de mon goût; et, de grand cœur, je lui offre ici, devant vous, son père, le baiser de réconciliation!

— A votre aise, si cela vous arrange tous deux! répliqua le Brabançon, surpris qu'on l'eût fait venir si vite et de si loin pour voir donner un baiser à sa fille. Qui êtes-vous cependant, monsieur de l'épée? Pardon, c'est qu'aujourd'hui un chacun porte la rapière; on ne distingue plus guère un gentilhomme d'un commis de la gabelle; et faut-il encore savoir à qui l'on s'adresse.

— On m'appelle le chevalier de Marillac, puisque vous tenez à le savoir, répondit celui-ci.

— Marillac!... le chevalier de Marillac! neveu du maréchal, n'est-ce pas? J'ai bien connu votre oncle, monsieur le chevalier : il est vrai que, lorsque je fis sa connaissance,

il était mort; vous savez... mais j'ai longtemps tenu sa tête entre mes mains, vu que c'est moi qui l'ai modelée. Maître Gonin m'a envoyé, comme ça, plus d'une pratique. »

Maître Gonin était un charlatan, escamoteur, thériacleur, autrefois célèbre à Paris; et sous son nom le peuple désignait le cardinal de Richelieu.

« Il n'est point ici question de mon oncle! répondit Marillac, changeant soudain de contenance.

— Suffit! je comprends; » poursuivit le modeleur en se rapprochant alors du chevalier d'un air humble et doucereux; puis, clignant de l'œil avec un signe d'intelligence, et baissant la voix : « Il s'agit de... Jeanne; je comprends! Vous la trouvez à votre guise? tant mieux! monsieur le chevalier, tant mieux!... je comprends!... on peut s'entendre! »

Marillac recula de surprise et de dégoût.

Jeanne, trouvant un affront de plus où elle croyait trouver sa justification, trahie par celui-là même qui la devait protéger, cessa tout à coup de s'abandonner au désespoir. Une grande détermination venait de naître en elle. Avec une apparence de calme, elle rajusta ses cheveux et sa toilette, adressa à son père un regard navré, dit adieu à Lesueur, et partit.

Cet adieu était décisif. Pendant plusieurs mois ils n'entendirent plus parler d'elle.

VII

LE TABLEAU D'ÉGLISE

Et quel était l'objet de ces rêveries, qui, hier, sur le pont Neuf, au milieu de la foule, aujourd'hui, près de Jeanne, dans son atelier, depuis près d'un mois enfin, au dire de la mère Cormier, préoccupaient si vivement maître Eustache Lesueur?

On s'en souvient, Louis XIII, lors de sa première visite au couvent de la Visitation, avait alloué une forte somme d'argent à l'agrandissement et à l'embellissement de la chapelle de Sainte-Marie.

Les travaux terminés, la supérieure, Angélique Lhuillier, s'adressa à Simon Vouet, premier peintre du roi, pour le charger de l'exécution d'un tableau de la Vierge, destiné à parer son église : tableau fort important, car il devait occuper le cintre de la demi-rotonde de marbre qui couronnait le sanctuaire et recevait son jour du ciel.

Malgré la nouvelle méthode expéditive adoptée par lui dans ses compositions, Vouet, accablé de travaux à Saint-Germain, à Fontainebleau, tenant école de son art, donnant des leçons de pastel à toute la cour, depuis que le roi en avait pris de lui, se vit forcé de se désigner un remplaçant parmi ses plus illustres élèves, au nombre desquels il comptait Mignard, Lebrun, Lesueur!

Mignard parcourait l'Italie; Lebrun, de deux ans plus jeune que Lesueur, donnait de brillantes espérances, mais n'était pas en âge de les réaliser encore; et ce dernier fut

choisi, à la grande satisfaction de la dame Angélique Lhuillier, un peu sa parente.

Sur l'avis de Vouet, on se décida pour une Assomption, sujet que devait favoriser la masse de lumière tombant du haut de la voûte. Lesueur en traça une esquisse; il la soumit à son maître, puis ensuite à la supérieure et au grand conseil des dames de la Visitation. Tous en parurent ravis. D'avance on raffola dans le couvent du futur chef-d'œuvre; et le nom du peintre fut répété avec éloge, de bouche en bouche, par les religieuses et même par les pensionnaires, qui ne doutèrent plus de son talent lorsqu'elles apprirent qu'il était jeune et beau.

Voilà donc maître Lesueur introduit dans le saint asile!

Chaque jour il s'y rend vers midi, au moment où toute la communauté est au réfectoire, et s'enferme dans la chapelle, dont il peut sans sacrilége faire son atelier. Elle n'a pas reçu encore sa consécration. Là, il dispose tout pour ses travaux, il prend ses dimensions, il étudie les effets de la perspective et médite sur les difficultés de cet art qu'il doit porter si loin.

Son cœur ne bat que pour la gloire; les idées inspiratrices ont seules le pouvoir de faire tour à tour rougir et pâlir son front; ce qu'il ambitionne, c'est le talent, c'est le génie; c'est cette faculté si rare d'exprimer sa pensée, une, complète, par le trait et par la couleur, sans l'amoindrir, sans la changer; d'imprimer sur la toile cette image vivante qu'il a dans la tête, et qu'il y voit avec les yeux de son âme; de la rendre palpable à la vue de tous, avec l'air qui l'environne, avec les reflets vaporeux et nuancés qui se jouent dans les plis de ses vêtements; avec sa chair animée, dans laquelle le sang circule, avec ce regard qui parle!

Pour arriver là, n'en doutez pas, il donnera, il usera sa vie, s'il le faut. Et quel prix en espère-t-il? Un nom, un nom illustre, qu'il veut rendre viable pour des siècles; un nom qu'on répètera dans les ateliers, dans les palais, et

partout où le mot de peinture sera prononcé; un nom qu'on ne pourrait omettre dans le dictionnaire des grands hommes, dans le catalogue des grands peintres, sans les laisser incomplets!

C'est ainsi qu'il se représentait la gloire, la gloire son idole! Toute autre passion lui restait inconnue, même l'amour.

Un jour, Lesueur était seul, monté sur son échafaudage de peintre. Il entend des cris et des rires au-dessous de lui; et; à travers une des rosaces coloriées qui décorent les ogives de la chapelle, il aperçoit dans une des cours du couvent de jeunes pensionnaires profitant gaiement de l'heure consacrée au repos et à la récréation.

Le spectacle lui en paraît d'abord plus singulier qu'attrayant. Grâce aux vitraux, de couleurs et de nuances différentes, les jeunes filles passent sous ses yeux en se teignant des divers reflets du verre. Il y en avait qui de roses devenaient bleues, et les bleues devenaient jaunes, et les jaunes devenaient rouges; et plus elles s'agitaient, plus cette bigarrure se compliquait, comme si elles eussent semblé s'ébattre dans une mosaïque de lumières ou dans les vapeurs d'un arc-en-ciel.

Après avoir pris un plaisir d'enfant à les contempler ainsi, il se sentit désireux de les voir plus franchement et sous leur véritable aspect.

Un carreau plombé était pratiqué sous l'une des arêtes de la rosace. L'ouvrant avec précaution, dans la crainte d'éveiller l'attention et d'être blâmé de sa curiosité, il regarde : la scène alors change à ses yeux. Ce ne sont plus ces figures vagues et ces femmes caméléons, reflétant au hasard tous les accidents du prisme, c'est un essaim de jeunes filles éclairées par un léger rayon de soleil, et jouant au grand air, le teint animé et joyeux.

Parmi elles, il en est de jolies; d'autres, moins favorisées de la nature, possèdent cependant cette fraîcheur de la jeu-

nesse et cet air d'alacrité qui, durant quelques années, tiennent lieu d'autres charmes.

Des premières, deux surtout lui paraissent dignes de se disputer ce prix de la beauté qu'il s'apprête à décerner à l'insu de la triomphatrice. Toutes deux sont du même âge, toutes deux blondes, blanches, charmantes!

Il les compare entre elles avec son coup d'œil d'artiste, sans plus songer à la crainte d'être réprimandé de son audace; il prend goût à l'examen et le prolonge à plaisir. Bientôt une seule a fixé toute son attention et l'autre a disparu, lui enlevant ainsi son moyen de comparaison, sans qu'il ait daigné s'en apercevoir. Une seule le retient encore immobile devant le petit carreau de la rosace, et il ne pense même plus à décerner cette palme secrète, balancée entre elle et sa compagne. Il la regarde, parce qu'il se sent heureux de la regarder. Ce qui le charme en elle, ce n'est plus l'élégance des formes et la régularité des traits. L'autre est aussi belle; mais la beauté de celle-ci tient à son âme empreinte sur sa figure!

Pourquoi les hommes (et bien leur en prend) sont-ils si rarement unanimes dans la préférence accordée par eux à une femme à l'exclusion des autres? Pourquoi ce don de la beauté est-il si souvent sujet à controverse? C'est que, sans nous en rendre compte à nous-mêmes, dans les plis de cette bouche si fraîche, dans les contractions de ce front si pur, dans l'expression de ces yeux si brillants, nous cherchons autre chose qu'un spectacle agréable à la vue. Quoi? Des qualités, des penchants, des passions répondant aux nôtres, ou du moins servant d'excitation à nos désirs ou à nos passions contraires. Aussi, toujours d'accord sur ce qui constitue la beauté physique, quand nous voulons l'analyser, nous confondons avec elle le type moral qui la pare ou l'obscurcit. Nous croyons étudier une figure, et c'est sur le caractère que porte notre sentence.

On a pu imposer au goût les règles de l'art pour définir

des formes, mais non à l'âme pour sentir et s'éprendre. L'instinct seul y peut, et à chacun le sien !

Eh bien, c'est ce type moral qui, aux yeux de Lesueur, prêtait à la jeune pensionnaire un charme surnaturel qu'un autre lui eût refusé peut-être. Oui, ce charme, il l'eût signalé, il en eût subi l'influence même dans une femme non pourvue d'autres attraits, dans une femme laide selon le jugement du vulgaire. Il le retrouvait non-seulement dans la sincérité de sa physionomie, mais encore dans l'arc gracieux de ses épaules, dans la courbure de sa taille, dans les mouvements de ses bras, et il se disait que c'était là le triomphe du grand peintre, d'imiter, d'atteindre à cette nature d'élite; de donner une pensée, un sentiment unique, expressif, harmonieux, au pied, à la main, à toutes les parties d'un même corps. Il eût alors juré que, sans avoir vu la figure de la jeune fille, il aurait pu dire le caractère de sa beauté et l'état même de son âme, rien qu'en la voyant marcher : tant chez elle tout était complet, pur, honnête, candide! « Et cependant, pensait-il, un jour elle aimera, elle aimera avec violence; cela est sûr! »

Et pensant ainsi, il porta la main à son front, et se mit à réfléchir.

« Sentira-t-il son bonheur, celui qu'elle aimera?... On ne la destine point au cloître sans doute!... Comme son mari sera fier d'elle! heureux surtout!... Comme il poursuivra la gloire avec force et constance, pour la rendre fière aussi! Et quand il aura bien travaillé, qu'il se sentira joyeux, pour la rejoindre, de laisser là ses pinceaux et son atelier!... »

Ce mot le réveilla. Sans y songer, il se faisait jouer à lui-même le rôle du mari.

Il reporta ses yeux dans la petite cour; il n'y vit plus personne. La cloche avait rappelé les pensionnaires dans eurs salles de travail et d'études, et il ne l'avait point entendue.

Il reprit son ouvrage, qui avança peu ce jour-là.

Le lendemain, et pendant toute une semaine, Lesueur fut surtout attentif à la cloche qui annonçait l'heure de la récréation pour les pensionnaires. Le soir venu, rentré chez lui, quand il partageait le souper de sa mère nourrice, la veuve Cormier, il la désolait par son air distrait et soucieux; quand les voisines, dont quelques-unes ne laissaient pas que d'être assez piquantes, accouraient à la nuit tombée pour deviser sur les malheurs du temps et sur les ridicules du prochain, elles étaient frappées de la sauvagerie plus qu'accoutumée du jeune homme.

C'est qu'il n'a plus qu'une pensée au cœur, qu'une image dans la tête! Autrefois, son œil indifférent s'abaissait à peine sur des femmes auxquelles il préférait les créations pures et chastes enfantées par son imagination; aujourd'hui, ces idéalités ont fait place à un être réel. Toutes les femmes se sont résumées par lui en une seule.

Cependant, malgré ces puissantes et continuelles distractions, les voussures et les médaillons formant l'entourage du tableau principal étaient terminés: dans le tableau lui-même, la face et les mains de la Vierge restaient seules inachevées.

Vouet vint le voir, et fut enchanté de son travail. Il applaudit à la distribution de l'air et de la lumière, et surtout à la *montée* du principal personnage.

Après lui, ce fut le tour de la bonne supérieure de venir s'extasier et louanger l'artiste à cœur joie. Lesueur alors lui fit part de la nécessité où il se trouvait, pour mettre fin à son œuvre, d'appeler à son aide une femme, un modèle, qui lui prêtât sa figure et ses mains à copier, à imiter.

« Une fois la palette de carnation préparée, lui dit-il, il nous faut travailler face à face avec la nature. »

Il désirait s'entendre avec sa parente sur les moyens à employer pour introduire dans le couvent cette vierge de passage.

Mais dame Angélique Lhuillier voulut savoir quelle sorte de femme pouvait se mettre ainsi à la disposition de messieurs les peintres; et, tandis que son jeune ami le lui expliquait en termes aussi clairs qu'il lui était possible de le faire, elle reculait stupéfaite, se couvrait le visage de ses deux mains, fermait les yeux, comme si elle eût craint de la voir déjà devant elle. Enfin, cette dévote pantomime terminée :

« Jamais une pareille créature ne franchira la porte de la Visitation, ni le seuil de son église! dit-elle. Miséricorde! nous nous prosternerions devant la figure de cette éhontée!

— Mais, madame, lui répliqua Lesueur tout déconcerté de cet obstacle auquel il n'avait point songé, les grands maîtres n'en usèrent jamais autrement. Les Sara et les Marie, de Paul Véronèse et de Raphaël, le peintre des Vierges, ont été inspirées par la Fornarina et la Bianca, non-seulement leurs modèles, mais de plus leurs maîtresses. Parmi les peintres, le florentin Filippo-Lippi a seul joui de l'avantage d'avoir pour modèle une religieuse.

— Une religieuse! une fille consacrée à Dieu! s'écria la supérieure; mais c'est un scandale non moins grand! »

Après être restée quelque temps recueillie, son front reprit sa sérénité habituelle; son caractère de bienveillance et de bonhomie lui revint; regardant Lesueur d'un air entendu, hochant la tête, elle ajouta :

« Au surplus, mon neveu (c'est le nom qu'elle aimait à lui donner, quoique leur parenté ne fût pas aussi proche), nous aviserons au moyen de tout concilier. »

Le soir même il y eut grand conseil au couvent.

Le lendemain, quand le jeune artiste se présenta, il trouva, pour le recevoir à la porte, la sœur tourière, selon la règle; puis la supérieure, accompagnée de deux sœurs surveillantes.

Les ayant profondément saluées, il se dirigeait vers son but accoutumé, la chapelle:

« Non, point par là pour le moment, » lui dit la supé-

rieure, d'un ton moitié familier, moitié mystérieux; et, lui désignant l'entrée de la seconde cour : « Suivez-nous, mon neveu! »

Le cœur lui battit tout d'abord, sans qu'il cherchât même à s'expliquer le motif de cette infraction aux habitudes claustrales; il lui battit bien plus vivement encore lorsque, pénétrant dans cette cour sur les pas de sa conductrice, il se trouva au milieu d'une vingtaine de jeunes filles, toutes belles, toutes jolies, toutes coiffées de cheveux, vêtues de blanc, en costume simple, mais élégant, qui n'avait rien de monastique, et ne se distinguant entre elles que par la couleur rose, bleue ou isabelle, de leurs ceintures ou de leurs écharpes.

Les unes isolées, les autres en groupes et les bras enlacés, se promenaient sous un double rang de tilleuls, qui partageaient la cour en projetant sur elles des reflets tremblants d'ombre et de lumière.

La présence de l'étranger n'a point paru les surprendre. A peine si quelques fronts se sont détournés pour l'entrevoir; et on les croirait ignorantes encore de sa venue parmi elles, sans le profond silence qui vient de succéder tout à coup à leur babil habituel, à leurs vives causeries de tout à l'heure.

Bientôt, à la dérobée, les jeunes filles jettent sur lui leurs regards curieux et interrogateurs; il n'a pu s'assurer cependant si *Elle* fait partie du joli troupeau; car, par un mouvement de pudeur et de convenance, lui-même a presque aussitôt baissé les yeux; tant le lieu et la circonstance agissent puissamment sur une âme honnête!

« Maintenant, expliquons-nous, reprit à demi-voix la bonne supérieure en se rapprochant de lui. Mais vous pouvez lever la tête, mon neveu; vous n'êtes ici que pour voir. »

Lesueur croyait rêver, et ne savait quel sens donner à cette apostrophe. Cependant il obéit, leva la tête, regarda,

et le premier objet qu'il vit, ce fut *Elle! Elle*, dont les yeux aussi étaient dirigés de son côté, attachés sur lui; et tous deux, en même temps, rougirent et se détournèrent vivement: lui, pour balbutier à sa parente quelques vaines paroles sans suite; *Elle*, pour interpeller une de ses compagnes, qui passait et ne l'écouta point.

« Je vois votre surprise, continua la supérieure. Écoutez-moi: vous vous rappelez notre conversation d'hier; j'en ai fait part au conseil des Mères; toutes ont été de mon avis. Il nous était impossible d'admettre au sein de la communauté, fût-ce pour un jour, pour une heure, une femme dont l'état est d'être vicieuse, et qui n'en veut pas changer; qui viendrait au milieu de nous sans crier miséricorde, pour exercer son impudique métier, et sortirait du milieu de nous pour l'exercer encore. Cela ne se pouvait faire! Restait un moyen; c'était de déboiser le *Sanctus Sanctorum* et de vous mettre à même d'achever le tableau dans votre logis. Mais l'ouvrage en peut souffrir, a dit maître Simon Vouet, à cause de la disposition de la lumière. De plus, à la mi-septembre, le roi, notre bienfaiteur, et monseigneur l'archevêque, doivent assister à l'inauguration de la chapelle; donc un retard est impossible. Eh bien! mon neveu, ne voulant point donner entrée à votre modèle, ne pouvant non plus, d'après la règle, consentir à ce qu'une de nos religieuses (et nous en avons de belles) posât devant vous, comme il est arrivé à je ne sais quelle moinesse d'Italie, nous avons résolu de prendre un terme moyen entre ces deux extrémités. Nos jeunes pensionnaires, quoique menant sous notre tutelle une vie sainte et exemplaire, appartiennent au monde, et doivent y retourner. Elles subiront, sans trop pécher, les regards d'un homme, car, à moins d'une vocation contraire, toutes sont destinées au mariage. Vous les voyez devant vous... du moins celles qui nous ont semblé réunir le plus les qualités nécessaires pour représenter dignement la reine des anges. Trouverez-vous

dans le nombre un modèle qui vous agrée? Voyez, choisissez, mon cher neveu. »

Le jeune homme osait à peine ajouter foi à ce qu'il entendait :

« Je ne puis être ici gêné que par le trop de richesses, répondit-il le cœur en émoi, elles sont toutes avenantes et jolies!

— Prenez garde! murmura tout bas l'indulgente supérieure en levant le doigt d'un air de douce menace. Cette belle flatterie n'est nullement en son lieu et place. Aussi me garderai-je bien de lui servir d'écho.

Et, ce disant, accompagnée de l'artiste, elle se rapprocha des groupes de jeunes filles, dont ils s'étaient quelque peu éloignés pendant ce colloque.

A plusieurs reprises, en se communiquant leurs réflexions, ils descendirent et remontèrent l'allée de tilleuls, entourés de cette jeune et fraîche peuplade, qui, déjà moins étonnée de la présence de l'étranger, commençait à l'examiner avec des yeux souriants, et quelque peu moqueurs.

Lorsque les groupes les croisaient ou passaient près d'eux, Lesueur interrompait ses discours pour saluer d'un air de réserve, et la supérieure pour retenir d'un signe, d'un geste, certain mouvement d'hilarité, se manifestant de plus en plus parmi le troupeau.

« Eh bien! mon neveu, avez-vous enfin trouvé! dit-elle.

— Oui, madame, » répliqua-t-il d'une voix basse et tremblante. Et, l'osant à peine désigner par la direction de son regard: « C'est la jeune demoiselle dont la ceinture et le ruban de tête sont de couleur bleue. La voilà sous le troisième arbre, à droite. »

Mais elles étaient d'eux l'une près de l'autre, portant les mêmes couleurs. La supérieure pouvait s'y tromper, et s'y trompa.

« C'est mademoiselle Étiennette de Bressieux, » dit-elle.

Et le nom d'Étiennette s'enfonça rapidement dans le cœur du jeune artiste.

« En effet, poursuivit la mère Angélique, elle possède ce qui devait constituer le caractère de beauté de la Vierge, un air de fierté, les cheveux noirs.....

— Les cheveux noirs! non, non, madame! s'écria Lesueur en l'interrompant et se contenant à peine: ce n'est point celle-là, c'est l'autre! celle qui maintenant s'appuie contre l'arbre et tient son mouchoir sur ses yeux!

— Ah! Louise de la Porte! » répéta la supérieure d'un ton contrarié; car, dans ce moment, l'amie de mademoiselle de la Fayette, la protégée du roi, essayait de comprimer un violent éclat de rire, que venait d'exciter en elle quelque maligne réflexion d'une de ses compagnes; et la mère en eût gémi de honte si l'étranger s'en fût aperçu.

Mais Lesueur était tout entier au sentiment de son ivresse; le nom de Louise avait été rejoindre celui d'Étiennette! Il ne put déposséder sa mémoire de ce nom qui le premier s'était offert comme celui de l'objet aimé. Plus tard, il n'en vint même pas à bout, tant il en avait été vivement impressionné; et toujours, dans son cœur, dans sa tête, la pensionnaire de la Visitation s'appela pour lui Étiennette-Louise de la Porte.

« Votre choix me paraît singulier, ajouta encore sa parente en le troublant dans sa joie. Louise est blonde; elle a un air d'enjouement, une peau blanche et rosée, auxquels peut-être vous n'avez pas fait assez attention. Cela convient-il bien à la mère du Christ! La Vierge est née Juive, et le soleil de Judée devait être un grand brunisseur de visages.

— Nous ne copions pas servilement, madame, reprit l'artiste; nous cherchons avant tout l'ensemble, l'expression

d'une physionomie, et il nous est toujours loisible de brunir un teint et des cheveux.

— Il suffit, mon cher neveu. Aussi où va ma vanité de s'imaginer en savoir là-dessus plus que vous? Retournez maintenant à vos travaux. Ma sœur, frayez-lui la route, » dit-elle en s'adressant à la sœur tourière.

A peine le disciple de maître Vouet se fut-il éloigné, qu'en dépit de l'air de sévérité que, contre son ordinaire, essaya de prendre la supérieure, un accès de gaieté bruyante éclata de tous côtés.

Et qui donc causait une telle explosion parmi les pensionnaires de la Visitation? Si on leur eût adressé cette interrogation, elles-mêmes se fussent trouvées bien embarrassées d'y répondre.

Une heure après, Louise de la Porte, accompagnée de la supérieure, livrait paisiblement au jeune peintre son visage angélique et souriant encore.

Pendant huit jours, Lesueur put contempler tout à l'aise ces traits qui l'avaient ensorcelé. Silencieux et attentif, tournant alternativement les yeux vers elle et vers le tableau, il s'enivrait à la fois de son amour et de son travail. Une seule idée le contristait alors : ce travail avançait avec trop de rapidité. Sa parente Angélique Lhuillier, témoin obligé de toutes les séances, ne partageait nullement ses idées à cet égard.

Louise prenait pour un zèle studieux l'ardeur qui brillait sur le front du jeune homme, et elle s'intéressait au peintre par les difficultés qu'elle lui voyait surmonter avec tant de bonheur dans son art. Elle lui savait gré aussi de l'avoir choisie parmi ses compagnes; mais une pensée d'amour ne s'était pas encore offerte à son esprit. S'accoutumant à le voir, elle ne rougissait plus quand leurs yeux se rencontraient, et volontiers elle eût usé avec lui d'une honnête et douce familiarité.

Il arriva qu'une fois Lesueur, voulant, comme d'habitude,

adresser la parole à Louise pour un léger changement dans la position de ses bras, ne put que balbutier quelques mots sans suite.

Descendant de son escabeau, il alla vers son modèle, afin de donner à sa pose le mouvement nécessaire; il lui prit la main, que Louise lui tendit naïvement; mais celle de Lesueur tremblait. Il retourna à sa place, incapable de conduire un pinceau, s'assit, et, le front baissé, mélangea longtemps ses couleurs.

Par une inspiration subite, la jeune fille a tout deviné; elle a éprouvé en elle une impression puissante, inconnue à son âme de vierge.

Maintenant, se troublant sous le regard du jeune homme, Louise obsédée par une pensée de tous les instants, même en regardant le tableau, ne songe plus qu'à l'artiste. C'était le contraire auparavant.

Maintenant, avec moins de confiance, elle lève vers lui son front timide; Lesueur, avec moins d'assurance, promène sur elle son œil observateur; cependant il y a dans leur air, sur leurs traits, quelque chose de fier et d'animé qui ne s'y remarquait point naguère. L'un vis-à-vis de l'autre, ils restent silencieux; mais tour à tour ils adressent à la supérieure des paroles plus fréquentes, plus vives, plus pressées. C'est un moyen détourné que, sans le chercher, ils ont trouvé de correspondre.

Enfin, malgré ses retards étudiés, ses retouches fréquentes, Lesueur allait voir se terminer sa dernière séance. C'était à la suite de cette matinée où, dans son atelier, avait eu lieu la scène entre Marillac, la Brabançonne et le père de celle-ci. La supérieure, fatiguée d'une attention continuelle, de la chaleur, d'une sainte veille, trop prolongée sans doute, venait de s'endormir, en murmurant des prières et en roulant entre ses doigts les grains de son chapelet.

A peine son léger sommeil s'est-il manifesté par sa respiration plus saccadée, et par le mouvement de sa tête, qui

à temps égaux lui retombe sur la poitrine, que les deux amants (car ils l'étaient déjà dans le fond de leur cœur), pour ainsi dire seuls, en présence l'un de l'autre, se troublent tout à coup, et, de ce qui eût dû faire leur joie, n'éprouvent qu'une sorte de gêne et de malaise.

Tous deux l'ont compris, le moment est critique, décisif peut-être pour leur avenir.

Naturellement, le jeune peintre se remit le premier de cette émotion. Louise fit un mouvement pour réveiller la Mère; il la retint d'un signe, d'un geste suppliant : non point qu'il songeât, se rapprochant d'elle, à effleurer même sa main de la sienne ; mais il voulait la regarder un instant, à loisir, sans se voir contraint, par la présence d'une surveillante, d'interrompre son admiration par le travail.

Et qu'elle était belle alors !

Le soleil couchant remplissait le cintre de la chapelle d'une masse de lumière qui inondait l'échafaudage sur lequel Lesueur se trouvait placé : et ses rayons amortis, se projetant sur Louise, l'éclairaient à mi-corps, illuminaient son front, lustraient ses cheveux, et donnaient à sa physionomie un éclat surnaturel.

Détachée d'elle, sur un arrière-plan, la supérieure, enfoncée dans l'ombre, inclinée, le front baissé, semblait une des saintes femmes priant devant un archange.

En contemplation, presque en extase, Lesueur trouve enfin dans l'excès de son amour la force de l'exprimer ! l'enthousiasme triomphe pour cette fois de sa timidité naturelle ! Les yeux fixés sur ceux de Louise, sans bouger de place toutefois, il lève sa main vers cette image de la Vierge qu'il vient à peine d'achever, et met l'autre sur son cœur. C'était son serment d'amour éternel ! Louise rougit, hésite... Le sentiment dont elle est possédée n'approche point encore, par son entraînement, de celui du jeune homme. Néanmoins, après un moment de doute, moitié par bonté

d'âme, moitié par tendresse, elle soulève à son tour sa main tremblante, mais la laisse aussitôt retomber.

La supérieure venait de se réveiller.

Après avoir examiné le tableau, le jugeant complet, bien et dûment parachevé, la mère Angélique Lhuillier ne ménagea point ses félicitations à l'artiste, le gratifiant même de ce singulier compliment : « J'espère que celui-là, maître Vouet ne refusera pas de le signer ! »

Lesueur ne l'entendit point; il était tout à l'idée navrante du départ et de la séparation; il allait vivre loin de Louise ! Quel prétexte pouvait les rapprocher l'un de l'autre ? Quel espoir pouvait-il conserver de la revoir jamais?

Au milieu des congratulations que lui prodiguait sa parente, malgré sa profonde abstraction, il recueillit cependant cette dernière phrase, avec laquelle la bonne abbesse le congédia :

« Allons, mon cher neveu, j'espère bien que nous vous reverrons le jour de la dédicace de notre chapelle. »

En effet, le nouvel autel de sainte Marie de la Visitation n'avait encore été consacré que par le serment de deux amoureux.

Quelque temps après, quand Lesueur assista à la fête dédicatoire, dans la petite église, richement décorée pour la circonstance, il put tout à loisir contempler le roi, la reine, monseigneur l'archevêque, les belles dames, les grands seigneurs, même la plupart des religieuses et des pensionnaires; mais, parmi ces dernières, il chercha en vain à reconnaître Louise.

Depuis trois jours Louise avait quitté le couvent de la Visitation.

VIII

LES ESPIONS

Peu de jours avant cette dernière cérémonie, un homme, cachant son costume de cour sous une vaste houppelande et sa figure sous un feutre à larges bords, sans plumes, sortit du château de Saint-Germain en Laye. Les premières clartés du matin ne s'annonçaient pas encore. Le ciel se montrait sombre et couvert, et l'on avait peine à poser sûrement le pied au milieu des ténèbres du chemin. Suivi d'un valet armé d'un lourd bâton dont il savait faire usage, cet homme se dirigea vers les Carrières, petit hameau que de pauvres paysans, presque à l'ombre des tourelles royales, avaient construit sous les rochers et dans les entrailles mêmes du sol.

Arrivé là, il ordonna à son valet de rester en place, de l'attendre en faisant sentinelle, et continua de se diriger vers le sommet d'une colline située à quelques centaines de pas.

Encore dans la force de l'âge, prenant aussi pour but le point culminant du monticule, un second individu, aux formes osseuses et saillantes, à la mine hautaine, mais commune, cachant son front demi-chauve et cicatrisé sous un de ces chapeaux garnis de fer, nommés *bourguignottes*, gravissait à tâtons le sentier opposé, après avoir laissé son cheval aux soins d'un page. Une casaque de buffle, de larges hauts-de-chausses de guerre, de fortes bottes éperonnées, et un ceinturon, véritable arsenal d'espèce particulière, qui contenait une lanterne, une écritoire, une courte dague et des pistolets, complétaient son attirail. Par-dessus le tout était jeté un vaste manteau à la lombarde, qui, certes, lui

donnait plutôt l'air d'un marchand forain que d'un chevalier errant.

Dès que tous deux s'entrevirent dans l'obscurité, ils se hélèrent par un mot de passe :

« Compère, la route de Saint-Germain? dit l'un.

— La route du Catelet? » demanda l'autre.

Se rapprochant aussitôt, ils échangèrent silencieusement des papiers, dont chacun, de son côté, prit lecture, l'homme au cheval et au page ayant allumé sa petite lanterne. Alors seulement ils se saluèrent, en multipliant les signes de la plus haute considération.

« Comment va Sa Majesté? dit le cavalier.

— Je crois que Son Éminence sera contente de moi! » répondit le piéton.

On eût vraiment pensé, à ce début, que les deux principaux personnages du royaume étaient en présence si le dernier interlocuteur, se penchant vers son compagnon d'un air de profond mystère, n'eût ajouté :

« J'ai découvert le pot aux roses! Le roi est amoureux!

— Belle trouvaille! dit l'autre; nous le savions!

— Mais il ne s'agit plus ici de mademoiselle de la Fayette...

— Nous le savons encore! Il s'agit d'une jeune pensionnaire, nommée Louise de la Porte!... » ajouta le maître du page.

A ce nom, le maître du valet recula de trois pas.

« Vous le savez! s'écria-t-il. C'est donc par sorcellerie! car le roi n'en a parlé qu'à moi. Du roi ou de moi, l'un des deux a rêvé tout haut! Cela est sûr!

— Le roi est dévot, l'amour est un péché; un *peccavi* a pu tout nous apprendre.

— Quoi! le confesseur de Sa Majesté, le Père Gourdran?...

— Silence! Que notre science nous vienne du diable ou de notre petit doigt, qu'importe? cordieu! »

Comme ils en étaient là, ils crurent entendre un léger bruit à leurs pieds, dans les broussailles. Inquiets, et prê-

tant l'oreille avec attention, ils portèrent à la fois la main, l'un sous sa houppelande, l'autre sous son manteau, et chacun en sortit un pistolet, qu'ils armèrent en même temps. Le bruit avait cessé; néanmoins l'habitant du château, ayant peine à se rassurer, tira d'un petit sifflet de chasse un son aigu et prolongé.

Le valet resté près du hameau des Carrières accourut aussitôt. C'était un jeune gars à la figure niaise, mais aux épaules larges et d'une vigueur remarquable.

« Nous avons entendu remuer par ce côté-ci, lui dit son maître en lui désignant un des versants de la butte : cherche.

— Si c'est un curieux en observation, ajouta l'autre, et si la distance de lui à nous est telle qu'il n'ait pu que nous entrevoir à la clarté de notre lanterne, arrache-lui simplement les yeux; mais, si nos paroles ont pu lui tomber dans l'oreille, assomme-le sur place! »

Le valet, s'appuyant du long bâton ferré qu'il tenait, se laissa glisser dans la direction indiquée, au milieu des hautes herbes et des arbustes qui couvraient le revers de la colline, et disparut.

« Maintenant, reprit le rude cavalier, la prudence, je crois, veut que nous parlions *argot*. Écoutez-moi. Vous n'ignorez pas ce que la *délaissée*[1] a causé de tourments à l'oracle[2]; elle pouvait lui en causer encore plus par le rapprochement de *Céphale*[3] et de *Procris*[4], qu'elle tentait du fond de sa retraite. Cependant *Céphale* ne l'aime plus; mais il la revoyait sans cesse, attiré qu'il était par *la pensionnaire*[5]. Celle-ci devait donc quitter *l'asile*[6]; elle en est partie! Désormais *la délaissée* sera bien *la délaissée!* »

[1] Mademoiselle de la Fayette.
[2] Le cardinal de Richelieu.
[3] Le roi.
[4] La reine.
[5] Louise de la Porte.
[6] Le couvent de la Visitation.

L'interlocuteur fit un soubresaut en apprenant que Louise n'était plus à la Visitation.

« Mais par quel moyen avez-vous amené ce résultat?

— Rien de plus facile. *La pensionnaire* avait pour parente, à Tours en Touraine, une certaine baronne, inscrite, on ne sait comment, sur la liste de l'épargne. Nous l'en avons fait rayer, persuadés de la voir accourir immédiatement à Paris pour réclamer : ce qui n'a pas manqué.

— Vous connaissez jusqu'à sa parenté? » dit l'homme à la houppelande, dont la surprise allait toujours croissant.

L'homme au manteau, sans paraitre s'apercevoir de son étonnement, poursuivit :

« La pension lui fut rendue, doublée, triplée même, sous le prétexte de charger la dame d'une *surveillance*[1] de province, à la seule condition nouvelle de reconduire la jeune fille à Tours, et de l'y marier le plus tôt possible, afin de donner du relief à sa maison.

— Elle a accepté?

— Avec reconnaissance. Aujourd'hui, voici ce qui vous reste à faire. Si *Céphale* en a sérieusement dans l'aile pour *la pensionnaire*, c'est vous qu'il chargera des négociations à pratiquer pour son retour : cela ne fait nul doute. Vous semblerez agir, et vous n'agirez point.

— Mais...'

— Mais... mais... cordieu! c'est la volonté de *l'oracle!*

— Je l'honore comme celle de Dieu même; cependant, dit en insistant l'homme à la houppelande, effrayé du rôle qu'on voulait lui donner à jouer, mon prédécesseur, Boisenval, a été chassé pour avoir essayé de se placer ainsi, dans l'intérêt de *l'oracle*, entre les amours de *Céphale* et de *la délaissée*.

— Eh bien, vous aurez plus d'adresse que lui... ou plutôt l'adresse ne vous sera point nécessaire. *La pensionnaire*

[1] Maison où secrètement on tenait note de l'opinion publique.

sera bien vite oubliée! Peut-être *Céphale* voudra-t-il en revenir à *l'Aurore*[1]; mais de ce côté surtout le seigneur *Pluton* doit veiller, et il veillera, n'est-il pas vrai? »

Cette fois l'habitant du château s'inclina plus profondément que devant; car le seigneur *Pluton*, c'était lui, lui-même, Edme-François de la Chenaye, gentilhomme et premier valet de chambre du roi. Celui qui l'endoctrinait ainsi avec une si grande apparence d'autorité se nommait Jacques Sirois, ex-archer des gardes du corps, homme d'un dévouement, d'une discrétion, d'une insensibilité à toute épreuve, et présentement l'une des âmes damnées du cardinal.

Richelieu se tenait à cette époque devant le Catelet, occupé à réduire cette place, restée au pouvoir des Espagnols. De là, ce génie inquiet et puissant dictait ses volontés à la France, veillait sur elle, et jusque sur les amours de son maître. De là aussi, après avoir débusqué les Espagnols de leurs premiers retranchements, non moins soucieux de combattre les favoris et les favorites du faible Louis XIII que ses ennemis, il s'était mis en tête de déloger Louise du cœur du roi. Voilà pourquoi aujourd'hui Jacques Sirois, escorté d'un page, avait pris le chemin de la butte des Carrières.

Le jour commençait à poindre, et les deux discoureurs, assez mécontents l'un de l'autre, mais se gardant bien d'en rien témoigner, allaient se séparer, quand tout à coup des cris étouffés montent à eux du pied de la colline. Sirois et la Chenaye écoutent, la main sur leurs armes. Les cris deviennent plus perçants, plus dictinets, et semblent être articulés avec le double accent de la douleur et de la supplication.

« Votre lévrier a sans doute surpris quelque marcassin dans sa bauge, dit l'ex-archer, et il paraît lui étriller proprement le cuir.

— Jean est un honnête garçon, exact à son devoir, répondit le sieur de la Chenaye; il a le pied leste et la main

[1] Mademoiselle d'Hautefort.

lourde. J'ai seulement appréhension qu'il ne se méprenne; car il est jeune encore et un peu étourdi.

— Cordieu! seigneur *Pluton*, dans notre passe, on n'y saurait mettre trop de soin. Il ne fait pas bon à détourner le gibier du roi; et, à moins que Jean ne se soit adressé à un curé, porteur du saint viatique, j'applaudis aux coups qu'il donne à tort ou à raison, le patient fût-il mon propre frère. »

Ils écoutèrent de nouveau, et n'entendirent plus rien. L'instant d'après, le jeune valet, le bâton dans sa main gauche, revint à eux, agitant en l'air sa main droite toute saignante.

« Eh bien! sire Jean, lui dit son maître, qu'y avait-il, et qu'est-il donc advenu? parle bas. »

Et sire Jean, baissant le ton de sa voix, naturellement douce, lui donnant un accent plus doux encore, leur raconta comme quoi, derrière un buisson, il avait découvert un individu gravissant le terrain sur ses pieds et sur ses mains, pour se rapprocher d'eux sûrement; que cet individu, le flairant sur ses traces, avait dévalé au bas de la montagne, et s'était mis à fuir; que lui, sire Jean, lui avait jeté adroitement son bâton dans les jambes pour le faire choir; qu'enfin, après quelques horions donnés, comme il poussait des cris de Mélusine, il avait cru prudent, tandis qu'il cherchait son bâton ferré d'une main, de lui clore la bouche de l'autre.

« Mais alors, ajouta sire Jean, toujours avec sa voix douce et modérée, le gars m'a mordu!

— Et il a de bonnes dents, dit Sirois avec un rire moqueur.

— Voire! répliqua le valet, en arrachant une poignée d'herbes, et la pressant dans sa main, pour étancher le sang qui en coulait. Ses dents peuvent être bonnes encore; heureusement le diable a la peau dure, et il n'a plus que lui à mordre!

— Tu l'as tué! s'écria la Chenaye, tout bouleversé.

— Très-bien, dit Jean, de l'air le plus calme du monde. Il avait pu entendre.

— Noblement travaillé, mon garçon! ajouta Sirois en lui frappant sur l'épaule; tu es exact et fidèle dans l'observance de tes instructions. Eh! que vous importe, seigneur *Pluton?* valait-il mieux qu'il nous laissât espionner?

— Ce qui m'importe! reprit la Chenaye en manifestant toujours une grande anxiété, et en attachant un regard interrogateur sur son valet; il m'importe qu'aujourd'hui même c'est jour de confession pour les gens du château, et je crains...

— Laissez donc! répliqua l'archer; sire Jean oubliera celui-là, et le mettra en réserve pour sa confession générale, faite *in articulo mortis*. Mais il est temps de se dire adieu. »

Le premier valet de chambre de Sa Majesté, suivi de Jean le meurtrier, rentra au château de Saint-Germain.

Jacques Sirois descendit de l'autre côté, pour rejoindre sa monture et son page, et, quand il arriva près de l'arbre où il avait laissé celui-ci, il y trouva bien les deux chevaux, mais de page, point!

Pestant, sacrant contre lui, il l'attendit quelques minutes. Le temps le pressait, le jour était venu; il se souciait peu d'être reconnu au visage par les habitués du château. Enfin, s'avançant vers la plaine, à la découverte, il aperçut, à mi-côte de la butte, un homme couché, et dont les jambes pendaient. Un soupçon le saisit; l'action de sire Jean lui revint en mémoire.

Il s'approcha : c'était bien son page, son page mort, le front fendu!

Jacques Sirois n'avait guère le cœur tendre; toute sa vie était là pour donner un démenti formel à quiconque l'eût accusé de cette faiblesse. Cependant ce jeune homme étendu sur le sol, la tête meurtrie, les cheveux ensanglantés, c'est à ses soins qu'une mère l'a confié pour lui faire faire son chemin dans les armées du roi, ou dans la maison d'un

grand seigneur; c'est lui qui l'a donné à son maître le cardinal-duc, et c'est pour l'avoir suivi du Catelet à Saint-Germain que le voilà mort! mort assassiné! et c'est lui-même, Jacques Sirois, qui a poussé, excité, félicité l'assassin!

Tout cela le chagrinait; les bras croisés, la tête penchée, il resta quelque temps en contemplation devant le cadavre, se disant avec un soupir: « Peut-être s'inquiétait-il de moi; peut-être s'était-il glissé le long de la montagne pour me prêter aide et secours en cas de besoin, car le pauvre garçon était courageux, et il m'aimait! Il le devait! Maudit soit ce butor de valet! La Chenaye a raison; il faut y regarder à deux fois et se méfier de pareils étourdis! Pauvre petit! je partirai donc seul! Et que dirai-je au cardinal? il me le redemandera à coup sûr; et à sa mère, dont il était l'unique enfant, que répondrai-je?

Une larme, bien rare dans de pareils yeux, était près de mouiller sa paupière, lorsque soudain il vint à songer que, si son page était reconnu, cela pouvait éventer son message nocturne et mystérieux dans le pays. Rendu à l'impitoyable sentiment de ses devoirs envers le cardinal, après avoir jeté un double regard autour de lui, d'une main ferme, il prit son pistolet, et d'un coup dans la face en défigura entièrement le mort.

Ce n'était point encore assez pour la sûreté de ce prudent négociateur. Ce jeune homme portait peut-être sur lui des papiers qui pouvaient compromettre Jacques Sirois. Il le retourna, il le fouilla, le déshabilla, et, dans la doublure de son pourpoint, trouva une *instruction* écrite en chiffres; mais il en avait la clef.

En la parcourant, sa pitié pour le mort se changea tout à coup en fureur. Après avoir rudement invectivé contre le cadavre, d'un pied colère il le poussa et le fit rouler dans une ravine.

Par ordre du cardinal, le page escortait l'archer, ostensiblement pour le servir, secrètement pour l'espionner : car

Richelieu ne négligeait aucun moyen de s'assurer de la fidélité de ses gens. Jacques Sirois était de sa police, le page de sa contre-police. Ainsi se passaient les choses en ce temps-là.

A la détonation de l'arme à feu, quelques villageois sortirent de leurs demeures souterraines ; mais, avant que la curiosité les eût poussés jusqu'à l'endroit ensanglanté par le meurtre et le sacrilége, l'archer avait déjà soulevé derrière lui la poussière de la route : il retournait au Catelet.

De son côté, après de mûres réflexions, malgré les injonctions du cardinal, la Chenaye crut devoir obéir à la volonté du roi, qui le chargeait de porter à Louise une riche parure, en attendant que sa haute protection éclatât plus ouvertement pour elle.

Jeté dans une situation perplexe, par cette dure nécessité de s .bir une impulsion double et contradictoire, il se présenta au magasin de la rue Saint-Denis, chez le maître fourreur, où logeaient encore les deux dames.

Tout y annonçait un départ. Une voiture stationnait dans la cour de maître le Moutier. Le valet de la baronne y entassait paquets sur paquets La baronne, accompagnée de Louise, se disposait à l'instant même à se mettre en route pour la Touraine.

Le premier valet de chambre de Sa Majesté se damna de n'être point arrivé une heure plus tard. Il eût été quitte alors d'une partie de ses embarras. Cependant le courage ne tarda pas à lui revenir. Admis en tête-à-tête auprès de la tante, elle étala devant ui un tel luxe de bons principes, de morale, de vertu, de religion, qu'il crut avoir trouvé le moyen de se tirer d'affaire.

Résolu à l'épouvanter et à la contraindre de partir sur-le-champ, employant toutes les précautions oratoires nécessaires en pareil cas, il lui laissa entrevoir de quelle nature étaient les sentiments de Sa Majesté à l'égard de sa nièce.

Madame de Saint-Cernin n'y put ajouter foi d'abord, sem-

bla prendre l'alarme et le força de s'expliquer plus claire-ment.

Il le fit.

Au prononcé de cette phrase : « Oui, madame, le roi est amoureux de mademoiselle Louise de la Porte ! » la baronne se leva, toute saisie, et sortit de l'appartement, comme s'il eût été question pour elle de fuir avec sa nièce jusqu'au delà des frontières de France !

C'était pour contremander le départ, et donner l'ordre qu'on rentrât ses paquets chez maître le Moutier.

IX

SPECTACLE AU PALAIS-CARDINAL

Lesueur, sans nouvelles de Louise, la croyait déjà reléguée dans le fond d'une province. Un autre tourment se joignit à celui-là : le deuil était dans sa maison ; sa pauvre nourrice, Madeleine Cormier, venait de perdre son fils unique, son soutien, le maître tailleur d'habits. N'entendant que pleurs et gémissements autour de lui, il y mêlait les siens bien naturellement, sans pouvoir à peine se rendre compte s'il souffrait de la douleur de ses amis ou de la sienne propre.

Ne croyant pas aux longues élégies amoureuses, Marillac, qui venait souvent faire visite à son nouvel ami, le raillait parfois à ce sujet. Cependant il avait d'abord, sans se rebuter, mis tous ses soins à le distraire et à le consoler, montrant par là que dans cette âme, où le plaisir et le vice

même tenaient une si grande place, il existait encore de purs et honorables sentiments.

Un soir, il arriva tout essoufflé rue de la Harpe; dès qu'il aperçut l'artiste, agitant son mouchoir en signe de joie et de triomphe :

« Sudorius ! Sudorius ! lui cria-t-il, victoire ! J'ai découvert la planète invisible où s'est réfugiée ta belle; dans dix minutes, si tu le veux, tu ne seras ni dans ses bras ni à ses pieds, mais tu peux être devant sa porte. »

Lesueur, hors de lui, le pressa de s'expliquer.

« Le ciel te tient compte de mes vertus, dit le chevalier; mais, pour Dieu ! laisse-moi respirer. Tu as l'air de vouloir me dévorer des yeux ! »

Lesueur essayait de contenir son impatience, craignant d'être dupe d'une méprise ou d'une raillerie de Marillac.

Celui-ci se jeta sur un siége, s'essuya le front, passa à plusieurs reprises la main dans sa brune chevelure, et, prenant une prestance de narrateur :

« Il existe une manière d'homme bourgeonné, dit-il, fourreur de son état, syndic de sa noble compagnie, et qui, par les ordonnances royales de Charles IX, d'Henri III, d'Henri IV, jouissait, hier encore, de l'heureux privilége de pouvoir exercer auprès de moi en qualité de créancier.

— Qu'importe cet homme? dit Lesueur.

— N'en parle pas en mal, répliqua le chevalier; il peut devenir ton oncle!

— Mon oncle ? »

Marillac poursuivit :

« Ce matin, j'ai joué, j'ai gagné, j'étais en argent, et ne savais que faire de mon temps...

— Au fait, chevalier, dit son auditeur d'une voix suppliante.

— En me promenant le long des fossés jaunes, près la rue Saint-Denis, l'idée me vint d'aller payer à cet homme quelques écus dont je lui étais redevable. Je n'aime pas les petites dettes ! Cela fait nombre et ne profite pas. Il s'agis-

sait d'une fourniture de menu-vair et de deux peaux d'ours.

— De grâce!... reprit Lesueur.

— Nous y voilà! Je ne trouvai chez lui que sa servante, grosse fille assez fraiche, qui, s'autorisant de certaines privautés dont j'usai autrefois envers elle, se mit en devoir de me conter ses affaires.

— Allez-vous me les conter aussi? interrompit l'artiste ne tenant plus en place.

— Non, mon ami; mais c'est par elle que j'appris que son patron, maître François le Moutier, avait, quelques jours auparavant, donné asile à une petite provinciale, sa nièce, nouvellement sortie du couvent... Ah! tu ouvres les yeux, Sudorius; tu m'écoutes maintenant!... Oui, sa nièce, la demoiselle Louise Machault de la Porte.

— Louise! s'écria Lesueur; vous avez bien entendu ce nom?

— Comme je viens de l'entendre en l'articulant moi-même.

— Et elle est à Paris? demanda Lesueur tout agité.

— Elle a d'abord logé chez le fourreur, répondit Marillac; présentement, continua-t-il avec emphase, les yeux de ta divinité resplendissent comme deux soleils, devers les limites occidentales de la grande ville, entre la porte Bucy et le Pré aux Clercs, rue du Colombier enfin, où elle demeure avec une tante, sans doute la femme ou la sœur de mon honnête pelletier! J'ai trouvé la rue, c'est à toi de trouver la maison. »

Ce même soir, Lesueur rôdait le long de la rue du Colombier, où il ne découvrit rien, l'obscurité nuisant à son inspection, et sa délicatesse naturelle ne lui permettant pas de prendre des informations qui pouvaient être compromettantes pour Louise. Malgré la bise qui lui soufflait parfois à la figure une bruine glacée, car on était au mois de décembre, il n'en passa pas moins là, jusque bien avant dans la nuit, des heures délicieuses : « L'espoir ne m'est pas in-

terdit maintenant, se disait-il; Louise n'appartient qu'à la bourgeoisie marchande ! »

Cette réflexion, si pleine de douces promesses, sans doute il eût pu la faire tout aussi bien chez lui, les pieds devant un bon feu ; mais les amoureux ne raisonnent pas ainsi.

Le lendemain, accompagné de Marillac qui se disait fort expert dans ce genre de recherches, il retourna rue du Colombier. Celui-ci, avec le signalement de Louise, tint un bout de la rue, Lesueur l'autre, et toutes les filles, femmes ou veuves, dames de boutique ou demoiselles nobles qui, ce jour-là, se montrèrent vers cette extrémité de Paris, subirent, à leur insu, le même examen.

Enfin, après trois heures d'attente, perclus de froid, les deux amis s'éloignaient, et Marillac se riait à cœur joie de l'amour et des amoureux, quand une chaise à porteurs vint à passer. A la vue seulement d'un ruban flottant en dehors, d'une petite main appuyée sur la portière, à un fort battement qui le prit au cœur, l'artiste devina la présence de l'objet aimé.

Longeant le quai Malacquest, le pont Barbier et la rue qui alors séparait le château des Tuileries de son vaste jardin, ils suivirent la chaise jusqu'au nouveau théâtre du Palais-Cardinal, où elle s'arrêta.

On y jouait ce jour-là une pièce de Pierre Corneille, et l'acteur Montfleury s'y devait signaler dans une petite comédie de l'abbé de Bois-Robert. Aussi, les avenues se trouvant obstruées, une nuée de commissionnaires et de valets de place environnèrent si complétement la chaise, les personnes qu'elle contenait se perdirent avec tant de rapidité dans la foule, qu'en vain Lesueur jura ses grands dieux avoir reconnu Louise ; Marillac soutint qu'une vieille dame, en mantelet, en bonnet monté, était seule sortie de la boîte.

Ils entrèrent cependant, et Lesueur put enfin montrer à Marillac, au second rang des loges, Louise de la Porte, dans

toute la splendeur de sa jeunesse et de sa beauté, assise près de la dame au mantelet signalée par le chevalier.

Une place était vacante derrière elles. Lesueur ne se sentait pas assez osé pour tenter de s'en emparer. Son ami l'y excita si fort et si bien, qu'il s'enhardit. Marillac, après lui avoir promis de le joindre à la sortie, se souciant fort peu des pièces à représenter, courut par les couloirs et le foyer, s'arrêtant de loge en loge, causant avec les connaissances qu'il y rencontra ou qu'il y fit. Pendant cette séance, Lesueur n'en eut de nouvelles qu'en entendant son rire éclater, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, parfois même dans les instants les plus pathétiques de la tragédie.

Lui, non sans avoir fait de grands efforts sur lui-même, il s'était glissé près de Louise et elle ignorait qu'il fût là, frémissant d'aise quand de son genou il effleurait sa robe de soie, ou quand, l'âme ouverte, il aspirait le parfum de ses cheveux. Volontiers il eût consenti à passer ainsi sa soirée sans être vu d'elle, tant il se complaisait dans cet état de bien-être ! « Jamais, se disait-il, je ne la vis de près et à loisir si longtemps! Comment ne ressentirais-je pas un contentement sans bornes? Mais, qu'elle se tourne vers moi, peut-être, au lieu de cette expression si douce d'autrefois, ne trouverai-je dans son regard qu'une apparence de froideur et de sévérité qui me tuera! ou, si elle m'aime encore, si son amour s'est conservé ainsi que le mien, sans doute en me voyant, elle va se trahir, aux yeux de sa tante, par son trouble et sa grande émotion ! »

Presque aussitôt, Louise l'aperçut; la figure de la jeune fille se couvrit d'une légère rougeur; néanmoins, sans trop laisser paraître ce grand trouble qu'il appréhendait, elle le nomma et le présenta à madame sa tante comme étant le peintre qui l'avait choisie parmi ses compagnes pour figurer la vierge Marie. Madame de Saint-Cernin le complimenta d'un ton digne et lui fit observer ensuite qu'il avait pris dans sa loge la place réservée à son page. Mortifié de l'ob-

servation, il allait, malgré un mouvement de Louise, se lever pour sortir :

« Restez, monsieur Lesueur, lui dit madame de Saint-Cernin en essayant un sourire obligeant et gracieux ; mademoiselle ma nièce et moi nous ne pouvions venir au théâtre sans être accompagnées ; mais, si vous demeurez avec nous, nous gagnerons trop au change pour être en droit de nous plaindre. »

Un instant après, le page attendu montra sa figure à la porte de la loge. Il fut congédié et reçut l'ordre de retenir une chaise à deux places pour la sortie du spectacle.

Lesueur resta donc, mais avec moins de satisfaction qu'il n'en avait ressenti d'abord ; les mots de *madame ma tante*, de *mademoiselle ma nièce*, de *mon page*, sentaient peu la bourgeoisie marchande et lui résonnaient fâcheusement à l'oreille. Il ne tarda pas à apprendre qu'il avait affaire à une baronne ; l'obstacle de la naissance vint jeter l'alarme dans son esprit ; cependant, si la tante était baronne, l'oncle était fourreur, et cela le rassurait un peu.

Madame de Saint-Cernin, en attendant que la tragédie commençât, et par manière de passe-temps, prit Lesueur à partie pour sa conversation, lui faisant remarquer que les jeux de la scène ne devaient plus être chose réprouvée par l'Église, puisqu'on y voyait, dans les loges découvertes, des prélats assistant tranquillement à des comédies faites par des abbés et représentées chez un cardinal. Le jeune amoureux se prêtait volontiers aux capitulations de conscience de la fausse dévote, l'écoutant avec attention, lui répondant avec modestie et à-propos. Il fit si bien l'empressé avec la baronne, qu'elle finit par prendre goût à ses paroles. D'auditeur qu'il était, il devint presque exclusivement discoureur ; il parla théâtre, poésie, jugea, apprécia, cita les auteurs avec discernement, avec âme, s'échauffant, en s'adressant à la tante, de l'attention que lui prêtait la nièce. Louise s'étonnait de trouver tant de connaissances et de bon

jugement dans un si jeune homme, qui n'était que peintre; et, comme naguère elle avait compris l'amour dans son regard, aujourd'hui elle comprenait la poésie en l'entendant parler.

Bientôt tout le monde fit silence dans la vaste salle. On leva la toile, et, pendant toute la durée de la pièce, chaque fois qu'un vers frappant, un sentiment noble et bien exprimé venait saisir l'esprit de Louise, involontairement elle se retournait avec vivacité vers le jeune artiste, l'interrogeant de l'œil, comme pour savoir s'ils avaient ensemble partagé la même émotion. Dans ce mouvement naïf et sans apprêt, Lesueur voyait pour lui une espérance de plus; vers la fin de la pièce, quand Louise, voulant cacher les pleurs qu'elle accordait à de tragiques infortunes, ne détournait plus son front, lui aussi sentait ses yeux mouillés de larmes; mais ces larmes, n'en faites pas honneur au grand Corneille; c'était de joie et d'amour qu'il pleurait!

Un sentiment de terreur le prit en voyant ensuite commencer la comédie, car son dénoûment devait être le signal de leur séparation.

Cette idée n'agitait pas Louise avec tant de vivacité, puisque, dès la première scène, elle riait aux éclats, ce qui ne laissa pas que de contrarier l'amoureux artiste. Ce fut bien autre chose quand il entendit la dame de Saint-Cernin, scandalisée de l'immoralité du dialogue comique, déclarer ne pouvoir rester plus longtemps auditrice de pareilles infamies! L'innocente Louise, à grand regret, suivit sa tante; et Lesueur, navré de voir sitôt se terminer cette belle soirée, désolé de n'avoir pu obtenir un mot qui le mît à même de répéter une si douce rencontre, les reconduisit tristement vers la porte du théâtre.

Là le ciel lui réservait un ample dédommagement, sur lequel il n'avait pas compté.

Le page de la baronne ne se trouva point; toutes les chaises à porteurs alignées le long du Palais-Cardinal étaient

retenues; la nuit était noire; il avait plu, et un brouillard humide redoublait l'obscurité. Après une demi-heure d'attente, il fallut se décider à marcher : Lesueur offrit son bras, qui fut accepté.

Le voilà donc entre les deux dames, cheminant à travers rues, les guidant tant bien que mal, mais attentif, précautionneux, appelant à son aide toutes les forces de sa vue et de son instinct pour leur faire éviter les talus glissants et les parties boueuses de la chaussée, ne réussissant pas toujours, ce qui n'excitait de sa part et de celle de Louise que des rires répétés.

Il n'en était pas ainsi de la baronne. Elle gémissait du brouillard, de la fange de Paris et de la nécessité d'y avoir un carrosse. Lesueur gémissait avec elle et riait avec Louise; cependant il prêta une oreille attentive à la baronne, dans l'espoir de recueillir quelques précieux renseignements. Madame de Saint-Cernin laissait rarement échapper l'occasion de mettre en dehors sa vanité.

« Ce carrosse, il le lui faudra et avant peu; d'abord elle reçoit parfois les gens les mieux titrés.

— Oh! bien rarement, » dit Louise par une inspiration d'amour et comme pour rassurer Lesueur.

La dame, en s'éclaboussant, rêvait de plus en plus à son carrosse, et poursuivit :

« La chaise est bonne lorsqu'on a des porteurs à soi; mais, en chaise, pourrons-nous nous rendre au ballet du roi?

— Vous voulez dire au ballet de l'Hôtel de Ville, chère tante, interrompit encore Louise.

— Au château, ou à l'Hôtel de Ville, qu'importe, mon enfant? c'est le ballet du roi, puisque le roi y sera. N'est-ce pas Sa Majesté qui nous a invitées?

— Oui, chère tante, le valet de chambre de Sa Majesté.

— C'est tout comme! »

Lesueur n'a pas perdu un mot de l'entretien, mais il en

attend impatiemment la suite, qui peut-être lui ouvrira une porte, plus facile à franchir que celle de l'Hôtel de Ville, au ballet du roi.

Soudain, la tante met fin à ses récits sur les carrosses, sur le roi, par un mouvement brusque et inattendu. Le jeune homme, croyant que son pied s'est heurté contre une pierre ou enfoncé dans un bourbier, s'arrête.

« Pressons le pas! dit vivement la baronne. Un coupe-bourse est sur nos traces, j'en suis certaine! »

Lesueur jette un regard derrière lui; il aperçoit effectivement, à travers l'ombre et le brouillard, un homme réglant sa marche sur la leur, faisant halte en même temps qu'eux, et les traquant, pour profiter d'un moment favorable à ses desseins.

« Je l'ai déjà bien observé, ajoute Louise en baissant sa voix qui commence à trembler. Il nous suit depuis notre sortie du Palais-Cardinal. Je ne sais pourquoi jusqu'à présent je n'ai point eu peur... mais maintenant!... »

Et Lesueur sent le bras de la jolie fille s'appuyer plus fortement sur le sien.

« Ne craignez rien, » leur dit-il; et sa voix aussi semble émue. Le sentiment de la peur est cependant loin de lui. Chargé de protéger la femme qu'il aime, pour qui mille fois il dévouerait sa vie, marchant avec elle, près d'elle, échauffé de sa douce chaleur, pouvant presque compter les pulsations de son sein, jouissant d'un état de bonheur que le matin même il n'eût osé rêver, qu'il est fier, qu'il est fort! Il ne s'inquiète même point s'il possède pour sa défense une épée ou un poignard: cet homme, fût-il un Goliath, s'il s'approchait de Louise, il le terrasserait d'un souffle et le déchirerait de ses mains! Non! à cette heure de danger, par une nuit noire et froide, sous un brouillard humide, piétinant dans les rues fangeuses de Paris, il ne pense qu'à Louise, à ce bras qu'il presse, à cette robe de soie dont le frôlement l'enivre, aux songes dorés qui

reviennent, à l'avenir qui s'ouvre riant. Ce tremblement qui l'agite, non, ce n'est point de l'effroi, ne le croyez point; c'est de l'amour, c'est du bonheur, c'est la plus douce et la mieux sentie de toutes les émotions humaines!

Par malheur, on ne peut avoir une telle exaltation dans la tête et parler toujours avec calme et sang-froid. Dans cette traversée, et au moment d'atteindre au but, Lesueur fit deux gaucheries dont il eut à se repentir.

En tournant le quai Malacquest pour côtoyer l'enclos des Vieux-Augustins, voyant la baronne de plus en plus tourmentée à l'approche de cet inconnu qui n'avait cessé de les suivre :

« Tranquillisez-vous, lui dit-il, madame, nous touchons à votre rue du Colombier.

— Comment savez-vous que là est notre demeure? » lui demanda la dame étonnée.

Il balbutia, se troubla. Louise en fit autant. Cependant elle vint à son aide. Les jeunes filles, même au sortir du couvent, sont généralement douées de plus de présence d'esprit que les hommes.

« Nous aurons sans doute, dit-elle, nommé la rue devant M. Lesueur. Cela est bien naturel quand on marche de compagnie. »

La tante était certaine du contraire; elle ne dit mot, mais se méfia.

Sa seconde gaucherie eut lieu justement quand ils s'arrêtèrent devant le logis de la baronne. Le coupe-bourse avait disparu; on l'avait perdu de vue à la hauteur du couvent des Augustins.

« Monsieur Lesueur, lui dit Louise lorsqu'il se disposait à prendre congé d'elles (après qu'une vieille servante fut venue leur ouvrir la porte), allez-vous donc reprendre route sitôt? Cet homme n'est pas loin et vous guette peut-être. »

La baronne ne pouvait se dispenser alors de l'engager à

se reposer un instant chez elle, et cette entrée l'eût autorisé à se représenter une autre fois. Par vanité d'amoureux, il gâta tout :

« Je n'appréhende rien, et saurai bien, dit-il, le forcer de me faire passage! »

Madame de Saint-Cernin se le tint pour dit et le laissa partir.

Quant il comprit sa maladresse, il n'était plus temps. Puis, au milieu de ses pensées d'amour, il en eut une pour l'amitié. Le spectacle du Palais-Cardinal devait toucher à sa fin, et Marillac l'attendait sans doute à la sortie. Lesueur n'avait pas de temps à perdre; il prit en courant la rue de l'Université pour gagner celle de Beaune, aboutissant au pont Barbier; mais il entendit bientôt ses pas faire écho derrière lui. Le terrible inconnu, en embuscade au coin de la rue des Augustins, l'avait vu passer et le relançait vivement. Lesueur, toujours courant, débattait dans sa tête s'il s'arrêterait pour faire face au bandit, ou redoublerait de vitesse pour lui échapper, quand ce cri : *Eh! Sudorius!* lui arriva à l'oreille.

Ce prétendu coupe-bourse, c'était Marillac, qui, l'ayant vu sortir de sa loge et curieux de connaître la suite de l'aventure, avait de loin, à l'insu de l'artiste, constamment fait route avec lui

X

LES MYSTÈRES DU CHEVALIER DE MARILLAC

Quelques jours s'étaient écoulés pendant lesquels Lesueur n'avait cessé de rôder autour de la demeure de Louise, cherchant l'occasion perdue, mais ne la retrouvant pas, lorsqu'un matin, comme il se tenait en contemplation à quelque distance de la maison de madame de Saint-Cernin, du balcon d'un petit hôtel d'assez bonne apparence, un bouquet tomba à ses pieds. Les fleurs sont rares dans cette saison; il ramassa le bouquet et attendit, le nez en l'air, qu'on le vint réclamer. Ne voyant rien paraître, après l'avoir déposé sur la saillie d'une croisée, il s'éloigna.

Le lendemain, à la même place et vers la même heure, un autre bouquet, attaché par un ruban bleu, soie et argent, est de nouveau jeté devant lui. Une pensée lui vient. Peut-être contient-il un message mystérieux! Il écarte les fleurs, relâche le ruban, et, à sa grande joie, qu'y trouve-t-il? un billet d'invitation pour le bal de l'Hôtel de Ville, signé d'un échevin, d'un consul des marchands, et, en troisième, du sieur de la Chenaye, valet de chambre du roi!

Pour le coup, il y comprend moins que jamais! Qui peut avoir deviné le vif désir qui le possède? Lui, presque sans nom encore, sans fortune, eût-il osé prétendre d'être admis à cette fête où doivent figurer les privilégiés de la noblesse et de la haute bourgeoisie, où le roi lui même se montrera? Et ce billet, il porte son nom! *Eustache Lesueur, peintre!*

Le nom de l'invité, c'est là une des conditions indispensables de l'admission. Il n'y a point méprise! il lui est destiné. Quelqu'un le connaît donc dans cette maison! Et ce quelqu'un ne peut être Louise ni Marillac.

Sa tête s'y perdait! Il plia le billet, le serra dans la poche la plus secrète de son pourpoint, mit le bouquet sous son manteau, après l'avoir baisé à tout hasard, et, joyeux, content, le cœur à l'aise, se dirigea promptement vers la rue des Filles-Saint-Thomas, où, près de l'hôtel de Rambouillet, logeait le chevalier de Marillac.

Quand Lesueur, leste, joyeux, le front haut, les yeux brillants, entra chez son ami, il trouva celui-ci triste, soucieux, enfoncé dans un fauteuil, le poing sous le menton. Tous deux avaient changé de rôle.

Il lui fit part du bonheur inattendu, inexplicable qui l'était venu chercher. Il lui montra le billet, il lui montra le bouquet, les baisant vingt fois l'un et l'autre avec des transports d'enfant!

« Concevez-vous, chevalier, combien je suis heureux et ce que cette fête de l'Hôtel de Ville peut avoir de charmes pour moi? Une nuit entière, je pourrai la voir, m'approcher d'elle, même sans redouter sa tante, m'isoler avec elle de la foule, car le masque autorise tout; il rend plus hardi; aussi je me masquerai, et je lui peindrai mon amour tel que je le sens!

— Oui, tu es heureux, lui répondit Marillac d'un ton réfléchi. Tu as de l'amour en tête; c'est une folie, mais qu'importe? Ton passé ne t'a point enchevêtré dans des liens plus forts que ta volonté; l'avenir t'appartient, et le bonheur auquel tu ne saurais atteindre, tu peux le rêver du moins! »

Après avoir passé sa main sur son front, Marillac se leva, et, toujours soucieux, se promena à grands pas dans sa chambre.

« Qu'avez-vous, mon ami? lui dit Lesueur; pardon, je suis venu vous entretenir de ce qui fait ma joie dans un

moment où votre cœur est navré peut-être. Que vous est-il donc arrivé?

— A moi? rien. Toujours la même chose; un nuage qui passe, répondit le chevalier en essayant de retrouver son ton accoutumé d'insouciance. Je vais demain à la cour, voilà tout!

— A la cour?

— Oui, je vais voir le roi!

— Il n'y a là que de quoi s'enorgueillir; je le verrai bientôt aussi, je l'espère!

— Mais toi, ce n'est pas forcément que tu dois le voir! s'écria Marillac en se rejetant dans son fauteuil, dont ses deux mains étreignirent les supports à les faire rompre. Moi, c'est par ordre! pour moi, c'est une obligation, un acte de soumission, de servitude! Depuis hier, le cardinal est de retour de l'armée. Demain, il me faut aller au Louvre saluer les bourreaux de ma famille, qui ne me regarderont point peut-être, et c'est là, mon Sudorius, la seule faveur que j'attends d'eux! »

Lesueur restait étonné et silencieux.

« Je pourrais être heureux comme toi cependant, poursuivit le chevalier; non pas à ta manière: tu es pur et amoureux comme un des héros de la *Clélie* ou de l'*Astrée;* pour moi, l'amour ne fut jamais une affaire de cœur; mais j'aime le plaisir, je l'aime avec passion et je m'accommoderais assez bien de la vie... si la mienne m'appartenait encore! »

De plus en plus surpris, Lesueur demeurait immobile et attentif.

« Tu me croyais le moins à plaindre des hommes, n'est-il pas vrai?

— Cela est vrai, dit Lesueur.

— C'est que tu ne vois pas cette menace éternelle, cette hache suspendue sur ma tête; c'est que tu ne sais pas que cette âme que Dieu m'a faite habite là dans un corps qui

n'est plus à moi! Oh! rassure-toi, Sudorius; j'ai franchement mes jours de joie et d'oubli; mais quand cette idée m'arrive!... eh bien, poursuivit-il en se levant brusquement, elle ne fait que redoubler mon ardeur pour le plaisir : ce corps que demain le bourreau peut venir réclamer, j'aime à le lui disputer d'avance en essayant de l'user au milieu des émotions dévorantes, et je le jette à l'orgie pour le soustraire à l'échafaud!

— Oh! qu'est-ce donc? qu'est-ce donc? s'écria Lesueur les yeux pleins de larmes, en le pressant vivement entre ses bras.

— Tu as raison, ami, d'exiger de moi une explication. Tu m'as fait le confident de tes amours; je te dois, à mon tour, confidence pleine et entière. Peut-être as-tu au cœur, en ce moment, trop de douces idées pour me prêter une attention bien continue; mais, si je t'ennuie, avertis-moi, ou plutôt fais semblant de m'écouter et pense à ta Louise.

— Chevalier, vous ne pouvez le croire!

— Oh! ne t'en gêne pas, nous serons quittes, reprit Marillac, déjà revenu à son air de belle humeur. Sur ma foi, tandis que tu m'entretenais de tes excursions au pays de Tendre et des charmes de ta princesse, je me suis souvent surpris songeant à toute autre chose. Au surplus, je te le répète, rassure-toi. La mort, qui use aussi de politesse envers les rois et les cardinaux, se plaît parfois à les faire passer avant de pauvres diables comme nous. Il est possible qu'elle se charge d'arranger mon affaire à la satisfaction générale. »

Alors il prit un petit sifflet appendu à sa portée; au son qu'il en tira, un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, vif, alerte, la figure enjouée, entra.

« *Monseigneur*, lui dit Marillac (qui, par une habitude constante, désignait par des sobriquets tout ce qui approchait de lui, aussi bien son page que ses amis), donne-nous des verres et de quoi les remplir; ensuite couche-toi en travers de ma porte, et dors. »

C'était un ordre de ne laisser entrer personne.

Lorsque le page eut obéi :

« Vois-tu, Lesueur, dit Marillac, le tête-à-tête complet est chose languissante et ne dure pas longtemps sans ennui. Les amants du moins ont toujours en tiers avec eux *ce bel oiseau qui n'a plumes qu'aux ailes*, comme dit Marot ; aux amis, il faut une table qui les sépare et sur laquelle ils puissent s'accouder ; du vin, excellent compagnon, car il fait public, sert de galerie, excite à la confiance et pousse à la parole ! »

Quand ils se furent attablés :

« Je te fais grâce de mes jours d'innocence. Ils ne furent pas de longue durée. A seize ans, je sortais des pages ; à ton âge, après avoir fait la guerre comme volontaire dans la Valteline et devant la Rochelle, j'avais enfin obtenu une lieutenance dans le régiment de Ventadour, et je servais en Piémont, sous les ordres de mon oncle, lorsqu'il fut saisi, arrêté au milieu de son armée, sous le prétexte de concussion et de péculat, lui, le plus désintéressé des hommes ! Son véritable crime était d'avoir conseillé à la reine mère de faire arrêter le cardinal, si le roi succombait à la maladie qui l'atteignit lors de son séjour à Lyon. Aussi ne put-on lui faire, comme il le dit dans sa défense, qu'un procès *de paille et de foin !* Pour assurer sa condamnation, il fallut le traîner de cour en cour, lui donner pour juge un Châteauneuf, qui venait de succéder à mon oncle le garde des sceaux et ne pouvait se maintenir dans sa nouvelle dignité que par la ruine des deux frères ; un Laffemas, un Moricq, ses ennemis personnels !

« On transporta enfin le maréchal, où ? A Ruel ! dans le repaire du tigre, dans la maison du cardinal. La prétendue chambre de justice l'y avait suivi. Là, il fut jugé et condamné. Malheur, Sudorius, à qui franchit le seuil du château de Ruel sur une invitation signée Richelieu ! Les amis ne s'en trouvent guère mieux que les ennemis ; témoin mon

oncle, et, récemment, Son Éminence grise le capucin Joseph, confident intime de Son Éminence rouge. Il y entra malade, et pour se refaire ; mais à Ruel, juges et médecins tuent !

— Comment, dit Lesueur, le maréchal ne rencontra-t-il pas des hommes assez généreux et assez puissants pour le défendre ?

— Si fait ! il s'en rencontra un. Son Altesse Royale Gaston, déjà sorti de France, dans un beau mouvement de prud'homie, menaça les rapporteurs du procès de leur casser la tête d'un coup de pistolet, s'ils osaient prévariquer. Mais Gaston était à Bruxelles, eux à Paris, et les pistolets n'ont pas si longue portée !

— Eh quoi, le roi, le roi de France ! a-t-il donc renié son surnom ? Il est sévère, mais il est juste.

— Oui, juste à tirer de l'arquebuse, comme on l'a dit. Cependant, je dois le déclarer en son honneur et gloire, il se montra clément à sa manière. Lorsque le maréchal descendait le grand escalier de l'hôtel de ville pour se rendre au supplice, Testu, le chevalier du guet, l'aborda, lui annonçant que Sa Majesté daignait l'exempter de la charrette. En effet, l'échafaud se trouva dressé au bas du perron ; il y put monter sans mettre pied à terre ; on lui épargna les ennuis de la route. C'est ainsi qu'il mourut. Son frère en reçut le contre-coup dans l'exil ; trois mois après il n'existait plus ! »

Les deux amis gardèrent le silence. Marillac s'était couvert le front de sa main ; mais chez lui les émotions pénibles ne pouvaient être durables, car il s'étudiait à les combattre, et, au moment où Lesueur s'y attendait le moins :

« Buvons ! » s'écria le chevalier d'une voix retentissante. Et, soulevant son verre : « A la mémoire de ceux qui ne sont plus !

— A leur mémoire ! répéta Lesueur, à peine remis d'un léger émoi causé par l'exclamation imprévue de Marillac.

— Et au repos de ceux qui survivent ! ajouta celui-ci.

Allons, Sudorius, ce n'est pas l'histoire de mes oncles que j'ai voulu te conter; nous voici enfin arrivés à la mienne.

« Monsieur, soutenu par l'Espagne, à la tête d'une armée de mécontents, venait de rentrer en France, poursuivit Marillac. L'aimable et vaillant Henri de Montmorency, maréchal de France, fils et petit-fils de connétables, séduit par les prières du jeune prince, seconde ses projets et soulève la province du Languedoc. Il ne songeait qu'au bien de l'État; moi, je songeais à venger mes oncles, à m'armer contre ce prêtre qui m'avait forcé de chanter le *Requiem* de toute ma famille. Les gendarmes de Ventadour me suivent. Je cours rejoindre l'armée du prince, et, en route, sans ordre, par un coup de main, appuyé de quelques habitants, je m'empare de la ville de Faviaux. On nous reçoit en libérateurs; on veut nous festoyer; nous laissons faire. Pendant deux jours ce ne sont que bombances, musique, ballets. Au nom de la ville, les échevins me gratifient d'une somme de trois mille pistoles pour les avoir débarrassés de leur garnison royale; je les emploie généreusement à leur rendre une fête complète, fête de quarante-huit heures, durant laquelle je fais danser la *courante* et la *pavane* à toutes les jolies bourgeoises du pays. Ce n'était pas trop mal débuter, n'est-ce pas? et je commençais à trouver la guerre civile chose assez douce. Mais, à mon arrivée auprès de Gaston, je vois le désordre installé dans le camp. On avait échoué devant Narbonne; tout le monde s'en rejetait la faute; chacun voulait commander en chef; Puylaurens, favori de Monsieur, jalousait Montmorency; le duc d'Elbeuf refusait de servir sous lui, et Montmorency était l'âme de l'armée : l'événement devait prouver que sans lui elle n'existait pas. Pour calmer cet esprit de discorde entre les chefs, Gaston les rassemblait à sa table et les forçait de trinquer ensemble. Les querelles recommençaient le lendemain; on passait la nuit à boire, le jour à disputer. Cependant l'armée du roi approchait, et l'on se rencontra enfin sous les murs de Castelnaudary.

Quoique bien jeune alors, Sudorius, tu n'as pu ignorer le dénoûment de cette déplorable entreprise. Engagé le premier, abandonné de ceux qui le suivaient, le noble Montmorency, sans réfléchir à son isolement, court au gros de l'armée royale, culbute les *enfants perdus*, traverse à la désespérade une compagnie de gendarmes, au milieu des coups d'épée et de pistolet, et, déjà atteint de dix blessures, rompt six rangs des gardes et tue deux hommes dans le septième. Par ma mère! j'aurais voulu mourir près de lui, en le défendant, s'écria Marillac, manifestant une émotion qu'il avait plus facilement surmontée en rappelant la catastrophe de ses oncles. Bon autant que beau, Montmorency était le seul peut-être parmi nous qui n'y fût venu que par un sentiment de générosité et non de vengeance. Ah! du moins, pourquoi n'est-il pas mort de ses blessures? Mais non; le ciel réservait à Richelieu la gloire de faire tomber la plus illustre tête du royaume : celle du vainqueur de Veillane et de Casal. Dans cette même année 1632, il devait abattre sous la hache deux maréchaux de France. Rien ne put le sauver. En vain sa sœur, madame de Condé, princesse du sang, tomba aux pieds du cardinal; le cardinal joua la comédie, pleura, mais le laissa mourir; en vain le duc d'Orléans, réconcilié avec son frère, fit éclater son désespoir et même ses menaces; en vain toute la cour se prosterna comme un seul homme devant le roi, en criant grâce et miséricorde, il fut inflexible, inflexible en entendant les cris et les gémissements d'un peuple entier retentir dans les rues, sur les places et dans les chemins où il passait; inflexible en tenant entre ses mains cet arrêt de mort, que les juges avaient trempé de leurs larmes. Il fallut à Louis XIII, pour le garder captif à Toulouse, une armée plus nombreuse que celle dont il avait eu besoin pour le vaincre. Et, au jour marqué pour le supplice, toutes les églises de son royaume tintaient pour les agonisants; tous ses sujets, catholiques et protestants, faisaient foule dans les temples et hors des temples, priant

Dieu pour Henri de Montmorency et maudissant le roi de France! »

Après ce mouvement d'indignation forte et expansive, qui tranchait si vivement avec son ton ordinaire, Marillac se leva de nouveau en donnant tous les signes d'une vive agitation.

Lesueur, étonné, le suivit de l'œil avec intérêt et attendrissement.

« Vous aussi, vous êtes bon et sensible, lui dit-il. Je vous avais deviné, et c'est pour cela que je vous aime!

— Ah! c'est lui que tu aurais aimé, si comme moi tu l'avais pu connaître! Homme de plaisir et d'épée, intrépide soldat, bon chrétien, bon joueur! Oui, mon ami, toutes les vertus et toutes les qualités qui font le parfait gentilhomme! »

Marillac admirait son héros comme Montaigne admirait Paris, *jusque dans ses verrues*; aussi déclara-t-il à Lesueur qu'après avoir parlé de Montmorency il n'osait plus s'occuper de lui-même.

Lesueur le pressa de poursuivre.

« Non, Sudorius. Qu'est ma vie comparée à la sienne? et que sont mes malheurs mis à côté des siens? Restons-en là, et buvons à Montmorency! J'ai justement d'un vin qui va à la circonstance, car la mère vigne en croît encore dans les environs de Toulouse. »

Et, au coup de sifflet qu'il donna, son page étant accouru :

« Holà! *monseigneur!* ma seule et unique bouteille des Bruyères! J'en veux finir avec elle aujourd'hui, afin qu'il ne me reste plus de ce vin qui me retrace des souvenirs si durs. S'il est âgé de six ans, dit-il ensuite en examinant sa couleur, lorsque *monseigneur*, de retour du cellier, lui eut rempli son verre, j'ai pu voir son raisin mûrir sous mes yeux : car c'est à la chapelle de Notre-Dame des Bruyères, tandis que Montmorency attendait son arrêt, nous rencon-

trant là plusieurs officiers de l'armée de Monsieur, déguisés pour exciter et diriger les efforts du peuple, que, désespérant d'y réussir, nous nous mîmes à comploter contre la vie du cardinal. Projets d'insensés!

— Oui, répondit Lesueur; il vit entouré de sa compagnie des gardes, dit-on, et ne marche que bien cuirassé.

— Sa véritable cuirasse, Sudorius, c'est sa robe de prêtre! Aussi nous-mêmes reculâmes-nous ensuite devant un pareil coup; mais d'abord, dans le premier élan de notre haine, pour enchaîner plus sûrement notre fidélité les uns envers les autres, nous avions signé un engagement, nous l'avions signé de notre sang! et après une messe entendue à la chapelle! Nous étions treize : ce nombre porte malheur. Un traître se trouvait parmi nous : quoique ce projet fût abandonné, l'engagement ne se retrouva plus. Il était aux mains du cardinal!

— Du cardinal! s'écria Lesueur épouvanté.

— Oui, du cardinal.

— Et qu'en advint-il? lui demanda son ami en laissant lire sur ses traits l'ardent désir qu'il avait de voir enfin s'éclaircir pour lui cette mystérieuse histoire.

— Au fait, répliqua Marillac, puisque, grâce à Montmorency et au vin des Bruyères, voici le premier point de ma narration rattaché à mon exorde, autant l'achever! »

Il vida le verre qu'il tenait encore à la main et poursuivit.

« En apprenant la mort du duc, Monsieur, indigné, désespéré, se retira de nouveau vers les Pays-Bas, où j'eus l'honneur de l'accompagner, et à mes frais, son trésor, comme son armée, étant à tous les diables! Je vécus donc là de mes faibles talents et de mon crédit, assez grand pour me faire ouvrir les portes de l'hôpital. J'allais me décider à chercher du service en Suède quand Son Altesse Royale se réconcilia avec son frère, et une amnistie fut proclamée pour tous ceux qui l'avaient suivi et s'étaient rendus cou-

pables seulement d'*obéissance à ses ordres*. Retiens bien la queue de cette phrase, Sudorius; elle me rendit vulnérable, et par là je fus frappé. Presque tous les rebelles du Languedoc furent très-bien reçus à la cour. M. de Puylaurens y gagna même le titre de duc et pair, et le cardinal lui fit épouser une de ses parentes, mademoiselle de Pont-Château, ce qui ne l'empêcha pas de le faire jeter bientôt à Vincennes, où il mourut. Dieu nous garde des parentes du cardinal-duc! Les autres rentrèrent dans leurs places et dignités, et moi dans ma vie de plaisirs et de traverses, mais sans emploi. Je vendis ce qui me restait à vendre de mon patrimoine et le valet de trèfle me consola de ma disgrâce. Mon repos ne fut pas de longue durée. Un matin, rentrant chez moi, après avoir fait tapage par la ville, je fus enlevé par des archers, mis en carrosse, et j'allai rejoindre Puylaurens à Vincennes, où je craignis fort de finir comme lui. J'avais cru d'abord qu'il ne s'agissait que de bris d'enseignes ou de vitres, et de falots renversés; je m'attendais à être réclamé par le Châtelet. Mais non! »

Ici le front de Marillac se rembrunit.

« Ce qui me reste à te dire, Sudorius, ajouta-t-il, doit constamment être un secret entre toi et moi, entends-tu? »

Lesueur mit la main sur sa poitrine. Marillac poursuivit :

« Tout le monde ignore et doit ignorer quel lien m'enchaîne au démon! J'ai promis de le taire, et je l'ai promis à qui pourrait cruellement se venger de mon manque de foi!

— Eh bien! dit Lesueur ému, en lui tendant la main, chevalier, gardez votre secret, non pas que je le puisse trahir! Mais la crainte vous en viendrait peut-être et serait pour vous un tourment de plus.

— Vive Dieu! tu sauras tout!... J'ai besoin d'un ami devant qui je puisse rêver tout haut. Écoute-moi donc! Tu te souviens de ce jour où un cri général d'épouvante s'éleva dans Paris : « Corbie est pris! Corbie est aux Espagnols! »

Il y a trois ans de cela. Tandis que nos forces étaient occupées en Italie et en Bourgogne, le cardinal-infant, Jean de Vert et Piccolomini, trouvant la frontière de Picardie découverte, s'emparèrent successivement et avec rapidité de la Capelle, du Catelet, de Roye, de Corbie enfin, et de là menaçaient la grand'ville, où la terreur tourna toutes les têtes. Des détachements de Cravates (ou Croates) vinrent même jusqu'aux portes de Paris y apporter la désolation et... une mode nouvelle. N'ayant qu'une petite armée à leur opposer, on fit flèche de tout bois ; les laquais et les apprentis se transformèrent en soldats, et les manches de balais en piques ; chaque maison dut fournir un fantassin, chaque porte cochère un cavalier. Tu vis sans doute cela mieux que moi, Sudorius, car les murs de Vincennes ne sont pas de fine dentelle et n'ont guère d'échos pour les bruits de Paris. Mais on manquait d'officiers pour cette populace de soudards. On en chercha partout, jusque dans les cachots. Et un beau soir, comme je dormais sur mon grabat, rêvant bombance, trictrac et jolies filles : « Prisonnier, » me cria une voix glapissante, « levez-vous et suivez-moi! » C'était un lieutenant de justice. Les ponts-levis s'abaissèrent devant nous, je me crus libre! Il fallut encore monter dans un carrosse qui nous conduisit, avec une assez honnête escorte, jusqu'au Petit-Luxembourg, où logeait alors le cardinal-duc. Je ne tardai pas à paraître devant lui; je le trouvai dans son costume d'église, debout, l'air hautain et se caressant la moustache. Quoique je me sentisse un peu déconcerté, ma fierté voulait tenir tête à son orgueil; je m'apprêtais à lui demander les raisons de mon injuste emprisonnement, lorsque d'une voix sèche et brève : « Vous avez « mérité la mort, monsieur de Marillac, me dit-il ; une mort « infamante, comme traître au roi ; et, si je vous envoie, et « c'est mon devoir, devant la chambre de l'Arsenal, vous « n'en sortirez que pour aller à la place de Grève ou au car- « refour Saint-Paul, la corde sur les épaules! » Tu juges,

Sudorius, si un pareil début refroidit ma jactance. « Monseigneur, lui répondis-je, n'ai-je pas été compris dans « l'amnistie comme tout autre? — Non, monsieur ; vous en « êtes excepté de fait : car, pour vous emparer de Faviaux, « vous n'avez point attendu les ordres du prince ! — Est-ce « Son Altesse qui l'a déclaré? repris-je avec un grand trouble. « — Si Son Altesse vous justifie sous serment, ce que je ne « puis croire, ajouta-t-il, nul n'osera douter de sa parole. » Je respirais! une porte de salut m'était ouverte! Il la ferma bien vite. « Alors, ce n'est plus pour crime de haute « trahison envers le roi que vous serez condamné, c'est « pour projet d'assassinat sur la personne de son minis- « tre! Nierez-vous votre signature, monsieur ? » Et il me montra du doigt mon nom, écrit de mon sang, au bas du fatal engagement de la chapelle des Bruyères. Je baissai la tête. Il me scruta l'âme quelque temps de son regard d'hyène, puis : « Prêtez-moi bien l'oreille, me dit-il ; vous « êtes coupable de deux crimes dont un seul mériterait « mille morts. Il faut que vous mouriez ! Cependant il m'est « pénible de voir encore le sang d'un Marillac couler sur « l'échafaud ; je veux vous sauver la honte du supplice, et « vous-même exécuterez votre arrêt ! » Comprends-tu ce que je devins en entendant de telles paroles, Sudorius? »

Celui-ci garda le silence, mais la sueur lui ruisselait du front.

« Bientôt, continua Marillac, le cardinal reprit d'une voix forte. « L'ennemi s'approche de Paris. Je vous nomme capitaine d'une des compagnies de volontaires qui vont « marcher pour reprendre Corbie, tombée au pouvoir des « Espagnols ; allez combattre, monsieur ; et faites-vous tuer ; « je vous l'ordonne ! — Je vous remercie, monseigneur, de « m'avoir du moins choisi une mort honorable, la mort « d'un soldat, » lui répondis-je. Il exigea de moi ma parole de gentilhomme que je ne chercherais pas à me soustraire, par la fuite, à ma condamnation. Je la lui donnai.

— Quel horrible traité ! s'écria Lesueur en joignant les mains. Et qu'avez-vous donc fait, chevalier, pour vous en affranchir ?

— Rien, mon ami ; le traité dure encore. Je te l'ai dit, ma vie n'est pas à moi. J'ai tout tenté d'abord pour suivre mes instructions et les exécuter à la lettre. La contrariété du sort m'en a sans cesse ôté les moyens. Arrivé devant Corbie, j'apprends que l'ennemi, laissant garnison dans la place, s'éloigne et ne tient plus qu'à trois lieues au delà. Pressé d'en finir, j'obtiens, sous le prétexte de façonner mes hommes à la guerre, l'autorisation de le poursuivre dans sa retraite. J'avais avec moi cent piquiers, qui certes ne se doutaient pas de ce que signifie *tenir la pique haute et doubler les files ;* cinquante mousquetaires, autant d'arquebusiers, qui se brûlaient les doigts en abaissant *la mèche sur le serpentin,* et mettaient le mousquet à côté *de la fourchette ;* tous pauvres diables, récemment sortis des boutiques et des ateliers de Paris ! Après avoir vivement longé la lisière d'un bois, nous découvrons tout à coup une compagnie de gendarmes espagnols, se retirant à petits pas. « Enfants, dis-je à mes soldats, l'ancienne ordonnance pu« nissait de mort quiconque se rendait ou fuyait ayant le « bras droit entier et le cheval en vie ! Mais vous n'avez « point de chevaux, et vous êtes gauchers des deux bras ; en « avant donc si vous voulez ! sinon, en retraite à votre « tour ! » Et, bien monté, je m'élance à toute bride au-devant de la gendarmerie, persuadé qu'abandonné de mes *lipans* je vais tomber sous le nombre, ainsi que mon noble maître Henri de Montmorency. Non ! Mes Parisiens étaient braves de nature et m'aimaient, je ne sais pourquoi. A la vue du danger que je cours, ils poussent des cris d'emportement, et, me rejoignant bientôt à grande course au milieu du gros des Espagnols, ils osent heurter leurs simples casaques contre les cuirasses, frappent d'estoc et de taille, combattent corps à corps, en furieux, comme s'ils avaient reçu

du cardinal le même ordre que moi ! L'ennemi les croit appuyés, s'épouvante de cette ardeur ; il fuit, et je rentre au camp, devant Corbie, sain et sauf, traînant six prisonniers à ma suite ! Allons, piquier, la pique en avant ! mousquetaire, ouvre le bassinet, et buvons de ce vin d'Espagne à la santé de mes Parisiens !

— Ah ! de tout cœur, cette fois, dit l'artiste enthousiasmé ; jamais je ne fus si fier et si heureux d'être né enfant de Paris !

— Que te dirai-je, mon Raphaël ? poursuivit Marillac ; les occasions de mourir la dague au poing ne se présentent pas tous les jours. L'ennemi s'éloignait de plus en plus, et la ville ne bougeait. Le comte de Soissons, le duc d'Orléans, commandaient l'armée ; ils m'appelaient à leurs plaisirs ; je prenais la vie en patience, tout en épiant le moyen d'en finir avec elle. Pas une bordée de boulets des assiégés qui ne me trouvât là, prêt à les recevoir ; mais ils labouraient la terre devant moi, ou me passaient par-dessus la tête. Enfin, l'espoir me vint de terminer ma cruelle comédie. Une vigoureuse sortie fut tentée par la garnison espagnole de Corbie. Je courus à sa rencontre, à peine vêtu, sans haubert, et laissant dans ma tente, comme par trop d'empressement, mon corselet garni de tassettes. Ainsi fait, et le front seulement couvert d'un feutre, je me jetai sur l'ennemi, hors de mon rang, en furieux, ne lui disputant que par instinct cette vie que je mettais à sa merci. Me sentant défaillir, perdant connaissance, je dis mon *in manus* et tombai ! En me réveillant, je me trouvai étendu dans un champ, entouré de cadavres. J'entr'ouvris les yeux avec peine, et vis mon cheval mort sous moi, mon épée rougie jusqu'à la garde ! J'appelai ; nul ne me répondant, j'essayai de me soulever, n'espérant en venir à bout, car j'étais brisé, en lambeaux, inondé de sang ! La vie semblait vouloir s'échapper de mon corps par vingt trouées à la fois. Je cherchais mes plaies pour les compter et bien m'assurer

de mon lot. Malédiction! ce sang n'était pas le mien, Sudorius! Je n'étais pas même blessé!

— Mais ceci tient du prodige! Vous aviez donc un charme sur vous?

— J'avais une petite croix, dernier don de ma mère. Libre à toi de croire ou de ne pas croire à son effet. Tu sais que je suis dévot, juste assez pour penser qu'il est toujours temps de le devenir. Cependant, durant ce jour entier, j'eus foi dans cette relique, comme enfant j'avais eu foi dans ma mère! C'était donc à recommencer encore? Le lendemain, j'appris que, la tranchée gagnant jusqu'aux abords de la place, on songeait à donner l'assaut. Je m'en réjouis; pour me soustraire à l'échafaud, je ne comptais plus que sur l'huile bouillante, les grenades et les pots à feu! Mais le malheur me poursuivait. La ville capitula.

— Dieu en soit béni! je ne vois point dans cet événement de quoi vous affliger, dit Lesueur. Et le cardinal, que pensa-t-il?

— Après la reprise de Corbie, il visita l'armée, et, traversant les rangs, quand il me vit à mon poste, à la tête du reste de mes Parisiens, s'arrêtant court devant moi : « Vous voilà, monsieur? » me dit-il d'un air surpris et mécontent. « Ma foi, monseigneur, il n'y a pas de ma faute, » lui répondis-je; et il poursuivit sa route. Depuis, il semble m'oublier, mais sans me perdre de vue. Notre traité de sang m'a fait son esclave. Je dois, par son ordre, paraître devant lui dans des temps marqués : c'est pour cela que demain je vais à la cour. Il faut que ma présence lui dise : « Votre victime est toujours prête, quand « vous voudrez frapper! » Conçois-tu maintenant, Lesueur, mes ennuis de ce matin? comprends-tu, même au sein des plaisirs, l'image saisissante qui peut venir me glacer l'âme? Vous tous, libres, jeunes, alertes, au milieu de vos projets de bonheur, la volonté de Dieu peut vous anéantir sans doute; mais pour moi, pour moi seul, le caprice d'un

homme suffit. Quel but reste à ma vie? Ai-je un avenir? De quel droit ferais-je des projets, quand le moment présent m'appartient à peine? Puis-je rêver l'ambition et les honneurs, moi qui n'ai pour perspective assurée que l'échafaud? Puis-je être époux? Au jour de mes noces, l'ordre de mourir peut m'arriver! Allons, que les saints me soient en aide! et vidons le reste de ce clairet épicé en l'honneur de ma verte vieillesse; car je suis peut-être plus vieux que je ne pense. »

Lesueur tendit son verre, et, lorsqu'il fut rempli, la figure contractée, les yeux gros de larmes, il s'écria d'une voix forte : « A la mort du cardinal!

— Silence, imprudent! dit Marillac en lui retenant le bras. Jette ce vin, Lesueur; il te brûlerait la gorge en passant; renie ce mot; il ne convient ni à ton caractère ni à tes mœurs si douces et si pures! Non, je ne veux pas que par moi une idée de haine aille se loger dans ton cœur d'amoureux; jette ce vin! »

Et, lui ôtant le verre de la main, il renversa le tout à travers les cendres de la cheminée. Puis, poursuivant avec un sourire qui renaissait sur sa figure si variable :

« Peut-être, Sudorius, suis-je moins à plaindre qu'un instant d'humeur noire a pu me le faire croire à moi-même. Une vie menacée est comme une maîtresse qu'on soupçonne : on l'en aime plus, on apprécie mieux ses charmes. Le cardinal! eh bien, il m'a fait connaître le prix de mes instants! à lui sans doute je dois de les si bien employer. N'est-il pas possible que dans le fond de son cœur il m'ait fait grâce? Tout semblerait le prouver. Ainsi, rassure-toi, mon Raphaël. Suis-je donc si malheureux? N'ai-je point une santé de fer pour défier la débauche et la médecine, de la folie en tête et de la joie au cœur, des créanciers pleins de confiance, des maîtresses qui m'adorent tant que le jeu m'est favorable, et des amis qui m'aiment dans ma bonne ou ma mauvaise fortune; un surtout, mon

confident aujourd'hui, qui s'est parfois refusé à partager mes plaisirs, mais que je trouverai toujours là pour partager mes peines et les alléger? n'est-il pas vrai, Sudorius? »

Et Marillac tendit ses bras à Lesueur, qui s'y précipita et le tint longtemps embrassé.

XI

L'HOTEL DE VILLE

LES MASQUES

Dès la matinée du onzième jour de janvier de l'année 1639, un grand mouvement se faisait remarquer à l'hôtel de ville de Paris. Un enseigne des gardes du corps venait de s'y présenter, accompagné d'exempts et d'archers du corps. Les clefs de la maison communale lui avaient été remises par le greffier de la ville, et il s'était emparé de toutes les portes et avenues au nom du roi.

Peu de temps après, le sieur comte de Charost, capitaine des gardes, et le duc de Montbazon, gouverneur de Paris, également entourés d'archers, parurent sur la place de Grève, où se rangèrent, tambour battant, un détachement d'arquebusiers et une compagnie de gardes Suisses. Des troupes stationnaient vers la rue Saint-Antoine et le long des quais.

On aurait cru Paris sur le point d'être agité par une violente commotion politique, si, au travers de tout cet attirail de guerre, on n'eût vu circuler une bande de cuisiniers

et de *galopins de cuisine*, en costume de service, qui, gaiement précédés d'un ménétrier habillé aux couleurs de la ville, portaient sur leur tête de grandes mannes remplies de viandes, de poissons et de pâtisseries préparées. A leur passage, les soldats se mettaient aux armes, et le peuple poussait des *vivat*, comme s'il avait espéré prendre sa part de toutes ces friandises.

Il s'agissait simplement du ballet offert au roi et à la reine, en réjouissance de la naissance du Dauphin et des heureuses relevailles d'Anne d'Autriche.

Vers les quatre heures, à la nuit tombante, une double file de carrosses et de chaises assiégea les deux côtés du perron. Le duc de Montbazon fit les honneurs du vestibule; le greffier de la ville ceux de l'escalier, à l'extrémité duquel se tenaient, dans la salle de réception, messieurs les échevins, le prévôt des marchands à leur tête.

Par les soins des ordonnateurs, toutes les dames furent placées sur les gradins élevés en amphithéâtre autour de la grande salle, et les hommes s'occupèrent à les passer en revue.

Mais les dames masquées, et il y en avait un bon nombre, excitaient le plus, sans contredit, la curiosité et les propos des spectateurs, qui, s'évertuant pour deviner, désignaient tour à tour la même personne sous dix noms différents.

Un seul a d'abord rencontré et reconnu celle qu'il est venu chercher. C'est ce jeune cavalier, au justaucorps étroit, à crevés de satin noir, portant en aiguillette *un ruban bleu, soie et argent*. S'isolant de tout ce monde, appuyé sur une estrade, il contemple avec ravissement cette jeune dame, simplement vêtue d'une robe de taffetas pain-bis, garnie de jais mélangé, et dont un léger masque de soie cache le charmant visage.

Tandis qu'il la contemple, un léger mouvement se fait sentir parmi la foule qui garnit le plain-pied de la salle. Le sieur de la Chenaye, valet de chambre intime du roi, tenant

par la main une femme élégamment vêtue à la polonaise et complétement masquée, entre au milieu des compliments et des salutations des courtisans de second ordre. Chacun s'informe auprès de lui si le roi viendra bientôt; si la reine accompagnera Sa Majesté; enfin, si Son Altesse Royale le duc d'Orléans sera de la partie.

Il n'a pas eu le temps de satisfaire à toutes ces questions, qu'un homme à la haute stature, habillé à l'anglaise d'un pourpoint rouge bordé de jaune, et la figure à moitié couverte d'un *touret*, ou *cache-nez*, l'accoste familièrement par le bras. La Chenaye, assez bon vivant, de caractère enjoué quand la circonstance l'exige, prenant cette privauté pour une licence autorisée par le carnaval, s'apprête en riant à entendre les burlesques propos de l'Anglais; et les questionneurs, refluant en arrière, laissent un cercle libre autour d'eux, selon les priviléges de la mascarade. Mais la dame polonaise restait encore en tiers. Sur un signe de l'Anglais, elle se retira comme les autres, et, lorsqu'ils furent seuls :

« Eh bien! mons *Pluton*, dit à l'oreille de la Chenaye le nouveau venu, on ne pourra donc vous aborder maintenant que sous le masque, à l'occasion des fêtes et réjouissances publiques, et non plus dans le particulier? »

La Chenaye pâlit tout à coup en reconnaissant cette voix. En effet, depuis sa rencontre avec Jacques Sirois, à la butte des Carrières, il avait tenté d'interrompre leurs relations secrètes, s'arrangeant cependant de façon qu'on ne pût en accuser son mauvais vouloir. Il était trop prudent de nature et trop bon calculateur pour résister ouvertement aux ordres de Richelieu; mais peut-être, à la fin, s'était-il fait un cas de conscience de servir deux maîtres à la fois; peut-être, voyant le roi fortement enamouré, il lui peinait de contrarier un penchant qui pouvait par la suite devenir pour lui, habile confident, une source de richesses et d'honneurs. Aussi, jeté un peu hors de lui-même par cette apostrophe imprévue, fut-il quelques instants sans trouver une réponse

convenable. La foule joyeuse qui l'entourait à distance, lisant son trouble sur son visage, le crut aux prises avec un fin comédien, et se promit de ne pas perdre de vue la scène plaisante qui devait s'ensuivre.

« Est-elle ici? reprit le faux Anglais.

— Qui? demanda la Chenaye encore tout désorienté.

— Cordieu! *la pensionnaire!* Pensez-vous que je veuille m'informer des nouvelles de la reine de Saba?

— Elle doit y être, répondit la Chenaye en baissant la voix et en promenant autour de lui un regard d'inquiétude. Mais, mon cher gentilhomme..., car vous l'êtes, je crois?

— Je ne le suis point! continuez.

— Vous devez le comprendre, il n'est guère loisible de s'occuper ici de semblables affaires.

— Pourquoi non? ne suis-je pas bien déguisé? D'ailleurs, vous n'avez point une minute à perdre dans votre propre intérêt; je vous préviens amicalement que l'*Oracle* tourne pour vous aux mauvais présages.

— Miséricorde! s'écria le valet de chambre de Sa Majesté en étouffant son exclamation sous ses deux mains. Veuillez bien assurer Son Éminence que je suis le plus dévoué de ses serviteurs! »

Et ses traits contractés exprimaient un grand effroi.

« Bien, cordieu! très-bien! lui dit l'ex-archer; mais feignez un air plus leste et plus gai, si vous voulez qu'on prenne notre entrevue pour une rencontre de carnaval.

— Encore une fois, le lieu est-il séant?

— Eh! qu'importent ces badauds? Le bavardage des gradins et le son des violons font déjà plus de bruit que nous. Ici, nous sommes en plaine, et n'avons pas de broussailles, comme sur la butte des Carrières, pour donner retraite à un espion. Au surplus, mon cher gentilhomme... car

vous l'êtes, je crois? lui retourna Jacques Sirois avec une railleuse malignité.

— J'ai cet avantage, répondit la Chenaye.

— Au surplus donc, j'ai seulement quelques mots à vous dire et quelques ordres à vous donner. »

Il appuya fortement sur ces derniers mots, et poursuivit : « Où en est *Céphale* avec la *pensionnaire?*

— Il ne l'a point revue depuis son départ de *l'asile;* mais il m'en parle souvent; il pense qu'elle lui serait nécessaire pour dissiper son humeur mélancolique. Nous avons du moins obtenu déjà ce résultat qu'en songeant à *la pensionnaire* il oublie *la délaissée;* et je ne vois pas pourquoi nous ne laisserions pas *Céphale* se créer de ce côté une habitude qui ne peut être dangereuse : la jeune fille est simple...

— Elle deviendra rusée.

— Elle n'appartient à aucune cabale.

— Elle sera de toutes, par étourderie ou par vanité.

— Mais qu'y puis-je faire? dit la Chenaye. Je n'irai point imprudemment lutter contre *Céphale* et m'opposer à ses désirs. Il veut revoir *la pensionnaire* ici, ce soir même! j'ai dû m'arranger pour le satisfaire avant tout!

— Très-bien raisonné! cordieu! très-bien raisonné! mais il fallait nous tenir au courant.

— N'est-ce point ce que j'ai fait? Jusqu'à présent, mon rôle s'est borné à des visites dans la rue du Colombier, et vous ne les avez pas ignorées.

— Nous savons même, dit Jacques Sirois, qui prit alors, en pure perte, un air de moquerie et de causticité sous son masque, que, si *Céphale* a sa Colombe dans la rue du Colombier, vous y avez la vôtre aussi, que vous tenez sous cage dorée, maître galant.

— Allons, décidément vous savez tout, dit la Chenaye, en riant du ton d'un homme que la plaisanterie a plutôt flatté que heurté.

— Et vous, vous ne savez rien! lui repartit Sirois en pas-

sant tout à coup au ton d'un vif reproche, on vous celez votre bon savoir.

— Comment? s'écria l'autre en changeant de contenance.

— Riez donc! » lui dit Sirois, et il poursuivit : « *Céphale* avait d'abord le projet de placer *la pensionnaire* auprès de *Procris*, comme autrefois *la délaissée*. Le saviez-vous?

— Non.

— Maintenant, soit caprice, soit scrupule de devotion, il la veut marier. Le saviez-vous?

— Par mon âme! non, je le jure. La marier!... la marier! répéta la Chenaye, frappé de stupéfaction : cette idée de mariage renversait pour lui toutes les espérances qu'il avait pu fonder sur la liaison de Louise et du roi.

— Oui, la marier! Mais prenez donc une autre figure, cordieu! un homme de votre métier ne doit pas avoir d'émotions indiscrètes.

— Un mari! murmurait la Chenaye en tâchant de sourire pour la galerie, tandis qu'il se damnait en lui-même, en êtes-vous bien sûr?

— Oui.

— Alors, c'est le P. Gondran qui vous en aura instruit; peut-être lui-même a-t-il fourré cette sotte idée dans la tête de son pénitent!

— Mais l'idée n'est pas mauvaise, surtout si elle nous débarrasse de la donzelle.

— Sans doute, sans doute, dit la Chenaye essayant de réparer sa maladresse. D'abord, *Céphale* respecte le sacrement, et n'a jamais adressé une parole doucereuse à une femme mariée.

— Pas même à la sienne? Ainsi tout va donc bien, cordieu! et vous pouvez rire, mon gentilhomme.

— Rire! j'en ai bien sujet vraiment. Comment m'expliquer le silence du roi à mon égard! Ne me devait-il pas la confidence de ces beaux projets, à moi! Suis-je donc disgracié, comme l'a été Boisenval!

— La chose est possible, » lui répondit tranquillement l'impitoyable Anglais.

La Chenaye se sentit défaillir.

« Écoutez-moi, continua l'autre; mais, encore une fois, de par le diable! prenez donc une allure plus enjouée. Ne voyez-vous pas vos galants de cour se railler déjà de la figure que vous faites? S'ils avaient par rencontre autant d'esprit que d'impertinence, la peste me crève s'ils ne liraient notre conversation écrite en grimaces sur votre visage hippocratique »

Quoique de plus en plus mortifié, le pauvre homme, tant bien que mal, se rasséréna le front; et, lorsqu'un sourire d'emprunt lui fut à peu près revenu sur les lèvres, Jacques Sirois poursuivit :

« De deux choses l'une; ou vous aviez connaissance du projet, et vous ne nous en avez pas instruits, dans lequel cas vous êtes coupable du crime de lèse-éminence.

— J'ignorais tout, par mon salut! »

Et il était aussi mort que vif.

« Ou vous ignoriez tout, comme vous le dites : alors votre disgrâce en cour est certaine, et je vous en fais encore mon sincère compliment; car mieux vaut pour vous mille fois d'encourir le mécontentement du roi que la colère du cardinal! entendez-vous? »

En parlant ainsi, Sirois prenait plaisir à voir sur la face de son interlocuteur le sourire de commande s'effacer graduellement pour faire place à la pâleur et à l'angoisse. C'était le démon s'acharnant sur une pauvre âme qu'il torturait. Vindicatif et hautain comme son maître, l'homme du cardinal se vengeait ainsi de l'homme du roi, qui avait tenté de se soustraire à sa dépendance, et la vanité du roturier triomphait en écrasant celle du gentilhomme!

La foule s'ouvrait devant eux, s'animant de plus en plus. Quoique n'entendant pas leur discours, elle comprenait du

moins, aux gestes désordonnés du sieur de la Chenaye, qu'il avait affaire à bonne partie, et s'enquêtait tumultueusement de la vraie qualité de cet Anglais si plaisant sous le masque.

L'ex-archer n'en avait pas encore fini avec sa victime. Après lui avoir de nouveau recommandé la gaieté pour se donner un maintien convenable :

« Quant au mariage de *la pensionnaire*, lui dit-il, nous y consentons. Mais on désigne pour le mari ce jeune comte de Rieux que voilà devant nous, riant à bouche ouverte, et de meilleure grâce que vous, pour montrer ses dents blanches aux dames; nous n'en voulons pas, cordieu ! c'est un homme sur lequel on ne peut compter. Prenez donc soin, vous et ceux de l'*entourage*, de le desservir dans l'esprit du maître. Dans huit jours, si vous êtes encore en place, vous recevrez d'autres instructions. Maintenant, salut, joie et prospérité! Le cercle se rétrécit autour de nous, et je vais être forcé de jouer des coudes au milieu de ces masses de broderies et de dentelles, pour me frayer passage. »

Laissant là le pauvre la Chenaye tout atterré, Sirois traversa la foule qui se pressait autour de lui, curieuse de le reconnaître, l'interpellant, le louangeant et battant des mains. Le jeune de Rieux surtout l'applaudit vivement, voulut même l'embrasser en guise de félicitations; mais le vigoureux Anglais le fit pirouetter jusqu'au bout de la salle, en culbuta deux ou trois autres et passa.

A peine se fut-il éloigné, que le gentilhomme sentit de nouveau un bras crocher le sien. Ne rêvant plus que malencontre, il tressaillit, regarda, et reconnut sa dame polonaise. Elle l'était venue rejoindre et riait de la singulière figure qu'il faisait en ce moment. Mais le sieur de la Chenaye, ne se trouvant plus dans sa belle humeur de galanterie, répondit peu courtoisement aux questions qu'elle lui fit sur sa conversation avec l'Anglais.

« Jésus ! lui répliqua la dame d'une petite voix *landore*,

ne suis-je donc plus votre mignonne, que vous me parlez ainsi !

— Si fait ! si fait ! mais baissez la voix ; ce maudit homme vous connait ; il n'ignore point notre liaison, et s'il venait à vous savoir ici, ici où Leurs Majestés doivent paraître, il me perdrait ! Le roi est très-sévère sur les mœurs comme sur l'étiquette.

— Cependant, pas si sévère que vous voulez bien le dire ! N'a-t-il pas, tout comme vous, fait entrer sa maîtresse au ballet ?

— Taisez-vous, ma mie, taisez-vous ! dit la Chenaye lui pressant fortement le bras et recommençant à trembler de nouveau. Rappelez-vous que, si j'ai cédé à votre désir d'assister un moment à cette réunion, c'est à la condition expresse que vous partiriez avant l'arrivée de Leurs Majestés !

— Que je voudrais la voir, cette belle demoiselle ! reprit la petite voix *landore ;* sa figure est donc bien avenante, pour ainsi faire tourner la tête aux rois et servir de modèle aux peintres ?

— Miséricorde ! Taisez-vous, mignonne ; vous me perdez ! »

Et le malheureux, repris d'angoisses, maudissait de bon cœur les ballets, le carnaval, les Anglais et les Polonaises !

« Finissons-en, dit-il enfin à sa compagne ; vous avez voulu voir, eh bien, vous voyez. Regardez autour de vous ces riches habits, ces plumes, ces panaches, ces diamants, ces nombreux luminaires : voilà ce que c'est qu'une fête à l'hôtel de ville ! Maintenant le roi ne peut tarder à venir, il faut vous éloigner ; partez ! je le veux ! »

En ce moment, la Polonaise poussa un cri de surprise. Un couple frais et jeune, tout entier à sa douce préoccupation, venait de passer rapidement devant eux. Le cavalier seul avait la figure découverte ; c'était Lesueur.

« Votre belle demoiselle, dit-elle d'une voix un peu plus émue à son compagnon, a les cheveux blonds, la taille assez

bien prise, mais un peu fine, le menton grassouillet et à fossette, n'est-il pas vrai ?

— Justement. Mais qui peut vous avoir instruite sur ce point ?

— Jésus ! ajouta la dame en soupirant, et c'est avec cela qu'on se mêle de représenter les vierges Marie !

— Allons, ma mie, ne songez donc pas toujours à votre ancien et honteux métier !

— N'en dites pas de mal, monsieur ! J'étais sage alors. Le métier que j'exerce aujourd'hui est-il donc plus honnête ! »

Et elle reprit :

« N'est-elle pas vêtue d'un surtout de soie pain-bis, avec robe de satin blanc montante et ornements de jais variés ?

— C'est possible.

— Eh bien ! tenez, monsieur, la voilà là-bas. En attendant l'arrivée du roi, elle se fait faire l'amour par ce beau et jeune garçon. »

Ce fut une nouvelle secousse pour le malheureux valet de chambre du roi. Louise, ignorant l'emploi glorieux auquel on la réservait, pouvait, à l'insu même de sa tante, se laisser aller à partager la passion de quelque obscur gentilhomme; passion dont certes, devant son maître, la Chenaye eût porté la responsabilité. Aussi résolut-il, quoi qu'il dût arriver, de ne point perdre le couple de vue, pour remplir du moins jusqu'à la fin sa mission de bon et fidèle serviteur de Sa Majesté.

Entraînant la Polonaise, il se met en chasse après eux, épiant leurs mouvements et leurs paroles, mais ne surprenant que des mots sans suite et des gestes douteux. Ce qu'il voit, ce qu'il entend, suffit néanmoins pour l'affermir dans cette croyance, que l'amour est en jeu dans le colloque des jeunes gens, et il ne se trompe guère ! Si Lesueur n'a pas encore obtenu un aveu complet, du moins il a pu se déclarer ouvertement, décharger son cœur, et peindre sa passion,

non plus par signes et par gestes, mais avec d'énergiques paroles qui lui partaient de l'âme. On n'a pas répondu dans le même langage, sans doute ; mais un bras couvert de gaze, presque nu, frémissait enlacé au sien ; mais des yeux humides brillaient à travers le masque de soie; mais une poitrine blanche et vierge se soulevait en répondant aux battements de son cœur, et les veines d'un cou satiné se gonflaient d'amour au souffle de sa bouche !

Presque effrayée à la vue de sa tante et de la Chenaye, qui s'étaient rejoints, quand Louise s'éloigna rapidement de l'artiste, que pouvait désirer encore celui-ci?

Bientôt, à l'autre extrémité de la salle, derrière l'estrade où se tenaient les violons de la ville, il s'entendit appeler par son nom et s'arrêta. Une femme masquée, sans quitter sa place, qui la dérobait aux regards, l'invitait du doigt à venir à elle.

« Monsieur Lesueur, lui dit cette femme, vous semblez m'obéir avec peine, et c'est mal à un cavalier qui fait montre de ma livrée; car ce ruban bleu que vous portez en aiguillette, c'est moi qui vous en ai gratifié.

— Quoi! madame, répondit l'artiste en lui témoignant aussitôt l'intérêt le plus vif, c'est à vous que je dois d'avoir été admis à cette fête! Ah! par grâce, qui êtes-vous ?

— Qui je suis, monsieur? c'est un secret pour tout le monde ici, ce soir ; le seul qui soit dans la confidence me croit déjà partie; et, si je suis restée et si je me cache, c'est pour vous ! »

Lesueur fit un mouvement.

« Oh! ne craignez rien, poursuivit-elle : lorsque je vous jetai mon bouquet et le billet tout ensemble, c'était pour vous revoir là, de mes deux yeux, tout à l'aise; mais, Jésus! je savais déjà que vous en aimiez une autre.

— Une autre! répéta Lesueur interdit en la regardant avec plus d'attention.

— Oui, et c'est de cette autre que je veux vous parler, par bonne amitié pour vous, non pour elle, bon Dieu! Mais c'est qu'il fait dur à l'aimer, et un grand danger vous menace! »

Elle lui expliqua alors, tant bien que mal, sans nommer les personnages toutefois, que la belle demoiselle ne saurait être sa femme; qu'elle avait une tante fière et intéressée, qui n'y consentirait jamais; que sa destinée était fixée déjà, sans que l'on eût pour cela consulté le bon plaisir de la jeune fille. Et quand elle vit que Lesueur l'écoutait, mais sans paraître découragé, elle lui parla d'un rival redoutable, contre lequel il ne pourrait même tirer l'épée, et à la satisfaction duquel bien des gens concourraient. Elle finit enfin en le suppliant de ne point s'engager dans une lutte qui devait nécessairement causer sa perte.

Lesueur cherchait à se rappeler cette voix, dont les accents, bien que déguisés, ne lui étaient pas inconnus; aussi pressait-il de nouveau sa dame mystérieuse, la conjurait-il à mains jointes de lui dire son nom ou de lui montrer sa figure. Peut-être allait-elle céder sur l'un ou l'autre point, lorsque, tout à coup, la Chenaye se trouva devant eux.

Irrité déjà de ses autres disgrâces de la soirée, avisant à l'épaule de Lesueur un ruban que lui-même avait donné, furieux de voir ce jeune muguet sonnant un double *hallali*, chasser à la fois, et d'une même ardeur, sur les amours du roi et sur les siens, il en oublia sa prudence habituelle, et parla si haut, gesticula si fort, que ses bons amis de cour s'amassèrent de nouveau autour de lui, pour rire à ses dépens, si faire se pouvait.

En ce moment, la voix d'un huissier retentit dans toute la salle :

Le roi vient d'arriver! bas les masques!

Comme par un coup de baguette, tous les masques

tombent, et les hommes applaudissent joyeusement au surcroît de jolis visages que les dames viennent de leur découvrir.

Une seule ne s'est point encore conformée à l'ordonnance de l'huissier. La Chenaye, pâle, tremblant, hors de lui, essaye de l'entraîner vers la porte; mais les spectateurs s'y opposent tumultueusement, avec des cris et des rires, prétendant faire observer dans sa rigueur la règle d'étiquette royale.

Au milieu de ces débats animés, le masque de la Polonaise fut enlevé.

C'était *Jeanne la Brabançonne*.

Lesueur en devint blême de surprise.

« Jeanne la Brabançonne ! s'écrient plusieurs jeunes seigneurs qui l'avaient autrefois lutinée dans les ateliers honorés de leur protection.

— Une courtisane ! » répéta une voix plus forte, celle de Jacques Sirois.

Et le bruit qu'une courtisane s'est introduite au milieu de la fête se répand parmi la noble assemblée et la soulève tout entière d'indignation. Le premier valet de chambre de Sa Majesté, la figure couverte de ses deux mains, s'enfuit.

La pauvre Jeanne le suivit, en faisant sur son passage de profondes révérences à tout le monde.

XII

L'HOTEL DE VILLE

LE BALLET

Quand le tumulte se fut un peu apaisé, les dames regagnèrent leurs siéges sur les gradins, et s'y alignèrent de leur mieux. Puis arrivèrent les vingt-quatre violons du roi, pour remplacer ceux de la ville.

Pendant ce temps, le prévôt des marchands, conseiller d'État et lieutenant civil, vêtu de sa robe de satin mi-partie; le greffier et les échevins, habillés de même de leurs robes de drap mi-parties, et précédés par les dix sergents de la ville, chacun armés de deux flambeaux blancs, allumés, étaient allés au-devant de Leurs Majestés, qui atteignaient déjà les montées. Lorsqu'elles arrivèrent au premier palier, le sieur prévôt des marchands leur adressa un petit discours, en forme de remercîment sur leur bienvenue. Louis XIII lui ayant répondu comme il convenait, les portes de la salle s'ouvrirent à deux battants; les violons exécutèrent une marche, les tambours des gardes et ceux des Suisses battirent en dehors; et le roi, tenant par la main la reine Anne d'Autriche, entra au milieu d'un *vivât* étourdissant.

C'est ainsi qu'il fit le tour de la vaste pièce, saluant les dames, et donnant des signes de contentement, plus qu'il n'avait coutume d'en donner. Sa figure était moins assombrie que d'ordinaire; il y avait dans sa démarche, dans son

air, quelque chose de plus vif, de plus en rapport avec son âge; ses cheveux longs et bouclés, ses moustaches noires, légèrement relevées aux extrémités, une royale, large d'abord et qui allait en s'amoindrissant, ajoutaient de l'animation à sa physionomie. On aurait pu croire que son état maladif habituel venait de disparaître à l'approche du plaisir qu'il se promettait dans cette nuit. Il portait même un costume plus jeune. Un léger manteau court espagnol, de velours incarnat, brodé d'or, lui couvrait l'épaule; sur son pourpoint bleu clair, aussi rayé d'or, aux manches ouvertes, crevées de satin blanc, se croisaient en sautoir un baudrier couvert de pierreries, et le grand cordon du Saint-Esprit, auquel pendait une croix de diamants dont la plaque se répétait sur le manteau. Une riche collerette, et sur son chapeau trois longues plumes, aux couleurs des rois de France, bleu, blanc et rouge, complétaient l'ajustement [1].

Louise pouvait à peine le reconnaître, elle qui ne l'avait presque jamais vu que triste, morose, et en simple habit de chasse ou de ville. Madame de Saint-Cernin le déclarait beau dans toute l'acception du mot, le premier roi de la chrétienté, et l'homme le plus agréable de tout son royaume. La jeune fille aurait-elle dit autrement qu'elle, parlant à sa tante, et de son bienfaiteur?

Après s'être suffisamment montré dans sa belle prestance et joyeuse humeur, Louis XIII invita chacun, par l'organe de l'huissier, à reprendre ses jeux et à remettre

[1] Le colonel général, à cause de sa charge, met derrière l'écu de ses armes quatre ou six drapeaux des couleurs du roi, qui sont blanc, incarnat et bleu. (*État de la France,* 1702, t. III, p. 401.) Le bleu était la couleur de nos rois. On demandera sans doute pourquoi il y a aussi du blanc et du rouge dans la livrée royale : parce que le blanc était la couleur générale de la nation; à l'égard du rouge, parce que nos rois, lorsqu'ils tenaient cour plénière, étaient vêtus d'une grande soutane rouge, sous un long manteau bleu, semé de fleurs de lis d'or. (*Essais historiques sur Paris,* par Saint-Foix, t. II, p. 195.)

son masque. Lui-même se rendit bientôt, toujours escorté du prévôt et des échevins, dans la chambre qui lui était préparée, pour s'y revêtir d'un déguisement : il devait, ainsi que les plus hauts seigneurs de sa suite, jouer un rôle dans le ballet. Il se livrait autrefois d'habitude, et avec succès, à ce délassement, négligé par lui depuis peu d'années; mais le désir de plaire agissait en ce moment sur lui comme sur les autres hommes, et le noble amoureux de la pensionnaire avait la vanité de ne pas vouloir compter uniquement sur sa puissance et sur son titre de roi!

Le reste s'ensuivit selon l'usage. Le roi prêt, le grand rideau fermant l'extrémité de la salle se leva, et l'on vit une autre salle, machinée, décorée, illuminée, qui devint le théâtre, dont les gradins et le plain-pied se constituèrent aussitôt parterre, loges et galeries.

Au bruit des violons, le ballet commença; ballet à peu près semblable à tous ceux de l'époque, éternelles allégories par sauts et par bonds, dont il n'était pas toujours facile de bien saisir le sens.

Cette fois, il s'agissait de la naissance du Dauphin et de l'heureuse délivrance de la reine. Des groupes se présentaient d'abord, formant une entrée: ils priaient Dieu d'accorder au roi un héritier qui assurât le repos de la France, et ils dansaient.

Dieu semblait vouloir exaucer leurs prières : la grossesse de la reine avait été déclarée. Les acteurs d'un autre groupe, dans une seconde entrée, exprimaient toutes les phases de l'espoir et de la crainte, et ils dansaient.

La reine était en mal d'enfant; le peuple entier partageait ses souffrances. C'étaient de nouvelles prières, mêlées de soupirs et de gémissements, et ils dansaient encore.

Enfin, au bruit du canon et des cloches sonnantes, l'heureuse venue du Dauphin est proclamée. Pour le coup,

c'est danses sur danses! De toutes les parties du royaume, des députations de nobles et de villageois accourent, et déposent au pied du trône leurs hommages entremêlés de pironettes, de passes et de voltes!

Les diverses provinces y étaient représentées, non-seulement par leurs danses, mais aussi par leurs costumes pittoresques et leurs instruments de musique particuliers.

Le Poitou avec ses musettes et ses gracieux *menuets*, à mesures ternaires, dont les figures se dessinent sur le parquet dans la forme d'un Z; la Guyenne, avec ses tambours de basque et ses *pavanes* si nobles, qui se sentent encore du voisinage de l'Espagne, et dont les mouvements imitent ceux du paon; l'Orléanais, avec ses flûtes et sa *gaillarde*, où le danseur et la danseuse semblent courir et voler en tournoyant; l'Auvergne, avec ses vielles et ses *bourrées* lentes et lourdes; la Provence, avec ses timbales et ses *rondes* vives et emportées; puis la Champagne et la Bourgogne, au son des violes et des hautbois, sautant gravement la *pagèse* et la *carole;* puis encore la Picardie, sans autres instruments que les mains et les pieds, exécutant, à grand tapage, le *branle des lavandières*, où l'on entend si bien le bruit redoublé des battoirs, et le *branle des sabots*, qui assourdit les spectateurs et les enveloppe d'un nuage de poussière : tout cela parut et vint successivement devant l'assemblée faire assaut de grâces et de gentillesses.

Enfin Paris eut son tour. Le roi, pour faire honneur à sa bonne ville, avait pris un rôle dans cette dernière entrée, et s'y montra masqué, sous les vêtements d'un franc bourgeois; mais nul n'ignorait que ce fût lui. En voyant ce monarque, que Richelieu avait fait si grand aux yeux de ses contemporains, prendre part, comme autrefois, aux divertissements de ses sujets, et y concourir de sa personne, tout le monde tressaillit d'aise dans la salle. Lesueur lui-même en oublia un instant sa Louise. Qu'il était

loin de se douter de ce qui se passait en ce moment dans l'âme du fils de Henri IV!

Le *franc bourgeois* exécutait alors une *courante à six*, en compagnie des ducs de Longueville et d'Elbeuf, et de trois dames de la ville, désignées à l'avance. Dans cette danse, toute de pantomime, et qui devait exprimer les combats de l'amour, les danseuses évitaient d'abord l'approche de leurs galants, qui les poursuivaient, les arrêtaient, les rassuraient, et tous ensemble, formant un seul groupe, célébraient leur joie et leur bonheur par des évolutions d une chorégraphie passionnée.

Après avoir essayé d'une passe assez gracieuse, dont il ne s'était pas mal tiré, le roi, désirant de connaître l'effet qu'en avait pu ressentir Louise, tourna les yeux de son côté, et il la vit le front baissé, rêveuse, et ne paraissant même pas s'occuper du ballet. Le vif déplaisir qu'il en ressentit lui ôta d'emblée sa belle humeur, et paralysa tout à coup cet accès de juvénilité qui fortuitement l'avait saisi ce jour-là.

Quoi! pour plaire à une jeune fille obscure, lui, le roi de France, il impose silence à ses douleurs physiques, il renonce à sa gravité habituelle, il se fait jeune, dispos, danseur, afin d'atténuer à ses yeux la disproportion de leurs âges, de leurs goûts, de leur rang; et, en retour de ses efforts, il n'a pu même obtenir d'elle un regard!

Honteux de sa faiblesse, honteux de son amour, et revenu à son caractère de timidité, il se reprocha de s'être ainsi offert en spectacle devant son peuple, surtout devant la reine, si rarement témoin de ses joies. Ces idées le glacèrent, et, la *courante* terminée, lorsqu'il ôta son masque à la vue de tous, au lieu de cette expression de bonheur qu'on s'attendait à retrouver en lui, on aperçut une figure rembrunie, maladive, qu'un instant de plaisir avait plutôt flétrie que ranimée.

Il n'était pas le seul que de tristes pensées tourmentaient.

Tandis que Lesueur regardait le roi, et que le roi regardait Louise, Louise regardait Lesueur, placé devant elle au côté opposé de la salle. Il y eut alors comme un triangle de regards jeté entre nos trois personnages, pour les rattacher l'un à l'autre.

Louise, non plus que le roi, n'était bercée d'idées riantes. On venait de dégrader Lesueur du rang qu'il occupait dans son âme!

Elle l'avait longtemps observé, quand, debout près de l'estrade des musiciens, il causait avec la Polonaise, et semblait lui répéter ces paroles brûlantes dont auparavant il l'enivrait elle-même; et cette femme, c'était une courtisane, frauduleusement introduite dans la réunion! En pouvait-elle douter? Tout le monde le disait, et la baronne de Saint-Cernin le lui avait affirmé, non sans largement broder l'histoire à sa guise.

Le ballet avait duré trois heures.

On devait, pour la clôture, voir s'ébattre, à figure découverte, le roi avec madame la première présidente, la reine avec le prévôt des marchands, et ainsi de suite, les sieurs échevins avec comtesses et duchesses, et comtes et ducs avec les femmes ou filles des sieurs échevins. Mais le roi voulut en être dispensé, alléguant sa fatigue.

A un signal donné, on passa dans une autre salle, située du côté de l'église Saint-Jean, et où se trouvait somptueusement étalée la collation servie en belle vaisselle de fine faïence, destinée à être brisée après par les convives, selon l'usage.

Sans s'asseoir, Louis XII *porta une brinde*[1] *à toute la ville*, et quitta la table, où les dames lui succédèrent aussitôt,

[1] Un toast.

poussées par la faim à ne plus guère songer aux rangs et à l'étiquette. Il était quatre heures du matin.

Dans cette grande excitation cependant, elles n'oublièrent point leurs cavaliers, debout derrière leurs siéges, et non moins affamés qu'elles. Les pièces de volaille et de gibier, les poissons et le rôti, furent dépecés, déchirés, distribués en un clin d'œil; les oranges et les craquelins, les crèmes, les conserves, les merveilles frites, jusqu'aux dragées dorées, tout disparut comme par magie. On se les passait, on se les prenait, on se les jetait à la tête; c'était un tumulte de rires et d'éclats de voix à ne plus s'entendre, un pillage à ne pas s'y reconnaître.

Mettant à profit la confusion de l'assemblée, Lesueur avait tenté de se rapprocher de Louise, et il y était parvenu. Une fois là, pressé, cerné par les convives placés derrière lui, il pense que sa démarche est imprudente et peut le compromettre auprès de la baronne. Étroitement entouré comme il l'est, prévoyant autant d'obstacles pour abandonner sa position qu'il en a surmonté pour la conquérir, il reste perplexe et ahuri, comme un renard pris au piége. Mais le masque de mademoiselle de la Porte, légèrement attaché au dossier de sa chaise, frappe les regards de l'artiste. Une idée le saisit! idée de bonheur et de volupté!... il dénoue ce masque bienheureux, il le prend, il le vole! le cache sous son pourpoint, fend la presse, traverse rapidement toutes les salles, dont on renouvelait les flambeaux qui jusqu'au jour devaient éclairer de nouveaux plaisirs. Que lui importe? il ne demande plus rien à la fête!

Il sort, il franchit la Grève, les quais, les ponts, tout bordés de falots et de lanternes de papier, allumés par les soins des quarteniers de la ville. Sans savoir quel chemin il a suivi, il rentre chez lui et s'y enferme, seul avec son trésor! Il le tient, il le contemple, il l'interroge; si un soupir s'est échappé de la poitrine de Louise, ce masque l'a reçu; si au bal, tandis qu'elle se courbait palpitante sous

sa parole de flamme, une larme d'amour est tombée de sa paupière, elle y est! Il en suit la trace, il la trouve; la voilà! Ah! n'est-ce point, pour un amant qui a la poésie au cœur, la conquête la plus désirable, un masque! Le front de Louise s'y est appuyé! il y a laissé sa douce empreinte! Sa bouche était emprisonnée là, ses lèvres ont mille fois baisé cette étoffe soyeuse!

Et Lesueur, de ses deux mains tremblantes, tient ce masque précieux, et, premièrement, il en baise les bords, mêlant encore du respect à l'élan de ses transports; puis enfin, s'enhardissant, il y plonge sa figure, et ses lèvres vont chercher la place où celles de Louise ont posé.

Non! il ne doute plus de l'avenir maintenant! Il aime, il est aimé; son amour est trop fort pour ne pas défier sûrement toutes les puissances malfaisantes de la terre. Louise, orpheline, ne dépend-elle pas avant tout de Dieu et d'elle-même? S'il faut un éclat pour forcer la volonté de sa famille, eh bien, un éclat aura lieu! Marillac le conseillera, le secondera. Qui donc alors pourrait mettre obstacle à son bonheur? Louise sera sa femme! Il le jure par elle!

C'est dans ces pensées si douces qu'il s'endormit comme le jour allait venir.

XIII

LA SENTENCE

Pour obéir aux clauses de son engagement secret, le chevalier, le lendemain même du jour où son ami avait reçu ses confidences, se présenta devant le roi et le cardinal, au milieu d'une foule nombreuse, dans la grande galerie du Louvre. Ainsi qu'il l'avait prévu, aucun d'eux ne sembla se douter de sa présence, bien qu'il eût pris soin de se montrer à plein visage. Cette indifférence ne le chagrina nullement, et, dès que Louis XIII et son ministre passèrent dans les appartements, où les grandes entrées seules avaient droit de les suivre, lui se contenta de grossir le cortége jusqu'à la salle des Suisses; après quoi, se tenant quitte de sa corvée, il redescendit lestement vers les cours, et, la tête dégagée d'ennuis, se reprit à faire de beaux projets pour bien employer ses journées, les nuits y comprises.

Il allait franchir la porte principale, et atteignait le petit pont donnant sur le quai, quand il se sentit frapper légèrement sur l'épaule. Il se retourna. C'était le sieur de la Houdinière, capitaine des gardes de Son Éminence. Marillac se troubla en le reconnaissant.

« Le cardinal-duc vous attendra jeudi prochain dans sa maison de Ruel, lui dit la Houdinière. N'y manquez pas, et venez de bon matin.

— Ainsi soit-il, » répondit Marillac.

Le premier jeudi du mois de janvier, en costume de guerre, et suivi de son page, il chevauchait sur la route de

Ruel, entre Nanterre et Saint-Germain, songeant tristement que son oncle le maréchal avait parcouru le chemin qu'il tenait alors, pour aller se faire emprisonner et juger dans la maison même de son ennemi, et qu'il n'en était sorti que pour marcher au supplice. Et lui, plus coupable mille fois, selon les lois de l'État, il s'y rendait à son tour!

En entrant dans le bourg, qu'il trouva grandement changé, et dont la rue principale se garnissait de maisons d'assez bonne apparence, pour se distraire et ne pas s'affaiblir le cœur, il se mit à interroger, sur ces constructions nouvelles, des paysans qui, par corvée, réparaient la route, sous la direction d'un huissier du roi.

« Bonhomme, dit-il à l'un d'eux, qui est le propriétaire de cet enclos?

— M. de Laffemas, l'intendant de Champagne, pour vous servir, mon maître. »

Marillac fit un mouvement.

« Et de celui-ci?

— M. de Moricq. »

Et tel conseiller, et tel autre, ainsi de suite; et il lui nommait toutes ces âmes vénales qui avaient prononcé la mort du maréchal.

« Vous voyez que nous ne chômons point de juges ici, mon capitaine, » dit le paysan.

Le chevalier arriva enfin devant ce château, ancienne demeure seigneuriale des abbés de Saint-Denis. A l'extérieur, l'aspect en était sombre et sévère, et peu capable de rassurer quiconque s'y rendait ainsi par ordre, avec la conscience lourde.

Marillac mit pied à terre, et, se tournant vers son page :

« *Monseigneur*, lui dit-il, tu vas m'attendre ici, une heure... deux heures... jusqu'au soir, s'il le faut. La nuit s'approchant, comme il n'est pas juste que tu t'exposes par les chemins à la discrétion des filous, tu rentreras bien vite à Paris.

— Sans vous? dit le jeune homme étonné.

— Sans moi, lui répondit son maître; et tu instruiras simplement mes amis du lieu où tu m'as laissé.

Le pauvre enfant le regardait avec inquiétude et malaise.

« Un instant! dit Marillac, revenant vers lui après avoir fait un mouvement pour s'éloigner. Si mon absence dure quelque temps, je charge Montglat et le comte de Maure, mon beau-frère, de fournir à ta subsistance et à ton habillement. Si elle se prolonge... trop, tu iras de ma part trouver monseigneur Gaston d'Orléans : en récompense de mon dévouement à sa personne, je le prie d'avoir soin de toi. Je ne lui demande rien de plus, et j'aime à penser qu'il ne me trouvera pas exigeant. Puisses-tu, à son service, mieux réussir que moi! »

Deux grosses larmes roulaient dans les yeux du page.

« Allons, *monseigneur*, reprit Marillac plus gaiement, la tristesse porte malheur. Redresse-toi, et reprends ton enjouement et ta pétulance ordinaires. Vive Dieu! je veux te voir encore sourire avant que de nous quitter. Allons, je le veux! »

L'enfant essaya de sourire, et, dans l'effort qu'il fit, les deux grosses larmes, débordant des paupières, lui coulèrent le long des joues.

« Tu n'es pas raisonnable, garçon; mais, mordieu! j'oubliais l'essentiel et le plus pressé. Tu n'as pas déjeuné, et tu ne peux rester le sac vide en m'attendant. Va au prochain *gîte*, et fais-toi servir comme un brave voyageur qui mène deux chevaux à sa suite. Tiens, voici ma bourse pour payer l'écot, vraie bourse de page, où il reste à peine de quoi se divertir de la veille au lendemain. Si le cardinal se charge de mon logement, il lui faudra aussi prendre soin de ma nourriture! »

Le jeune homme tendit la main machinalement; puis il suivit son maître des yeux, et, quand il l'eut vu disparaître sous le large cintre de la grande porte du château,

il passa la bride de ses chevaux sous son bras, s'assit sur un arbre abattu qui se trouvait là, et fondit en pleurs.

L'intérieur du château de Ruel répondait peu à la sombre apparence du dehors. Un parc immense, et récemment tracé dans le goût italien; de beaux mouvements de terrain, coupés par de longues allées serpentantes; des statues, des fontaines, des bassins de marbre, d'où s'élançaient, dans la saison convenable, des jets d'eau qui rafraîchissaient l'air; des grottes, des rochers, des cascades, tout devait concourir en été à faire de la demeure du ministre une habitation merveilleuse, bien au-dessus des résidences royales de ce temps. Le soleil pâle de janvier suffisait même alors pour égayer ce séjour.

A cette vue, Marillac se sentit comme rassuré; et, le cardinal ne paraissant pas disposé à le recevoir sur-le-champ, il put, à travers la fenêtre de la chambre où il se tenait, en jouir à son aise.

Une chose aida encore à le remettre et à lui donner bon espoir. Cinq individus, en habit de ville, entrèrent dans la même chambre et s'y arrêtèrent pour causer. A leur conversation, il comprit qu'ils venaient de quitter le ministre: cependant leurs propos ne roulaient que sur la poésie, le théâtre, les acteurs; sur des rôles à distribuer, des divertissements à imaginer. Le cardinal s'était montré d'une humeur charmante avec eux ce matin; ils avaient même osé soutenir une discussion vive et animée contre lui: ce qu'il avait supporté avec une grande bonté d'âme.

Marillac recueillait attentivement ces paroles, d'un heureux présage pour lui, et se disait que peut-être il s'était alarmé trop vite.

Ces cinq personnages étaient Desmarets de Saint-Sorlin, le sieur de l'Estoile, Colletet, l'abbé de Bois-Robert, bouffon de Son Éminence, et Pierre Corneille, déjà auteur du *Cid*; tous cinq chargés de mettre en vers les plans dramatiques du cardinal, qui voulait régner à l'Académie comme

à la cour, sur les arts comme sur la France, et se persuadait que le temps seul lui manquait pour être le premier poëte de son époque!

Lorsqu'ils se furent éloignés, Marillac conclut de leur présence à Ruel, ce même jour et dans cette même matinée, qu'il ne devait point être question pour lui d'une sentence bien redoutable, Richelieu ne pouvant rédiger en même temps ses plans de comédie et ses arrêts de mort.

Mais, tandis qu'il se raisonnait ainsi, un nuage épais voila le soleil et obscurcit le parc, dont l'aspect tout à l'heure si vivant, changea soudain. Des vapeurs grisâtres et sombres s'étendirent sur la terre, et en effacèrent les bassins de marbre, les grottes élégantes, et jusqu'à la trace des allées. Le brouillard, qui gagnait, avait englouti les merveilles de tout à l'heure sous une mer terne et mouvante, d'où surgissaient seulement quelques troncs d'arbres noircis et dépouillés, pareils à de grands mâts de navires sombrés; et sur les hauteurs, des statues colossales et blanches, éclairées à revers par une dernière lueur blafarde, semblaient de pâles fantômes, contemplant ce spectacle de désolation.

Par cette analogie qui, malgré nous souvent, existe entre les choses du monde extérieur et nos sensations intimes, les idées du patient subirent les mêmes métamorphoses.

Il se ressouvint que dans ce palais de Ruel les fêtes et les supplices avaient parfois marché de front; qu'il y existait un théâtre et une chambre de torture, une chapelle et un tribunal, des salles pour les ballets et des oubliettes! La tête du maître de ce logis pouvait bien être ainsi construite; et sa bonne humeur, au moment qui venait de s'écouler, garantissait-elle de sa sévérité pour le moment qui allait suivre?

Déjà le brouillard s'était dissipé; mais une neige abondante lui avait succédé et couvrait le sol. Bientôt les cra-

quements de cette neige sous des pieds nombreux résonnèrent dans la cour du château, et, de la fenêtre contre laquelle il était alors collé, Marillac vit passer, en grand appareil, un double rang de robes noires, précédées d'une garde d'honneur. Pour surcroît de terreur, il entendit tout à coup, derrière la porte par laquelle il était entré, le pas lent et mesuré d'une sentinelle, comme si l'on eût appréhendé de sa part une tentative de fuite.

Le temps s'écoula; il ne vit point repasser cette troupe sinistre, ni dans la cour, ni, ainsi qu'avait fait la bande des poëtes, par la chambre qu'il occupait, et où sa pensée, de plus en plus inquiète, lui rongeait le cœur. Sans doute ils érigeaient un tribunal pour le juger!

En compagnie de telles idées, les instants sont des heures, les heures sont des siècles. Aussi le chevalier, l'âme fatiguée de la monotonie de ses angoisses, sans autres raisons de craindre ou d'espérer, en revenait-il à des émotions plus tranquilles et plus douces, par ce mouvement de réaction qui est dans l'essence de notre nature. Il s'étonnait même de s'être alarmé si vite, quand la Houdinière, capitaine des gardes cardinalistes, se présenta tout à coup et lui demanda son épée.

Il la lui remit avec résignation, rassemblant en lui-même toute sa force; il s'attendait à comparaître devant ses juges, et ne voulait pas que l'un d'eux se pût vanter de l'avoir vu trembler.

« Vous n'avez point d'autres armes cachées? » lui dit la Houdinière.

Marillac se découvrit la poitrine.

« Que prétend-on faire de moi? » dit-il en relevant noblement la tête?

L'autre ne répondit que par un geste et disparut.

Il venait de lui désigner du doigt une porte qui s'ouvrait.

Marillac y marcha d'un pas ferme, et se trouva, non de-

vant un tribunal assemblé, comme il s'y attendait, mais face à face avec Richelieu !

Cette fois, le cardinal n'a plus cette haute prestance avec laquelle il l'avait accueilli naguère au Petit-Luxembourg. La figure sombre, l'œil vague, le front pâle et plissé, coiffé d'une calotte violette, enveloppé d'une robe de chambre de même couleur, il est étendu sur une chaise longue à la romaine. A peine s'il a daigné faire attention à l'arrivée du nouveau venu. L'air distrait, il parcourt de la main une petite table basse, recouverte d'un tapis de velours rouge et chargée d'un amas de papiers. De l'autre côté de sa chaise, un guéridon, en trépied et à mosaïque, supporte un gobelet de cristal, une bouteille d'eau préparée, et quelques flacons d'élixir.

Marillac s'était d'abord cru seul avec lui; mais en mesurant de l'œil la longueur de ce cabinet, où la lumière ne pénétrait que confuse, il vit, dans une encoignure, à l'extrémité de l'endroit où se tenait le cardinal, luire un casque et une cuirasse. Un homme était là, appuyé des deux bras sur une arquebuse, et arrêtait sur lui son regard fixe et perçant. Il le reconnut bientôt pour le sergent des gardes, qui avait fait prisonnier le duc Henri de Montmorency dans son dernier combat. C'était encore Jacques Sirois.

Ce souvenir faillit anéantir sa fermeté.

« Approchez, monsieur de Marillac, lui dit enfin Richelieu.

— Me voici, monseigneur. »

Et le chevalier avança de quelques pas vers le ministre qui, après l'avoir cruellement examiné, se remit à fureter parmi ses paperasses.

« Va-t-il donc me lire mon arrêt lui-même? se disait Marillac; et cet homme qui se tient dans l'ombre, derrière moi, est-il là pour l'exécuter? »

Un bruit de hallebardes se fit entendre dans la pièce voisine.

Il régna ensuite, pendant quelques instants, entre les trois acteurs de cette scène, un profond silence, interrompu seulement par le petillement triste et monotone de la neige, mêlée de grêle, frappant contre les vitres; et, de quelque côté qu'il se retournât pour interroger la physionomie de ses compagnons, le malheureux torturé n'y voyait que rigueur et menace.

Il eut grand'peine à garder sa bonne contenance.

Enfin, le cardinal sembla avoir trouvé les papiers qu'il cherchait. Roulant un grand cahier entre ses mains, il en parcourut rapidement quelques pages, et reprenant :

« Qu'avez-vous fait, monsieur, des mois, des années, que je vous ai laissés pour vous donner le temps du repentir?

— Ma foi, monseigneur, dit Marillac en baissant la tête, d'un air moitié contrit, moitié étonné, j'ignorais entièrement à quel emploi vous destiniez mes instants.

— Vous avez joué, monsieur; malgré les ordonnances, vous avez fréquenté les brelans, au milieu de tout ce que Paris renferme de *fendeurs*, d'escrocs et de spadassins!

— J'avoue, monseigneur, qu'il se pourrait bien faire que tous mes compagnons ne fussent pas d'une probité avérée : car, quoique j'ose me vanter de connaître à fond tous les jeux.... »

Il s'arrêta confus.

« Continuez, dit l'interrogateur.

— Je voulais faire entendre, balbutia Marillac, que... j'ai plus perdu que gagné.

— Je le sais. Ainsi vous avez ajouté un scandale à un autre : vos dettes contractées sont énormes! Vous devez six mille pistoles à Jacomény! »

Le chevalier resta confondu de le voir si bien instruit de ses affaires.

« Est-ce tout? poursuivit le cardinal en élevant la voix. Non! ce n'était pas assez du jeu et du vol!... »

A ce mot, Marillac se redressa de toute sa hauteur.

« Du vol! s'écria-t-il, l'œil ardent et les lèvres tremblantes.

— Baissez le ton, » lui dit le cardinal en fronçant le sourcil.

Jacques Sirois fit résonner son arquebuse.

« Oui, du vol, reprit Richelieu. Comment appeler autrement une dette faite lorsqu'on a vendu et dissipé son patrimoine, et qu'aucun espoir ne reste de s'acquitter envers son créancier?

— Mais je jouais, je pouvais gagner, murmura le chevalier.

— Ce n'était point assez : il fallait que la débauche fût de la partie! Vous avez publiquement fréquenté des femmes de mauvaises mœurs, hanté les tavernes, et vous avez souffert qu'un fils de France marchât avec vous dans cette route de honte et de perdition! Ne vous en défendez point, chevalier de Marillac; malgré l'expérience du passé, vous avez encore renoué vos anciennes relations avec Monsieur.

— Pour troubler le repos de quelques bourgeois de Paris, c'est possible, dit Marillac; mais non plus celui de l'État, monseigneur. »

Le ministre continuait de feuilleter toujours les papiers qu'il tenait à la main. Il y eut de nouveau un moment de silence, pendant lequel sa figure devint de plus en plus sévère et sombre. Puis, comme s'il s'apprêtait à porter la sentence :

« Vous n'avez point exécuté les conditions que je vous avais imposées, monsieur : vous deviez mourir devant Corbie.

— J'ai fait tout ce qu'il fallait pour cela, répondit vivement le chevalier, qui se crut perdu sans ressource. Je jure par le Christ que jamais je n'ai pris autant de soin pour ménager ma vie que j'en ai mis alors à l'exposer. Ce sergent que voilà, et qui doit me reconnaître comme je le recon-

nais, peut attester qu'il m'a vu au milieu de la mêlée, et que j'y combattais en furieux, sans cuirasse, la poitrine découverte, et la tête nue ! Il était en même temps que moi devant Corbie ; nous avons agi sous les yeux l'un de l'autre. J'invoque ici son témoignage : qu'il parle ! »

Et il se retourna vers Jacques Sirois.

Celui-ci resta impassible et ne répondit point.

« Il se trouvait aussi, comme vous, à Castelnaudary, dit Richelieu, mais non dans les mêmes rangs ! Écoutez-moi, monsieur ; il faut en finir. Voici ce que nous ordonnons. »

Une légère irritation de gorge semblait l'avoir pris en prononçant ces derniers mots ; il mélangea de son eau préparée avec quelques gouttes d'élixir, vida lentement le gobelet, et resta quelque temps encore dans une attitude silencieuse et méditative, comme pour se remettre.

Quelle devait être la situation du prévenu pendant ce terrible repos ! Marillac faisait cas de l'existence, dont il avait su largement user, de même qu'il aimait l'argent par-dessus tout : car il n'appréciait guère que les jouissances qui s'achètent. Brave jusqu'à la témérité, il eût pourtant, sur un coup de dés, joué sa vie, année par année, comme s'il eût été riche, sa fortune, pistole par pistole ; ou le tout ensemble, d'un seul coup, au choix de son adversaire, sans pour cela se départir de son insouciance apparente et de sa légèreté habituelle ; mais mourir à huis clos, entre quatre murailles, sous les verrous, dans les tortures peut-être ! et il lui semblait lire tout cela sur le front pâle de son juge ! mourir sans spectateurs, sans un regard ami qui l'encourage et l'applaudisse, sans pouvoir publiquement cracher l'injure et le sarcasme au front de ses oppresseurs ! oh ! c'était là l'idée devant laquelle il se trouvait sans force !

« S'il veut ma mort, se disait-il à lui-même, que ne charge-t-il encore l'ennemi de ce soin ? Je puis aller sur le

Rhin rejoindre le duc de Saxe-Weimar, ou, dans le Midi, Gassion et M. de Turenne. Mais non, il a perdu toute confiance en moi, depuis que les lances espagnoles m'ont épargné à Corbie ; il croit que, par magie, je suis invulnérable devant le fer d'un soldat, et qu'il faut, comme à mon oncle, un de ses bouchers pour m'abattre ! »

Lorsqu'il lui eut donné le loisir de s'étendre de son long et de bien se retourner sur son lit d'angoisse, le cardinal quitta à moitié sa chaise, et s'accoudant sur sa petite table, en rapprochant sa tête de celle du chevalier, qu'il paraissait vouloir fasciner du regard :

« Il faut changer de vie et payer vos dettes ! » lui dit-il d'un ton vif et presque familier.

Marillac crut n'avoir pas compris.

« Oui, monsieur ; un homme de votre nom, et qui, comme vous, a devant lui large carrière... peut-être, ne doit point choisir pour compagnons des gens de tripot, et vivre aux dépens d'un Jacomény ! Il faut rompre avec les uns et payer l'autre !

— Se raille-t-il de moi ? se disait Marillac au milieu d'un vague d'idées qu'il ne pouvait définir, et presque dans la situation de ce chevalier de Jars à qui Louis XIII avait envoyé sa grâce lorsqu'il avait déjà la tête sur le billot.

— Vous m'avez entendu ?

— Oui, monseigneur ; mais... pour payer, il faut... que j'emprunte !

— Singulière façon d'acquitter ses dettes ! dit Richelieu, en portant son mouchoir à sa bouche, pour qu'il ne le vit pas sourire.

— Tout ce que je possède satisferait à peine le dernier de mes créanciers, dont Jacomény n'est que le chef.

— Miséricorde ! vous avez donc mené un train de prince, monsieur ?

— J'avais de rudes soucis, et Votre Éminence en con-

nait la cause. Il fallait bien un peu me distraire pour ne point trop songer à ma fin, qui pouvait être prochaine.

— Eh bien, nous vous délivrerons de ces craintes qui vous mettent en si grosse dépense. Nous vous faisons la vie sauve, chevalier. Mais ce n'est pas le tout de vivre ; c'est à vous débarrasser de vos dettes que nous voulons arriver.

— Vive Dieu ! et gloire au grand cardinal ! » s'écria Marillac, sortant tout à fait de cette torpeur qui l'avait d'abord comme pétrifié ; et, relevant sa belle figure, sur laquelle revint aussitôt l'air de la franchise et de l'enjouement : « Que puis-je faire, monseigneur, pour vous témoigner ma gratitude ? ajouta-t-il. Ah ! c'est maintenant qu'avec joie je mourrais sur un ordre de vous ! »

La souvenance de ses oncles lui revenait peu en ce moment.

Il croyait s'éveiller dans un monde nouveau. Un avenir à lui ! plus de créanciers, de juifs, de ces sangsues qui aspiraient son or par toutes les mailles de sa bourse ! et l'épée de Damoclès rentrée au fourreau !

« Avez-vous parfois songé au mariage ? lui dit tout à coup Richelieu.

— Jamais, monseigneur.

— Eh bien, j'y ai songé pour vous.

— Pour moi ? c'est trop de bonté !... »

Les traits de Marillac reprirent soudain un air de gravité. Le mariage ne lui avait point jusqu'alors semblé chose indispensable, ni même nécessaire. Aussi ajouta-t-il avec une sorte d'embarras :

« Mais... je suis chevalier, monseigneur.

— Qu'importe ? vous n'avez point fait de vœux. »

Et il poursuivit d'un ton plus expansif :

« Chevalier de Marillac, je vous sais discret, et vous êtes brave, deux qualités que j'estime, et qui me font désirer de vous attacher particulièrement à ma personne. Cet

homme que voilà m'a rendu bon compte de vous. (Il désignait Jacques Sirois, toujours posté dans son encoignure, mais cette fois les bras croisés, et son arquebuse au repos, près de lui.) Il vous a vu dans l'action, au camp devant Corbie, comme vous l'avez remarqué vous-même, et, depuis ce temps, ma faveur vous est acquise. »

Marillac se retourna vers Sirois et le remercia du geste. Celui-ci ne bougea point.

« Je vous en donne aujourd'hui un haut témoignage, reprit Son Éminence, car celle que je vous destine est de ma parenté. »

Marillac frémit involontairement en songeant à Puylaurens, marié à mademoiselle de Pont-Château, et mourant peu de mois après à Vincennes. Mais le courage lui revint bientôt en entendant ces dernières paroles, que Richelieu articula lentement :

« Votre femme acquittera votre arriéré, vous donnera un rang à la cour, un état de maison. Acceptez-vous?

— Comme j'accepterais une place en paradis, si mon bon ange venait me l'offrir! dit le chevalier, pénétré d'enthousiasme, non à l'idée du mariage, mais de l'opulence qu'il allait lui procurer.

— Il y aura bien quelques conditions, comme clauses secrètes du contrat, peut-être ; ce n'est point moi qui vous les imposerai. Vous les saurez plus tard, et vous les consentez d'avance?

— Oui, monseigneur ; cependant ne puis-je aujourd'hui du moins connaître le nom de celle que Votre Éminence me destine?

— Quand le temps sera venu. Pour aujourd'hui, restons-en là. Vous pouvez vous retirer, dit le cardinal en se levant; mais rappelez-vous bien, ajouta-t-il de la voix qu'il prenait dans les occasions solennelles, qu'un mot répété de ce qui s'est dit entre vous et moi vous perdrait, monsieur ! »

Dans le mouvement qu'il fit pour le congédier, le cahier qu'avait semblé si scrupuleusement consulter le ministre durant son terrible interrogatoire tomba à terre ; Marillac s'empressa de le ramasser pour le lui remettre, et lût avec surprise sur la couverture : ACTE TROISIÈME DE LA TRAGI-COMÉDIE DE MIRAME.

XIV

PRÉLIMINAIRES DE MARIAGE

« Quelles sont ces conditions, et qui me veut-il faire épouser de sa parenté ? se disait Marillac en sortant du palais de Ruel. Ce ne peut être la veuve de Puylaurens, aujourd'hui comtesse d'Harcourt ; mademoiselle de Brézé est fiancée au duc d'Enghien ; quoique libre encore, madame de Combalet, sa nièce favorite, est destinée à une couche plus somptueuse et plus armoriée que la mienne ! Dans toute sa triple race des Duplessis, des Pont-Courlay et des Pont-Château, quelle noble demoiselle me sera dévolue ? Sans doute un petit monstre disgracié de la nature ; une vieille fille qui monte en graine, ou quelque pécheresse, Ariane abandonnée, qu'on met en mariage au lieu de la mettre en religion. En tout cas, il me donne la vie en cadeau de noces ; elle m'apportera la fortune en dédommagement de sa laideur ou de sa faute ; et, ce fût-il le diable, pourvu qu'il se fasse les griffes et qu'on l'admette en cour, j'épouserai ! Mordieu ! monsieur le cardinal, vous m'avez fait une belle peur, et bien inutile, je vous le certifie. Vous auriez eu mon consentement à moins de frais ! »

En dehors du château de Ruel, il retrouva son page à la même place après trois mortelles heures, couvert de neige et de boue, gelé, engourdi par le froid, et pleurant encore. A la vue de son maître, *monseigneur* poussa un cri, secoua sa neige, se précipita à sa rencontre, et lui baisa les mains. Marillac le gronda, l'embrassa, et tous deux reprirent la route de Paris.

Que si l'on s'étonne de la comédie jouée en cette occasion par le terrible cardinal, on a oublié que c'était là un des penchants de son esprit, de frapper d'abord d'effroi ceux à qui il réservait une faveur. Peut-être croyait-il en mieux rehausser l'importance, ou se plaisait-il à faire mouvoir ainsi, en même temps, sa double puissance du bien et du mal. Peut-être était-ce une façon d'étudier le caractère des hommes employés par lui, de faire ressortir en eux quelque côté faible, ou d'y découvrir quelque mouvement généreux, dont la connaissance lui devait être utile plus tard. De même, dans une autre circonstance, il fit venir le comte d'Harcourt, et d'un visage sevère : « Monsieur, lui dit-il, le roi vous ordonne de sortir de France sur-le-champ ! » Après s'être fait un jeu de son embarras et avoir admiré sa résignation, il ajouta : « Car il a daigné vous confier le commandement général de ses flottes dans la Méditerranée. » La position particulière de Marillac, qui le mettait à sa merci, le rendait un homme essentiel à ses vues.

Pour accomplir ses grands desseins, Richelieu avait réduit son roi à ne jouer que le rôle de simple passager sur le vaisseau de l'État. De tous ses pouvoirs héréditaires, il ne lui laissait que celui de guérir les écrouelles. Cependant, quoique plein de bonnes et loyales intentions, ce royal passager, sans cesse influencé par son entourage, gênait parfois la manœuvre, et menaçait de renverser le pilote, seul capable peut-être de conduire le bâtiment à bon port. C'était peu pour le ministre d'avoir pendant quinze ans

lutté avec avantage contre le calvinisme et ce reste d'anarchie féodale, dont les secousses énervaient la France, divisaient ses forces et la privaient de son unité; d'avoir abaissé la maison d'Autriche, son éternelle rivale; d'avoir jeté le germe d'une révolution sous chaque trône de l'Europe, pour contraindre leurs possesseurs à ne s'occuper que de leurs affaires, il lui fallait avant tout surveiller son maître, devenu son pupille, et faire descendre sa politique jusqu'aux intrigailleries de cour. Le petit coucher du roi lui semblait plus redoutable mille fois que les armées espagnoles et les parlements de France réunis. Un nouveau favori, une nouvelle maîtresse, un caprice, pouvaient anéantir ses projets au moment même où il atteignait son but.

L'amour inspiré au roi par mademoiselle de la Porte l'inquiétait. Cette fois, le maître prenait ses précautions, s'entourait de mystère. Il ne voulait plus s'astreindre à fréquenter les salons de la reine pour y rencontrer l'objet de son choix. Les filles d'honneur, telles que mesdemoiselles d'Hautefort et de la Fayette, lui avaient causé trop d'embarras. Ne lui avait-il pas fallu les aimer publiquement, au su et vu de toute la cour, lui qu'un rien suffisait pour effaroucher?

Aujourd'hui Louis XIII changeait entièrement sa méthode en amour. Il allait marier Louise, en imposant au mari, comme dans une occasion semblable avait fait son père, de galante mémoire, des conditions entièrement restrictives, tendantes à le réduire au simple rôle de prête-nom. Ce mari aurait un emploi qui le rapprocherait de sa personne royale; le poste de commandant de la Vénerie royale lui était réservé. Du reste, le chaste monarque, imbu des préceptes du platonisme, ne songeait d'abord à autre chose qu'à se créer une douce occupation de cœur; et pourtant la jeunesse de Louise, sa fraîche beauté, l'avaient frappé d'une façon plus vive et plus excitante que toutes ses précédentes passions.

Trouver le mari lui paraissait la chose la plus difficile. Il avait songé d'abord au jeune marquis de Rieux. Celui-ci était joueur aussi, fort endetté aussi; mais il était de plus soupçonné d'avoir été affilié à la cabale de la reine. Un tel arrangement ne convenait point au cardinal, nous l'avons vu. La Chenaye fut donc chargé de faire triompher Marillac dans cette lutte, où les concurrents devaient se présenter devant les juges du camp, armés, de toutes pièces, de leurs mauvaises qualités. Marillac eut le prix et ne le dut point absolument qu'à la faveur.

Non content d'avoir enlacé le chevalier, qu'il tenait secrètement dans sa main, Richelieu voulut encore rattacher Louise à ses intérêts, par les liens d'une parenté imaginaire; et, quand le roi lui nomma celui qu'il désirait charger du commandement de ses chasses, le ministre feignit une grande opposition, et jeta feu et flammes contre tous les Marillac.

« On a été sévère envers eux; il faut s'amender, dit le roi.

— Mais celui-ci est un joueur!

— Il se corrigera.

— Un raffiné!

— Nous le prêcherons.

— Un libertin!

— Nous le marierons.

— A la bonne heure! »

Ainsi le cardinal sembla n'approuver que par condescendance pour son maître une résolution que lui-même avait dictée.

Il ne s'agissait plus que de préparer Louise à ce mariage. De ce soin s'étaient chargés le sieur de la Chenaye et la dame de Saint-Cernin, lesquels avaient habilement commencé leur tâche en calomniant auprès de la jeune fille tous les peintres en général, et maître Eustache Lesueur en particulier.

Depuis le bal de l'hôtel de ville et le scandale causé par la Brabançonne, si Louise rencontrait l'artiste sur son chemin (ce qui ne manquait guère d'arriver à chacune de ses sorties), elle détournait dédaigneusement la tête et n'avait plus même un regard pour lui.

Lesueur s'en désolait et, de jour en jour, perdait tout espoir. Un matin, rencontrant sur le pont Neuf Marillac, en compagnie de son page, à cette même place où quelques mois auparavant avait eu lieu leur première entrevue, il lui conta ses tristesses présentes, ses impossibilités de se rapprocher de Louise, de s'expliquer avec elle pour se justifier. Marillac, grandement préoccupé de ses propres affaires, car il était au lendemain de sa visite au cardinal, l'écouta d'abord sans trop comprendre ce dont il s'agissait, puis enfin, plutôt pour lui répondre que pour le conseiller : « Pauvre écolier, lui dit-il, quand on ne peut parler, on écrit.

— C'est ce que j'ai fait, chevalier!

— Très-bien!

— Mais quel moyen employer pour lui faire parvenir mon message?

— N'est-ce que cela? je m'en charge et je réponds du succès. Apporte-moi la lettre un de ces jours...

— La voici! dit l'amoureux en sortant de son pourpoint le précieux autographe, fermé par un cachet de cire d'Espagne et soigneusement enveloppé dans un papier de soie.

— Parfait!... Maintenant, Sudorius, guette la demoiselle dans les sorties qu'elle fera hors du logis, mets-moi sur sa trace....

— Elle est justement ici près, interrompit vivement Lesueur; oui, chez son marchand d'étoffes.... avec sa tante.... Tenez, chevalier, cette boutique placée en bas du pont.... Ah!... elles en sortent! Voyez-vous ces deux dames qui

remontent la galerie du Louvre?... Vous n'avez pas un instant à perdre, mon ami!

— Vive Dieu! s'écria Marillac, voilà ce qui s'appelle être lestement pris au mot! J'aurais préféré remettre l'affaire.... N'importe! je ne m'en dédirai pas. Mais ta présence ne peut que nous nuire; va m'attendre chez toi. J'espère, avant peu, t'y aller rendre compte de la réussite. »

Lesueur s'éloigna ou feignit de s'éloigner; Marillac, suivi de *monseigneur*, sans pourtant se mettre trop en évidence, doubla le pas pour se rapprocher des dames; et il se disait : « Allons, ce sera mon dernier tour de garçon! »

En quittant la boutique du marchand d'étoffes, la baronne songeait à faire de nouvelles emplettes chez un célèbre gantier-parfumeur, fort à la mode, qui habitait la rue des Tuileries. La douceur exceptionnelle de la température la décida à faire un tour de promenade dans le jardin. Les horloges allaient lentement à son gré ce jour-là : car, vers les trois heures de l'après-midi, elle devait recevoir chez elle certaine visite d'une grande et légitime importance.

Pour faire passer plus rapidement ces longues heures de l'attente, déjà, dans la matinée, elle s'était confessée, après deux messes entendues, avait rendu quelques visites, s'était mise à parcourir les boutiques et les magasins, examinant très-attentivement les meubles, les bijoux, les voitures, faisant développer les plus riches étoffes, achetant peu, marchandant beaucoup; et Louise, forcée de l'accompagner partout, aussi bien au confessional que chez le parfumeur, ou chez le carrossier, n'étant pas encore dans le secret, ne savait comment s'expliquer cette activité inhabituelle.

A cette époque, le jardin des Tuileries était loin de présenter cet ensemble symétrique et majestueux qu'il dut plus tard au célèbre le Nôtre, et qu'il conserve encore aujourd'hui, en dépit de tous les changements successifs qu'on

lui a fait subir. C'était une sorte de grand parc, irrégulier dans sa forme, avec des massifs d'arbres forestiers, bordés sur leur lisière de quelques arbustes à fleurs. Une rue transversale le séparait du château; au lieu de ces parterres élégants, encadrés de grillages, on y voyait de grandes pelouses, parsemées de buissons de houx et de rosiers; au lieu du bruit des eaux jaillissantes, on y entendait les cris aigres et discordants des paons, des pintades et des perroquets; mieux encore, ceux des hyènes et des lions. Le jardin avait ses volières et sa ménagerie; il avait même ses cabarets, fort en renom alors, et situés sur l'emplacement occupé maintenant par le grand bassin et la petite Provence, du côté de la place de la Concorde.

Là, dans les endroits découverts, qui se ressentaient moins de l'humidité de la saison, les bourgeois des alentours, les bas officiers du château, les convalescents, les provinciaux de passage à Paris, venaient prendre l'air, ou s'ébattre, tandis qu'un peu plus loin le cours la Reine était sillonné de riches équipages.

Toujours rêvant à sa fortune future, la baronne eût bien voulu se mêler à tous ces grands seigneurs; mais le moyen d'y paraître à pied! Aussi, plus que jamais, son carrosse lui revenait en tête; elle le voyait déjà doublé de velours rouge, garni de clous dorés, recouvert d'une belle housse, ayant à la portière, au lieu d'un rideau de cuir, des glaces à la Bassompierre. « Tout cela ne tardera pas! » se disait-elle. Et, jetant à la dérobée un regard sur sa nièce, en la retrouvant toujours jolie, elle éprouvait un vif sentiment de plaisir, et presque de reconnaissance.

Bientôt, cependant, se sentant fatiguée, au lieu d'avoir, pour se reposer, les coussins moelleux de sa voiture, elle en fut réduite à envier une place sur un banc de bois placé près d'une des pelouses sur lequel le soleil, déjà chaleureux, donnait à pleins rayons.

Le banc était en partie occupé; les deux dames durent

s'asseoir entre une nourrice et un gros fermier normand fraîchement débarqué. Madame de Saint-Cernin gémissait de se trouver en contact avec de telles gens, et déplorait amèrement les inconvénients de la promenade à pied. Louise paraissait aussi troublée qu'elle ; mais la cause était loin d'être la même.

A travers le massif d'arbres dépouillés de feuilles qui leur faisait face, elle venait de voir passer rapidement une ombre, un homme, Lesueur ! Elle n'en doutait point ; et pourtant l'artiste, si c'était lui, n'avait fait que glisser derrière une épaisse haie d'aubépine, aux branchages abondants et serrés. Des yeux indifférents l'eussent-ils pu reconnaître ?

Tandis qu'elle le suivait encore du regard, son voisinage sur le banc de bois avait changé. Un jeune garçon, d'une figure intéressante, était venu se placer auprès d'elle, sans oser à peine tourner la tête de son côté, tant il paraissait modeste.

Il s'y tint recueilli, les yeux baissés, comme une jeune fille. Quelques instants après, soit qu'une idée de hâte lui fût venue, soit que la présence d'un camarade l'eût excité, il se leva, et se mit à courir de toutes ses forces, en zigzaguant, à travers les arbres placés derrière le banc occupé par les deux dames.

Dès qu'il fut parti, madame de Saint-Cernin, quoique l'ayant à peine entrevu, fit l'éloge du teint et des cheveux du bel adolescent ; et, se retournant pour le mieux observer dans sa fuite, elle applaudit à la légèreté comme à la grâce de ses mouvements. Mais alors Louise s'aperçut que son sac, placé près d'elle, avait disparu ; ce qui la contraria vivement et lui attira une réprimande assez sévère de la part de sa tante.

« Vous n'en faites point d'autre, petite distraite, lui dit celle-ci : au ballet du roi, vous avez perdu votre masque ; aujourd'hui, c'est votre sac. Vous l'aurez laissé tomber en

chemin, bien certainement; il est impossible que ce jeune homme, qui a la peau blanche et rosée comme une fille, et une tournure charmante, soit un coupe-bourse. Vous l'avez oublié chez le parfumeur! oui, c'est cela! »

Et toutes deux se levèrent pour regagner la boutique du marchand.

Au même instant, elles virent le bel adolescent, courant toujours, arrêté soudain dans sa fuite par un homme de bonne mine, qui, le saisissant par la manche, après l'avoir vivement fustigé à coups de houssine, lui arracha le sac qu'il tenait caché.

La tante et la nièce restaient saisies de surprise. L'inconnu accourut au-devant d'elles, et, faisant parade de manières élégantes et distinguées, les saluant à plusieurs reprises avec beaucoup de courtoisie:

« Ce joli petit meuble n'est-il point votre propriété, madame? dit-il en s'adressant à la baronne.

— Il est à mademoiselle ma nièce, monsieur.

— Un petit vagabond, un écolier qui prend ses vacances avant terme, sans doute, vous l'a soulevé; mais de loin je guettais sa manœuvre, et, l'arrêtant au passage, je l'ai châtié d'importance, mieux que n'aurait fait son régent, je vous assure.

— Ah! pourquoi l'avoir frappé, ce pauvre garçon? » s'écria la baronne d'un air piteux.

Marillac, car c'était lui, rendit le sac à Louise, et en reçut en retour une gracieuse révérence. Il la vit de près alors, et, par manque de sympathie, ou peut-être les récits enthousiastes de Lesueur l'ayant rendu trop exigeant, il la trouva passablement jolie, mais peu de son goût.

« Mais, voyez donc dans votre sac, Louise, si ce jeune homme ne vous en a rien détourné, dit la tante.

— Non, non, madame, interrompit vivement Marillac; c'est impossible, je ne l'ai point un instant perdu de vue. »

En effet, rien n'y manquait; au contraire; il y avait en

plus dans le sac de Louise la missive amoureuse de Lesueur, que l'honnête larron, *monseigneur*, y avait glissée entre un joli mouchoir à broderies, une paire de gants d'Espagne, un flacon d'émail et une pomme de senteur.

Certes, en ce moment, Marillac n'avait nul soupçon du rôle qu'il venait de jouer, ni de la ressemblance grande existant entre Louise de la Porte et la parente du cardinal.

Les horloges de la ville sonnaient deux heures. La baronne s'empressa de regagner son logis, où cette visite, si impatiemment attendue, ne pouvait tarder à venir.

Le chevalier, rendu enfin à ses préoccupations personnelles, songeant au cardinal, à l'*Eldorado* que celui-ci lui avait fait entrevoir, et peu soucieux des amourettes des autres, rentra chez lui, où, depuis une heure, l'attendait avec une vive impatience le premier valet de chambre de Sa Majesté, le sieur Edme-François de la Chenaye.

Étonné de le trouver ainsi installé chez lui, et ne devinant pas le motif qui l'y avait amené :

« Qui me procure l'honneur que je reçois par votre présence? dit-il à la Chenaye.

— Nous sommes trop pressés pour prendre le loisir de nous expliquer céans, lui répliqua celui-ci. Montons d'abord en voiture, monsieur le chevalier; là, je me ferai comprendre de vous. »

Un carrosse, sans dorure, sans armoiries, les attendait à la porte : ils y prirent place et les chevaux partirent, sans que le chevalier sût encore vers quel but ils se dirigeaient.

« Le temps est précieux, je serai bref! lui dit le digne courtisan, en lui appuyant familièrement sa main sur le genou. Le roi vous veut du bien, monsieur.

— Allons, pensa Marillac, je suis décidément dans une veine de prospérité.

— Il désire vous marier de sa main, monsieur.

— Un instant! s'écria le chevalier; faites arrêter la voiture. Je suis retenu, engagé d'honneur.

— Nous savons... répliqua, avec un sourire, le mystérieux personnage ; rassurez-vous, c'est toujours le même projet dont vous a parlé Son Éminence. »

Marillac fit un mouvement ; l'homme du roi poursuivit :

« Je suis chargé auprès de vous d'une double mission, monsieur : la première, et la plus essentielle, c'est de vous faire connaître les conditions secrètes du mariage que vous devez contracter, et de régler les rapports qui doivent exister entre vous et votre future épouse.

— J'entends : c'est le chapitre des devoirs du mari envers sa femme.

— Au contraire, monsieur. »

Ici le chevalier, ouvrant des yeux étonnés, prêta la plus grande attention.

« Vous connaissez sans doute l'histoire du règne précédent, reprit la Chenaye ; vous savez à quelles conditions M. le duc de Liancourt épousa la belle Gabrielle d'Estrée, et le marquis de Vardes la non moins belle Jacqueline de Beuil ?

— Parfaitement, dit Marillac. Ils firent comme nos amiraux qui n'ont jamais vu la mer, ou nos abbés qu'on dispense du bréviaire ; maris *in partibus*, ils eurent le titre, et le roi Henri le Grand les charges du métier.

— C'est cela, monsieur ; sauf que Sa Majesté Louis XIII a la conscience trop pure et trop timorée...

— Vive Dieu ! que veut-il donc faire de ma femme alors ?

— Il ne nous est pas permis de préjuger de ses intentions, dit la Chenaye d'un ton de réserve respectueuse.

— A la bonne heure ! et voilà ce qu'on exige de moi ! répliqua Marillac, comme arrêté par quelque léger scrupule ; mais j'ai reçu des promesses !...

— Déjà réalisées en partie pour vous, lui répondit la Chenaye en lui montrant un parchemin revêtu de la signature du roi, et portant le sceau de cire jaune à double queue ; vous êtes nommé commandant de la vénerie de Sa

Majesté, pour le lièvre et pour le cerf, *au tire et au courre*, avec les appointements de huit mille livres, et votre logis dans les maisons royales.

— J'entends bien, dit Marillac.

— Le banquier Jacomény viendra vous demander l'état de vos dettes et vous en apporter les quittances.

— Très-bien!

— La dot de votre femme est de cent mille livres, dont la moitié formera son douaire. A-t-on bien répondu aux promesses qu'on vous avait faites, monsieur, et vos espérances allaient-elles au delà?

— Non, mordieu! Ce que je redoutais le plus dans le mariage, se dit Marillac en lui-même, c'était la femme! de ce côté me voilà dispensé de toute crainte. »

Cependant il resta quelque temps à réfléchir.

« Hésiteriez-vous? » lui dit la Chenaye déjà alarmé.

Marillac releva la tête, et d'un ton digne :

« J'avais tout accepté d'avance, monsieur.

— Il ne me reste plus qu'à remplir ma seconde mission, chevalier. A l'instant même je vais avoir l'honneur de vous présenter en personne à votre future épouse. Nous voici devant sa demeure. »

Et la voiture tournait la rue du Colombier. La nuit tombait; néanmoins Marillac reconnut les lieux. Un vague soupçon s'éleva dans son esprit; lorsqu'ils furent descendus devant la maison, arrêtant la Chenaye par le bras, au moment où celui-ci se disposait à soulever le marteau de la porte,

« Nous avons oublié le principal, lui dit-il; le nom de ma fiancée?

— Oh! dit la Chenaye avec un sourire d'intelligence, ce n'est là pour vous qu'une affaire de curiosité.

— Son nom! vous dis-je.

— Elle se nomme demoiselle Louise Machault de la Porte.

— Louise de la Porte ! s'écria le chevalier, la stupéfaction sur le visage. On m'avait parlé d'une parente du cardinal !

— Ne vous alarmez pas si vite : la demoiselle est de bonne famille, et la mère de Son Éminence était une de la Porte. »

Ici, le bon ange de Marillac, du moins celui qui inspire les bonnes pensées, le fit reculer d'un pas. Il hésita, ne voulant point aller plus avant. Trahir un ami, dont lui-même, un instant auparavant, avait servi les amours, lui semblait chose odieuse. La Chenaye représentait là le mauvais génie ; il le rappela sur-le-champ au sentiment de sa dépendance :

« Songez-y, monsieur, vous avez le secret du roi, et le cardinal-duc a reçu votre parole. »

Marillac eût dû fuir peut-être. Mais un rang à la cour, de l'or à dépenser, l'éclat des plaisirs qui se montrait à lui dans l'avenir, le bruit des fêtes qui bourdonnait d'avance à ses oreilles !... Puis, enfin, était-il temps de se dédire? Le marteau avait retenti ; la porte allait s'ouvrir ; elle s'ouvrait !... Ils entrèrent.

XV

UNE CHASSE ROYALE

L'ARRIVÉE

Deux mois s'étaient écoulés. La cour se disposait à venir de Paris à Versailles, où le roi s'était fait construire, non loin, et un peu au-dessus de l'église de Saint-Julien, au val de Galie, un bâtiment, composé d'un corps de logis et de deux ailes terminées par quatre pavillons; le tout de médiocre apparence. Aussi Louis XIII n'estimait-il ce lieu que pour y prendre le plaisir de la chasse; et, ce jour même, il en avait ordonné une de marque. On y devait courre le cerf, et lancer même le faucon, pour le divertissement des dames.

Dès le matin, et bien avant l'arrivée du roi et de sa suite, tout fut en rumeur dans le château de Versailles, presque entièrement occupé par les écuries, le chenil et les héronnières. Les gentilshommes de vénerie et de fauconnerie, les capitaines de levrettes, les écuyers, les piqueurs, les valets de chiens, les pages du vol et du courre, se trouvaient à leur poste. Depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux derniers étages, on n'entendait que des hennissements, des piaffements, des aboiements, la voix des chefs, les jurons des valets, et le bruit du cor, qui jetait ses fanfares au milieu de tout ce vacarme.

C'étaient les chevaux qu'on étrillait, qu'on harnachait de leurs selles de velours noir; les chiens qu'on accouplait, qu'on mettait en éveil en leur parlant, en les houppant, en

les forhuant, au son de la trompe; les faucons chaperonnés qui se débattaient sur le perchoir, et les piqueurs qui d'avance essayaient l'hallali.

Dans la cour se tenaient les officiers de chasse, et, au milieu d'eux, Marillac, habillé d'une hongreline écarlate et bien fourrée, une plume flottante sur le petit chapeau retroussé et boutonné d'or sous le menton.

Marillac était commandant de vénerie! Marillac était marié!

Pour arriver là, pour mériter la faveur de Richelieu, il lui avait fallu, par fausse honte, ruser, tromper Lesueur! Mais quel moyen lui restait d'agir autrement? Tout dire à son ami, c'eût été livrer à la merci d'un amoureux désespéré les secrets du cardinal et ceux même du roi!

D'ailleurs, n'attachant aux amours de Lesueur qu'une importance relative à celle qu'il donnait aux siens, il en était bientôt venu à se faire un jeu de ce qui d'abord lui avait semblé une odieuse perfidie, et l'artiste, apprenant bientôt le mariage de Louise, s'était exilé de Paris sans même songer à s'enquérir du nom qu'elle allait porter.

Depuis, les jours se sont rapidement succédé; chacun d'eux a apporté son changement dans le sort de Marillac! Aujourd'hui, installé en cour, époux, sauf les réserves, sans créanciers et la bourse pleine, ne doutant pas un instant de l'entière guérison amoureuse du fugitif, il ne songe qu'à sa première chasse, qui va s'ouvrir!

En ce moment, au milieu de tout ce tapage de vénerie qui retentissait dans le château de Versailles, encore faible sur la science de son nouveau métier, il déguisait son non-savoir en interrogeant, la tête haute, comme pour les mettre à l'épreuve, ceux qu'il était chargé de diriger.

« Mon brave, disait-il à un vieux piqueur, voyons! dites-moi la *tête de cerf*.

— Messire, le cerf porte tête à deux ans, et ses bois alors se nomment *dagues;* à la troisième année, il porte

de quatre à huit *cornettes;* à la quatrième, de huit à dix; ainsi de suite jusqu'à la septième, où sa ramure est faite et parfaite.

— Est-ce là tout, mon brave?

— Non messire; bien s'en faut. La base de sa ramure se nomme *meule* ou *rocher:* le premier rameau, en remontant, s'appelle *andouiller:* le second, *sur-andouiller;* les autres, *cors* ou *chevillures;* puis, les petits cors qui terminent se disent *paumure*, s'ils sont au nombre de cinq; *trochure*, et *tête enfourchie*, s'ils ne sont qu'au nombre de trois ou de deux.

— Et que signifie ce mot *paumure?* dit, d'un air entendu, le nouveau commandant des vèneries royales.

— Je l'ignore, messire.

— La *paume* de la main, mon ami; la paume de la main, qui peut présenter ses cinq doigts, comme la *paumure* du cerf peut présenter ses cinq cors! Du reste, très-bien répondu. »

Et se tournant vers un valet de chiens, qui se tenait là et l'admirait, bouche béante:

« Et toi, mon ami, quels sont les meilleurs chiens pour courre le cerf?

— Messire, les chiens blancs de Barbarie, dits greffiers.

— Les chiens blancs, très-bien, interrompit Marillac; c'est cela!

— Ou les chiens noirs de Saint-Hubert, poursuivit le valet. Il y a encore les fauves de Bretagne et les rouges, mais ils craignent la chaleur.

— Fort bien. Et à quoi reconnait-on un bon limier?

— A la tête longue et non camuse, messire; au nez fendu, aux naseaux gros et ouverts, aux oreilles larges, aux reins courbés, au jarret droit, au râble épais, au pied sec, et à la queue forte auprès des reins.

— Parfaitement répondu! » dit le questionneur; et il leur jeta à chacun un demi-écu, comme prix de la leçon qu'il venait de prendre, en ayant l'air de la donner.

Déjà du plus loin qu'on pût voir sur les routes, on n'y découvrait que des cavalcades arrivant au rendez-vous; et, le long des halliers, alors dégarnis de verdure, des bandes de paysans et de femmes portant des enfants dans leurs bras, accourus des villages voisins pour voir le roi et assister à la mort du cerf.

Le ciel éclatait dans sa magnificence à travers une de ces légères vapeurs rosées du printemps; la nudité des arbres, un morne silence régnant dans la profondeur des bois, attestaient seuls que l'hiver finissait à peine. Chacun semblait renaître sous la douce influence de l'air. Une impatience de chasse et d'activité se décelait parmi les hommes comme parmi les animaux, et les regards se tournaient curieusement vers le côté d'où le roi devait venir.

Un ordinaire, dépêché en avant, à franc étrier, annonça son arrivée. Ce cri: « Le roi! le roi! » retentit partout, donna à tout une nouvelle impulsion; et bientôt Louis XIII, accompagné des dames de la cour, et suivi de quatre cents gentilshommes vêtus de rouge, le fouet à la main et le couteau de chasse au côté, traversa la foule déguenillée des paysans, presque entière à genoux sur le sol humide, et fit son entrée dans les cours du château

Pour les dames qui voulaient suivre la chasse de près, on amena de belles haquenées, richement caparaçonnées; elles s'y élancèrent hardiment, le fouet en main, comme les hommes, habillées aussi de couleur, et coiffées d'une toque entourée de plumes, pour se garantir du soleil. Les autres restèrent dans les voitures. Le grand nombre des équipages et des chevaux ne permettant pas à chacun de suivre Sa Majesté dans l'intérieur du château, la plus forte partie resta dehors, tandis que le roi se bottait, s'équipait, et prenait quelque repos.

Parmi les cavaliers, afin d'occuper le temps, les uns s'amusèrent à jeter quelques poignées de menue monnaie aux paysans, et à les voir lutter et se battre pour les ramasser; les autres caracolèrent autour des voitures où se tenaient les dames et lièrent conversation; d'autres encore se contentèrent de parcourir la ligne et d'examiner les plus belles.

Il ne manquait pas là de visages dignes d'exciter leur curiosité. Ils y purent remarquer la belle duchesse de Montbazon, vive et coquette, avec certain air de hauteur qui ne lui messeyait point; la princesse de Condé, Charlotte de Montmorency, qui, malgré son âge raisonnable, conservait encore une partie de ces charmes pour lesquels Henri IV, essayant du damoiseau, parfumant sa barbe grise, courait la bague avec un collet de senteur et des manches de satin de la Chine. Mademoiselle de Bourbon-Condé, sa fille, depuis si célèbre, dans les guerres de la Fronde, sous le nom de duchesse de Longueville, était à son côté, et promettait de rivaliser bientôt de beauté avec elle.

Dans un autre carrosse se trouvaient madame de Rohan, de même près de sa fille, laquelle, six ans plus tard, devait transmettre l'immense fortune du duc son père et le grand nom de Rohan à un simple gentilhomme, qui, alors au nombre des examinateurs, feignait à sa vue la plus complète indifférence. On les eût prises pour les deux sœurs, si un ton de fierté et d'aigreur, peint sur le visage de la mère, n'eût effacé en partie cet air de jeunesse que le temps avait respecté.

Dans un autre étaient Marie de Gonzague, fille du duc de Nevers et future reine de Pologne, et mademoiselle d'Hautefort, railleuse impitoyable, qui, n'épargnant pas même son roi, devait peu ménager cette foule d'étourneaux, voltigeant en troupe à sa portière. Aussi Marie de Gonzague, occupée de cacher avec sa main le rire dont elle est prise à chaque sarcasme de sa compagne, ne laisse-t-elle voir

que ses yeux et sont front aux curieux qui passent ou s'arrêtent devant elles.

Dans une autre voiture, mesdemoiselles de Guise et de Vendôme, toutes deux belles, toutes deux jolies.

Dans une autre, mademoiselle de Chémerault, l'une des filles d'honneur intimes de la reine, et que Louis XIII souffrait à peine; car il l'accusait d'avoir dirigé mademoiselle d'Hautefort dans la conduite tenue par cette dernière envers lui; enfin madame de Marillac, qui, nouvelle venue à la cour, n'y connaissait que le roi, et prenait plaisir à la conversation d'une personne aimable, spirituelle, qui paraissait vouloir presque d'assaut enlever son amitié et sa confiance.

Le hasard les avait réunies. Madame de Saint-Cernin, atteinte d'un malaise subit, avait dû renoncer à la partie. Louise voulait rester pour tenir compagnie à sa tante; on lui fit entendre qu'on ne se dispensait pas pour si peu d'une invitation personnelle du roi; que de plus il était convenable qu'elle assistât à l'entrée en fonctions de son mari. Donc elle dut prendre place dans une voiture, où se trouvaient déjà mademoiselle de Chémerault, madame de Guéménée, et madame d'Escars, la sœur de mademoiselle d'Hautefort. Plus tard, ces deux dernières ayant préféré, pour la chasse, le cheval au carrosse, madame de Marillac se trouva forcément en tête-à-tête avec mademoiselle de Chémerault.

Celle-ci, adroite, galante, nécessiteuse, profondément dissimulée, aimant l'intrigue, y pouvant habilement jouer son rôle, attendait sa fortune et son mari d'un haut et puissant personnage, dont elle se disait ouvertement l'ennemie, mais qui la tenait à gages; et, dans l'empressement témoigné par elle à Louise, peut-être ne faisait-elle que se conformer à des instructions secrètes.

Parmi les cavaliers qui contemplaient avec le plus de soin tant de belles et nobles personnes se trouvaient deux futurs écrivains : Montglat, qui, sous la forme de mé-

moires, nous laissera l'histoire des guerres civiles de son temps; la Rochefoucauld, qui nous en formulera en maximes la morale désespérante. Ses yeux s'arrêtent alors sur mademoiselle de Bourbon-Condé, astre naissant et fatal, sous l'influence duquel il doit connaître l'amour et le calomnier. Auprès d'eux est ce jeune marquis de Rieux, dont un coup d'épée au cœur terminera bientôt la vie folle et inutile; le duc de Nemours, qui mourra de même mort sous les coups de son beau-frère; ce jeune d'Effiat Cinq-Mars, maintenant maître de la garde-robe du roi, et réservé à jouir de la plus haute faveur sous ce prince, qui ne lui donnera pas cependant un seul regret lorsque le bourreau fera tomber sa tête; et vingt autres, comme eux jeunes, brillants, ne songeant qu'à leurs amours, aux plaisirs de la journée, se réjouissant sous le soleil, se riant du sort, le défiant, et dont l'avenir aussi est plein de sang et de larmes!

A cette époque Cinq-Mars était épris de la belle Chémerault, ses regards la cherchaient: il la découvre; il voit auprès d'elle une jeune femme, une jeune fille! dont la beauté lui semble parfaite, et dont les traits lui sont inconnus. Il la signale à ses compagnons; on la nomme, on l'admire, et la troupe écarlate, se dirigeant de son côté, l'accable de salutations, de compliments sur son mariage, et même sur son mari; car Marillac n'a pas encore d'ennemis à la cour.

Louise rougit et s'embarrasse. Fille ou femme, elle s'est vue trompée dans ses espérances.

Profitant d'un dépit d'amour, sa tante l'a décidée à consentir à l'hymen de Marillac.

Chez les jeunes filles pures, dont les sens ne sont pas encore éveillés, la parfaite innocence préserve de la violence des affections. L'autorité de la famille peut déployer sa puissance persuasive; l'habitude de la soumission les rend plus dociles au changement. Louise aimait Lesueur;

elle s'était livrée avec abandon à l'entraînement de son amour; mais la passion dans son cœur n'était pas entrée énergique et tenace comme dans celui de l'artiste. Ce rêve du couvent, la médisance avait soufflé dessus et l'avait fait s'évanouir à moitié; puis, au moment où elle croyait Lesueur parjure, Marillac s'était présenté pour épouser; noble de race et de figure, élégant dans ses manières, dans son costume, il avait un rang, un titre, il devait ouvrir le chemin de la cour, et ces désirs d'ambition, ressentis par Louise dans son enfance, s'étaient réveillés facilement.

Aujourd'hui, si l'éclat qui l'entoure l'a charmée, si la faveur, si la confiance du roi l'ont flattée, si les fêtes, si les spectacles auxquels elle assiste, ont encore à ses yeux de novice cette pleine valeur du mouvement et de la nouveauté, il s'en faut que le mariage ait réalisé même les faibles espérances qu'elle y attachait.

Son intérieur au Louvre est toujours pour elle celui de la rue du Colombier. Elle y vit en compagnie de sa tante et du sieur de la Chenaye, entourée de valets plus façonnés à l'espionnage qu'au service. Seulement, parfois, le soir, le roi vient par un conduit secret. S'il est d'humeur triste, il lui dit ses peines et ses plaintes comme au couvent : sinon, pour tout divertissement, il lui enseigne la marche de l'échiquier; il lui apporte des vers qu'il a faits et mis en musique pour elle; il lui raconte les histoires de la cour, et médit du cardinal, en s'occupant de dessiner ou d'enluminer des grotesques. C'est là l'unique tête-à-tête qu'elle ait encore eu! La société du roi est précieuse à Louise sans doute; mais le mystère dont il environne ses visites ne doit-il pas en amoindrir la valeur? Les vers et la musique qu'il compose à son intention, si on les exécute, chacun croit que, comme autrefois, sous un nom supposé de bergère, c'est à mademoiselle d'Hautefort qu'ils sont adressés et il le laisse croire volontiers pour dérouter les soupçons, se prêtant même, lorsqu'il va chez la reine, à donner cours à

ces idées, en causant bas avec son ancienne favorite, qu'il n'entretient guère que de chiens ou d'oiseaux.

Quant à son mariage, ce n'est là jusqu'à présent pour Louise qu'un veuvage anticipé ! aussi ne répond-elle aux félicitations qu'on lui adresse à ce sujet qu'avec la rougeur au front.

Pour l'ordonnance de sa chasse, Marillac venait de sortir de l'enceinte du château : la troupe folle court au-devant de lui.

« Pardieu, mon gentilhomme, ta femme est belle et avenante autant que qui que ce soit au monde!

— Heureux Marillac! mieux vaut pour vous faire l'amour que la guerre, hein?

— Où as-tu découvert une si blanche colombe? S'il en reste de la nichée, j'en retiens une pareille!

— Vous êtes un fortuné mari, monsieur!

— Dix-huit ans au plus, n'est-il pas vrai?

— Et des yeux!

— Elle doit être d'un naturel aimant, je le gage.

— Tu me présenteras à elle; je lui veux faire ma cour!

— Un air d'innocence!

— Qui prouve en votre faveur, monsieur.

— Il a raison; il ne faut pas trop vite émanciper les jeunes femmes!

— Oh! avec un raffiné d'amour tel que lui, cela ne tardera guère! »

Et Marillac, ne sachant quoi répondre à toutes ces interpellations, cherchait à s'y soustraire en prenant un ton affairé. Il aperçut alors Louise, seule avec mademoiselle de Chémerault. Courant vers le carrosse, d'un air tout à fait galant et empressé, il s'apprêtait à tenir quelque discours doucereux à sa femme quand une vive rumeur, qui éclata parmi cette foule de nobles et de grands seigneurs, lui apprit que le roi franchissait la porte du château.

Dès la veille, on avait découvert la retraite des cerfs, à leurs *fumées* et à leurs *abattures;* et le matin même chaque veneur avait fait sa *quête*, jetant des *brisées* auprès des traces récentes.

Les chiens jappant, conduits par compagnies, ou *hardes*, après avoir traversé les buissons et prolongé une partie du bois, mirent tout à coup le nez à terre; bientôt les valets, entraînés par les meutes, eurent grand'peine à les contenir. Arrivés enfin près des *brisées* qui marquaient la rentrée du cerf, ils les découplèrent.

Aussitôt greffiers et limiers, chiens rouges et chiens fauves, excités par la trompe, s'allongent par bandes et gagnent à travers bois. Les cavaliers, poussant une clameur, s'élancent sur leurs traces. Dans toutes les routes parallèles, à travers la colonnade des arbres, on voit passer à la file, en formant une espèce de courbe, les casaques rouges, les toques, les chapeaux emplumés. Aucun bruit ne se fait plus entendre sinon le bruit que rend la terre sous les pieds des chevaux; les meutes sont muettes, et, flairant, courant, furetant, semblent elles-mêmes, dans leurs recherches, aiguillonnées par la vanité. Les chasseurs attentifs osent à peine échanger entre eux un regard, tant ils s'inquiètent de la réussite, comme si le salut de l'État en dépendait. De Rieux, seulement, en passant près du commandant des chasses, répète, en lui envoyant un signe de félicitation : « Heureux Marillac, elle est charmante! »

Mais à peine si Marillac a cherché à comprendre le sens de ces paroles, tourmenté qu'il est de ne point avoir encore de nouvelles du cerf. Jamais un jour de combat il ne s'est senti en pareille émotion : il craint les moqueries, et elles ne lui seraient pas épargnées, s'il allait débuter par une chasse blanche.

Enfin, comme on débouchait dans les bois de Breuil, un jappement significatif résonne au loin; d'autres jappements y répondent.

« Les chiens y sont, dit le roi; le cerf est lancé; en avant, messieurs! »

Aussitôt, tous ces bruits qui, le matin, remplissaient le château, plus vifs, plus forts, plus prolóngés, retentissent dans la forêt. Le son de la trompe, les cris d'excitation, le galop des coursiers, répétés par les échos, forment une vaste et puissante rumeur, dont elle est ébranlée. Sur le sommet dépouillé des chênes, les hiboux et les fresaies, s'éveillant, battant des ailes, mêlant leurs cris à tous ces cris, s'élèvent comme une nuée bruyante à l'approche des chasseurs. Les chiens s'acharnent, glissent et volent sur la terre; on croirait les voir s'y multiplier, sortir de tous les taillis et de tous les terriers. Rien ne ralentit leur course; ils traversent par élans les buissons de houx et de ronces, les oreilles en lanières,la peau déchirée et sanglante. Emportés sur leurs traces avec la rapidité de la flèche, les cavaliers, pressant de l'éperon, se précipitent, de toute la vitesse de leurs chevaux, par les *fuites* du cerf; ils tournoient, franchissent les fossés et les ruisseaux, s'abîment tout à coup sous le sol, et tout à coup reparaissent sur la hauteur, plus nombreux, plus animés, selon que le terrain serpente, se creuse ou remonte.

Intrépides amazones dans cette guerre de plaisir, les femmes, le front en sueur, les cheveux collés aux tempes, enivrées par le mouvement, la chaleur et le bruit, déploient la même activité que les hommes.

La route, couverte de débris de plumes, de fragments de pourpoints rouges déchirés par les épines, se déroule interminable.

Soudain, à l'extrémité de la longue avenue, ouverte en clairière, le cerf, sous un rayon de soleil qui fait reluire son poil fauve, se montre un instant et disparait, la tête renversée sur le dos, et détalant, sans toucher terre, de toute la flexibilité de ses fuseaux.

Cette vue redouble l'ardeur des assaillants; dans leur

impétuosité, quelques-uns s'oublient jusqu'à dépasser le roi. Mais, avant même qu'ils aient pu modérer l'emportement de leurs coursiers, Louis, lâchant toute bride au sien, le visage animé, la longue plume flottante, regagne champ, et, non de son droit, mais de sa dextérité, se retrouve en tête de la chasse!

Pendant ce temps, la ligne des voitures qui contenaient les dames avait, sous la garde de deux écuyers, pris une route, praticable d'ordinaire, mais alors en partie défoncée par l'humidité, et se dirigeait, en traversant le rond-point de la forêt, vers l'étang de Satory, où l'on espérait pouvoir forcer le cerf.

Les chiens haletants le relançaient toujours, quand, abandonnant la route découverte dans laquelle il s'est jeté, il fait un détour à droite, et les meutes, entraînées par leur première impulsion, *sautent la trace*, et le fuyard reprend son avance.

La troupe des cavaliers obéit à ce mouvement qui vient de déplacer son front de bataille. La victoire n'en est pas moins certaine, ils l'espèrent. Animées de nouveau par le cor, par la trompe, par les cris des piqueurs, la meute des chiens noirs de Saint-Hubert , et celle des blancs greffiers, toutes deux guidées par un chef de leur espèce, un roi des chiens chasseurs, que les veneurs nomment *souillard*, paraissent s'exciter mutuellement et se porter un défi. Ils se remettent en campagne de plus belle, et ne tardent pas à rejoindre le cerf, dont la marche s'est ralentie dans un épais fourré. Déjà ils sont près de l'atteindre, ils le pressent, ils l'étonnent; leur haleine lui brûle les pieds. Le pauvre animal est aux abois!

Mais, non loin de là, une large ravine, creusée par les eaux descendues de tous les plateaux de la forêt, crevassée par les pluies d'automne et la fonte des neiges récentes, se présente devant lui. Rassemblant un reste de forces, d'un bond il la franchit. Les chiens acharnés s'élancent comme pour le relancer dans les airs, ils retombent à court,

roulent dans la fondrière, et leurs pattes, plongées dans une vase épaisse et glaiseuse, leur refusent tout à coup service.

On fit une halte forcée.

« Par la messe! dit le roi, voilà un maître cerf, vieux routier, qui, si je ne me trompe, m'a déjà joué un tour pareil il y a deux mois.

— Il est aisé de le reconnaître à la longueur de ses *andouillers*, dit Marillac, ravi de pouvoir faire usage de son savoir, nouvellement acquis. Je lui certifie la double *paumure !*

— Il a de plus une *connaissance*[1] au pied. Oh! nous le retrouverons! Mais, monsieur de Marillac, ne négligez pas de faire suivre sa *voie*, tandis que nous allons un instant ici laisser reposer les chevaux, » ajouta le roi, sans prêter autrement attention à l'érudition du commandant.

Marillac avait fait exécuter les ordres de Sa Majesté, grâce au vieux piqueur qui ne le quittait point et l'aidait de ses conseils, lorsque le roi avisa, de l'autre côté de la ravine, un homme qui venait à eux, en les croisant, au grand galop de son cheval.

« Ohé! monsieur l'écuyer! lui cria-t-il; où allez-vous ainsi tout seul, à l'encontre de la chasse?

— Je vais au château, sire, chercher un médecin, répondit l'écuyer.

— Un médecin! Qu'est-il donc arrivé?

— Une des voitures de la suite s'est brisée dans le chemin de traverse qui conduit à l'étang, et deux dames ont été rudement émotionnées.

[1] On dit qu'un cerf a une *connaissance* quand il se peut faire distinguer par quelque marque; par exemple, lorsqu'il a au pied une pince plus longue que l'autre. (*Vocabulaire du valet de limier.*)

J'ai beau lui faire voir toutes les différences
Des pinces de mon cerf et de ses connaissances.

(MOLIÈRE, *les Fâcheux*, act. II, sc. VII.)

— Lesquelles? »

L'écuyer nomma d'abord mademoiselle de Chémerault, et il parut hésiter à nommer l'autre, sans doute à cause de la présence du mari.

« Ce doit être madame de Marillac, dit le jeune Cinq-Mars, que la première nouvelle avait fort tourmenté : elles étaient dans la même voiture. »

Le roi prit soudain une attitude contrainte, sa figure exprima l'anxiété... il s'inquiéta beaucoup de mademoiselle de Chémerault, témoignant ses craintes qu'il ne lui en fût arrivé malheur; et, quoique l'écuyer essayât de le rassurer en lui certifiant qu'elle était la moins souffrante, il dit :

« Allez donc voir, messieurs! Deux d'entre vous peuvent bien se distraire de la chasse pour les dames! »

De Rieux et Cinq-Mars s'élancèrent en avant, par un chemin qui tournait la ravine, et se hâtèrent de gagner la place où stationnaient les voitures. Ils revinrent bientôt vers le roi, lui annonçant qu'il y avait eu plus de peur que de mal.

« Cependant, ajouta Cinq-Mars, madame de Marillac s'est évanouie, et nous avons cru devoir discrètement nous retirer, tandis qu'on la délaçait, la laissant aux soins empressés des autres dames et à ceux de son mari.

— De son mari! » s'écria Louis XIII; et, jetant brusquement un coup d'œil sur ceux qui l'environnaient, il vit qu'en effet Marillac avait disparu.

« Il nous avait précédés, dit Cinq-Mars.

— C'est d'un bon mari! ajouta de Rieux; à tout seigneur tout honneur! »

Le roi, impatienté, le front rembruni, piqua aussitôt des deux vers la voiture renversée, s'inquiétant toujours de mademoiselle de Chémerault, qu'il n'aimait guère cependant.

XVI

UNE CHASSE ROYALE

LA CABANE DU BUCHERON

La première personne que Louis XIII rencontra sur la route où stationnait encore la file des carrosses vides, ce fut mademoiselle de Chémerault, entièrement revenue de la frayeur qu'elle avait éprouvée, et respirant des essences que lui prodiguaient mesdames de Rohan et de Montbazon. Il fut bien forcé de s'arrêter et de lui balbutier quelques paroles de condoléance; ce à quoi elle ne comprit rien, car il avait toujours affiché une grande dureté à son égard.

Madame de Marillac venait d'être transportée dans une cabane de bûcheron, et le roi s'y rendait, quand mademoiselle d'Hautefort en sortit.

Elle lui barra le passage en riant, et d'un air surpris :

« Ah! mon Dieu! sire, lui dit-elle, votre chasse a-t-elle donc si mal tourné, pour que vous ayez ainsi le loisir de vous inquiéter des dames? »

Il se troubla d'abord, appréhendant que la railleuse n'eût deviné le secret motif qui le dirigeait; mais nul à la cour n'avait soupçon de ses amours nouvelles.

« La chasse a tourné, répondit-il, comme elle devait le faire sûrement, avec un commandant de vénerie plus soucieux de ses aises que de nos plaisirs.

— Il le faut excuser, sire, il est encore dans la lune de miel.

— N'importe; je le vais traiter de la bonne façon. Il est là, sans doute, dit le roi, ravi d'avoir trouvé à son entrée dans la chaumière un prétexte où Louise n'était pour rien.

— Ah ! sire, quoi ! devant sa femme ! Êtes-vous donc impitoyable, même pour les amours des autres ? »

Cette repartie, qui tendait à rappeler à Louis XIII avec quelle facilité il avait sacrifié mademoiselle de la Fayette à son ministre, lui fit monter le rouge au front.

« Puis-je entrer dans cette cabane ? lui demanda-t-il d'un ton sévère.

— Pour un roi de France, répondit mademoiselle d'Hautefort avec une révérence étudiée, désirer, c'est vouloir ; vouloir, c'est pouvoir. »

Et Louis XIII lui tourna brusquement le dos, à la grande surprise des gens de sa suite, qui pensaient que son amitié pour elle durait toujours.

Lorsqu'il entra, Louise, assise sur une chaise grossière qu'un écuyer avait recouverte de son manteau, était encore privée de sentiment. Le léger désordre de sa toilette s'harmoniait, non sans quelque charme, avec celui de ses traits.

Debout derrière elle, mademoiselle de Guise lui soutenait la tête, et la belle Marie de Gonzague aspergeait son front d'une eau glacée que lui présentait mademoiselle de Vendôme dans une jatte de bois. Un feu de fagots, entretenu par la femme du bûcheron, brûlait dans l'âtre et jetait de rougeâtres lueurs sur le visage de ces jeunes femmes groupées autour de la malade, tandis qu'une clarté du dehors, arrivant à travers une étroite lucarne, tombait sur la figure de Louise, dont la mate blancheur ressortait mieux encore par le bleu du manteau sur lequel elle était étendue.

Dans cette cabane sombre et enfumée, cette jeune femme pâle, à la carnation si délicate ; ces autres, belles et fières, et dont les joyaux étincelaient dans l'ombre ; puis cette vieille, accroupie dans la cheminée, paraissant préparer

quelque breuvage inconnu, tout donnait à cet ensemble un caractère cabalistique et mystérieux. On eût dit les trois sœurs thessaliennes essayant par art magique de rappeler à la vie une blanche fille de Larisse.

Le roi, arrivant inattendu au milieu de cette occupation, et placé dans la partie obscure de la cabane, put, à la satisfaction de son esprit rêveur, examiner un instant ce tableau sans être remarqué. Dès qu'il se fut peu à peu habitué à cette obscurité, les figures devinrent plus distinctes pour lui. Il vit près de Louise, et tenant une de ses mains entre les siennes, un homme assis sur un bout de banquette, et qui, avec un vif intérêt, contemplait le front décoloré de la malade.

A ce mot : LE ROI ! qui se fit entendre soudain, Marillac, tournant la tête et changeant de contenance, se mit à frapper légèrement dans la main de sa femme, afin de se donner un maintien d'homme utile ; et il se leva pour saluer le roi, qui ne lui répondit que par un regard fulminant.

Comme si la présence du souverain agissait sur elle, Louise, au même moment, ouvrit les yeux, les porta en premier sur son mari, et les détourna aussitôt avec un geste prononcé de dédain.

Atteint des deux côtés par ce double regard, Marillac sut fort bien comment s'expliquer le mécontentement de Sa Majesté en le trouvant là ; il ne put aussi bien se rendre compte de la froideur affectée de sa femme. Ne remplissait-il pas alors auprès d'elle tous les devoirs du mari le plus tendre et le plus empressé ?

Recouvrant tout à fait ses esprits, Louise aperçut enfin son royal visiteur. Profondément touchée de cette marque d'intérêt, donnée devant de si nobles témoins, elle fit, non sans efforts, quelques pas au-devant de lui, et voulut s'agenouiller pour l'en remercier. Il essaya de la retenir ; mais, faible encore, elle se laissa aller presque dans ses bras ; sa tête se pencha sur l'épaule du roi, qui la soutenait toujours,

et celui-ci, en se retournant, effleura involontairement de ses lèvres les lèvres de Louise.

Marillac seul ne parut pas attendri de cette scène où la bonté du monarque éclatait si visiblement.

Quelques minutes après, tout le monde était remonté à cheval. Madame de Marillac, par l'ordre de Sa Majesté, reprenait la route du château, dans une bonne voiture de choix. On avait retrouvé les traces du cerf, le cor se faisait entendre de nouveau, et la chasse suivait son cours.

Jusqu'à ce jour, Louise, parfaite d'innocence, âme candide, sur laquelle glissaient en pure perte tous les discours embrouillés et empestés de la dame de Saint-Cernin, n'interprétait à mal la conduite de son mari qu'avec l'indulgence qui lui était naturelle. « Peut-être, se disait-elle, en est-il ainsi des premiers jours du mariage ; peut-être l'ai-je offensé sans le savoir. » Et lorsqu'il se présentait à elle, soit au milieu d'une fête, soit dans une réunion, elle accueillait ses empressements en lui souriant, dans l'espoir qu'une explication allait s'ensuivre, et qu'il viendrait bientôt rompre la solitude qui régnait pour elle dans la maison nuptiale.

Voilà ce que ce matin encore pensait Louise. Mais, tout à l'heure, elle s'est trouvée en tête-à-tête avec mademoiselle de Chémerault. Celle-ci, curieuse et adroite, a su la forcer à des demi-confidences. En retour, la demoiselle a instruit la dame des devoirs respectifs de deux époux bien unis ; et Louise maintenant se croit méprisée, et sa fierté s'en irrite justement. Elle pense que Marillac ne l'a épousée que pour exploiter à son profit la protection dont le roi a bien voulu honorer la pauvre pensionnaire de la Visitation, et son cœur indigné vient de lui rendre dédain pour dédain.

Cependant la chasse continuait ; le cerf relancé apprêtait de l'ouvrage aux chasseurs. C'était, ainsi que l'avait prévu le roi, un de ces vieux routiers de la forêt, auxquels, à défaut de force et d'audace, la ruse et l'agilité ne man-

quent pas. Satisfait d'avoir mis les chiens dans l'impossibilité de lui nuire pendant quelque temps, il s'était retiré dans une de ses enceintes, où ses biches n'avaient pas tardé à le rejoindre.

Là, au milieu de sa famille inquiète, alarmée, il se reposa. D'autres cerfs, frais et dispos, accoururent, comme pour s'enquérir des conséquences probables d'une poursuite qui les tenait tous en alerte, ou pour lui signaler les manœuvres de l'ennemi; et, quand les aboiements des chiens eurent dispersé la troupe, par cet admirable instinct qui dirige cette race fuyante, par cette sublime et merveilleuse intelligence qui lui apprend à s'entr'aider, le gibier avait médité son plan de défense, aussi bien que les chasseurs leur nouveau plan d'attaque.

Précédés de leurs meutes recouplées, guidés par l'empreinte récente des pieds irréguliers de l'animal, les piqueurs arrivent et *foulent* l'enceinte, où toute trace a disparu sur ce sol tapissé par l'automne d'un lit épais de feuilles mortes. Le cerf, immobile, attentif, couché sous des buissons de houx, prolonge autant qu'il le peut son délassement; puis, découvert enfin, il part, il détale.

Suivi de Marillac et des autres, le roi, l'air plus animé, plus joyeux qu'à aucun autre instant de la journée, réchauffé d'une nouvelle ardeur qui ne lui vient point seulement de son goût pour la chasse, a rejoint la bande des piqueurs. Il fait observer derechef les traces de la bête. Ce sont les mêmes; c'est bien le cerf de meute qui, fatigué par deux heures de fuite, ne peut tarder à être forcé. Déjà sa course paraît moins rapide et ses bonds moins impétueux. Les chiens, d'abord décontenancés au souvenir de leur affront à la ravine, les mouvements un peu euroidis par la fange séchée qui leur recouvre les jarrets, reprennent courage, et s'élancent avec une impétuosité croissante; ils traversent à sa suite les routes, les sentiers, les clairières de la forêt, se rapprochent de plus en plus de leur proie,

et le pas pesant et régulier des chevaux résonne derrière eux.

Le cerf, après avoir tracé un long circuit, semble revenir à cette enceinte d'où on l'a dernièrement débusqué, comme s'il voulait mourir à l'endroit où il a goûté son dernier instant de plaisir, son dernier repos.

Tout à coup, au détour d'un taillis, le chiens s'arrêtent indécis. Le fouet des piqueurs, leurs cris, leurs houp! houp! leurs *velci revari* les remettent sur la trace.

Cependant le roi de la meute, le *souillard*, magnifique chien de Barbarie, à la robe blanche et soyeuse, au museau tacheté de feu, beau chasseur, requérant, de haut nez et de grand cœur, s'obstine à ne plus guider ses compagnons dans cette voie. Ne pouvant le forcer de suivre, le croyant épuisé, ou en folie, on le laisse aboyant aux buissons, en attendant qu'il rejoigne. Puis les cors résonnent de plus belle. Le cerf vient d'enfiler une large allée qui divise le taillis. Là, c'est plaisir que de le relancer; car, en le serrant de près, on le va contraindre à déboucher ouvertement dans une petite plaine couverte seulement de bruyères, et où il sera facile à la troupe tout entière de se développer, de l'atteindre, et de l'abattre à la vue de tous, au milieu des joyeuses fanfares.

En effet, à peine s'il paraît devoir courir dix minutes encore, tant il fuit avec mollesse : mais les chiens le poursuivent de même, tournant sans cesse la tête en arrière. Ils semblent attendre, pour vaincre, le retour de leur *souillard*, dont les aboiements isolés se font ouïr au loin et vont en se perdant.

Cependant, ranimées par les cris et le forhuage des piqueurs, les meutes reprennent franchement route, tandis que les chasseurs essayent de prolonger la plaine pour dépasser le fuyard et le cerner. Celui-ci, après avoir quelque temps excité la poursuite, se redresse, secoue soudain sa faiblesse d'emprunt, et, en trois bonds traversant le champ

de bruyères, sautant par-dessus les haies et les barrières d'un enclos qui termine la plaine, il s'enfonce dans le bois avec rapidité, en défiant les chevaux, les chiens et les hommes!

Chacun resta ébahi.

« Monsieur de Marillac, dit le roi d'un ton moqueur, nous faites-vous donc aujourd'hui chasser des bêtes charmées? Certes, ce *dix-cors* a rajeuni en route. Voyons, messieurs, je parierais que les chiens ont pris le *change* et que nous sommes encore une fois dupes de mon vieux routier. »

On vérifia les traces, on chercha la *connaissance* du cerf. Ce n'était plus le même!

« Cependant, sire, dit Marillac, à la longueur de ses *andouliers*, à sa *paumure!...* »

Le roi, étant de belle humeur, le laissa dire : mais Marillac à bout de science, se donnait au diable intérieurement de son double métier de veneur et de mari, se reconnaissant très-incapable dans celui qu'on lui faisait exercer, tandis qu'on lui interdisait l'autre, pour lequel il commençait à se sentir quelque penchant. Il en voulait venir à son honneur toutefois, et ne point entièrement échouer dans sa première chasse, sous les yeux de toute la cour.

« Le brave chien greffier resté là-bas, près du taillis, poursuivit-il, nous remettra sur la voie.

— Oui, dit le roi; lui seul ne s'est point trompé; il sait mieux son métier que vous le vôtre.

— C'est qu'il y est né, et qu'il l'exerce depuis longtemps, sire.

— C'est juste, » répondit Louis XIII, qui, malgré son désir de se venger par des moqueries de ce mari assez maladroit pour se laisser surprendre auprès de sa femme, ne voulait pas cependant ridiculiser aux yeux de tous le choix qu'il avait fait d'un tel commandant de vénerie.

Les chiens recouplés, abandonnant tout à fait le cerf faussement mis en route, on regagne les *voies* qu'on vient de quitter. Les aboiements du *souillard* se font bientôt entendre de nouveau, et servent de point de direction à la chevauchée.

« Voilà un chien, dit le roi, qui aura eu aujourd'hui tous les honneurs de la chasse ; aussi je veux qu'il ait première et double part dans la curée, si curée il y a, ce dont il est permis de douter, n'est-il pas vrai, monsieur de Marillac ? »

Le commandant allait répondre, lorsqu'un jappement douloureux et prolongé frappe l'air ; et les aboiements du pauvre *souillard* n'arrivent plus que faibles et à de rares intervalles.

Le vieux cerf était d'abord demeuré non loin du taillis, où son jeune compagnon, trompant les piqueurs, avait pris sa place. Là, au milieu de hautes fougères, il se reposait, peu soucieux du seul ennemi qui lui restât, et s'apprêtant en cas de besoin, lorsqu'il aurait réparé ses forces, à rendre à son remplaçant le service qu'il en avait reçu.

Le *souillard*, en arrêt, le col ramassé, la tête basse, les yeux ardents, se tenait à distance, appelant à son aide la meute des *greffiers* ; puis, quand le bruit de la chasse se perdit au loin, n'espérant plus de renforts, mais ne voulant point quitter son poste, il se coucha devant le cerf, les pattes étendues, prêt à l'attaque comme à la défense ; et, immobiles l'un et l'autre, se mesurant de l'œil, ils firent une trêve, en attendant la lutte nouvelle.

Après ce moment de repos, au bruit sourd que rendit la terre, tous deux se levèrent aux aguets, tous deux battant des flancs, l'un de crainte, l'autre d'espoir ; et, tandis que le cerf, l'œil effaré, redressant l'oreille, prenait le vent pour juger de la direction du bruit, le *souillard*, recommençant à *sonner à la meute*, retrouvant sa haine d'instinct, le poil

hérissé, le harcela avec rage, et, le voyant se retourner pour fuir, il se jeta en avant, afin de lui fermer la retraite.

Le cerf fit entendre un sourd bramement de colère, prévit l'attaque et baissa vivement la tête. Lorsqu'il la releva, le roi des chiens greffiers, tournoyant en l'air, retombait sanglant et décousu à la place même qu'il venait d'occuper.

Quand les chasseurs arrivèrent, le pauvre *souillard* vivait encore, jappait encore, et, traînant après lui ses entrailles qui lui sortaient du ventre, essayait de suivre le chemin que le cerf venait de prendre. A la vue du maître piqueur, un éclair de joie brilla dans ses yeux : il fit un effort pour se relever, mit le nez contre terre, indiqua la trace, poussa un dernier jappement, et mourut.

« Allons, dit Louis XIII, le brave *souillard* n'aura pas sa double part de la curée, comme je la lui avais promise ; mais je crois que de ce côté il n'y perdra rien : nos chiens aujourd'hui dîneront de bonne soupe. »

Un éclat de rire général salua ces paroles, qui étaient une nouvelle attaque contre Marillac.

« Je jure par saint Hubert, sire, répliqua celui-ci, excité par la raillerie, que, dussé-je le relancer seul, n'ayant pour monture qu'un âne rétif, et pour meute que deux *roquets* de dames, vous aurez ce soir le pied du maudit cerf!

— Dieu vous assiste! monsieur. En attendant le pied du cerf, je veux que les pattes de l'intrépide *souillard* mort à mon service soient honorablement clouées dans le chenil de Versailles.

— Et moi, dit le jeune Nemours, je retiens un de ses os pour en faire un sifflet de vènerie.

— Et moi, sa peau, poursuivit madame de Guéménée ; j'en veux avoir une paire de gants que je ferai broder et blasonner d'or, et qui figureront au bal de la cour.

— Les morts sont insensibles à tant d'honneurs, ajouta de Rieux. Quant à moi, je propose une quête au profit de sa veuve et de ses orphelins, s'il en laisse. »

On rit encore, et le roi tout le premier.

Jamais Louis XIII n'avait pris si gaiement une chasse si mal menée. Cependant, contre son ordinaire, il déclara renoncer à poursuivre. Peut-être ne cherchait-il qu'un prétexte pour regagner Versailles, où Louise l'avait précédé.

« Je vous engage à persévérer, messieurs, dit-il aux chasseurs. Pour moi, je parierais ma couronne et mon renom de bon veneur qu'un cerf qui a eu de telles *reposées* peut nous défier tous. Mais vous devez continuer la promenade avec M. de Marillac; il s'entend fort bien à la rendre agréable et salutaire. Vrai Dieu! jamais je ne me suis si bien porté! Il y aurait de l'inhumanité à vous, messieurs, de ne point l'aider à remplir le serment qu'il nous a fait de par saint Hubert! Au revoir donc, et bonne chance! »

Il invita les dames de la chasse à l'accompagner, et, suivi seulement de quelques gentilshommes de son service, il partit, laissant Marillac et les autres dans un grand étonnement.

A son arrivée au château, le roi se fit habiller, puis rejoignit les dames, qui, dans la plaine, prenaient plaisir à lancer le faucon.

Madame de Marillac, les traits encore un peu languissants, assistait à leurs jeux comme spectatrice, et se reposait sur un tertre, couvert, vu l'humidité du sol, d'un de ces anciens tapis mélangés de laine et de chanvre. A l'approche du roi, elle voulut se lever; il ne le souffrit point, et, pour la décider à rester, il s'assit auprès d'elle, ayant mademoiselle d'Hautefort de l'autre côté.

Là, en apparence, exclusivement occupé de cette dernière, ses regards se tournaient souvent vers Louise. A plusieurs reprises, il s'informa de sa santé, sans plus songer à celle de mademoiselle de Chémerault, qui l'avait si fort intéressé deux heures auparavant; et il contemplait cette bouche si fraîche, si pure, que dans un mouvement involontaire ses lèvres avaient touchée.

C'est à ce baiser qu'il doit cette chaleur d'âme, ce bien-être qui l'anime en ce moment; c'est ce baiser, neutre cependant, négatif, car il ne fut ni donné ni reçu, qui a rendu l'activité à son sang et la sérénité à son esprit.

Louise se sent fière et heureuse de cette amitié, de cette protection royale qui, se montrant enfin ouvertement, ont éclaté pour elle deux fois dans la même journée, au milieu des femmes les plus illustres de la cour; et déjà sa vanité charmée lui fait oublier les ennuis de son ménage.

Une collation avait été préparée au château. Toutes les dames y prirent part indistinctement. Pour leur mieux prêcher l'oubli de l'étiquette, le roi voulut rester debout et les servir lui-même. Il avait assez souvent coutume d'en agir ainsi dans ses parties de chasse ou de campagne; mais jamais on ne l'avait vu de si galante humeur.

En racontant les choses de la chasse, sa gaieté redoubla; Marillac en fit encore les frais; et Louise, malgré elle, en éprouva une certaine gêne. Quels que soient les torts de leurs maris, les femmes prennent toujours une partie de la responsabilité attachée au nom qu'elles portent.

Comme le roi, tout à son récit, s'égaye de plus belle aux dépens de son nouveau commandant de vénerie, un cor éloigné se fait entendre, puis se rapproche, et bientôt vingt autres cors y répondent, sonnant le retour, sonnant le triomphe, sonnant l'hallali! Les aboiements des meutes retentissent dans la plaine; les chasseurs débouchent de la forêt, décrivant un cercle, lançant avec ardeur leurs chevaux couverts de sueur et d'écume. Les fanfares éclatent au milieu des clameurs bruyantes poussées par des milliers de spectateurs, paysans, valets, soldats, accourus de tous côtés. Le roi et les dames se placent aux fenêtres; et tout à coup, épuisé, haletant, cerné de toutes parts, réduit aux abois, un cerf relancé, forcé, le vieux cerf lui-même, traversant une double haie de curieux qui hurlent de joie à ses oreilles, fait un dernier effort, et, les yeux hors de leur orbite, la

langue pendante, les jambes roidies, secouant les chiens qui déjà le déchirent, se précipite dans la cour du château, comme dans son seul refuge ; là, à bout de forces, il s'arrête, et, la tête basse, tombe sur ses genoux en laissant échapper un cri plaintif de détresse.

Aussitôt Marillac, accablé par la fatigue, mais rafraîchi par la victoire, entre à sa suite, ainsi que tout le reste des chasseurs; et les dames applaudissent à leur arrivée et à leur succès!

Le roi n'avait plus si bonne chance à poursuivre sa moquerie. Il hocha la tête d'un air confondu.

« Vous devez une belle chandelle à saint Hubert, monsieur de Marillac, lui cria-il. Me l'amener jusque dans les cours du château! ceci tient du prodige.

— Sire, répondit Marillac, c'était bien assez d'humiliations pour lui que vous nous ayez abandonné le soin de sa poursuite : il n'a pas voulu du moins mourir d'une autre main que de celle du roi.

— Bravement répliqué, monsieur. Mais, ajouta Louis XIII, clignant de l'œil pour relever l'importance de ses paroles, comme s'il allait d'un mot renverser toute la gloire des chasseurs, est-ce bien notre cerf de meute?

— Ah! sire, ne le reconnaissez-vous pas à sa double *paumure*, à ses *andouillers?...*

— Il suffit, monsieur, nous allons bien voir; mais il ne faut pas le faire attendre. »

Ces paroles étaient échangées entre le roi et Marillac, tandis que l'un se tenait encore au balcon de la galerie du château, et l'autre sur son cheval. Le roi descendit, et Marillac, faisant momentanément les fonctions de grand veneur, lui présenta le couteau de chasse, en cas qu'il voulût mettre lui-même le cerf à mort.

Louis XIII n'avait nulle répugnance pour ces sortes d'opérations; et, quoique, à vrai dire, le cerf n'ayant point été forcé par lui, il eût pu et dû se dispenser de cette triste

besogne, y trouvant une secrète jouissance, il ne s'en défendit aucunement, et d'une main ferme enfonça le couteau dans le flanc de l'animal.

Tout le monde admira la prestesse et la dextérité du maître dans ce cruel office : un murmure louangeur circula dans l'assemblée, même parmi les dames, qui, du balcon et des fenêtres du château, prêtaient toute leur attention à ce spectacle.

Restait à faire la part de chacun. Le chef des piqueurs détacha le pied gauche du cerf, le remit au lieutenant de vénerie en service, qui le passa à Marillac, lequel le présenta au roi, selon l'usage.

Louis XIII l'examina et dit :

« Il a bien la *connaissance*. C'est de fait notre vieux cerf de meute ! »

Le maître piqueur eut pour lui la *nappe* du cerf, c'est-à-dire sa peau. Puis vint le tour des chiens, qui firent bonne et large curée, au grand plaisir des assistants ; après quoi, les dames descendirent dans les cours et se mêlèrent parmi les chasseurs pour les féliciter.

« Ils ne dîneront donc pas que de soupe seulement, dit le roi. Recevez nos compliments, monsieur de Marillac ; nous prendrons soin de vous dédommager des railleries que nous nous sommes permises à votre encontre. »

Le commandant de vénerie, surpris autant qu'enchanté de son succès, vida sa bourse dans celle du vieux piqueur.

« Vrai Dieu ! ajouta Louis XIII, nous voulions ce matin parier notre couronne ; nous l'eussions donc perdue à ce jeu, et le roi de France aujourd'hui serait un Marillac, et non plus un Bourbon !

— Jamais royaume ne se serait si mal trouvé d'un changement, » répondit Marillac devenu courtisan.

Lous XIII, se penchant vers Louise, placée non loin de lui, et qu'enorgueillissait, quoi qu'elle en eût, le triomphe de son mari, lui dit à demi-voix : « Une couronne de

comte suffira, je l'espère, pour nous acquitter de notre gageure; et nous nous acquitterons bientôt, madame la comtesse. »

Louise regarda le roi avec l'expression du bonheur et de la reconnaissance.

Un singulier incident vint alors mettre dans une position assez ridicule les deux principaux acteurs de cette scène.

Selon l'usage encore, le maître piqueur s'avança révérencieusement vers le commandant de la vénerie, et lui remit entre les mains la tête du cerf *de la part de Sa Majesté*. Il s'agissait seulement de la préparer, et d'inscrire sur le *massacre* la date du jour et le nom de la forêt. Mais Marillac fut d'abord tenté de prendre cette offrande, faite à lui devant toute l'assemblée, pour une dernière et sanglante raillerie. Fort embarrassé de son attitude, et tenant toujours le bois de cerf entre ses mains, ému d'avance des quolibets qu'il présumait devoir pleuvoir sur lui à cette occasion, il regarda le roi; leurs yeux se rencontrèrent : tous deux, aussi gênés l'un que l'autre, se troublèrent et se détournèrent aussitôt.

Ainsi se terminèrent les fêtes et le cérémonial de la chasse. Un instant après, on sonnait le départ. Et la nuit venue, rentrée dans ses appartements du Louvre, Louise, malgré sa solitude, se laissant aller à de vaniteuses pensées, murmurait en s'endormant : « Comtesse ! »

XVII

UNE JOURNÉE DE LOUISE

LE MATIN

Le roi tint parole. Des deniers de l'épargne on racheta au comte de Maure la terre d'Attichy, près Compiègne, qui depuis longtemps était dans la famille des Marillac, et, par brevet royal, elle fut érigée en comté. Pour donner à cette faveur un air de restitution, l'arrêt de séquestre rendu par la chambre de l'Arsenal contre les biens du maréchal fut annulé en partie, en faveur de son neveu; et du domaine d'Olinville, tout ce qui n'avait pas été aliéné par celui-ci lui fit retour.

Louise de la Porte, comtesse de Marillac, dame d'Attichy et d'Olinville, avait-elle encore quelque chose à souhaiter? N'étaient-ils pas comblés, ces désirs de faste qui tourmentaient déjà sa jeune tête autrefois, lorsqu'à Tours, sur les bords de la Loire, fatiguée de sa société de vieux hobereaux et de son obscurité de province, elle ne rêvait que Paris et la cour?

Mais Louise avait derrière elle une tante qui lui répétait sans cesse que s'arrêter dans le chemin de la faveur, c'était s'exposer à reculer, qu'en redoublant d'attentions et de prévenances auprès du roi elle se trouvait en passe de tout obtenir.

L'occasion s'offrait de monter d'un degré de plus sur l'échelle de la fortune.

Le vieux marquis d'Humières, premier gentilhomme de la chambre par quartier, venait d'être disgracié.

M. le comte de Marillac resterait-il donc simple commandant de la vénerie? non! et le maître ne refuserait rien si l'on savait s'y prendre.

Solliciter pour son mari qui la repoussait semblait à Louise une lâche action. Mais on lui faisait sentir que l'élévation de M. de Marillac pouvait seule faire la sienne; que, s'ils vivaient séparés dans leur intérieur, comme bien d'autres ménages, qui n'en passaient pas moins pour des modèles de vertu conjugale, ils devaient du moins être unis par un même but, et y marcher en se donnant la main.

Gémissait-elle des insultants procédés de M. de Marillac, on lui disait que, lui devant tout, richesses, honneurs, il changerait bientôt de conduite à son égard.

Depuis quelque temps, la reine ne témoignait plus que de la froideur à Louise.

« Vous n'êtes point encore assez grande dame pour l'approcher souvent et vivre dans son intimité, » observait-on.

Mademoiselle d'Hautefort, mademoiselle de Guise, et d'autres, affectaient de s'éloigner de la nouvelle comtesse.

« Elles sont fières de leur rang à la cour, jalouses de votre jeunesse et de votre beauté, répétaient les mêmes voix; il faut les humilier en devenant plus même que leur égale! »

Louise a dix-huit ans; le souvenir de son premier amour s'est de plus en plus effacé au milieu de ce mouvement de vie nouvelle qui l'occupe et des sentiments étranges qui l'agitent aujourd'hui. A son âge et dans un cœur de femme, les idées ambitieuses se développent facilement, quand elles ont pour but un intérêt de coquetterie ou de vanité. Elle se laissa persuader.

Le roi la venait toujours voir; quoiqu'il ne lui parlât

encore que d'amitié, il la contemplait parfois d'une façon singulière, lui caressant les cheveux, lui prenant la main, et un jour il y posa ses lèvres, ce qui mit Louise dans un grand embarras : car, par respect, elle dut aussitôt en faire autant d'un air humble. Elle baisa donc la main du roi, qui lui baisait la sienne; à ce jeu, le diable allait se mettre de la partie, lorsque heureusement, l'angelus venant à sonner, Louis XIII rentra chez lui en faisant le signe de la croix.

Se tromper plus longtemps sur le sentiment qui le dirigeait devenait difficile à madame de Marillac.

« C'est peut-être là, se disait-elle, ce qu'on appelle l'amitié des rois! » Puis, s'occupant de toilette, souriant à sa beauté comme à sa fortune, innocente encore assez pour ne pas trop s'alarmer, elle ne voyait que l'éclat qui l'entourait, oubliant le sort de mademoiselle de la Fayette, et ne se souvenant que de sa vertu!

Pour la première fois alors, elle en vint à se remémorer certains discours ambigus que madame de Saint-Cernin avait tenus quelques jours avant. Elle se rappela ces duchesses, ces grandes dames qui, sous les règnes précédents, gouvernaient les rois comme les rois gouvernaient la France!

« Presque reine! » se dit-elle.

L'heure de la tentation était arrivée.

« Cependant, pensa-t-elle encore, ces anciennes amies de Louis, mesdemoiselles d'Hautefort et de la Fayette, elles n'étaient point mariées! elles pouvaient se croire libres de disposer de leur cœur! Mais moi! »

Il n'y avait plus que Marillac entre Louise et le tentateur.

Pour éclaircir les doutes de sa conscience, elle sentit le besoin d'aller soumettre ses scrupules à quelque bon prêtre. Quant aux confesseurs de cour, elle les connaissait déjà trop bien pour se fier à eux.

Un matin, accompagnée de sa demoiselle de compagnie

et d'une autre de ses femmes, la jeune comtesse se rendit auprès de Nanterre, au mont Valérien, lieu renommé pour les saints ermites qu'y avaient attirés les exemples pieux de l'illustre recluse Guillemette Faussart et du vénérable Jean du Houssai, tous deux morts depuis peu en odeur de sainteté, et enterrés sur la montagne aux Trois-Croix.

La cellule de Jean du Houssai était alors occupée par un saint homme, mais qui ne recevait point à confession. Sans vouloir connaître la cause des ennuis de Louise, il essaya de les adoucir et lui conseilla l'aumône, comme devant apporter un grand soulagement à son cœur.

Encouragée par lui, elle osa, malgré une terreur puérile qui la prenait à l'aspect de la misère, aller de chaumière en chaumière pour y distribuer des secours.

A la dernière qu'elle visita, le tableau qui s'offrit à elle était plus fait encore pour exciter son admiration que sa pitié.

Entre quatre murailles presque nues, mais proprement blanchies à la chaux, ornées seulement de rameaux de buis, d'un Christ dans un cadre vermoulu et de quelques études de têtes dessinées par une main ferme et habile, était un vieillard centenaire, qui avait servi sous cinq rois de France. Assis devant un petit feu de sarment, costumé d'une vieille casaque de soldat rapiécée, mais non trouée, et qu'il avait portée pour la première fois sous Henri III, immobile, et ses longues mains appuyées sur ses genoux osseux et vacillants, il grommelait quelques vieilles chansons de guerre, qu'il entremêlait de psaumes et de *meâ culpâ*.

Près de lui, de l'autre côté de l'âtre, sur une étroite banquette, se tenaient serrés les uns contre les autres trois petits enfants rougeauds, blondins, qui se regardaient en riant aux éclats, et n'interrompaient leurs rires que pour manger de longues tartines de crème qu'ils tenaient à la main.

Une femme déjà âgée, mais alerte, à la taille courte, aux

hanches rebondies, à la physionomie vive encore, habillée d'étamine grossière, allait et venait dans la chambre, s'occupant du vieillard et des enfants et ne les quittant, sans cesser de veiller sur eux, que pour retourner à son rouet.

Cette femme n'a là, devant elle, ni son père ni ses fils. Ce vieillard est son aïeul; ces trois petits blondins sont ses petits-enfants. Une génération manque ainsi entre eux; le lien qui les a réunis s'est brisé, non détruit; et tout cela n'a eu pour vivre que le travail de la pauvre veuve! Mais déjà un secours lui est arrivé, et, quand madame de Marillac s'offre de venir à son aide :

« Ma belle demoiselle, répond la bonne femme en faisant une profonde révérence, que Dieu vous conserve riche, puisque vous venez ainsi au-devant des pauvres gens; mais pour le moment la faim ne frappe plus à notre porte. Soyez néanmoins cent fois la bienvenue. Vous arrivez sans doute de Paris ou de Saint-Germain, n'est-il pas vrai? Moi aussi j'ai habité Paris, la grand'ville, et j'ai été à Saint-Germain voir dîner le roi. Vous voilà presque en même temps que le soleil dans nos pays; se lever de bon matin pour faire des œuvres charitables, c'est quasiment commencer sa journée comme le bon Dieu lui-même. Sa bénédiction doit être avec vous. La seule grâce que je vous demande, mon enfant, c'est de vous reposer un instant sous notre toit, pour nous porter bonheur. »

Louise eut beau faire, il lui fallut s'asseoir. La maîtresse du logis lui apporta bientôt d'un lait pur dans une petite sébile de bois.

« Oh! ne me refusez pas, ma belle demoiselle, vous me feriez grand'peine. Je veux vous offrir quelque chose, pour pouvoir accepter de vous, si toutefois la faim revient frapper à la porte de céans. »

A cette condition, Louise consentit : elle s'approcha des enfants et les baisa, tout barbouillés qu'ils étaient. Elle adressa ensuite la parole au vieillard; celui-ci ré-

pondit à peine, la regarda en souriant, et il fit son *mea culpa*.

« N'y prêtez point trop attention, mon enfant. A bon droit je l'appelle grand-père : c'est vous dire qu'il n'est plus jeune, et sa raison court parfois les champs. Ce que c'est que de nous ! Il me souvient de lui lorsque j'étais petite ; c'était un beau hallebardier de notre roi Henri III. Qu'il était fier et brave alors, avec ses chausses à bandes, son grand feutre à la *gloriot!* Il n'y avait point assez de place pour lui lorsqu'il marchait dans les rues de Paris ; c'était M. du Train, marquis de l'Embarras ! Il ne pouvait voir une jolie fille sans taper du talon, ni se laver les mains dans la Seine sans éclabousser les quais. Maintenant, ma fine ! on ne le reconnaît plus qu'à son nom.

— Et c'est vous, dit Louise émue de compassion, qui prenez soin de lui, ainsi que de ces pauvres enfants ?

— N'est-ce pas mon devoir? Ce sont les fils de mon fils ; et lui, il est le père de mon père !

— Mais votre travail ne peut suffire à tant de besoins ! Ces enfants grandiront. Avez-vous donc quelque quartier de terre en propriété ?

— Nenni, ma belle demoiselle ; mais naguère, lorsque défunt mon fils le tailleur d'habits vivait (que Dieu et tous les saints du paradis le protégent ! dit la grosse femme en poussant un soupir), il gagnait pour nous tous. Nous étions alors de la noblesse de Cussy, *la soupe et le bouilli*. A sa mort, nous avons quasi passé dans celle de Firou-Martin, *va te coucher, tu souperas demain*.

— Mais enfin, bonne femme, dit la comtesse, pour que vous refusiez mes offres, faites de si bon cœur, quelqu'un est-il venu à votre secours ?

— Ne vous l'ai-je pas dit ? Eh bien, après mon fils, il me restait mon fieu, mon nourrisson, un grand et beau gars que j'ai nourri de mon lait, et qui est colorieur d'images saintes pour les églises. Depuis quelque temps

je ne le voyais plus; le pauvre enfant avait des peines! Cependant son métier allait bien; fortune n'empêche pas chagrin.

— Non, dit Louise en faisant un retour sur elle-même.

— Avez-vous des peines aussi, ma noble demoiselle? reprit la grosse et excellente femme. Vous si jeune! si belle! Mais lui aussi était bien avenant! Jeunesse et gentillesse, le malheur tombe sur tout ça! Bon mouton que celui qui a été mordu par le loup, comme dit le proverbe. Mon pauvre fieu fut si bien mordu, qu'il en quitta Paris; nous ne le revîmes plus, et la misère nous vint.

— Il est donc revenu depuis? demanda Louise, avec une sorte d'intérêt instinctif.

— Nenni, mon enfant, et il ne reviendra peut-être jamais! Il est si loin! Un garçon du pays, qui l'avait vu souventes fois chez mon fils le tailleur, se trouva face à face avec lui, là-bas, du côté de la province du Dauphiné, et lui conta notre gêne. Il n'en fallut pas plus: il nous fit aussitôt passer une lettre, avec ce petit papier.

Elle tira le papier de son bahut, où il était soigneusement enveloppé dans cinq ou six enveloppes différentes, et le remettant à Louise: « Vous savez sans doute lire, ma belle demoiselle; moi je ne suis qu'une pauvre femme. Mais lisez-le tout haut, pour vous et pour moi; car ce m'est toujours joie nouvelle de l'entendre, quoiqu'il me fasse toujours pleurer. »

Louise lut ce qui suit, non sans s'interrompre avec une violente émotion; car, dès la première ligne, elle avait reconnu l'écriture et interrogé la signature.

« Par le présent acte, fait à Giers, près de Grenoble, province du Dauphiné, par-devant maître Girard, tabellion notaire, moi, Eustache Lesueur, peintre, j'autorise la femme veuve Madeleine Cormier, ma bonne mère nourrice, à faire vendre, à son bénéfice et profit, tous les meubles,

ustensiles, armes et objets d'art garnissant mon atelier, rue de la Harpe, à Paris, en face de celle de la Parcheminerie, n'en exceptant que mon esquisse du grand Raphaël Sanzio, les deux dessins de Michel-Ange, et mon tableau du Dominiquin, dont elle pourra disposer cependant, si la fin de cette année 1639 arrive sans qu'elle reçoive d'autres nouvelles de moi.

« EUSTACHE LESUEUR. »

« Hein! dit la dame Cormier, interrogeant Louise du regard et essuyant une larme : les anges du ciel valent-ils mieux que lui ?

— La lettre... s'écria Louise en rendant le papier d'une main tremblante... la lettre qui accompagnait cet acte... ne l'avez-vous pas ? »

Madeleine Cormier, toute surprise de ce vif mouvement d'intérêt, et ne l'attribuant pourtant qu'à l'admiration causée à la jeune dame par le noble trait de son *fieu*, alla chercher la lettre et la lui remit. Elle contenait ces mots :

« Pardon, bonne mère, si je suis parti sans vous revoir : je suis bien malheureux ! Je travaille avec ardeur, dans l'espoir de tout oublier, excepté mes amis et vous; mais rien n'y peut. Mon seul bonheur aujourd'hui est dans la religion : aussi ai-je communié hier, espérant que mes peines en seraient adoucies. Non : car il y a toujours quelque chose qui se place entre Dieu et moi. Adieu.

« *N. B.* L'acte ci-joint pourra vous tirer de l'état de gêne où vous vous trouvez. Ne craignez pas d'en faire usage. Je n'ai plus besoin de rien ; mes pinceaux me suffiront. »

Louise avait le cœur comprimé pendant cette lecture; toutefois elle n'y trouvait point ce qu'elle y avait cherché. Une peine profonde désolait Lesueur: quelle en était la cause? A quelle époque s'était-il éloigné de Paris?

Elle adressa la première de ces questions à Madeleine Cormier, non sans hésiter et se troubler un peu: celle-ci n'eut pas le loisir d'y répondre sur-le-champ. Louise lui parlait encore, qu'elle fit tout à coup de ses petites jambes trois bonds vers la cheminée, où le vieillard, toujours grommelant des chansons ou chantonnant des psaumes, venait avec son pied de faire rouler les sarments enflammés jusque sous sa chaise; ils lui eussent brûlé les jambes, si elle ne fût arrivée à propos. Un des petits blondins, tombé de son banc à la renverse, avait une forte contusion à la tête, et la bonne femme, occupée à faire reprendre l'équilibre au vieux soldat, à l'éloigner du feu, songeant en même temps à relever l'enfant, à lui frotter la tête, à le faire taire (il criait à fendre l'oreille), n'avait guère le loisir de choisir les expressions, et mêlait tout ensemble ses réponses à la jeune dame aux exclamations qu'elle adressait aux deux maladroits.

« Allons, taisez-vous, petit braillard!... Quelle est la cause de son chagrin, dites-vous, mon enfant?... Ça ne sera rien, mon p'tit nini, mon p'tit nono!... Oh! tête d'oisillon, tête folle! chagrin d'amour dure un jour!... Aussi, mon père, vous n'êtes pas sage; vous avez les jambes sèches comme des échalas, ne plus ne moins, et vous les fourrez toujours dans le feu!

— Quoi! c'est une peine d'amour? demanda avec plus de fermeté Louise, résolue de tout éclaircir, et enhardie par le bruit même qui se faisait dans la chambre.

— Oui, mon enfant, répondit la vieille en frottant toujours la tête de son petit-fils, et repoussant du pied le sarment dans l'âtre. Une amourette avec une *coureuse*... Du moins je ne vois que celle-là. Dans les mauvais

filets, le bon gibier; aussi, mon fieu s'en guérira facilement.

— Ma tante et M. de la Chenaye avaient donc raison, » pensa Louise. Et, reprenant un maintien plus froid et plus réservé : « Il n'importe, ma bonne femme, dit-elle à Madeleine Cormier; jusqu'à ce que vous m'ayez revue, ne faites point usage de votre acte pour vendre les tableaux de M. Lesueur, je vous en prie. Me le promettez-vous?

— Hélas! ma mignonne, il n'est plus temps. Le maître tailleur avait laissé des engagements à payer; de mon côté, les dettes étaient venues. Sans cela, jamais je n'aurais songé à livrer ses peintures, à ce pauvre ange, pas plus qu'à me faire juive. Mais le temps pressait : grande hâte, grand malheur! »

La jeune comtesse, cachant son émotion, et prenant congé de sa nouvelle connaissance, alla derechef embrasser les trois petits marmots, à chacun desquels elle laissa pour adieu un écu d'or dans la main.

LE MIDI

Après le bal et la comédie, il n'avait été question, durant tout cet hiver, à Paris, que de lettres. Chacun était en correspondance : on s'écrivait des lettres, on se demandait des lettres, on se promettait des lettres. Une lettre galamment tournée suffisait à la réputation d'un bel esprit. On disait : « Je vous écris une lettre en ce moment; j'y travaille. » Trop heureux s'il n'en était pas du sujet de cette lettre comme de l'ode de Malherbe à M. le premier président de Verdun, sur la mort de sa femme, ode que le poëte travailla tant, si bien et si longtemps, qu'elle trouva le veuf inconsolable remarié, et sa seconde femme près d'accoucher.

Celui qui, dans ce genre, avait acquis le plus de renommée, et dont les lettres étaient citées comme modèle de beau langage, d'expressions mignardes et de ton de cour, c'était Voiture. On en faisait le plus grand cas dans la haute société des hôtels de Créqui et de Ventadour, surtout dans celle du fameux hôtel de Rambouillet, où se tenait le tribunal des *précieuses*, présidé par la grande Arthénice, pour juger les beaux esprits de l'époque.

Aussi Voiture était-il couru de tous: une lettre de lui mettait en faveur, dans un certain monde, à l'égal d'un titre accordé par le roi; et sa triple réputation de beau joueur, de grand poëte et de chef des écrivains épistolaires, l'avait placé si haut, qu'il s'y était acquis un droit d'impertinence dont il usait largement, jusque dans les plus nobles maisons.

Il venait d'arriver d'Italie et de visiter Rome, après sa mission pour signifier au duc de Toscane la naissance du Dauphin. Ayant appris le mariage de Marillac et les heureux changements survenus dans sa fortune, il l'alla complimenter, le priant de le présenter à sa femme, dont il avait entendu vanter la charmante figure. Mais Marillac était las des compliments de cette espèce; puis le temps lui manquait, disait-il; on ne le trouvait plus que sur la route d'Attichy à Olinville ou d'Olinville à Attichy, toujours par monts et par vaux, dans l'intérêt de ses affaires et de celles du roi.

Voiture résolut de se présenter lui-même.

La comtesse, à son retour de Nanterre, retirée dans ses appartements, songeait aux dernières paroles de la mère Cormier, et s'attristait d'être forcée de mépriser Lesueur. Elle eût préféré avoir seule tous les torts. Qui pourrait-elle donc estimer dorénavant, si celui-là, si dévoué dans ses autres affections, si reconnaissant, si généreux, savait tromper aussi? A quelles paroles ajouter foi désormais, puisque celui-là savait mentir? Néanmoins

un doute secret combattait encore dans son âme en faveur du jeune peintre. Louise, avec une certaine facilité, avait ajouté foi aux témoignages accusateurs de la Chenaye et de madame de Saint-Cernin contre lui; eh bien, aujourd'hui qu'une accusation de plus venait corroborer les deux autres, elle doutait.

L'orgueilleuse hésitait à penser qu'il eût mis ainsi en balance Louise de la Porte et Jeanne la Brabançonne !

Dans ce moment, M. de Voiture lui fut annoncé.

On lui en avait tant parlé! elle avait lu de ses lettres et en savait par cœur; malgré sa tracasserie d'esprit, elle le reçut.

« Madame la comtesse, dit celui-ci en entrant, pardon si je m'offre seul à vous; cependant tout est dans l'ordre. M. de Voiture, introducteur des ambassadeurs chez Son Altesse Royale monseigneur le duc d'Orléans, a l'honneur de vous présenter le poëte Voiture, très-désireux de faire la connaissance de deux beaux yeux dont... »

Il allait poursuivre sa phrase préparée; mais, au relevé de sa troisième révérence d'entrée, ayant examiné Louise plus attentivement, il se jeta en arrière, et, levant les bras, s'interrompit par une exclamation de surprise.

« Par le roi de cœur! je certifie, madame, que ce n'est point la première fois que j'ai le bonheur de jouir de votre vue! Pardonnez à ma curiosité; n'avez-vous point dernièrement séjourné à Lyon?

— Je n'y ai jamais été monsieur.

— Cependant je vous y ai admirée, adorée... en peinture. En cherchant la beauté idéale, ce sont vos traits que le peintre a rencontrés; et la chose mérite que je vous la raconte.

« Il y a quelques semaines, poursuivit-il, un jeune homme, négligé dans ses vêtements, mais aux manières nobles, à la figure régulière, et qu'à son air taciturne on eût pris plutôt pour un amoureux au désespoir que pour

un artiste en tournée, traversa Lyon sans se faire connaître. Il y resta à peine trois jours. Un peintre de la ville venait de mourir, laissant à peine esquissé un tableau de sainte Ursule, commandé pour l'église de Saint-Nizier, et sur le prix duquel sa famille, dans la gène, avait inutilement compté. Notre jeune homme prend les pinceaux du défunt, travaille nuit et jour, et en quarante-huit heures enfante un chef-d'œuvre! oui, madame la comtesse, un chef-d'œuvre! A mon retour d'Italie, passant par Lyon, j'allai, comme les autres, voir cette sainte Ursule, car la foule y était; je vous le jure, madame la comtesse, j'ai dit mes prières devant votre image! Je vous regarde, je me rappelle… je compare! une ressemblance plus parfaite est impossible! »

Voiture l'entretint encore quelque peu d'anecdotes sur les beaux esprits du temps, la félicita, la complimenta, lui proposa même de lui écrire une lettre; mais il ne prolongea guère sa visite, car Louise paraissait souffrante.

Dès qu'elle le vit dehors :

« Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle, veulent-ils donc tous que je l'aime encore? N'entendrai-je dans toutes les bouches que son éloge? Ce jeune peintre si bienfaisant, si malheureux, c'est lui! Puis-je douter de son amour maintenant? Et où était mon esprit d'aller s'imaginer que cette fille l'avait pu contraindre de s'exiler ainsi de Paris! Non : mon mariage a tout fait! en vain je voulais me tromper moi-même, pour me déguiser ma propre déloyauté! C'est moi qui l'ai trahi, qui ai causé son désespoir! Mais il n'est plus de remède! cet amour eût été ma gloire, il serait ma honte aujourd'hui. Je suis mariée! »

Mariée! Elle se dit alors tous les devoirs renfermés dans ce mot et se jura de les observer.

Par la crainte d'aimer encore Lesueur, elle s'efforça de justifier Marillac de tous les torts qu'on lui imputait; elle se

dit que sa soumission le désarmerait, s'il croyait avoir des raisons de la fuir comme il faisait.

Cependant n'avait-elle pas déjà assez compromis sa fierté? Vingt fois Louise lui avait souri, essayant de le retenir, lorsque, au début de leur mariage, il venait escorté de ses amis qu'il lui présentait. La sœur de M. de Marillac, la comtesse de Maure, en partie témoin de son abandon et de ses peines, en avait dû gourmander son frère. Et tout cela s'était pratiqué vainement et à la honte de Louise? N'importe, aujourd'hui le péril presse; il la presse des deux côtés à la fois; il s'agit de son repos, de son honneur peut-être! elle ira le trouver s'il le faut, lui tout dire, lui tout avouer, et le prier à mains jointes de la défendre contre elle-même!

Sur-le-champ, elle manda une de ses femmes, et la chargea de s'informer où était le comte. Celle-ci sortit : un instant après, madame de Saint-Cernin arriva tout en émoi, comme si elle venait d'apprendre que sa nièce était devenue folle.

« Qu'y a-t-il donc, et que se passe-t-il?

— Je veux voir mon mari!

— Votre mari?

— Je ne puis plus vivre ainsi, dit Louise d'un ton résolu; il faut qu'il m'entende, qu'il s'explique. S'il croit avoir le droit de me mépriser, eh bien, qu'il vienne, qu'il m'accuse, je saurai me justifier peut-être; mais du moins, dussé-je ne le point convaincre, je connaîtrai la cause de ses mépris et de son abandon.

— Eh! ma chère enfant, de quoi allez-vous vous inquiéter, et quelles idées vous mettez-vous dans la tête aujourd'hui? N'êtes-vous pas heureuse?

— Non, je ne le suis point, répondit Louise, les yeux gros de larmes et avec une vivacité inaccoutumée.

— Que vous manque-t-il donc? les titres, les honneurs, pleuvent à volonté autour de vous. N'êtes-vous point comtesse? n'avez-vous point un carrosse, des valets, de riches

ameublements? S'il vous reste à désirer quelque chose, voyons, parlez. Il est naturel à votre âge, dans votre position, honorée, comme vous l'êtes, de l'amitié du roi, d'avoir quelques petits mouvements d'ambition : de cela nul ne saurait vous blâmer. C'est être ingrat envers la fortune que de n'en savoir point tirer parti; mais, de ce côté, quel obstacle rencontrez-vous qui ne vienne de vous-même? Le roi vous a-t-il jamais refusé quelque chose? ou plutôt lui avez-vous jamais rien demandé?

— Et que lui demanderai-je, même aujourd'hui? le repos de l'âme, le bonheur, sont-ils des choses dont les rois, plus que les autres, puissent disposer? »

Madame de Saint-Cernin parut s'alarmer des discours de Louise et du ton qu'elle prenait.

« Le repos de l'âme! dit-elle; eh! chère enfant, si votre âme est troublée, est-ce M. de Marillac qui lui rendra le calme?

— Pourquoi non? ne m'a-t-il pas juré protection, comme je lui ai juré fidélité?

— De la façon qu'il tient son serment, vous seriez presque dispensée du vôtre. C'est vous qui le protégez, et non lui qui vous protége.

— J'en suis heureuse, dit Louise; mais, si le sort me favorise assez pour que je puisse lui être utile, s'il est satisfait des avantages que notre union lui a procurés, pourquoi ne le vois-je point, sinon au milieu de la foule? pourquoi, si un léger mésentendu seul nous divise, ne cherche-t-il point à l'éclaircir? pourquoi, vous, ma tante, ne l'allez-vous point trouver pour prendre ma défense et le forcer de se rapprocher de moi? Loin de là, tout ce qui m'entoure paraît conspirer pour rendre cette réconciliation impossible; vous-même comme les autres; et je n'ose chercher à deviner ce qui se passe ici. Eh bien! ce que vous ne faites pas, et ce que vous devriez faire, je le ferai! Il refuse de venir à moi, j'irai à lui : il le faut, je le veux!

— Miséricorde! aimeriez-vous votre mari? » s'écria madame de Saint-Cernin avec une affreuse ingénuité.

Louise la regarda d'un air stupéfait.

« N'est-ce point mon devoir, madame! Je vous le répète, j'irai le voir; j'y vais aller à l'instant même. Il faudra bien qu'il m'entende. Je me jetterai à ses pieds, et je le supplierai de m'aimer!

— Pauvre enfant! dit la baronne en lui prenant la main, comme d'un air de pitié, vous ne voudrez donc jamais me comprendre! Et vous m'accusez, moi qui ai fait tout pour votre bonheur! Écoutez. »

Louise était au bout de sa fermeté : elle se rapprocha de sa tante avec soumission, appuya la tête sur son épaule et la laissa parler.

« Voilà comme on se trouble l'esprit, lui dit la dame d'un ton de doux reproche. Il me faudrait donc, si je vous écoutais, aller supplier M. de Marillac de revenir à vous? Mais, ma fille, ne serait-ce point compromettre votre dignité? Encore innocente, quoique épouse, vous ne savez pas ce que semble demander une jeune femme délaissée dès la nuit de ses noces, et qui vient ainsi d'autorité rappeler son mari à ses devoirs! Non, Louise, je ne le pouvais faire, ni en votre nom ni au mien. La chose est impossible à quiconque se respecte! Vous voulez maintenant aller trouver M. de Marillac, dites-vous? allez-y, Louise! et pour prix de cette belle démarche d'une femme qui vient demander pardon d'une offense faite à elle, on vous dira qu'il est absent de chez lui, qu'il en est absent le jour, qu'il en est absent la nuit; que la nuit, il la passe en société de MM. de Saint-Preuil, de Voiture, de Rieux, à remuer des cartes et de l'or, peut-être moins encore préoccupé de la passion du jeu que du soin de fuir le toit conjugal!

— Il me hait donc? dit la comtesse en relevant la tête et en fixant son œil interrogateur sur celui de sa tante.

— Non, Louise, mais il en aime une autre! »

Et, après ce grand coup donné, elle s'arrêta pour laisser au désespoir de sa nièce le temps d'éclater. Ne remarquant sur ses traits d'autre altération que les signes de la surprise, elle continua :

« C'est auprès de cette autre qu'il passe ses journées, tandis qu'on le croit sur la route d'Olinville ou d'Attichy : et ne pensez pas qu'ici il y ait matière à doute.

— Oh! interrompit Louise, il est si cruel de croire trop légèrement!

— Le fait est notoirement reconnu, vous dis-je; s'il faut nommer les masques, la dame en question est la marquise de Bonneval. Vous seule, grâce à moi, l'ignoriez. Voilà, ma nièce, d'où vient le mystère qui vous entoure.

— Il en aime une autre! Je le plains, murmura Louise, plutôt rêveuse que désolée. Mais pourquoi alors m'a-t-il épousée? reprit-elle vivement.

— Par ambition sans doute, dit madame de Saint-Cernin.

— Par ambition? répéta Louise avec un sourire triste et mélancolique; oui, pour jouir des pompes de la cour, pour avoir des valets, un carosse, des parures, pour se rapprocher du roi, n'est-il pas vrai? C'est cela! Oh! je le plains encore bien plus : la douleur qu'il aura causée à celle qu'il aime est réelle; et ce bonheur qu'il espérait, il ne l'aura point trouvé! »

La jeune comtesse se jeta dans un fauteuil pour se livrer à ses pensées et n'entendit point les dernières exhortations de la dame de Saint-Cernin qui l'engageait à prendre courage et à se distraire.

Les nouveaux torts de Marillac, qui venaient de lui être révélés avec si peu de ménagements, n'avaient point ajouté à son indignation contre lui. Il aimait, il était malheureux sans doute; leur situation avait quelque ressemblance

lointaine, par laquelle Louise se sentait excitée à l'indulgence.

De plus, instruite par l'expérience, elle commençait à écouter d'une oreille défiante les discours de madame de Saint-Cernin. Ne pouvait-elle avoir intérêt à l'abuser sur son mari, comme naguère sur Lesueur?

Cette fois, Louise ne suivra que les ordres de sa conscience. Si M. de Marillac aime ailleurs, eh bien, elle le plaindra sans l'accuser; elle attendra qu'il revienne à elle. La vertu est-elle autre chose qu'un sacrifice? Du moins, si quelque jour Lesueur s'inquiète de son sort, il pourra sans honte conserver dans son cœur ce reste d'amour qui y sera encore peut-être!

LE SOIR

Le roi vint à son heure accoutumée; c'était le soir, lorsqu'il quittait le cardinal. Une petite porte dérobée le conduisait alors, par un long couloir, de son appartement dans celui de la comtesse. Souvent, en arrivant, il y trouvait la baronne tenant compagnie à Louise, et il l'invitait à rester, ne se souciant pas toujours du tête-à-tête. Cette fois madame de Marillac était seule. Après avoir salué Louis XIII, mais sans presque lui adresser ses félicitations ordinaires :

« Votre Majesté veut-elle, lui demanda la comtesse, que je fasse avertir madame ma tante? Parfois le roi a paru prendre plaisir à son entretien.

— Non, dit-il; à quoi bon? »

Pleine de sa préoccupation, sans songer même à s'informer des désirs de son auguste visiteur, elle alla vers une armoire, l'ouvrit, en tira un jeu d'échecs, et le posa sur une

table, auprès de laquelle elle arrangea deux fauteuils en face l'un de l'autre.

« Pas encore! madame, exclama le roi en riant; vous êtes grandement pressée de vous faire battre aujourd'hui! J'aime à jouer avec vous, c'est vrai; car, si je vous gagne, c'est de franc jeu : vous n'y mettez pas de complaisance comme les autres, du moins. Vous ne savez pas assez bien jouer pour cela. Mais, avant tout, nous avons à causer, et je suis aise de vous trouver seule. Votre tante, voyez-vous, c'est bon lorsque je suis dans mes accès de médisance : elle semble y prendre grand plaisir; cela m'encourage. A cette heure, elle peut dormir. Il faut, madame, que vous me fassiez votre confession; et les confessions ne se font qu'à deux. »

Louise le regarda d'un air étonné.

« Voyons, mon enfant, poursuivit-il en l'invitant par un signe à s'asseoir auprès de lui, sur un large siége bien moelleux, et à deux places, disposé devant la cheminée, dites-moi d'abord quelle idée vous a conduite dès la fraîche matinée au mont Valérien.

— Quoi! sire, vous savez déjà?

— Oui, Louisette, je sais déjà que vous avez été distribuer votre épargne à de pauvres paysans. Cela est très-bien; mais n'y avait-il pas quelque galant caché dans une de ces chaumières? »

Et ce disant, il la regardait entre les yeux, tout en paraissant n'en faire qu'un badinage. Quoi qu'il en eût, il se troublait en la voyant rougir : car, s'il fallait mesurer la force de l'amour d'après la dose de jalousie que chacun possède, Louis XIII, à ce compte, eût passé pour être d'une complexion plus amoureuse encore que son père. Tout lui portait ombrage près de celle qu'il aimait, malgré la tournure platonique de ses affections : ce qui laisse croire facilement qu'il y avait à cet égard chez lui

plutôt timidité et dévotion que vraie continence; manque de santé, non de désirs.

« Un galant! dit Louise en se remettant; sire, je suis mariée.

— Oh! mariée!... » Et il reprit : « Cela n'empêche pas toujours. Je puis vous citer beaucoup de belles dames... très-mariées... et qui n'en ont pas moins leurs galants : Madame de Rohan, madame de Chevreuse, la duchesse de Montbazon...

— La duchesse! ah! sire, c'est mal à vous de le penser : c'est une dame respectable.

— Comme les autres! comme madame la princesse aussi; et l'on pourrait aller plus haut, dit-il en inclinant sa tête d'un air humble. Mais vous n'aimez pas à médire, je crois.

— Non, sire, et vous voyez que ma tante ne vous eût pas été inutile!

— Eh bien, qu'avez-vous fait, qu'avez-vous vu dans vos chaumières? C'est une belle chose que la bienfaisance; je l'aurais assez aimée... si je n'étais roi.

— Mais, sire, ne la pratiquez-vous pas tous les jours?

— Oui... à mon corps défendant. A la cour, chacun croit toujours qu'on lui doit plus qu'on ne lui donne, et, si par hasard mes bienfaits ne s'adressent point à des ingrats, c'est au cardinal qu'ils en vont d'abord faire leurs remercîments.

— C'est un grand tort.

— Non pas; c'est une grande adresse! le cardinal peut donner plus que moi, lui; il a plus de pouvoir. Moi, je ne suis rien, que son très-humble serviteur et son secrétaire d'État, en cinquième, pour les signatures. »

Louise n'osa répondre; sur ces matières elle était toujours restée muette, autant par modestie et par prudence que par une juste appréciation de son ignorance sur ce qui touchait à la politique.

Le roi s'enfonça sur le siége double, s'y adossa, s'y mit à l'aise, croisa ses bras en paraissant réfléchir, et, après quelques instants de silence :

« C'est cela, dit-il, ennuyons-nous ! Quand une personne me plait, j'aime assez à m'ennuyer auprès d'elle, les pieds devant le feu. L'ennui sans bâillements est souvent une douce chose !

— Si c'est là votre meilleur passe-temps, lui dit la jolie comtesse, vous devriez avoir des gens en charge pour vous ennuyer, et non plus pour vous divertir. A quoi bon alors Marais et Langely, vos bouffons ?

— Vrai Dieu, madame, Marais et Langely s'acquittent très-bien parfois du soin de m'ennuyer ; mais, quand ceux-là s'en mêlent, ils m'ennuient trop ! Rien n'est déplaisant comme de s'attrister par l'endroit où l'on s'attend à rire. Au surplus, Louisette, vous ai-je raconté le dernier tour de Marais ?

— N'est-ce point, sire, lorsqu'il dit, en votre présence, à MM de Bautru et de Nogent : « Vous arrivez à propos, « messieurs, pour me seconder. Le roi n'est pas de belle « humeur ; à moi seul je n'y pouvais rien, mais à nous trois « nous ferons mieux : trois fous valent mieux qu'un ! » ou quelque chose de semblable ?

— Non, répondit le roi ; c'est Langely qui a dit cela, et c'est une impertinence dont je l'ai fait châtier ; car le comte de Nogent en eut une grande tristesse pendant longtemps. Le tour de Marais est de plus fraîche date. Le drôle est parfois divertissant, et il a trouvé moyen dernièrement de se montrer bienfaisant comme vous, Louisette ; mais à sa manière et à celle de mon cousin le cardinal, sans bourse délier. »

Le roi rit alors et se frotta les mains, enchanté d'avoir lancé un trait satirique contre son ministre ; et il reprit l'historiette sur son bouffon Marais.

« On m'avait fait de mauvais rapports, dit-il, sur quel-

ques musiciens de ma chapelle, qui s'enivraient, couraient les cabarets et les mauvais lieux, faisant ensuite tapage la nuit, comme de hauts seigneurs de ma connaissance, et même de ma parenté. Pour les en punir, je leur fis retrancher la moitié de leurs gages ; ce qui les eût forcés peut-être de mettre de l'eau dans leur vin et de coucher dans leur lit. Mais il y a trois jours, Marais, qui m'avait proposé une mascarade pour le petit coucher, ce dont je ne me souciais guère cependant, me les amena fagottés de la bonne sorte ; ils n'étaient qu'à demi vêtus, portant, celui-ci un pourpoint sans haut-de-chausses, celui-là un haut-de-chausses sans pourpoint ; et ils se mirent devant moi à croquer des noix en gambadant. Je commençais à me fâcher de cette escapade ; mais l'enfant de la mère folle me riposta d'un grand sérieux : « Eh quoi donc ! sire ! à qui Votre Ma-« jesté s'en prendra-t-elle, sinon à elle-même? Qui n'a que « moitié de sa rente ne peut s'habiller qu'à moitié, et man-« ger que d'un côté ! » Cela me fit rire, et je les rétablis dans leur charge complète.

— Vous avez bien agi, sire, ainsi que Marais.

— Oh ! j'aime mieux Marais que Langely, dit le roi ; mais j'aime encore mieux mon nain Geoffroy que ce couple de bouffons, parce qu'au moins, quand je le vois, je ne m'attends pas à rire. Au reste, reprit-il comme par réflexion, je crois bien que je ne les aime ni les uns ni les autres. C'est sotte chose que tout cela ! »

Il y eut un nouveau moment de silence ; après quoi, Louis XIII regarda la comtesse d'un air de reproche et lui dit :

« Mais vous êtes bien discrète aujourd'hui, madame ! N'avez-vous donc rien à me raconter à votre tour ? Je suis en train de parler, moi, et je ne jouerai point aux échecs, quoi que vous en ayez ! Voyons, ne me direz-vous point enfin quelque histoire sur ces chaumières que vous avez visitées ? N'y avez-vous rien vu qui mérite d'être rapporté ?

— Pardon, sire. »

Et elle lui décrivit le spectacle qui l'avait frappée à son entrée chez Madeleine Cormier ; elle secoua même l'espèce d'alanguissement qui la tenait, pour lui représenter plus vivement l'action sublime de cette pauvre femme, qui seule avait soutenu du travail de ses mains son aïeul et ses petits-fils ; elle passa rapidement sur le beau trait du jeune artiste, venu si généreusement au secours de cette famille ; mais elle ne put le taire néanmoins ; et, comme elle attendait l'effet qu'aurait produit sur le roi le récit de ce double dévouement :

« C'est une belle chose que le travail ! dit-il, sans autrement s'émouvoir. Les gens qui travaillent sont les plus heureux. »

Il partit de là pour énumérer tous les métiers qu'il savait faire, affirmant que, dût-il cesser d'être roi, il ne se trouverait nullement embarrassé pour vivre.

« Je ne suis pas un méchant musicien, poursuivit-il, et me crois assez bon peintre pour, au besoin, barbouiller des enseignes. Quant à ce qui concerne la vénerie, je gage, madame la comtesse, me montrer, le cas échéant, aussi bon commandant de meutes que M. de Marillac ! Le blason, j'en serais professeur. Mais ce sont tous là des métiers nobles ; et, vînt-on à me les interdire, je me tirerais d'affaire.

— Je n'en doute point, dit Louise ; j'ai vu, sire, une arquebuse de votre façon ; elle m'a semblé parfaitement belle.

— Ce n'est encore rien que cela ! Je pourrais par moi-même m'équiper pour aller en chasse sur la terre et sur l'eau ; je sais faire des cornets à poudre, des lacets, des filets, et bien d'autres choses ! Pour les confitures, je défierais même votre mère abbesse de la Visitation : les dernières que j'ai faites ont été trouvées excellentes par tout le monde... quoique un peu brûlées. Si monsieur mon frère se connait en simples, j'en sais plus que lui en jardinage, et j'espère

vous faire manger bientôt de mes petits pois verts, Louisette. Savez-vous que l'année dernière j'ai eu la fantaisie de vivre un jour entier, sans que ce soit à la charge de mon trésor? j'y suis parvenu! »

Et d'un air satisfait de lui-même, et baissant la voix :

« J'ai fait vendre au marché, lui dit-il, une partie de mes légumes; de l'argent qui m'a fait retour, j'ai eu de quoi mener joyeuse vie vingt-quatre heures durant, aussi bien que le plus riche bourgeois de Paris! »

Il regarda alors la comtesse d'un air triomphant, comme attendant ses félicitations; mais Louise, toujours distraite, et n'apréciant peut-être pas assez ce qu'il y avait de glorieux pour un roi de France d'avoir fait vendre des pois verts au marché, ne l'en congratula que médiocrement. Il s'en étonna.

« Mais qu'avez-vous donc, Louise? Décidément vous êtes triste et maussade aujourd'hui! Vous quelquefois si gaie et si parlante, faut-il que l'ennui vous prenne, justement comme je me sens le cœur en joie et l'esprit à l'aise! Nous sommes encore au vendredi, et c'est mon jour de bonheur. Voyons, ma gentille comtesse, ayez confiance; dites ce qui vous contrarie. Dois-je vous en supplier?... »

Parlant ainsi, il se rapprochait d'elle, déroulait les boucles de ses cheveux et les caressait de la main.

Louise essaya d'abord d'un air plus riant, se défendit contre les reproches du roi, l'assurant que rien ne l'attristait, sinon la crainte de lui déplaire; mais ses yeux démentaient ses paroles; le galant monarque la pressant toujours et se plaignant de sa réserve envers un ami, touchée du ton de bonté qu'il affectait alors :

« Eh bien, sire, lui dit-elle, en déguisant néanmoins la principale cause de ses ennuis, oui, quelque chose me peine, et ce n'est pas sans sujet.

— Qu'est-ce donc? lui demanda-t-il avec un vif mouve-

ment de curiosité; de qui avez-vous à vous plaindre, Louisette?

— De M. de Marillac, sire! »

Elle fit aussitôt un mouvement, comme si elle eût voulu rattraper au vol les quelques mots qui venaient de lui échapper. Par un instinct secret de pudeur et de convenance, elle venait de le comprendre; s'il lui était interdit de déplorer son abandon devant M. de Marillac, ce n'était pas non plus au roi qu'elle devait s'adresser pour se plaindre de son mari.

« De M. de Marillac! dit Louis XIII en reprenant tout à coup un maintien grave et presque sévère. Qu'est-ce? et qu'a-t-il osé?

— Osé! Rien, sire, répondit Louise étonnée.

— Eh bien donc, qu'y a-t-il? Voyons! De quoi vous plaignez-vous enfin?

— C'est que... c'est que... » balbutia la jeune femme. Mais il fallait achever la phrase; la rougeur lui montait au front. Tandis qu'elle hésitait, le roi, lui tenant une de ses mains entre les siennes, semblait l'interroger plus vivement encore par ses regards que par ses paroles. Elle baissa la tête toute confuse, et reprit: « C'est que... il ne m'aime pas... assez! »

Le roi sourit d'un air défiant.

« Pas assez!... Son amitié vous est donc bien précieuse? Moi, je crains, madame la comtesse, que vous ne l'aimiez vous-même plus qu'il ne convient!... plus du moins qu'il ne le mérite.

— Pourquoi cela, sire? »

Et, après avoir jeté sur le roi un coup d'œil furtif, elle reprit sa première attitude.

« Allons, dit celui-ci, je savais bien qu'il vous faudrait ce soir en venir avec moi à une confession. Dites, quelles sont les plaintes que vous avez à faire contre ce M. de Marillac? Comment se conduit-il envers vous? Je veux le savoir; je le

veux ! entendez-vous, Louise? (Louise rougissait de plus en plus.) Aurait-il manqué au respect qu'il vous doit?

— Je le vois à peine, murmura-t-elle.

— Et où le voyez-vous? ajouta le roi, qui, par émotion de jalousie, commençait à se ressentir de son bégayement.

— Où le hasard me le fait rencontrer, là seulement!

— Ah! » fit Louis XIII. Et sa figure se rasséréna. Puis, d'une voix plus ferme : « Il ne vous a jamais parlé d'amour, n'est-il pas vrai? il vous a toujours laissée seule et abandonnée à vous-même, comme avant le mariage?

— Quoi! vous savez! »

Et Louise porta à ses yeux la main qui lui restait libre, comme si la honte de son abandon devait retomber sur elle.

« Il n'a point voulu, dit le roi, manquer à ses engagements.

— Vous le savez donc aussi, s'écria la jeune comtesse, en relevant la tête, il en aime une autre! »

Le roi ne lui répondit que par une exclamation de surprise et de contentement.

« Quoi! il en aime une autre! Vrai Dieu! c'est bien!

— C'est bien! répéta la comtesse interdite, attachant ses regards sur ceux de son interlocuteur.

— Oui, Louisette! maintenant du moins vous pouvez, et à votre choix, sans nul remords et sans crainte, aimer comme avant ce prétendu mariage. Où serait le mal, puisqu'il vous en donne l'exemple? Par la messe! êtes-vous si sotte que de vous croire engagé à un pareil mari? »

Chacun autour d'elle, et le roi lui-même, ne semblait-il pas prendre à tâche, en ce jour, d'encourager et de légitimer cet amour qui se réveillait en elle pour Lesueur? Mais de quels arguments s'était servi le roi, dont elle n'eût triomphé d'avance? Sa raison aurait-elle moins de force devant lui

que devant les perfides suggestions de madame de Saint-Cernin ?

« J'ai promis devant Dieu d'aimer mon mari, » dit-elle.

Louis XIII sourit, prit un air paterne en regardant Louise avec une expression de douceur et de tendresse, et, l'attirant à lui, il la fit asseoir sur ses genoux, comme un père qui s'apprête à consoler son enfant.

« L'aimez-vous donc tant? lui dit-il.

— Je tâche! répondit-elle avec un soupir.

— Non, celui-là n'est pas digne de vous... C'est moi qu'il faut aimer, Louise!

— Ah! sire, s'écria-t-elle, pourrais-je ne point vous aimer sans être, à mes propres yeux, une ingrate, digne du mépris de tous? M'est-il donné d'oublier jamais que je n'étais qu'une pauvre orpheline, la fille d'un de vos ennemis, et que vous avez été pour moi plus qu'un père? Aussi dévouerais-je volontiers ma vie pour vous prouver combien ma reconnaissance et mon amitié vous sont acquises à toujours! »

Il la contempla quelque temps sans rien dire, admirant la naïve gracieuseté de son visage, son col élégant, ses formes jeunes et attrayantes, et l'attitude virginale qu'elle gardait, même entre ses bras.

« Il faut m'aimer comme je vous aime, Louise. » Et, la pressant avec vivacité contre sa poitrine : « Oh! c'est que je vous aime bien, moi! »

Louise ne redoutait rien encore auprès de lui,ni de lui, tant elle avait une haute idée de sa vertu! Enorgueillie d'avoir pu inspirer une telle amitié, elle sourit, et, promenant légèrement ses mains sur la collerette du roi, dont elle paraissait examiner le riche point de Venise :

« M'aimez-vous autant que vous aimiez mademoiselle d'Hautefort? lui dit-elle, croyant l'embarrasser.

— Mille fois plus, Louise; mille fois plus! car elle ne m'aimait pas, elle : la méchante ne sait et n'a jamais su que railler.

— Alors, autant que notre bonne mademoiselle de la Fayette! n'est-ce pas cela?

— Non, Louise; ce n'est point encore cela. Je n'ai jamais éprouvé quelque chose de pareil qu'une seule fois! C'était dans une petite ville du Lyonnais, à un bal de bourgeois où je me montrai. Je vis là une jeune fille blonde, si blanche, si avenante, que j'y songeai toute la nuit. Elle se nommait Catherine Gau. Pour ne point me laisser le loisir d'en devenir amoureux, je lui fis donner dix mille écus, et on la maria sur-le-champ.

— Si elle n'a pas été malheureuse en mariage, c'est bien à vous, sire.

— Eh bien! Louise, poursuivit le roi, à qui son bégayement reprenait quelque peu, lorsque je vous vis... au parloir... avec mademoiselle de la Fayette, le jour où je vous troublai si fort en feignant un ton sévère... et vous invitant à vous asseoir... vous le rappelez-vous?

— Comme si ce jour était celui-ci, répondit la jeune femme, commençant à s'émouvoir, moins de ce que lui disait le roi que de ses paroles entrecoupées et de la façon dont il la regardait.

— Eh bien, depuis ce moment, je vous ai aimée... comme j'avais aimé Catherine Gau!

— C'est donc pour cette cause que vous m'avez mariée aussi! » s'écria Louise, en essayant de se lever.

Mais il la retint. Ses yeux s'animaient; ses bras, enlacés autour de la taille de Louise, se resserraient.

« Non, dit-il, restez!... il faut que vous m'entendiez. Depuis de trop longs jours... j'hésite à m'expliquer avec vous... comme si la crainte me tenait devant un enfant... et que je ne fusse pas le roi de France! J'ai marié Catherine pour n'y plus prétendre... Pouvais-je, sans me manquer à moi-même, lui donner accès dans ma cour... et l'admettre auprès de ma personne? C'eût donc été comme chambrière! De cela, fi!... Mais vous, ne suis-je point parvenu à

vous élever assez.. pour vous rapprocher de moi sans éveiller les soupçons? Je suis content de M. de Marillac; il sera premier gentilhomme; c'est résolu. Duc, s'il le faut, pour que vous soyez duchesse! Je ferai pour vous autant que mon père a fait pour madame Gabrielle; je vous donnerai autant de richesses, autant d'honneurs et plus d'amour!...

— Sire, mon amitié... interrompit Louise tremblante.

— D'amitié, point! dit-il; qu'en ferai-je? Le dernier de mes serviteurs peut m'en offrir autant. »

Le cœur de Louise battait avec force, et elle s'épouvantait en sentant celui du roi battre avec plus de violence encore.

« Ce que j'ai éprouvé pour Catherine et ce que j'éprouve pour vous, continua-t-il, c'est de l'amour... Oui, Louise, de l'amour! Et ce n'est point de l'amitié seulement que je vous demande. Vrai Dieu! le bel échange!

— Pardon! sire, balbutia Louise en essuyant de ses deux mains son front couvert de sueur. Pardon! j'ignore ce que je dois répondre. »

Il la pressa avec plus de force contre sa poitrine, rapprochant sa tête de la sienne, et lui baisant sa robe et ses cheveux.

« Dans mon royaume, l'amour fait le bonheur de chacun; serai-je donc le seul qu'il n'aura pas rendu heureux? Je veux l'être! Le dernier de mes sujets a sa mie qu'il choie et qu'il caresse. Je veux avoir la mienne aussi; Louise, c sera vous; n'y consentez-vous pas? Écoutez: le jour de cette chasse, dans cette cabane, ma bouche a rencontré la vôtre sans qu'aucun de nous l'ait cherché. Eh bien, cette fois, de votre plein vouloir, faites-moi cette bonne chance. Ce sera votre réponse! »

Louise, pâle, presque défaillante, hésita un moment; non que les idées d'ambition fussent revenues avec assez de force, ou que les brillantes promesses du monarque amou-

reux l'eussent éblouie au point de la faire choir du haut de ses courageuses résolutions, mais, dans son esprit fasciné par le vertige de la cour, un refus adressé au roi lui semblait une révolte contre son autorité. Un jour plus tôt, elle eût succombé sans doute.

Déjà le roi approchait ses lèvres des siennes; par un effort soudain, rejetant sa tête en arrière, elle lui appuya fortement sa main sur la poitrine, et son bras étendu maintint la distance.

« Je vous aimerais, lui dit-elle alors avec fermeté, que je ne pourrais le confesser sans crime; je suis mariée, sire, et mariée par vous!

— Par moi et pour moi! » s'écria Louis XIII dans l'emportement d'une passion qu'il ressentait pour la première fois avec cette violence. Ses genoux tremblaient, son visage était pourpre, et son bégayement redoublait. « Si c'est là seulement ce qui vous retient... rassurez votre conscience... à l'égard de M. de Marillac; il vous fait quitte de toute fidélité... car il sait que je vous aime: il le sait... il le savait!

— Il le savait, Dieu juste! »

Ce cri fut poussé par Louise avec une telle énergie d'épouvante et d'indignation, que les transports d'amour du roi en furent glacés tout à coup. Cessant de la retenir, il ne songea plus qu'à s'excuser timidement auprès de cette jeune fille exaspérée; il accusa ses complices, rejetant sur eux, comme toutes les âmes faibles, l'odieux de la faute.

« Pouvais-je prévoir, ajouta-t-il, que vous ignoriez absolument les conditions de ce mariage? S'il en avait été autrement, vous aurais-je été choisir un mari tel que M. de Marillac, mal famé, libertin, capable d'en montrer à toute la noblesse *garçaille* du Marais? Comment donc alors, Louisette, expliquiez-vous sa conduite? Êtes-vous si ignorante

du mariage? votre tante enfin ne vous avait-elle pas fait pressentir ce qui devait en être de vous à moi?

— Ma tante aussi! » s'écria Louise.

Ses yeux étaient secs; mais les contractions de son visage peignaient assez le bouleversement de son âme. Louis XIII en fut touché; il pensa qu'il fallait lui donner le temps de se remettre d'une surprise et d'une émotion si grandes. Lorsqu'il se rapprocha d'elle pour essayer de la calmer quelque peu, Louise ne chercha pas à l'éviter, tant, dans son cœur, l'idée de cette double infamie avait éloigné toute autre idée! Elle parut même reconnaissante des soins qu'il paraissait charitablement avoir d'elle. Il voulut appeler quelqu'un; elle s'y refusa, craignant de voir madame de Saint-Cernin paraître.

Dans ce moment, une petite toux sèche prit au roi, qui porta son mouchoir à sa bouche, et l'en retira taché de sang.

« Ah! ah! dit-il, il est bon que je pense à moi, et que je fasse appeler mon médecin. Une autre fois, soyez plus raisonnable; avec tout ce tracas, vous me feriez mourir. Adieu, Louise, il se fait tard. Nous sommes restés ensemble longtemps ce soir. »

Alors il tendit sa main, qu'elle baisa, sans qu'il y mît obstacle; puis il sortit en lui disant:

« Je vous laisse à vos réflexions, madame la comtesse; mais songez que je vous aime, et que je suis le roi.

— Lesueur! Lesueur! s'écria Louise en tombant aussitôt à genoux; toi seul es donc pur! toi seul as donc su aimer! et c'est toi que je voulais oublier! Ah! du moins, dans mon malheur, c'est là ma consolation. Non, cet homme n'est pas mon mari! tous s'accordent à me le dire; je le crois! Et maintenant, je puis t'aimer sans remords, mon Lesueur, n'aimer que toi! Oh! je le jure, ne dussé-je jamais te revoir, je resterai ta Louise! »

Ses larmes coulèrent avec abondance, et la soulagèrent.

Agrandie, exaltée par la douleur, elle comprit enfin l'amour dans toute sa force. Ce ne fut plus désormais pour elle ce sentiment tiède et ingénu qui l'avait d'abord captivée ; cette douce émotion qui ne donne qu'un bien-être de plus aux cœurs heureux! ce fut sa pensée de tous les instants, sa rêverie de toutes les heures, la cause de toutes ses joies et de toutes ses tristesses, sa force, sa vie, sa conscience!

Ce que n'avait pu Lesueur, faisant valoir par lui-même ses dons de jeunesse, de beauté, de talent et d'éloquence passionnée, son souvenir seul y suffit!

« Il avait raison, cet ermite, ce saint homme, se dit-elle, qui, ce matin, me recommanda l'aumône comme devant apporter un remède à mes ennuis. Si je n'étais point entrée dans cette chaumière, cette digne femme, sa nourrice, m'eût-elle parlé de lui? Ce jeune peintre, inconnu de M. de Voiture, ne m'eût inspiré qu'une idée de doute et d'hésitation; Lesueur ne se fût pas levé alors pour se placer entre moi et l'abîme, et j'étais perdue! car seule, que pouvais-je faire? »

Elle disait vrai; mais la lutte n'était pas terminée.

Oh! quelle position pour cette jeune fille, à peine sortie d'un asile de pureté et de candeur, de se trouver tout à coup transportée au milieu de tout ce que la nature humaine enfante de plus pervers! Contrainte de se méfier de ceux-là même qui devaient le plus appeler et mériter ses respects, encore fascinée par les éblouissements de la cour, luttant contre ce qui d'abord l'a charmée, et, quand déjà les forces lui manquent, se résolvant à repousser ce vase empoisonné qu'on lui présente de toutes parts, auquel ses lèvres ont touché, et dont elle a par avance ressenti l'enivrement!

Avec sa seule innocence, Louise y eût succombé; mais l'amour est revenu, et le souvenir de Lesueur est là, qui protége encore l'honneur de Marillac!

XVIII

LE MARI DE LA FAVORITE

Au printemps, toute la cour, transportée à Saint-Germain, s'y occupait de fêtes, de plaisirs et d'intrigues. Tandis que, dans les deux châteaux de cette résidence royale, chacun ne songeait qu'à se faire convier par le roi pour sa chasse prochaine, on se préparait à figurer dignement à la grande assemblée qui devait avoir lieu, le soir même, chez la reine, un homme, fuyant le bruit, retiré, solitaire, dans une des parties les plus sombres de la forêt, y paraissait livré à une agitation profonde. Tour à tour les regards attachés sur deux routes opposées, l'attitude pensive, se frappant le front de la main, marchant, se démenant, n'osant s'éloigner, ne pouvant rester en place, se parlant à lui-même, apostrophant les arbres, on eût dit qu'une âme en peine animait et tourmentait le corps de ce malheureux, forcé d'expier quelque grand crime. Cet homme, c'était le comte de Marillac!

Est-ce donc le remords de ce qu'il a fait qui le tourmente ainsi? Non. A défaut du remords, c'est l'amour qui le tient. L'amour! à lui qui n'y croyait pas; oui, l'amour! Marillac est amoureux, et de qui? De sa femme!

Comme tant de riches dépossédés, la perte de son trésor lui en a seule révélé la valeur.

Son amour date du jour même de son mariage. Ses visites fréquentes chez la baronne l'avaient forcé de reconnaître

ce que d'abord il avait nié : la beauté de Louise et le charme attaché à sa personne.

Lorsque, au pied des autels, la jeune fille crut s'être enchaînée à lui pour la vie, excitée par le sentiment du devoir, elle s'efforça de lever avec moins de crainte ses yeux vers cet époux que, dans son ignorance, elle jugeait digne de plus d'affection qu'elle ne pouvait lui en donner, Louise se montra alors dans sa candide simplicité ; et sa simplicité, c'était sa séduction.

Marillac a vu l'expression revenir sur ce joli visage et l'animer, toutes les nuances d'une sensibilité vraie et d'une coquetterie naïve s'y refléter tour à tour ; enfin il a compris la passion de Lesueur et celle même du roi.

La Chenaye, d'après la convention faite, devait lui envoyer un ordre pressé, daté du Louvre, pour donner au marié un prétexte de déserter brusquement le toit conjugal. Mais l'ordre se fit attendre.

Louise, comme toute nouvelle mariée dans un moment semblable, tremblait, rougissait en le regardant, et semblait attendre de lui quelques paroles de douceur et même de tendresse.

L'ordre n'arrivait pas.

La position n'était plus tenable pour le chevalier. Il ne se sentait pas homme à rester ainsi longtemps, immobile, la bouche muette, les bras croisés, devant une fille de dix-huit ans, jolie, charmante, et qui se croyait sa femme.

L'espoir marche à la suite du désir : la pensée lui vint qu'un remords de conscience avait subitement pris au roi très-chrétien, et que, sans retirer ses bienfaits, il annulerait la clause secrète du contrat.

« Lesueur et le roi sont connaisseurs, se dit-il ; mais l'un a quitté la partie, si l'autre veut bien y renoncer, par ma mère ! je tiens l'enjeu et je le garde ! »

Alors, excité par un sourire, échauffé par le vin de la noce, il en oublia en partie ses engagements, et, malgré la

présence de la baronne, rapprochant son siége de celui de Louise, il vint familièrement s'établir devant elle, en l'appelant *mademoiselle ma femme*, en lui donnant, parmi tous les surnoms qu'il avait en tête, les plus doux qu'il put trouver.

La baronne, en alarmes devant ces privautés, contraires aux instructions reçues, irritée du retard de la Chenaye, essayait par tous les moyens, par ses signes, par ses regards, de rappeler Marillac à son devoir, à ses promesses; il n'en tenait compte; près de Louise, sa parole devenait plus tendre, son geste plus expressif.

Et l'ordre n'arrivait pas!

Enfin la baronne éclata, et le mot de *déloyauté* s'échappa de sa bouche!

La jeune femme, sans comprendre bien le reproche, en prenant la moitié pour elle, se leva, et, marchant vers madame de Saint-Cernin, d'un air humble et caressant:

« N'est-il point mon mari? » dit-elle; et, tandis qu'elle était là comme suppliante, le front courbé, attendant son pardon, elle se souvint que la bénédiction de sa tante n'avait point, comme il est d'usage, sanctifié son hymen. S'agenouillant tout à fait: « Madame et chère tante, n'ayez point aujourd'hui de mécontentement contre votre nièce, et bénissez-la pour qu'elle soit heureuse.

— Cela est-il convenable dans ce moment? dit la baronne embarrassée. Sommes-nous seuls?

— N'est-il pas mon mari? répéta Louise. Si désormais tout nous doit être commun, eh bien, il en prendra sa part. »

Et de la main elle fit signe à Marillac de venir s'agenouiller près d'elle.

Celui-ci eut d'abord grand'peine à garder son sérieux; mais, touché de la confiance ingénue de Louise, charmé, séduit, remué jusque dans le fond de son cœur par les grâces naturelles et naïves qui éclataient en elle à ce mo-

ment, c'est à ses genoux qu'il allait tomber peut-être quand deux coups, vigoureusement frappés à la porte de dehors, ébranlèrent toute la maison et renversèrent les espérances du mari.

L'ordre était venu enfin!

Il lui fallut partir, partir en emportant dans sa solitude de garçon ce désir de possession dont il venait d'être assailli, et qui devait s'accroître par la pensée et les obstacles.

Être amoureux de sa femme, il y avait là pour Marillac plus qu'un grand déplaisir : il y avait danger aussi.

Il essaya de s'en distraire par un redoublement de vie folle et dissipée : il joua, mais il gagna ; le gain s'acharna après lui, ce qui ne lui convenait en rien, l'avarice n'étant pas assez dans sa nature pour lui pouvoir occuper l'âme.

Il n'avisa plus qu'un moyen de se délivrer de son amour; ce fut d'en éprouver un autre.

Mais il lui fallait un amour malheureux! Il avait inutilement courtisé autrefois une certaine marquise de Bonneval, la seule de ses passions qu'il eût jamais été chercher dans le nobiliaire de France. Elle demeurait à Senlis. C'était la route d'Attichy : il avait un prétexte pour aller la voir; il y alla. La dame avait un peu veilli; devait-il y regarder de si près? C'était bien là cette femme qu'il voulait aimer; une de ces vertus capables de le désespérer à tout jamais, s'il était assez heureux pour la désirer aussi peu que ce fût.

Il se présenta donc résolûment, comme si cinq années d'absence n'avaient pu suffire pour éteindre son ancienne passion.

Il en revint à parler des jours d'autrefois, des ennuis de l'absence, des charmes du retour, de la ténacité d'un amour véritable ; il s'anima, il s'échauffa. Mais quels ne furent pas son étonnement et sa stupeur, lorsque, à sa première déclaration, franchement formulée, la fausse prude, que l'âge sans doute avait éclairée sur le prix des instants, lui jetant de l'œil un doux reproche, sourit, en lui disant, comme la

princesse Élisenne au grand Amadis des Gaules : « Ah! vous y voilà donc arrivé enfin! »

Marillac sortit de chez elle tout à fait découragé.

Il se tourna alors vers d'autres idées de distraction, idées plus nobles, plus généreuses, puisées cette fois dans les hautes régions de son caractère, et non dans sa partie terrestre et vicieuse. Il songea à se rouvrir la carrière des armes. « Si la faveur du roi peut me valoir un commandement, se dit-il, peut-être, au milieu de mes anciens compagnons de guerre, retrouverai-je ce calme que je cherche; puis on ne viendra point sans cesse me parler de ma femme dans les camps. »

Une espérance bien douce lui rendit plus désirable encore la réalisation de ce nouveau projet. Il rêva la gloire; il la vit rejaillir sur Louise, et pensa qu'elle ne pourrait mépriser entièrement celui qui aurait su illustrer le nom porté par elle.

On se battait alors en Italie, et même en France, où quelques places de la frontière picarde étaient entre les mains des Espagnols. Il fit sa demande.

Par malheur pour lui, la présence du mari à la cour seule y autorisait celle de la femme. Le roi lui refusa l'emploi qu'il ambitionnait, et crut l'en dédommager assez amplement en lui annonçant que dès ce jour il était au nombre de ses quatre premiers gentilshommes, par quartier.

Commandant de vénerie, comte, premier gentilhomme! n'en était-ce point assez pour satisfaire le plus ambitieux? Marillac commence à s'épouvanter de la rapidité de son ascension : elle attire sur lui les regards de l'envie, toujours clairvoyante, et il en vient à taxer le roi de maladresse et de manque de savoir-faire.

D'un autre côté, n'a-t-il pas à craindre d'y voir un indice de la soumission de Louise aux tendres volontés de son rival? Peut-être, par ces nombreuses faveurs, celui-ci s'acquitte-t-il seulement des faveurs plus douces qu'il reçoit?

« Et pourtant Louise était si pure, le roi si timide et si peu exigeant! lui qui laissa toujours ses maitresses les plus honnêtes filles de la cour! N'importe, depuis la naissance du Dauphin, c'est un homme sur lequel on ne peut plus compter, se dit Marillac; si jamais je suis fait duc, je suis perdu!... Mais, se dit encore le malheureux époux, si elle n'est que favorite et non maitresse, elle peut de son plein gré me revenir un jour; celle-là, il n'osera pas la faire religieuse peut-être! Un pardon que je demanderai à genoux, et le passé sera effacé. Elle ne pense plus à Lesueur, si jamais elle y a pensé; elle ne peut aimer le roi : elle m'aimera! »

Dès lors il cesse de lutter contre le penchant qui l'entraîne vers Louise. Qu'y pourrait-il? Sa frénésie du jeu, son bon vouloir d'aimer ailleurs, ses tentatives de gloire, tout a été vain. Il s'abandonne à cet amour, le premier, le seul qu'il ait jamais ressenti, le laissant grandir et se développer dans son âme, et l'y tenant en réserve comme l'espérance d'un avenir de bonheur!

On eût dit vraiment qu'à cette époque de l'année, à l'approche du mois de mai, une fiévreuse épidémie d'amour s'était jetée sur cette partie du château occupée par les petits appartements du roi et par ceux du comte et de la comtesse de Marillac.

Solitaire, consumée de regrets, Louise passait les jours renfermée dans cette unique pensée donnée à Lesueur; Louis XIII et Marillac, tous deux, avec un redoublement de passion, ne s'occupaient que de Louise. L'un, à peine remis de l'agitation qu'il avait éprouvée dans sa scène avec elle, méditait d'en venir à ses fins, sans toutefois compromettre sa santé par des émotions trop vives; l'autre venait de s'imposer une double tâche qu'il se promettait de poursuivre avec constance et résignation.

C'était d'abord de se justifier auprès de sa femme, autant qu'il lui serait possible de le faire, de tous les torts qu'elle lui imputait, comptant pour cela beaucoup plus sur les

marques de son repentir que sur les preuves de son innocence.

Lié d'amitié avec Cinq-Mars, le comte était facilement devenu le confident des amours de celui-ci avec mademoiselle de Chémerault.

« Vous devriez, lui dit un jour Cinq-Mars, me procurer l'occasion qui me manque d'un tête-à-tête avec ma princesse. Elle est l'amie de madame de Marillac; accompagnez-les une fois toutes deux; votre présence m'autorisera à vous rejoindre comme par rencontre, et je me charge du reste.

— Tout cela n'est encore facile qu'en projet, mon maître, lui dit Marillac un peu embarrassé. Attendons quelques jours. J'ai une idée en tête! Je puis voir votre divinité, et peut-être arrangerai-je l'affaire mieux que vous ne pensez, pour vous comme pour moi. »

C'est en conséquence de cet arrangement fait avec mademoiselle de Chémerault qu'aujourd'hui Marillac, tour à tour agité de crainte et d'espoir, l'œil aux aguets, l'oreille aux écoutes, se trouve dans cette partie retirée de la forêt de Saint-Germain, où Cinq-Mars ne doit pas tarder à le rejoindre.

Dans ce même moment, mademoiselle de Chémerault et madame de Marillac, suivies seulement d'une vieille demoiselle de compagnie de la comtesse, se promenaient le long de cette magnifique terrasse bâtie par Henri IV, et d'où la vue se perd sur les campagnes environnantes et sur les mille détours de la Seine. Elles côtoyaient ainsi la forêt, se rendant, seulement dans un but de distraction, au jardin du Val, situé à l'extrémité de la terrasse.

Louise retrouvait sa sérénité en causant avec son amie, dont les propos légers et frivoles la distrayaient et ramenaient forcément le sourire sur ses lèvres, quand celle-ci, à peine à mi-route, s'arrête, et, se retournant vers la vieille fille qui les suivait :

« J'ai oublié mon mouchoir et ma bourse, lui dit-elle; obligez-moi d'aller à mon logis et de les demander à ma chambrière. Nous vous attendons ici en nous reposant. »

La demoiselle de compagnie s'inclina, regarda sa maîtresse; et, ne recevant point de contre-ordre, elle partit.

Elles étaient là depuis quelques instants, toutes deux assises sur un banc, jouissant du grand air et de la solitude, causant des visites d'installation qui devaient avoir lieu le soir chez la reine, et du pèlerinage à la chapelle de Sainte-Geneviève, annoncé pour le lendemain, quand mademoiselle de Chémerault se plaignit soudain de l'éclat du soleil qui lui fatiguait la vue, et proposa de se réfugier à l'ombre, sous les arbres de la forêt. La comtesse lui fit observer que des nuages arrivaient de tous côtés, et ne tarderaient pas à modérer ce vif éclat de lumière qui l'importunait; que même, dans la crainte d'une de ces averses subites, communes au printemps, peut-être serait-il prudent de regagner le château. Sa compagne rit beaucoup de cette crainte, et en fit des moqueries.

Cependant les nuages allaient toujours s'amoncelant. Madame de Marillac ne disait plus mot, attendant presque avec résignation la pluie qui devait justifier ses prévisions. Bientôt mademoiselle de Chémerault fut entièrement de son avis, et prétendit même avoir déjà reçu quelques gouttes sur la figure. On n'avait plus le temps de retourner sur ses pas. Elle ouvrit l'avis de se diriger sur-le-champ vers la maison du garde, située non loin de là, et d'y chercher un abri. Louise s'épouvanta d'abord de se risquer ainsi, deux femmes dans la forêt; mais son amie, moitié la rassurant, moitié l'entraînant, y entra avec elle, se chargeant de la conduire.

Elles n'avaient pas fait cent pas que tout à coup, au détour d'une allée, un homme se présente. C'est Marillac! Il prend Louise par la main, bénissant tout haut l'heureux

hasard, et tout bas mademoiselle de Chémerault. Celle-ci, feignant un grand effroi à sa vue, se sauve, les laissant seuls, et, grâce à sa fuite habile, ne tarde pas de faire elle-même rencontre du jeune Cinq-Mars.

Louise abandonnait sa main à Marillac, n'osant témoigner de son mépris en présence de mademoiselle de Chémerault. Mais elle se retourne et ne la voit plus. Elle veut retirer sa main : il la retient, aussi ému, aussi troublé qu'elle.

La comtesse s'effraye en voyant la grande émotion dont il paraît agité. Elle tente de se dégager, elle y parvient. Un premier coup de tonnerre retentit. Elle s'arrête, car le bruit de la foudre est pour elle une cause de terreur invincible. Par un mouvement machinal, elle s'est même rapprochée de son mari, qui, recouvrant quelque espoir, commence enfin sa justification.

Mais Louise, haletante, un pied sur la route, les yeux fixés à terre, a collé ses deux mains à ses oreilles. Et comment les paroles de Marillac lui arriveraient-elles au milieu de ces mille échos de la forêt qui répètent les bruits du ciel? Chaque fois qu'il tente de parler, elle recule, et, chaque fois, un coup de tonnerre la lui renvoie plus pâle et plus tremblante. Elle semble n'avoir d'âme que pour comprendre la peur. Marillac, autant par pitié que par amour, essaye de la saisir entre ses bras, plutôt pour l'y abriter que pour l'y presser; Louise lève les yeux ; la terrible révélation du roi lui revient dans la pensée ; son aversion pour l'homme qui l'a vendue triomphe de sa terreur ; elle le repousse, et, malgré une pluie glaciale, mêlée de grêle, elle part, elle fuit, seule, et le front à peine abrité.

Un bruit de chevaux s'était fait entendre. Quelques officiers des chasses du roi traversaient le chemin où se tenait Marillac : il n'osa faire un pas, confondu, anéanti, devant l'effroi qu'il inspirait.

Sans chercher une route, Louise marcha au hasard, droit

devant elle, suivant sans hésiter la chaussée rocailleuse qui déchirait sa légère chaussure, ou l'étroit sentier coupé de longs jets de ronces ; elle poursuivit sa course, malgré les terrains fangeux, malgré la pluie qui redoublait et tombait comme en plaine à travers les légers feuillages du printemps, malgré le tonnerre qui grondait de nouveau. Elle marcha sans terreur au milieu de tous ces bruits qui tout à l'heure la glaçaient d'épouvante, sans fatigue sur cette route qui semblait se prolonger sans fin. Puis enfin elle se trouva devant le château, la tête brûlante et les membres agités par la fièvre.

XIX

LE BAISER D'UNE REINE

Le lendemain, en commemoration du jour où, trois ans auparavant, elle avait été à pied, et comme suppliante, demander à sainte Geneviève de Nanterre de la rendre mère d'un Dauphin, la reine devait aller remercier cette patronne des Parisiens, dont l'heureuse intercession avait fait se réaliser ses désirs les plus chers.

Dans sa chambre de toilette, richement tapissée d'une étoffe brochée de soie et d'or, mais dont de simples coffres de bois, ciselés assez grossièrement, composaient presque tout l'ameublement ; sous un plafond soutenu par vingt poutres saillantes chargées d'arabesques, Anne d'Autriche, alors seulement en société de mesdemoiselles d'Hautefort et de Saint-Louis, ses confidentes, se tenait, à la mode de

son pays, à demi couchée sur d'épais coussins de velours. Un long miroir de Venise, pivotant sur son pied doré, était placé devant elle : des rideaux de moire, rejetés en draperies sur leurs patères, permettaient au jour de pénétrer dans sa chambre à travers les petits carreaux plombés de la croisée.

Elle en fit ouvrir un des châssis pour respirer plus librement l'air du matin qui la pouvait rafraîchir et soulager, et, froissant entre ses mains une lettre qu'elle venait de lire, portant tour à tour les yeux sur son miroir et sur la forêt de Saint-Germain développée devant elle :

« Elle a donc été bien mouillée? commença-t-elle par dire.

— Qui, madame? demanda mademoiselle de Saint-Louis.

— Cette femme! répliqua la reine d'un ton de mépris. Quand sa promenade en forêt n'aurait eu que ce seul résultat, c'en est un déjà.

— Vraiment, dit mademoiselle d'Hautefort, Votre Majesté ne se montre guère pitoyable. On dit qu'elle est rentrée tout enfiévrée, la pauvre enfant!

— Vous prenez mal votre temps pour être bonne, ma mie. » Et, chiffonnant avec plus de force la lettre qu'elle tenait : « Je crois que Chémerault l'aime dans le fond de son cœur. Elle a bien pris sa défense hier au retour.

— Qu'importe la nature de cette amitié, dit mademoiselle de Saint-Louis, puisque l'effet en est favorable à Votre Majesté? Lui pouvez-vous reprocher, madame, d'avoir voulu opérer une réconciliation entre la comtesse et son mari? Si elle n'y a point réussi...

— La faute en est au ciel! interrompit mademoiselle d'Hautefort en riant.

— Oui, repartit la reine avec un soupir; mais c'était folie que de songer à cela. La comtesse a trop d'ambition dans l'âme pour compromettre ainsi par une sottise le

fruit de ses menées et de ses coquetteries. Il n'y faut plus penser. »

Puis, inclinant sa tête sur sa main, tandis que le coussin sur lequel son coude plongeait faisait ressortir la blancheur et la beauté parfaite de son bras, donnant à sa figure ce caractère de douceur qui lui était naturel, et à ses yeux une expression de prière :

« Il n'y a plus que vous qui puissiez nous tirer de là, dit-elle en se tournant vers mademoiselle d'Hautefort.

— Moi, madame! ai-je donc un si grand pouvoir?

— Oui, ma mie, peut-être. »

Mademoiselle d'Hautefort vint aussitôt d'un air leste et joyeux s'agenouiller devant la reine, pour se trouver plus à portée de l'entendre; et celle-ci, de la main qui lui restait libre, jouant avec la belle chevelure de son amie, lui caressant ses blanches épaules :

« Certes, il n'y a plus que vous, reprit-elle en souriant. Cette femme, je la hais, je la redoute; mais vous, ma bonne Marie, je ne vous crains pas. Vous m'aimez plus que jamais vous ne pourrez aimer le roi.

— Oh! pour cela, c'est la vérité, madame. »

Et mademoiselle d'Hautefort baisa le beau bras qui était si facilement à sa portée.

« Eh bien, ma mie, il faut que vous veniez à bout de réveiller le penchant qu'il avait pour vous, et dont il semble encore donner parfois des témoignages.

— Toutes les saintes du paradis me soient en aide! s'écria Marie d'Hautefort en se rejetant en arrière, les bras croisés, et s'asseyant sur ses talons. Mais, madame, on n'hérite point de son successeur? Un règne est déjà écoulé depuis le mien; un autre commence: le moyen de faire lutter un amour mort et enterré contre ce jeune amour frais et dispos! Si le roi votre époux paraît encore m'honorer de quelques attentions, c'est pour mieux cacher son jeu. S'il me chante encore quelques-unes de ses chansons, c'est

pour une autre qu'il les compose. Croyez-moi, les douze travaux d'Hercule n'étaient rien en comparaison de celui que vous me proposez !

— Vous vous méprenez, Marie. Je crois que vous avez toujours été son seul amour véritable. Il n'a d'abord fait choix de mademoiselle de la Fayette que par dépit. Et, malgré cette autre, je le crois, vous pouvez encore beaucoup, si vous voulez ; et... il faut vouloir... je vous en prie.

— Je ferai mon possible, madame, puisque vous l'exigez, dit mademoiselle d'Hautefort d'un air gaiement résigné. Mais, pour Dieu, ma bonne maîtresse, si je n'en viens pas à bout, comme je le crains, ne vous désespérez pas trop à ce sujet. Le roi n'a sans doute pour madame de Marillac que ce goût innocent et passager qui l'a tenu pour mademoiselle de la Fayette et pour moi.

— Non ! celle-ci peut obtenir plus de pouvoir sur son cœur et sur ses sens, car il la voit sans cesse en secret ; puis il l'a mariée... Au surplus, que m'importe l'innocence de ses goûts? ne s'agit-il donc pour moi que d'une affaire de vanité d'épouse? Ne suis-je point reine et mère? n'ai-je plus rien à redouter de mes ennemis? Cette femme leur est acquise, je n'en saurais douter.

— Mademoiselle de Chémerault assure le contraire, répliqua mademoiselle de Saint-Louis; la comtesse n'a point une idée politique dans la tête. C'est ainsi qu'elle en parle.

— Chémerault! Chémerault! répéta la reine avec une sorte d'aigreur. Chémerault elle-même peut-être !... » Elle n'acheva point sa phrase, et, reprenant la lettre placée sous un de ses coussins, parut vouloir tout à coup changer le sujet de la conversation. « Voici un message, dit-elle, écrit en langage *narquois*, qu'on m'a fait officieusement passer ce matin; il a été trouvé sur l'escalier même du cardinal, à Ruel. L'écriture en est déguisée; mais voyez, ma mie, si elle vous est tout à fait inconnue ; je ne le crois.

Mademoiselle d'Hautefort prit le papier et le lut. Une personne affidée de la reine y rendait compte au cardinal, dans ce langage de convention que parlaient Sirois et la Chenaye, de ce qui se passait chez Sa Majesté. La liseuse hésitait à nommer la personne à qui l'écriture semblait appartenir, lorsque mademoiselle de Chèmerault entra vivement, annonçant le roi, dont la visite, à cette heure, ne laissa pas que d'étonner.

Mademoiselle d'Hautefort, qui tenait encore la lettre, jeta un regard singulier sur mademoiselle de Chèmerault, et s'abstint de prononcer le nom de celle qu'elle voulait désigner comme auteur de cette correspondance.

Mais la reine devina son silence, et, apostrophant la nouvelle arrivée :

« On m'a affirmé, Chémerault, que vous étiez au cardinal. Je n'en veux rien croire; néanmoins rappelez-vous que, si la preuve m'en arrivait, malgré toute sa puissance sur la volonté de son maître, il ne vous sauverait pas de ma sévérité [1] ! »

[1] ...... L'*Aurore* a obligé *Céphale* à commander à *Pluton* de ne se mêler plus de ses affaires avec l'*Aurore*. L'*Aurore* croit être ruinée dans l'esprit de *Céphale* par les mauvais offices que l'*Oracle* lui a faits. *Procris* y prend part, et est si mal satisfait de l'*Oracle*, qu'il ne se peut davantage, etc.	Madame d'Hautefort a obligé le roi à commander à la Chenaye de ne se mêler plus de ses affaires avec elle. Madame d'Hautefort croit être ruinée dans l'esprit du roi par les mauvais offices que vous lui avez faits. La reine y prend part, et est si mal satisfaite de vous, qu'il ne se peut davantage, etc.
Procris a dit au *Bon-Ange* : « Je sçai bien que vous êtes l'espion de l'*Oracle*; mais soyez assurée que, si je le découvre jamais, rien ne fut si maltraité que vous le serez. »	La reine m'a dit, etc.

(*Lettres de mademoiselle de Chémerault*, trouvées dans la cassette de M. le cardinal, après sa mort.)
(*Recueil de pièces historiques et curieuses*, t. V de la *Vie du cardinal de Richelieu*, par Leclerc.)

Repoussant avec force une telle inculpation, mademoiselle de Chémerault rappela à la reine avec quelle ardeur elle l'avait servie encore dernièrement, et mit en avant toutes les bonnes raisons qu'elle put trouver, comme preuve de son dévouement. Anne d'Autriche se laissa persuader, et lui donna sa main à baiser, en signe de réparation.

Il n'en était pas moins vrai qu'auprès d'elle, comme la Chenaye auprès du roi, mademoiselle de Chémerault, jeune, belle, spirituelle, jouait ce double rôle infâme que lui imposait le cardinal, comme prix de son établissement futur; et, pauvre, sans patrimoine, elle avait consenti, par amour pour Cinq-Mars, qu'elle croyait déjà voir son époux.

Lorsque le roi arriva, mademoiselle d'Hautefort cacha avec vivacité la lettre dans la poche de sa robe, et se leva pour saluer Sa Majesté.

Louis XIII paraissait d'abord d'humeur assez grave et mélancolique. Après avoir parlé de la dévote promenade à Nanterre, il demanda à la reine quelles dames devaient l'accompagner; dès qu'il en eut vu la liste :

« Il en est que vous oubliez, ce me semble, » dit-il.

Et il nomma madame de Guéménée, madame de Montbazon.

« De celles-là, sire, reprit la reine, l'une est à Paris, malade; l'autre, dans ses domaines de Bourgogne.

— Et madame de Marillac? » dit le roi, en paraissant n'attacher qu'un faible intérêt à sa question.

La reine rougit, et, se redressant avec fierté :

« Qui donc m'obligerait à l'admettre sans cesse auprès de ma personne?

— Qui, madame? Certes, ce n'est pas moi : ce serait, je crois, une faible recommandation pour elle que la mienne. Est-ce donc parce que la comtesse est la femme d'un de mes bons serviteurs que vous en agissez ainsi avec elle?

— Non, sire, ce n'est point parce qu'elle est la femme de

M. de Marillac; ce n'en peut être la raison! dit ironiquement Anne d'Autriche.

— Je pense, répliqua le roi, que vous lui pourriez, dans ce jour de dévotion pour vous, faire un bon accueil; cela se doit.

— Puisque vous l'ordonnez, reprit la fille altière de Philippe II, cela sera, sire. Pour vous complaire et vous prouver mon obéissance, je consens même à l'embrasser devant toute ma cour! Qu'exigez-vous encore?

— Je n'exige rien, madame, dit le roi. Que m'importe, à moi? mais ne puis-je vous donner un avis que je crois juste, lorsque moi-même, tous les jours, je consens à en recevoir d'hommes nés mes sujets? »

Afin qu'on ne pût croire qu'il était venu seulement dans cette intention de demander une invitation pour la comtesse, Louis XIII alla s'asseoir près de la belle d'Hautefort, après avoir engagé la reine à commencer sa toilette devant lui, ce qu'il permettait; et, tandis que mademoiselle Filandre, la première fille de chambre de Sa Majesté, la coiffait, il affecta des empressements auprès de son ancienne favorite.

Marie d'Hautefort, à qui l'on venait de faire sa leçon, ne repoussa pas cette fois, par des railleries, celui qu'elle avait ordre de ramener à ses pieds. Elle se montra gaie, d'humeur facile, et, plutôt excitée qu'intimidée par la présence de l'épouse, traita le roi avec cette légère privauté qu'il souffrait autrefois, le contraignant par ses propos et ses avances à s'occuper d'elle.

Le roi lui demanda alors, avec curiosité et à voix basse, ce que contenait ce billet qu'elle avait tant pris de soin de cacher lors de son arrivée.

Sur ce point, n'osant le satisfaire sans autorisation, elle s'en défendit en riant, déclarant ne plus s'en souvenir, et ne point savoir ce qu'il était devenu.

Louis XIII, lui indiquant la poche de sa robe :

« Il est là, » dit-il.

Et, comme elle refusait encore de le lui montrer, poussé par la curiosité, il fit un mouvement pour y porter la main. Mais elle se leva aussitôt, prit elle-même la lettre, et, l'agitant en l'air, s'enfuit dans une galerie contiguë à la chambre de la reine.

Le roi l'y poursuivit.

« Est-elle du marquis de Gèvres? lui cria-t-il.

— Eh! qui pense aujourd'hui au marquis de Gèvres?

— Montrez-la-moi; je veux la voir, je le veux!

— Nenni; vous savez, sire, répondit mademoiselle d'Hautefort avec une révérence et en lui disputant toujours la lettre qu'il s'efforçait de saisir, qu'il a été, une fois pour toutes, convenu entre nous que votre volonté et autorité royales ne viendraient jamais se mêler à nos débats. »

Comme il insistait de plus en plus, finissant même par prendre un ton de fâcherie et de vivacité :

« Vous la voulez voir, dit-elle en la cachant aussitôt dans le milieu de son corset; eh bien, prenez-la donc vous-même! »

Et elle s'avança bravement vers le roi.

Mais il ne fut pas assez osé ou assez désireux pour l'aller chercher là. Il resta interdit et cessa d'insister.

« Oh! le beau roi! le bel amoureux! s'écria mademoiselle d'Hautefort en riant aux éclats. Voire, sire, on vous soupçonne à tort de bien des choses dont je vous crois vraiment incapable! »

Lorsqu'ils retournèrent auprès de la reine, on venait de lui apporter le Dauphin; elle le présenta au roi, qui le baisa et partit.

Dès qu'il fut dehors :

« Eh bien, ma mie? demanda Anne d'Autriche.

— N'en étais-je pas sûre? il n'a plus rien pour moi! J'ai été aussi loin qu'une honnête fille puisse aller; mais, malgré

tous mes beaux semblants de coquetterie, il n'a point eu souci de mes bravades !

— C'est cela, dit l'épouse en laissant paraître sur ses traits contractés l'expression d'un amer dépit. Il n'a en tête que cette femme... je la déteste!... N'est-elle pas parente du cardinal?

— On le dit, madame.

— Il ne lui manquait que cette parenté ! Oh! je me vengerai ! » Et, après avoir respiré d'une petite fiole de *menteca* pour se remettre : « Mademoiselle Filandre, ajouta la reine en s'adressant à sa femme de chambre, qui rentrait pour lui ajuster ses pendants d'oreilles, transportez-vous chez madame de Marillac, et l'invitez, au nom du roi et au mien, de se trouver aujourd'hui à la chapelle de sainte Geneviève de Nanterre. »

Deux heures après, la grande voiture d'apparat partait du château vieux de Saint-Germain. Louis XIII et Anne d'Autriche s'y montraient l'un près de l'autre, ainsi que le jeune Dauphin, entre les bras de sa nourrice, la dame Amelin, et accompagné de sa gouvernante, madame de Lansac. Deux compagnies de gardes et de mousquetaires, commandés par Tréville et par Guitaut, escortaient la voiture.

La petite église de Nanterre, consacrée à sainte Geneviève, et construite, dit la tradition, à la place même où se trouvait la maison de Sévère et de Géronce, parents de la sainte fille, était ce jour-là décorée avec recherche, et surornée encore par les riches parures des dames qui garnissaient le chœur de la chapelle. Les présents de la reine, consistant en linge, dentelles et argenterie, avaient été placés devant l'autel, sur une riche estrade recouverte d'étoffes magnifiques, données, quatorze ans auparavant, par Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre et sœur de Louis XIII. Les violons du roi, les musiciens des paroisses de Paris, qu'on distinguait à leurs collets de maroquin, mon-

tés sur leurs échafaudages, s'apprêtaient à saluer l'entrée de Leurs Majestés.

Elles arrivèrent enfin avec le cérémonial ordinaire, et le prieur des génovéfains alla les installer sous le dais qui leur avait été préparé.

Dès qu'Anne d'Autriche eut fait quelques pas dans l'église, elle aperçut madame de Marillac placée non loin du siége qui lui était réservé.

Elle entra dans le chœur, et s'assit auprès du roi.

La messe dite, on présenta le Dauphin à la bénédiction. Anne d'Autriche alors se leva, et, la tête haute, relevant encore par son air de dignité naturelle la richesse de son costume, elle s'avança seule, d'un pas ferme, jusqu'au pied de l'autel.

Vêtue à l'espagnole plus qu'à la française, telle à peu près que lorsque, pour la première fois, elle avait été présentée à son jeune époux, elle avait une robe de satin brodée d'or et d'argent; ses manches pendantes, doublées de martre, se renouaient sur ses bras par de gros diamants; une fraise fermée encadrait sa figure, et faisait ressortir avec plus de vivacité la fierté de son regard, tempérée par la douceur de son sourire, comme la plume noire de héron, qui, retenue dans une agrafe de pierreries, lui ombrageait la tête, opposait habilement son contraste au blond cendré de ses cheveux.

Qui l'eût étudiée alors dans son sourire et dans sa démarche eût reconnu certain air de triomphe vaniteux et de résolution hautaine, peu d'accord avec l'acte religieux qu'elle venait accomplir.

Debout et tournée vers la châsse de la bergère de Nanterre, elle éleva ses mains jointes, et, d'une voix ferme, qui trahissait une émotion secrète :

« Ici, moi, Anne d'Autriche, infante d'Espagne et reine de France, je remercie, dit-elle, Dieu d'abord, et ensuite ma sainte protectrice, Geneviève, la bienheureuse et la bien

honorée, de la faveur grande qu'ils m'ont faite en permettant que je devinsse mère d'un fils, mon orgueil, l'espoir et la consolation de la France, mon pays adoptif! En reconnaissance de ce bienfait que je leur dois, et pour leur témoigner en chrétienne ma vive gratitude, je pardonne de bouche et de cœur à mes plus cruels ennemis, à ceux-là même qui m'ont le plus vivement blessée dans mes affections. Pour preuve de ma sincérité, ajouta-t-elle en se tournant vers Louise et la désignant du doigt, approchez, madame de Marillac, et recevez de moi publiquement ici le baiser de paix et de pardon! »

Un murmure d'étonnement circula dans l'assemblée. Louise, ébahie, frappée de stupeur, n'attachant encore qu'un sens douteux à cette terrible invitation, s'était approchée. Mais, dès qu'elle eut reçu ce cruel baiser, et que la pensée lui revint, elle regagna, en chancelant, son siége, se couvrit les yeux de ses deux mains, et resta longtemps immobile et glacée.

Anne d'Autriche avait déjà franchi la porte de l'église; chacun s'empressait à sa suite, en remarquant les regards de colère que Louis XIII jetait autour de lui.

Mesdemoiselles d'Hautefort et de Chémerault, restées en dernier près de la comtesse, lui prodiguèrent leurs soins; mais, forcées de rejoindre le cortége, elles s'éloignèrent à leur tour, et bientôt Louise se trouva seule, seule à cette même place où tout à l'heure le baiser de la reine de France venait de s'imprimer sur son front comme un stigmate de honte!

XX

RETOUR

Lesueur, en quittant Paris, y avait laissé toutes ses espérances de gloire et d'amour. Désolé du prochain mariage de Louise, mais ne l'accusant pas, il essayait encore de trouver en son cœur une justification pour elle.

« Non, se disait-il, je n'ajouterai pas à mes malheurs le plus grand de tous, celui de la croire fausse et perfide. Je l'aimais, je l'aime encore, je veux l'aimer toujours! Et de quoi l'accuserais-je? Est-elle coupable des illusions qui m'ont bercé? La pression d'un bras, inspirée par la frayeur sans doute, et non par l'amour, un doux regard d'amitié, sont-ils donc des aveux? Dans cette église du couvent, sa main s'est levée après la mienne, lorsque, du plus profond de mon âme, je lui jurais une adoration de toute la vie. Mais ce n'était là chez elle qu'un geste d'imitation; sa main, elle l'a bientôt laissée retomber, ne comprenant rien sans doute à mon transport, et sa pensée ne répondant plus à la mienne! Au milieu de ce bal, ai-je bien pu, sous son masque, deviner ses vraies émotions? Si ses yeux brillaient en me regardant, c'était de l'enivrement de la fête et du bruit et de l'éclat qui l'entouraient; si son cœur battait à mes paroles d'amour, si son front rougissait, si son cou se marbrait sous mon haleine, c'était de pudeur! Non, Louise, je ne vous accuse pas! Vous n'avez pu mentir à cette angélique candeur écrite sur votre visage. Un jour, vous m'auriez aimé, peut-être; mais une volonté plus forte que la

vôtre n'a pas laissé ce temps venir. Eh bien, à moi toutes les peines et tous les regrets! Soyez heureuse : ce me sera une douceur du moins de ne point cesser de vous estimer! »

Poussé par le besoin de s'éloigner de Paris, où, pour lui, toutes les joies eussent été une insulte à son tourment, où les cloches de toutes les églises n'auraient à ses oreilles sonné qu'un seul mariage, il gagna Lyon, puis Grenoble, et se retira dans un village, aux environs de cette dernière ville.

Là, il s'oubliait dans sa douleur, traçant à peine quelques rares esquisses, où toujours, comme dans ses rêves d'autrefois, les trais de Louise reparaissaient sous toutes les formes, lorsqu'une rencontre fortuite mit fin à ce profond découragement. Il apprit l'état de gêne de sa mère nourrice, et le péril où elle était de voir vendre sa chaumière héréditaire. Il comprit alors qu'il lui restait des devoirs à remplir, et se remit au travail.

Son beau-frère, Thomas Goulay, peintre aussi, le rejoignit à Grenoble, et ne contribua pas peu à ranimer en lui l'amour des arts, en lui apprenant que le nom d'Eustache Lesueur venait d'être inscrit, parmi ceux des maîtres, à l'ancienne Académie de Saint-Luc.

Lesueur retourna à Lyon. Il n'y était encore bruit que de sa *Sainte Ursule*. Il n'y put rester longtemps inconnu, et ne tarda pas à se voir entouré d'une société de peintres et de connaisseurs.

C'est dans cette ville, alors célèbre par son école de peinture, où l'admiration pour Raphaël semblait être devenue un culte, qu'il s'inspira de la manière de ce grand maître, et s'efforça d'atteindre à cette merveilleuse simplicité de trait et de composition qui, plus tard, lui valut le glorieux surnom de *Raphaël français*.

Là aussi, il commença la première ébauche de son tableau de *Saint Paul imposant les mains aux malades*, qu'il des-

tinait, comme remerciment, à l'académie de Saint-Luc. Ne s'occupant plus que de sujets religieux, et pénétré lui-même d'un vif sentiment de piété, il essayait encore de l'exalter dans son âme, y croyant trouver un allégement à ses peines. Mais la vue d'une église, une Vierge sur l'autel, ne faisaient que le ramener à ses constants, à ses éternels souvenirs. Sans espérer d'être plus heureux, il voulut retourner à Paris; dès qu'il s'en rapprocha, ses angoisses redoublèrent.

Il y arrive enfin, et se rend à son ancien logement de la rue de la Harpe, à son atelier qu'il va revoir nu, dévasté. Ses tableaux qu'il aimait tant, ses armures, il ne les retrouvera pas, et le vide qu'ils laisseront doit augmenter la solitude autour de lui!

De quel étonnement n'est-il pas frappé en y entrant! Tout est en place, rien ne manque; on croirait qu'il n'en est jamais sorti, tellement l'arrangement de tous ces objets, le désordre apparent et habituel qui règne entre eux, attestent qu'une main étrangère n'a pu les disposer ainsi. Sa chaise à escabeau est là, devant son chevalet apprêté, sur lequel se trouve sa dernière ébauche. Ses bustes, ses toiles, ses cartons, ses étoffes bigarrées, ses trophées d'armes, ils y sont! propres, luisants, époussetés. Il semble que la mère Cormier vienne à l'instant de les passer en revue, son houssoir à la main.

Lesueur croit rêver. Son voyage, et la cause qui le força de s'exiler de Paris, n'ont-ils été qu'un rêve douloureux? Mais il regarde ses habits fatigués de la route, ses souliers poudreux, et l'illusion ne dure guère.

Cependant ses tableaux ont été mis en vente; ils ont été achetés, ainsi que ses armures : sa mère nourrice l'en a instruit par une lettre. Était-ce une tromperie, une surprise qu'elle lui ménageait à son retour? Est-elle donc revenue dans son ancien logis?

Il y descend, et n'y voit que des figures étrangères. A ses

questions on ne répond que par des paroles vagues. La maison est si grande et a tant de locataires ! L'allée est ouverte à tous venants. On a déménagé ; on a emménagé; on n'a rien vu ; on ne sait rien !

Il court à Nanterre ; la mère Cormier se pâme en le voyant, et reste plus étonnée que lui-même au récit qu'il lui fait, car elle a touché le prix du marché.

« Tout a été vendu, dit-elle, vendu et livré ; à preuve que voici l'argent qui m'en reste. Prends-le, mon fieu, prends vite ; tu dois en avoir besoin. »

Tandis qu'il se débat avec elle à ce sujet, on frappe à la porte de la chaumière. Lesueur ouvre, et c'est Louise qui se présente à lui ! Louise qui sort de la chapelle de Sainte-Geneviève, encore tremblante, encore émue de cet affront public qui vient de l'atteindre.

Pour la seconde fois, il doute, il rêve, il pense qu'une illusion l'abuse, qu'il est en proie au vertige.

L'émotion et la rougeur de Louise redoublent ; il lui semble qu'il va lire sur son front la cause de son trouble et de son saisissement. Elle recule en se voilant le visage, et Lesueur n'ose se rapprocher d'elle, dans la crainte de voir s'évanouir la douce vision.

Ainsi la première entrevue de ces deux amants, qui n'avaient plus de pensée que l'un pour l'autre, due au hasard seul, fut marquée d'abord par un double mouvement de contrainte et d'hésitation.

« C'est vous, monsieur Lesueur ! dit enfin la jeune femme, appuyant ses deux mains sur son cœur pour en modérer les battements.

— Ils se connaissent ! s'écria la mère Cormier, accourant aussitôt, levant ses petits bras, et regardant Louise d'un air d'admiration. Bonne Vierge ! revoilà bien cette belle fille miséricordieuse, le second tome de la Providence, et qui distribue des écus d'or aux petits enfants, tout ainsi que les

autres leur donnent des dragées ! Comment ! ma noble demoiselle, vous connaissez mon fieu ! vous savez son nom ! C'est donc cela que, le jour où vous êtes venue dans cette chaumière, comme l'ange du Seigneur chez la pauvre Agar, vous aviez si grande hâte de voir sa lettre ! et vous pleuriez en la lisant, que j'en étais honteuse de ne pas pleurer plus que vous !

— Quoi ! » dit Lesueur violemment agité.

Mais il ne put poursuivre, ne sachant même pas par quel nom interpeller Louise.

« Eh bien ! garçon, reprit gaiement la dame Cormier, tu restes court comme l'âne de notre voisin ! Allons ! aux bienvenus les bonnes paroles ! as-tu donc la langue morte ? Dis quelque chose à mademoiselle.

— Mademoiselle !... » murmura Lesueur.

Louise jeta sur lui un regard empreint de tendresse et de regret ; puis :

« Vous voilà donc enfin de retour, monsieur Lesueur ? Que votre absence a été longue ! » Et se retournant vers la veuve Cormier : « N'est-il pas vrai, bonne mère ? mais vous devez être bien heureuse aujourd'hui !

— Ah ! tous les saints du paradis, en contemplant la face du Christ ressuscité, ne sont pas plus heureux que moi, qui en ce moment revois mon pauvre fieu, mon enfant, mon sauveur après Dieu ! »

Et, pressant de ses deux grosses mains le visage du jeune homme, elle lui attirait la tête pour couvrir son front de baisers.

« Voyons, Eustache, reprit la vieille ; qui dit voyageur dit conteur, et je ne sais rien encore de ta route ! Sainte Vierge ! cette belle enfant-là n'est pas de trop, puisque vous vous connaissez de loin ! elle entendra ton récit sans trop de déplaisir, j'en suis garant !... Mais voyez donc comme ils se regardent tous les deux ! ajouta la veuve Cormier en les examinant alternativement, la figure radieuse. Ils sem-

blent vraiment tout honteux et quasi perclus d'aise! Ah! le beau couple que ça ferait! Il n'y faut point songer, n'est-ce pas, Eustache? la demoiselle a l'air trop accoutumée à la soie!

— Vous avez raison, ma mère, » dit Lesueur avec trouble.

Louise rougit et les battements de son cœur redoublèrent.

« A fille noble, homme d'épée, continua la bonne vieille; noblesse avec roture vont de mauvaise allure! race croisée, race méprisée! disaient nos pères. Eh bien, c'est dommage; mais ne parlons plus de cela, fieu, et commence tes histoires. Le moment est bon pour nous les dégoiser que je n'en perde pas un mot; les trois petits tapageurs sont chez la voisine, et mon grand-père que voilà est dans son jour de silence. Depuis ce matin, vois-tu, il n'a parlé que pour les morts; il cause en dedans avec ses amis défunts. »

Et ce disant, elle préparait deux siéges de bois devant l'âtre qui brûlait encore, jetait quelques sarments dans le feu, et reculait soigneusement son aïeul dans le coin de la cheminée, pour faire place, après lui avoir au préalable mis un gros chapelet de verre entre les mains, afin de l'occuper.

Excité par les questions pressantes de Louise, bientôt Lesueur surmonta sa trop vive émotion, et il raconta, sans suite, sans ordre, mais avec un accent parti de l'âme, ce qu'il avait vu, ce qu'il avait observé; ses ennuis dont il taisait la cause, mais que quelqu'un, là, devinait assez; puis ses travaux, ses succès. Il passa toutefois sous silence son premier tableau fait à Lyon. Et Louise, en l'écoutant, s'oubliait et se sentait heureuse.

Pendant ce récit, la mère Cormier, debout derrière son *fieu*, appuyée de ses deux coudes sur le dossier de sa chaise, lui prêtait toute son attention et lui baisait les cheveux, interrompant ses caresses fréquentes des exclama-

tions de : « Vierge divine! Pauvre enfant ! Jésus, bon Dieu!. Cher ange ! »

Lorsqu'elle crut en avoir assez appris pour satisfaire à sa curiosité de mère, ne pouvant plus tenir en place, tant le mouvement lui était d'habitude et de nécessité, elle sortit de la chambre pour aller préparer de la crème, des œufs, et déterrer une bouteille d'un vin vieux de Surène, qu'elle avait en petite provision pour le vieillard. Les pauvres gens, surtout quand ils ont souffert de la faim, pensent que c'est là pour eux une politesse indispensable vis-à-vis des hôtes qu'ils veulent accueillir honorablement, et que nul ne saurait se refuser au plaisir de manger, dès que l'occasion s'en présente.

Restés seuls, en compagnie du soldat centenaire, les deux amants se tinrent d'abord muets l'un devant l'autre.

Lesueur redoutait de perdre ce vague espoir qui tout à coup venait de renaître en son cœur : ce mot de *mademoiselle*, répété par sa mère Cormier, l'avait jeté dans un doute dont il ne voulait pas trop tôt sortir!

De son côté, Louise, comprenant ce qu'une explication pouvait amener entre eux d'amertume et de regrets, et déjà succombant à moitié sous de précédentes secousses, voulait, ne fût-ce que pour un instant, reprendre ses songes d'amour près de l'objet aimé.

Et tous deux, rapprochés, mais s'isolant par la rêverie, craignaient en se parlant de détruire le charme qu'ils éprouvaient à penser l'un à l'autre !

Cependant ils avaient tant à se dire!

Louise, la première, rompit ce silence. Ses souvenirs l'ont reportée vers les circonstances omises dans le récit du voyageur, et, relevant la tête, souriant en lui adressant un regard de tendresse

« Vous ne nous avez pas parlé de votre *Sainte Ursule*, monsieur Lesueur.

— Quoi! dit le jeune homme avec surprise, vous connaissez mon audace, et vous me la pardonnez! J'ai forcé

chacun d'adorer publiquement celle que je n'osais plus honorer moi-même qu'en secret! Oh! ne m'accusez pas! si votre image vint ainsi se placer là, sous mes pinceaux, c'est qu'elle était trop fortement empreinte dans ma tête et dans mon cœur! Oh! vous ne comprendrez point ce qui se passait en moi, lorsque, pour m'efforcer de vous oublier, je prenais mes crayons! Saisi de vertige, les yeux attachés sur la toile blanche et nue, je la voyais tout à coup se colorer comme par magie; des nuances animées couraient sur ce tableau que mes pinceaux n'avaient pas encore effleuré! Ces nuances se mélangeaient, s'arrêtaient d'elles-mêmes! et votre figure alors saillissait du cadre, vivante, mobile, avec un regard qui parlait au mien! et moi, doucement terrifié à cette apparition, je craignais de la faire s'évanouir en voulant la fixer! C'était du délire, de la folie! Oh! j'ai bien souffert! »

Louise ne répondit point; mais elle lui tendit sa main, qu'il saisit avec transport et qu'il garda longtemps entre les siennes. Cette confiance, cet abandon, le sourire de joie qui se peignait sur ses traits lorsqu'elle écoutait l'expression de son amour, cette main qu'elle livrait à ses caresses, tout ranimait, ressuscitait en lui les illusions détruites et le bonheur qu'il croyait perdu à jamais!

« Votre cœur serait-il libre encore? lui demanda-t-il enfin d'une voix étouffée et tremblante.

— Mon cœur?... oui... murmura Louise.

— Bonté céleste! ce fatal mariage ne s'est donc pas accompli?

— Ne m'interrogez pas! L'erreur est quelquefois si douce! Espérez; moi je tâcherai d'oublier!

— D'oublier! répéta Lesueur avec inquiétude.

— Plus tard je vous dirai mes peines.

— Nous nous reverrons donc, Louise?

— Pourquoi non? Faut-il nous condamner de nouveau au supplice de l'absence? La force nous manquerait peut-

être. » Et, d'un ton presque joyeux elle acheva : « Mais nous n'essayerons pas ! Vous serez mon guide, mon appui, mon consolateur !

— Êtes-vous donc malheureuse? s'écria Lesueur.

— Pas en ce moment, dit-elle avec un de ses doux sourires.

— Et la cause de vos chagrins?...

— Vous la connaîtrez plus tard, vous dis-je, si je me sens le courage d'en parler. Mais, quoi qu'il arrive, ne cherchez pas par vous-même à la pénétrer. Vous me le promettez?

— Je le jure!

— Qu'il vous suffise de savoir que je n'ai jamais aimé qu'un homme au monde, que cet homme, je puis l'aimer sans remords, et que, de ce côté, je ne crains point de vous livrer mon secret! »

Le ciel s'était ouvert! Lesueur baigna de ses larmes la main de Louise.

« Eh bien, lui dit-il, ranimé, enthousiasmé, je ne désire plus rien ! Si le temps présent nous est fatal, d'autres jours nous sont réservés. Nous serons heureux, Louise; en douter, ce serait nier la justice de Dieu! N'est-ce pas lui qui a pris soin aujourd'hui de nous rapprocher l'un de l'autre? Le hasard marche souvent dans les voies de la Providence : voilà ce que m'apprit mon vieux père. Il avait raison; maintenant je bénis comme une faveur du ciel le hasard qui nous a réunis ici! maintenant je crois à l'avenir !

— L'avenir! répéta Louise; défions-nous-en: l'espérance trompe! Croyez-moi, faisons comme les vieilles gens qui se réjouissent avec leurs souvenirs! les miens m'ont été d'un grand secours! » Et, d'un air de doux reproche: « Les vôtres sont-ils effacés déjà, monsieur? »

Alors ils en vinrent à parler de leur temps passé, en ne

lui reconnaissant toutefois pour durée que celle de leurs amours. Ils se rappelèrent le ballet de l'hôtel de ville, et Lesueur se justifia complétement de ses torts prétendus au sujet de la Polonaise; puis, cette lettre donnée aux Tuileries, le sac volé; et Louise eut grand'peine à cacher sa violente émotion en apprenant là que Marillac avait été l'ami, le confident de Lesueur. Oh! dans ce moment, pour tous les trésors du monde, elle n'eût pas voulu lui révéler le nom qu'elle portait, dans la crainte d'accabler ce malheureux, à la fois trahi par l'amour et par l'amitié! et combien son aversion pour Marillac s'en augmenta!

Louise ne se remit de son trouble que lorsqu'ils se transportèrent au milieu des souvenirs si purs de la Visitation, dans l'allée des tilleuls, à la chapelle du couvent; et ils s'entretinrent avec joie et reconnaissance de la bonne supérieure Angélique Lhuillier et de mademoiselle de la Fayette surtout.

En cet instant, à ce dernier nom plusieurs fois répété, le soldat centenaire s'agita sur son siége, se débarrassa de l'enveloppe de laine qui lui couvrait les pieds, et, laissant choir son chapelet de verre, il sortit tout à coup de son espèce de léthargie.

« La Fayette? » répéta-t-il, comme s'il appelait quelqu'un, ou qu'il cherchât à se ressouvenir.

Lesueur et Louise le regardèrent avec une sorte d'appréhension et d'étonnement: complétement livrés l'un et l'autre au charme de se retrouver, de se revoir, ils avaient oublié que le vieillard existait là, près d'eux, triste contraste, qui à leurs mouvements jeunes et gracieux opposait sa froide immobilité, l'aspect de sa peau terreuse et livide à leur teint frais et animé, et semblait faire assister la mort à leurs entretiens d'amour!

Il ouvrit les yeux, remua les lèvres quelque temps, sans plus prononcer un mot; et les muscles saillants de son visage se contractèrent comme s'il devait mâcher ses pa-

roles avant que de les pouvoir rendre. Puis il articula distinctement, mais d'une voix sourde et gutturale :

« Mademoiselle de la Fayette !... maîtresse du roi !... oh ! la déhontée ! »

Ce nom avait fait impression sur le vieux soldat, et paraissait réveiller dans sa mémoire confuse l'idée d'un affront non mérité qu'il avait autrefois reçu. Non, certes, que la noble fille en fût cause ; mais ce nom était celui de la favorite d'un roi ; et ce titre de favorite ranimait le profond ressentiment de l'injustice commise envers lui depuis plus d'un demi-siècle !

Dans les brouillards de son cerveau délabré, confondant tout à la fois les règnes, les temps, les noms, donnant Gabrielle d'Estrées pour maîtresse à Charles IX, Diane de Poitiers à Henri IV, Marie Touchet à Henri II, après un vague murmure et des phrases tronquées, où tout cela se trouva pêle-mêle, et la bataille de Marignan à la suite de la Saint-Barthélemy, il poursuivit :

« La duchesse de la Fayette... huguenote !... Vieille dagorne !... favorite de Henri III... Catin ! J'ai été cassé des hallebardiers par elle !... pour ne lui pas avoir présenté l'arme comme à le reine !... Pouah ! »

Le centenaire fit entendre quelques sons qui ressemblaient à un éclat de rire ; puis son front se couvrit soudain de plis larges et pressés. Il regarda autour de lui, et, à la vue de Louise, ses yeux exprimèrent la colère.

« C'est pour ces visages-là qu'on écrase le peuple ! reprit-il ; mais le peuple les méprise ! Le mépris du peuple, c'est la malédiction de Dieu ! »

La mère Cornier arrivait en ce moment, la figure rayonnante : non-seulement elle avait préparé pour ses hôtes des œufs et de la crème, mais encore elle leur apportait, pour couronner l'œuvre, une assiette de pâtisserie.

« Alerte ! dit-elle en entrant ; aux plus pressés les bons morceaux !... J'ai trouvé dans le bourg... »

Elle n'acheva pas, témoin qu'elle fut de l'accès du vieillard qui venait de se relever droit sur ses jambes ; ce qui pouvait lui préparer une chute mortelle.

Le premier mouvement de la bonne femme fut d'aller aussitôt à lui ; mais, les bras et les mains embarrassés par tous ses apprêts de festoyage, elle fit deux ou trois mouvements d'hésitation entre la table et la cheminée. Enfin, délivrée de sa charge, et courant vers son aïeul, elle le prit à bras-le-corps, le replaca sur sa chaise, le gronda :

« Voyez le libertin ! ne voulait-il pas danser une pavane ! Allons, soyez sage, grand-père, ou je me plaindrai de vous à votre capitaine ! »

Et quand il se fut calmé à sa voix (car il était souple devant elle, et ne tarda même pas à reprendre ses chansonnettes et ses *meâ culpâ*), elle engagea les jeunes gens à faire honneur à la surprise ; mais ils y songeaient peu.

L'éclat du bonheur ne brillait plus sur la figure de Louise, que les folles divagations du vieillard avait rappelée à ses angoisses du matin. Lesueur ne comprenait rien à la profonde tristesse qui venait de s'emparer d'elle soudainement, après ces instants si doux de confiance et d'amour, ou plutôt il l'attribuait à une impression de terreur causée par l'état de démence du centenaire.

Essayant encore, mais vainement, de sourire à Lesueur, la jeune comtesse tenait ses yeux attachés sur lui, quand tout à coup la porte de la chaumière s'ouvrit, et, suivie de la vieille demoiselle de compagnie, mademoiselle de Chémerault parut sur le seuil.

Un mot de leur part, un nom, un titre, et Lesueur se voyait aussitôt dépouillé de cette illusion qui venait de le rendre à l'espoir, au bonheur, à la vie !

Louise n'hésita pas : elle envoya de la tête et du regard un rapide adieu à l'artiste, ainsi qu'à la dame Cormier, et, s'élançant vers mademoiselle de Chémerault, avant même que celle-ci l'eût pu reconnaître dans l'obscurité de la chambre,

la saisissant par le bras, elle l'entraîna vivement vers la voiture qui les attendait.

« Le roi Dagobert quittait ses chiens plus poliment, » dit la mère Cormier en jetant un coup d'œil de regret sur les inutiles préparatifs de son repas.

XXI

UNE NUIT A ÉCOUEN

Depuis trois jours, tandis que la reine tenait encore sa cour à Saint-Germain, Louis XIII, renfermé dans ses appartement du Louvre, s'y nourrissait de son humeur noire, rudoyait ses gens, et jusqu'au cardinal, qui, habile à profiter des dispositions du roi, lisant aussi bien que lui-même dans son propre cœur, depuis l'esclandre de Nanterre, guettait ces instants d'irritation pour le faire consentir à des mesures énergiques, nécessaires à l'exécution de ses projets.

Espérant survivre à son maître, il lui fit alors approuver et signer l'acte qui privait Anne d'Autriche de la régence, dans le cas où le roi viendrait à mourir avant la majorité de son fils. Par ce moyen, Richelieu, s'ouvrant une vaste carrière de puissance, entrevoyait l'instant où, possesseur du trône, sans l'occuper cependant, il pourrait marcher à son but d'un pas plus libre et plus ferme, et, débarrassé de son roi, créer enfin pour la France cette forte royauté qui devait échoir à Louis XIV. Mais c'était là un malade qui comptait sur l'héritage d'un autre malade. Pour l'achèvement de cette grande œuvre, la ruse et l'adresse devaient succéder

à la violence et au génie, le cardinal de Mazarin au cardinal de Richelieu.

Prenant encore son dépit et sa colère pour un redoublement d'amour, le roi ne songeait plus qu'à la possession de Louise. Non-seulement il la voulait sa maîtresse, mais sa maîtresse en titre, reconnue! Sa haine pour Anne d'Autriche avait fait taire ses scrupules, et il méditait son bonheur comme une vengeance!

Par son ordre, la comtesse avait été habiter le château d'Écouen, ancienne dépendance du domaine confisqué de Montmorency, dont Louis XIII s'était réservé la jouissance viagère; Chantilly et les autres biens du duc ayant été concédés, par grâce royale, à la famille de Condé. C'est donc à Écouen qu'aujourd'hui Louise essaye d'oublier ses peines récentes; c'est là que le roi projette de la revoir avant peu et de la faire enfin consentir au sort brillant qu'il lui prépare. La Chenaye ne manque pas de raisons pour encourager son maître dans ces nouvelles idées, qui favorisent ses vues ambitieuses; et, se défiant d'un retour de conscience ou d'une crise maladive qui pourrait tout remettre en question, il en hâte l'exécution avec ardeur et sans relâche.

Un autre que le roi a vivement aussi ressenti l'affront fait à la comtesse : c'est Marillac! Lorsqu'il commence à mesurer les conséquences de sa faute, il en sent l'énormité.

La voix d'une reine abusée a lancé l'anathème sur Louise. Manquera-t-il de gens à la cour pour le répéter? Bientôt, jusque dans les rangs du peuple, des cris de haine s'élèveront contre cette femme, accusée d'avoir détourné, rompu cette affection que Louis XIII devait à la mère de son fils! Déclarée parente du cardinal, manqueront-ils de lui imputer une part dans ces mesures terribles que celui-ci inspire au roi? Quoi! Louise vivra flétrie, détestée, et la faute de celui dont elle porte le nom retombera sanglante sur elle! Cette idée s'agite avec violence dans son cœur. Elle y fait entrer le remords!

De quel droit a-t-il, lui, homme perdu de vices, disposé de la chaste existence de cette jeune fille, pour la jeter à la corruption des cours? Devait-il se faire ainsi l'agent de sa ruine? l'arracher à un amour vrai qui sans doute eût suffi à son bonheur, et ne la revêtir de son nom que pour la conduire à la honte? Maintenant ses torts envers un ami, dont il a si cruellement trompé la confiance, dont il a déchiré le cœur en se jouant, lui apparaissent dans toute leur étendue, car lui aussi connaît le supplice d'un amour jaloux et malheureux.

Mais cet amour vient d'épurer son âme. Le danger de l'objet aimé y a fait vibrer des cordes jusque-là muettes; il était destiné à assurer la perte de Louise; c'est là le rôle qu'il avait accepté; ce rôle, il le rejette avec horreur! Il s'en choisit un autre, mission noble et grande, dont il se juge indigne, mais qu'il accomplira comme expiation. C'est de la protéger, de la sauver de l'infamie, s'il en est temps encore; dût-il, dans cette nouvelle route qu'il vient de tracer devant lui, voir ses honneurs, ses titres, sa récente fortune, tomber plus rapidement encore qu'ils ne lui sont venus; dût-il voir, après l'accomplissement de sa tâche, se relever pour lui cet échafaud que Richelieu lui tenait en garde!

Hier, le seul but de ses ardents désirs, c'était la satisfaction d'une passion violemment sentie; aujourd'hui, ce qu'il ambitionne avant tout, c'est l'estime de Louise pour lui, c'est l'estime du monde pour elle!

Le roi cependant se préparait à rendre inutile ce noble dévouement, et la chute de la comtesse semblait prochaine, inévitable.

Invité par le prince de Condé à l'une de ses chasses, un soir, Louis XIII allait quitter le Louvre pour Chantilly. La Chenaye était du voyage, et l'empressement qu'il mettait à en ordonner lui-même les apprêts disait assez que quelque

chose était sous jeu contre Louise : Écouen se trouvait à mi-route, sur leur passage.

Plus allègre que d'ordinaire, en excellente disposition de santé, le roi venait de demander son carrosse, lorsque le cardinal *gratta* à sa porte du peigne dont il se frisait la moustache, et entra aussitôt.

Louis XIII parut décontenancé en le voyant; mais Richelieu ne s'en aperçut pas ou feignit de ne point s'en apercevoir.

Il avait à lui soumettre une loi discutée dans le conseil étroit, et à laquelle il ne manquait plus que la signature royale.

C'était un édit contre l'adultère.

Le cardinal mit alors sous les yeux de Louis XIII une liasse contenant de longues considérations, que celui-ci parcourut, plutôt pour se donner un maintien que pour en prendre réellement connaissance; juger de l'adultère, lui qui en méditait un double!

« Que venez-vous me parler de signatures et du conseil étroit? reprit-il en se levant : il s'agit bien de cela! il s'agit de ma chasse. » Et il fit appeler de Niert, premier valet de sa garde-robe.

Celui-ci venu :

« Niert, lui dit le roi, comme s'il n'eût point été question d'autre chose avec le ministre, tu n'as point oublié de faire partir avec mes équipages une *harde* de mes chiens greffiers ; je ne sais point chasser sans eux. Tu feras mettre dans le carrosse mon arquebuse, l'arquebuse de ma façon : je la veux montrer à monsieur le prince. Fais aussi préparer des hameçons ; nous courrons sans doute le gibier autour des étangs de Comelles, et, si l'on se repose, je me charge d'attraper de ces belles carpes que j'y ai vues. J'en veux rapporter quelques-unes à M. le cardinal, qui n'a jamais goûté de ma pêche. »

Et, se retournant vers ce dernier, lorsque de Niert fut parti:

« Je ne signerai point! lui dit-il. Je vais me mettre en chasse, et ne dois songer qu'à mon plaisir pour le soin de ma santé. Cela me porterait malheur d'apposer là ma signature. » Puis il ajouta d'un ton familier: « Tudieu! mon cousin, la chose vaut la peine d'être examinée sérieusement. Voulez-vous donc me faire décimer mon peuple? »

Richelieu ne répondit rien, et ne mit point en jeu cette volonté puissante à laquelle son maître ne savait pas résister. Il n'avait voulu que lire dans la pensée du roi; il y avait lu.

« Au revoir, mon cousin, dit Louis XIII en prenant congé de lui.

— Je souhaite à Votre Majesté un bon voyage et une bonne chasse. »

Le roi le regarda, comme s'il eût entrevu un sens ironique à cette dernière phrase. La figure impassible du ministre, la grave révérence qu'il en reçut, le rassurèrent, et il monta aussitôt en voiture, suivi d'une faible escorte de mousquetaires, commandés par Tréville.

Chantilly avait été indiqué comme le but de sa course; mais il tenait à peine la route depuis deux heures, qu'aux approches de Sarcelles il se plaignit d'une violente douleur au côté. Ne pouvant plus supporter la voiture, il fut forcé de s'arrêter dans ce dernier village pour y passer la nuit. Un riche bourgeois, qui avait là sa maison, la lui céda pour ce temps, et s'alla loger ailleurs.

Quand le roi fut couché, quand tout paraissait tranquille autour de lui, un grand mousquetaire, en sentinelle le long du mur de l'habitation, crut distinguer dans l'ombre deux hommes qui, par une petite porte de derrière, semblaient vouloir s'introduire dans l'enclos du bourgeois. Il courut à eux le pistolet au poing.

« Qui va là?

— Que vous importe? répondit l'un d'eux d'une voix brusque.

— Pourquoi voulez-vous entrer dans cet enclos?

— Bien loin d'y vouloir entrer, nous en voulons sortir, dit l'autre.

— Bast! reprit la sentinelle, sommes-nous ici pour nous faire des contes?

— Faites venir votre capitaine, dit le premier.

— Vraiment! vous vous donnerez bien la peine d'aller au-devant de lui, messeigneurs. Allons, oh! passez à l'inspection; marchez en avant! et vertudieu! si l'un de vous tourne la tête, songez que je lui signe de mon pistolet un passe-port pour l'autre monde.

— Nommons-nous, articula d'une voix basse et quelque peu émue le second, à qui il tardait de voir se terminer cette conversation dans laquelle un pistolet pouvait jouer le rôle d'interlocuteur.

— Allons, marchons, faquins!

— Insolent! dit l'homme à la voix brusque en portant la main à son épée.

— Des armes! » s'écria le mousquetaire.

Fort heureusement Tréville accourut alors au bruit.

« Comment! c'est vous, monsieur! dit-il en reconnaissant, grâce à un rayon de la lune, le moins brave des deux champions. Le roi est malade, et vous ne restez point auprès de lui!

— C'est par ordre même de Sa Majesté que j'ai quitté sa chambre.

— Et quel est votre compagnon, qui prend si bien soin de cacher sa figure sous son manteau? »

L'interlocuteur se pencha à l'oreille du capitaine.

« Un agent secret du cardinal-duc, dit-il.

— Passez, messieurs. »

Les deux inconnus allèrent détacher des chevaux qui, préparés pour eux, les attendaient à quelques pas de là,

sous un petit massif d'arbres; puis ils reprirent aussitôt la grande route, en se dirigeant vers Écouen au galop.

Louise venait de se coucher. La chambre qu'elle habitait était une salle basse, décorée d'une tapisserie de couleur sombre, et que masquaient en partie, d'un côté, deux grands tableaux assez distants l'un de l'autre, représentant le dernier duc de Montmorency, décapité à Toulouse, et la duchesse sa femme : celui-ci couvert de son armure, et sa longue épée à la main; celle-là dans un costume grave et sévère, tel qu'elle avait coutume d'en porter.

De l'autre côté, au-dessus de la cheminée, devant une glace haute et large pour l'époque, car elle avait quatre pieds en tous sens, brûlait une petite lampe, qui jetait dans l'appartement sa lueur faible et douteuse. Des chaises à dossiers, à housses de velours d'un rouge foncé, frangé d'or, une table composée d'un seul cep de vigne, merveilleux par sa surface travaillée et polie, espèce de relique conservée depuis des siècles dans la famille des Montmorency; un buffet de bois noir, ciselé, et à figures grotesques et saillantes; une horloge à contre-poids, dont le mouvement monotone et régulier interrompait seul le silence qui régnait dans cette partie du château d'Écouen, tel était l'ameublement de la salle où Louise se préparait à goûter le sommeil.

Cependant, malgré la tristesse des objets qui l'environnaient, malgré ses peines récentes, de douces idées, de doux souvenirs, venaient lui sourire et l'occuper.

Dans ce château d'Écouen, dans cette salle qui conservait encore les images des nobles Montmorency, c'était la chaumière de la mère Cormier, c'était le jeune artiste, c'étaient les chaises de bois et les grossiers escabeaux où tous deux ils se tenaient devant un feu de sarment, qui se représentaient à sa pensée.

Déjà le sommeil commençait à la gagner. Cette puissante faculté de l'âme, qui, lorsque nos sens dorment, évoquant

pour nous les tableaux d'une seconde vie, nous fait voir au dedans de nous-mêmes les images d'un monde à venir ou d'un monde oublié, s'exerçait déjà pour elle, sans que sa veille eût entièrement cessé; et c'était encore Lesueur qui se présentait à ses yeux, plus beau, plus fidèle, plus intéressant que jamais!

Au milieu de ces douces illusions sa nuit va s'achever sans doute; Louise l'espère, quand elle entend tourner la porte placée au pied de son lit. On marche, on entre, elle regarde : c'est le roi!

Elle crut d'abord que son état de somnolence continuait, et qu'il n'arrivait là que comme un personnage de plus dans ses rêves. Elle se frotta les yeux, regarda de nouveau. C'était bien lui, le roi, le roi Louis XIII, avec cette même expression de figure qu'il semblait avoir conservée depuis l'instant où, la pressant violemment entre ses bras, il lui révélait la honte de son mari, et lui demandait ce baiser qu'elle n'avait point accordé, et dont cependant la reine l'avait si bien punie.

« N'ayez pas peur, Louise, dit-il; c'est moi. »

Muette de saisissement, épouvantée, quand elle le vit refermer la porte sur lui et y mettre les verrous, s'élançant hors de son lit, les pieds et les bras nus, les cheveux en désordre, les deux mains croisées sur sa poitrine, elle tomba suppliante, pouvant à peine murmurer :

« Que me voulez-vous? Grâce, sire!

— Je veux dépiter nos ennemis communs, dit Louis XIII avec un calme affecté; je veux nous venger de la reine!

— De la reine! Eh! que puis-je contre elle?

— Vous pourrez tout; car c'est vous, madame, qui serez la vraie reine; vous en aurez la puissance, l'autre n'en conservera que le nom!

— Ah! s'écria Louise en levant vers lui ses mains jointes, pardonnez-lui comme je lui pardonne! C'est votre

femme, sire ; c'est ma souveraine; vous lui devez amour, comme je lui dois respect.

— Non, point de pardon ! dit le roi ; je veux que chacun connaisse que dans mon cœur elle est répudiée. »

Louise, interdite, restait dans sa même posture ; puis elle ramassa autour d'elle quelques vêtements, dont elle s'enveloppa à la hâte.

« Ne comprenez-vous pas ce que je veux faire pour vous ? poursuivit-il ; ne savez-vous point de quel prix est le pouvoir, et ce que vous vaudra l'honneur de régner sur moi ? Vous et le cardinal, vous serez mes seuls guides : lui pour ma gloire et le bien de mon peuple ; vous, pour mon bonheur !

— Que faut-il donc pour vous rendre heureux ? dit-elle en le regardant avec effroi.

— Marillac, vous ne l'ignorez plus, vous est un étranger ; la reine depuis longtemps a pris soin de briser nos liens ; elle a autrefois comploté contre moi avec le comte de Chalais ; je refusais d'y croire, j'y crois maintenant ! Nous sommes libres tous les deux, Louise. Il faut que vous m'apparteniez, que vous m'apparteniez comme si un prêtre avait publiquement béni notre union ; il le faut !

— Jamais ! s'écria Louise ; non, vous n'aurez pas cette cruauté ! Lorsqu'un mépris injuste peut s'attacher à mon nom, laissez-moi du moins cette consolation de pouvoir m'estimer moi-même !

— Et qui oserait vous mépriser, madame, quand publiquement j'avouerai mon amour pour vous et vous reconnaîtrai pour la maîtresse de mes volontés ? »

Quoi qu'il eût de résolution de ne pas s'émouvoir, sa voix faiblissait : il se pencha vers Louise ; mais, se rejetant en arrière, elle se leva, et, pâle de terreur, parcourut la chambre, interrogea toutes les issues ; toutes avaient été fermées en dehors, à l'exception de celle par laquelle le roi venait d'entrer.

Alors, avec un mouvement désespéré, elle tomba de nouveau à ses genoux, le priant, avec des sanglots, de ne la point priver du seul bien dont elle ne lui fût pas redevable, de son honneur, et de reprendre tous les autres.

« Vous qui sembliez avoir pour moi une tendresse de père, lui dit-elle, ne détruisez pas dans mon cœur la reconnaissance qu'y ont fait naître vos bontés. Oh ! je ne vous aimerais plus, sire ; je vous détesterais ! »

Et les soupirs, les sanglots, s'échappaient de sa bouche avec plus de force, avec plus d'abondance encore que les paroles.

Le roi la regarda, croisa les bras, et sembla prendre plaisir à la contempler au milieu de cet éclat de beauté que donnent les larmes et l'expression d'une noble douleur. S'interrompant bientôt dans son admiration, et d'une voix sévère :

« En aimez-vous donc un autre, pour refuser ainsi la puissance et les honneurs que je vous offre? Si je le savais, malheur à vous, malheur à lui ! » Et, sentant battre ses artères, il porta la main à son cœur, puis à son front, qui était brûlant. « Vous le voyez, madame, par ces refus obstinés vous risquez derechef d'allumer mon sang et de faire revenir mes fièvres. Mais, je vous le déclare, je ne veux cette fois ni me troubler ni m'attendrir davantage. Ma résolution est prise : vous ne sortirez point d'ici que vous ne soyez à moi. Vrai Dieu ! suis-je le maître? Ignorez-vous maintenant que je vous aime, que je vous aime d'amour ! »

Et comme Louise, incapable alors d'articuler un mot, relevait vers lui son visage tout baigné de larmes :

« Vos pleurs ne servent de rien ! reprit-il, s'excitant lui-même à cette dure inflexibilité qui parfois le prenait, et qu'il tenait de sa mère ; des pleurs ! j'en ai vu assez couler, et j'ai dû apprendre, dans mon métier de roi, à les voir sans faiblesse. A vous seule, vous en verseriez autant qu'il en a été répandu devant moi, lorsqu'à genoux aussi on me demandait la grâce du dernier Montmorency, que cette

fois, comme l'autre, ce serait vainement ! Ne veux-tu donc point de mon amour, Louise ? Louise, ma bien-aimée, ma mie, ma Gabrielle ! »

Et, tremblant, balbutiant tour à tour des promesses, des reproches, des menaces, il la saisit, l'attire dans ses bras...

Dans ce moment s'élève un cri terrible, déchirant ; on eût dit qu'il sortait de l'un des angles de la chambre.

Louis XIII tressaille, écoute, et, soutenant toujours serrée contre sa poitrine cette jeune femme plus morte que vive, promène autour de lui un regard de crainte et de stupéfaction.

Le silence morne et glacé qui règne partout à cette heure de la nuit, la solitude dans laquelle il se trouve, les clartés changeantes de la lune, alors voilée par un nuage, et qui semblent courir en lueurs blafardes le long des tapisseries sombres ; la lampe près de s'éteindre, crépitante, et dont les jets flambants illuminent soudainement la vaste salle, pour la laisser aussitôt plongée dans une presque obscurité ; le tintement lointain d'une cloche, jusqu'au mouvement solennel et régulier de l'horloge, tout dispose ses esprits à des frayeurs superstitieuses.

Puis, les idées de plaisir qui l'ont amené dans ce château d'Écouen, contrastant avec le souvenir du dernier possesseur de ce domaine, condamné par lui au supplice, ajoutent à l'impression de terreur dont il vient d'être assailli.

Alors, comme l'écho de deux voix confuses, mêlées à un bruit d'armes, arrive à son oreille ; un gémissement sourd et prolongé se fait entendre.

Le roi laisse échapper de ses bras Louise, qui va tomber inerte, sans connaissance, sur le plancher.

Agité d'horreur, il avance la main pour saisir la lampe, la lumière en jaillit, et tout à coup l'ombre d'un guerrier couvert de son armure apparait devant lui, avec un geste de menace. C'est Montmorency ! Il ne le peut méconnaitre à la fierté de ses traits, à ce regard qui s'attache sur lui

avec une inconcevable fixité. Il recule; une autre ombre, celle d'une femme, à la figure mélancolique, évoquée aussi, vient à sa rencontre : c'est Marie des Ursins, l'inconsolable veuve du héros !

Tremblant, hâve, le cœur torturé d'angoisses, ne pensant plus guère à ses velléités d'amour et de vengeance, sans même jeter un dernier regard sur Louise gisante à ses pieds, chassé par l'épouvante, il s'enfuit de cette chambre; et, comme il traversait un long corridor, en appelant d'une voix étouffée la Chenaye à son aide, le fantôme dont il se croit poursuivi, s'acharnant sur sa trace, semble, sortant de dessous terre, se lever près de lui.

« Montmorency ! Montmorency ! grâce ! » s'écrie à son tour ce Louis le Juste, ou plutôt ce Louis le Justicier, qui n'a jamais su faire grâce !

De la main il toucha le spectre pour le repousser, et sa main en resta froide; et, lorsqu'il fut dehors, il la vit sanglante comme si toutes les blessures de sa victime se fussent rouvertes à son approche.

Sans détourner la tête, il franchit la grande cour du château d'Écouen, en désordre, courbé par l'effroi, ses cheveux se dressant sur son front. Mais des pas précipités retentissent derrière ses pas; il gagne à la hâte l'endroit où l'attendait sa monture, et, seul, sans songer plus à celui qui l'avait accompagné dans cette excursion nocturne, il prend sa course, non par la grande route, mais au hasard, à travers un bois qui s'offre à lui !

Il s'y est à peine enfoncé, qu'il voit des lueurs errantes briller de tous côtés dans le lointain, blanchir les arbres, scintiller dans les taillis et serpenter dans les chemins. Le lourd galop d'un cheval se fait entendre encore à sa poursuite. Il lui semble que, sous ce poids nouveau, la terre pousse des gémissements, et que les cailloux de la route deviennent poussière sous les pieds de bronze du coursier-fantôme qu'un vent glacial précède comme un souffle de

mort sorti de ses naseaux! Les nuages qui alors couvrent le ciel paraissent eux-mêmes fuir à son approche, tant ils sont rapidement balayés à l'autre bout de l'horizon! Puis, au milieu des sifflements du vent dans le feuillage, et des clameurs sinistres des oiseaux de nuit, une voix presque éteinte et lamentable, se mêlant à tous ces bruits lugubres, lui crie :

« Sire! sire! c'est moi!

— Grâce! grâce! » répète le fugitif.

Le galop du cheval cessa de frapper la terre; mais le roi sentit aussitôt une vive douleur le saisir à la poitrine, sa respiration devint haletante et pénible. Il crut que le spectre, monté en croupe derrière lui, l'étouffait entre ses bras décharnés!

Quand les esprits lui revinrent, il ne vit plus de cette terrible apparition que les mêmes clartés, qui couraient et se multipliaient sur sa propre route. Il reconnut enfin, à leur uniforme, ses grands mousquetaires, tous munis de flambeaux.

C'était Tréville, qui, chargé de veiller à la sûreté de son maître, et s'étant bientôt aperçu que le compagnon inconnu de la Chenaye ne pouvait être que Louis XIII lui-même, avait mis ses gens en campagne, dans la crainte que malheur n'advînt au roi, s'aventurant seul, à cette heure, au milieu d'un pays où une mauvaise rencontre, une méprise, le pouvaient mettre en péril?

Il le reçut pâle et défaillant, regardant encore avec des mouvements d'horreur sa main tachée de sang, pouvant à peine articuler des mots sans suite; et, sur-le-champ, il le reconduisit à la maison du bourgeois.

Quant à la Chenaye, plusieurs hommes de l'escorte, qui se mirent en quête, le trouvèrent à quelque distance de là, sur la même route, assez grièvement blessé d'une forte contusion au front. Comme son cheval s'était abattu, c'est à sa chute seulement qu'on attribua cette blessure, qui ne laissa

pas que de le mettre en danger, et dont, toute sa vie, il conserva la cicatrice.

XXII

L'ALLÉE DES TILLEULS

Le roi garda longtemps le silence sur son aventure du château d'Écouen, et, lorsque son confident, remis enfin sur pied, essaya de lui persuader que tout n'avait pas été surnaturel dans cette affaire, qu'un homme avait trouvé moyen de s'introduire jusqu'à la porte même de la chambre où il était alors avec Louise, et qu'après une lutte assez prolongée dans l'obscurité cet homme seul l'avait frappé, lui la Chenaye, du pommeau de son épée, Louis XIII refusa d'y croire; il s'obstina toujours à n'attribuer les terreurs et les empêchements de cette nuit qu'à l'ombre de Montmorency.

Les grands portraits du duc et de la duchesse n'existaient pas pour lui.

« Mais, lui disait la Chenaye, ce cri qui a tout d'abord troublé Votre Majesté et m'a fait accourir, l'épée haute, de la cour où je me tenais en ce moment, par discrétion, ce cri sinistre, qui donc l'a poussé?

— Montmorency! répondait le roi.

— Qui donc m'a porté le coup qui m'a, sur l'instant, privé de la connaissance, et jeté bas dans ce couloir, d'où je ne me suis relevé qu'à l'approche de Votre Majesté?

— Montmorency! répétait le roi. Ne l'ai-je pas vu, vu de mes yeux, se dresser devant moi, lui, avec sa femme? Il n'a osé me frapper, moi, son maître! mais il s'en est pris à toi,

à toi, mon complice, qui venais ainsi, pour une œuvre de perdition, polluer son ancien asile. »

La Chenaye n'insista plus : il réfléchit que, s'il parvenait à prouver au roi qu'un inconnu, un malintentionné sans doute, avait réussi à tromper sa surveillance, à surprendre peut-être le secret de Sa Majesté, il n'en serait pas le bon marchand, et que tout pourrait bien retomber sur lui.

La vision d'Écouen, dont différents historiens ont parlé, sans s'arrêter à en rechercher la vraie cause, qu'ils attribuent seulement aux remords causés à Louis XIII par la fin tragique de Henri de Montmorency, n'en agit pas moins sur la superstitieuse faiblesse de son esprit. Il résolut, par un dévot scrupule, d'en revenir à ses amours chastes et platoniques, et, le lendemain même de ce jour, il écrivit à Louise une lettre plutôt mystique que tendre, pour la rassurer sur l'avenir. Il y prenait à garantie la Vierge Marie, à laquelle il avait consacré son royaume et sa personne, que plus rien au monde ne le ferait se départir du respect qu'il avait toujours témoigné aux dames, et dont il devait à elle plus particulièrement l'hommage, à cause de sa grande vertu et courageuse résistance.

En réponse à ce message, la comtesse lui fit demander la permission de se retirer, pendant quelque temps, dans son ancien couvent de la Visitation. Loin de s'y opposer, il l'y encouragea, en la priant néanmoins de ne point trop prolonger son séjour au monastère.

Vous voilà donc enfin, Louise, retrempant votre âme dans les souvenirs paisibles de votre première jeunesse, entourée de compagnes dont vous enviez aujourd'hui la douce et candide ignorance du monde ? car, si votre cœur est resté pur, il n'en a pas moins été déchiré, plutôt encore par les passions des autres que par les vôtres propres.

Vous voilà de nouveau près de cette bonne abbesse toujours indulgente et facile, près de cette vertueuse la Fayette, dont l'amitié protectrice et les sages conseils vous

eussent été plus utiles encore au palais du Louvre que dans un cloître!

Sous cette même allée de tilleuls où Lesueur, conduit par la bonne supérieure et les sœurs surveillantes, avait naguère passé son inspection pour le choix d'un modèle, Louise et mademoiselle de la Fayette se promenaient un soir, en jouissant de la fraîcheur de la nuit et de la beauté d'un ciel étoilé.

Excepté elles, pour qui la règle disciplinaire se détendait de sa rigueur, tout dormait à la Visitation. Une conversation commencée à voix discrète les enchaînait dans ce lieu, et les confidences suivaient leur cours.

La comtesse avait fait part à son amie de ses projets de retraite indéfinie, et la recluse, par raison, par dévouement, peut-être même par les regrets que lui inspirait sa trop prompte et trop entière séparation du monde, essayait de l'en détourner.

« Mais, lui disait Louise, si je vous apprenais, si j'osais vous apprendre quels motifs m'ont fait fuir la cour et la présence du roi!

— Le roi vous aime, enfant; ne le sais-je point, ne l'ai-je point su avant vous? lui répondit la religieuse avec un sourire mélancolique. Mes regards n'étaient que trop habitués à pénétrer dans sa pensée, et la vanité ne m'a pas aveuglée jusqu'à me faire croire que ses dernières visites à ce couvent n'étaient que pour moi. » Puis, avec un soupir, elle ajouta : « C'est à votre tour de régner sur lui!

— Régner! dit Louise en baissant les yeux; Dieu m'en garde!

— Dieu vous en accorde la force et la volonté plutôt! reprit la religieuse; puisque le roi doit être sans cesse dominé par ce qui l'approche, n'est-ce point un noble devoir à remplir que de s'emparer de son esprit pour le mener au bien, pour lui inspirer ces douces vertus de paix et de mi-

séricorde qui, dans son cœur, sont trop souvent combattues par des idées de violence?

— De cela vous pouviez vous sentir le courage, madame; vous connaissez si bien le langage de la persuasion! Et puis, vous aimiez le roi, vous!

— Sans doute, j'ai pu l'aimer, » dit mademoiselle de la Fayette avec une légère altération de voix. Et, reprenant contenance, d'un ton plus en rapport avec l'habit qu'elle portait, elle ajouta : « Mais aussi saintement qu'une sœur peut aimer son frère.

— C'est cela, dit Louise; il se contentait auprès de vous de cette amitié si pure. »

Mademoiselle de la Fayette avait eu un dévouement trop absolu pour ne point souffrir secrètement de cette froide interprétation donnée à ses paroles.

« On peut aimer saintement, reprit-elle avec une imperceptible nuance de dépit, sans que le sentiment en soit moins vif. Mon attachement pour lui était sans bornes, et le sien y répondait : tout ce qu'il avait d'affection dans le cœur, sans que Dieu en fût l'objet, il le répandait sur moi.

— Oui, madame, oh! j'en suis sûre, dit Louise en serrant les mains de son amie entre les siennes ; comment ne vous eût-il pas aimée, vénérée, vous le modèle de toutes les vertus ? Mais le sentiment que vous lui inspiriez était pur et calme; il vous a toujours respectée du moins!

— Que veut dire?... » Et, se rapprochant de Louise pour l'interroger du regard : « A-t-il donc oublié auprès de vous sa réserve habituelle ?

— Oh! madame!... » Et un soupir de la comtesse répondit à un soupir de mademoiselle de la Fayette.

Les types de perfection sont des types menteurs. L'ancienne favorite, capable de sacrifices sublimes qui avaient été jusqu'à l'héroïsme, ne se sentit pas la force de comprimer un léger mouvement de vanité mondaine qui lui revint. Le cœur de la femme se réveilla sous la guimpe de la

religieuse : elle tint à convaincre sa jeune rivale qu'elle aussi avait inspiré des désirs et n'avait pas été moins aimée qu'elle.

« Croyez-vous donc que je sois sortie victorieuse de la lutte sans avoir eu à combattre ? Nous autres femmes, que serions-nous si Dieu ne nous avait donné cet instinct de pudeur qui fait notre sauvegarde? Quel homme, lorsqu'il est fortement épris, n'a pas ses moments d'exigence ? Mais de lui-même il revient à la raison, ou... on lui résiste !

— Ainsi ai-je fait, madame.

— Néanmoins veillez sur vous, Louise ; vous ne connaissez pas encore le roi. » Alors, entraînée à une confidence entière par le péril que pouvait courir sa jeune amie, peut-être par un reste de sentiment vaniteux : « Savez-vous, lui dit-elle, qu'un jour, dans un instant de passion, comme en démence, il en oublia sa modestie ordinaire jusqu'à me supplier, avec des transports incroyables, de quitter le service de la reine, et de prendre un logement dans son château de Versailles pour être toute à lui[1] ? »

Et, croyant avoir épouvanté Louise par cette révélation, elle en attendit l'effet ; mais celle-ci, sans s'émouvoir aucunement, et d'un ton d'ingénuité :

« Ce n'est rien encore que cela, madame ! »

La recluse en resta confondue.

« Est-il venu, poursuivit la nouvelle favorite, la nuit, seul, lorsque vous étiez au lit, vous trouver au milieu d'une obscurité presque complète, et parler en maître qui veut être obéi ?

— Il n'eût osé ! s'écria la sainte fille en se levant.

— Avec moi, madame, il l'osa. »

Et Louise cacha sa honte dans le sein de son amie.

[1] Cessant d'être modeste, le roi avait pressé mademoiselle de la Fayette de consentir qu'il la mît à Versailles, pour y vivre sous ses ordres et être toute à lui. (*Mémoires de madame de Motteville*, t. I.)

« Quelle horreur! disait mademoiselle de la Fayette en la pressant affectueusement entre ses bras. J'admire combien ce roi si pieux respecte le serment qu'il me fit, le jour de nos adieux, de n'en jamais aimer une autre! Que Dieu le garde! Je lui pardonne; mais il a sur la conscience un énorme péché! Et qui vous sauva d'un tel danger?

— Je ne sais, répondit Louise; j'étais tombée sans connaissance, et ne me réveillai qu'entre les bras de madame ma tante. Mais mon sauveur, ce fut le remords qui le prit sans doute; car lui-même m'encouragea à me retirer dans cette maison. Eh bien, maintenant, me conseillerez-vous encore de retourner à la cour? »

Mademoiselle de la Fayette médita longtemps sa réponse.

« Oui, Louise, dit-elle enfin, il faut y retourner. N'êtes-vous pas mariée? »

Louise frissonna, mais se tut: c'eût été trop d'humiliations pour elle.

La recluse leva les yeux d'un air d'inspiration: toutes les grandes et saintes idées de dévouement venaient de rentrer dans son cœur.

« Croyez-moi, ne vous condamnez pas à l'inutilité du cloître. Ce n'est point sans de secrets desseins, favorables aux vues de la Providence, ajouta-t-elle, que de pauvres filles telles que nous ont le don de faire connaître l'amour à de puissants monarques; c'est parfois un moyen de salut pour eux et pour leurs peuples, que le ciel leur envoie; c'est la douce intercession de la femme qui vient de son pied nu écraser la tête du serpent. Le serpent, mauvais conseiller, est auprès du roi, Louise; il obsède son cœur, et y fait entrer la ruse, la rigueur, la défiance; osez le lui disputer, pour le remplir seulement de douces affections et de pensées généreuses! Le roi a pour vous, je n'en doute plus, autant d'amour qu'il en pourra jamais ressentir;

votre empire sur lui en sera plus fort, et peut-être pourrez-vous réussir là où j'ai échoué !

— Mais la reine sait cet amour ; et comment me représenter devant elle ? dit la comtesse.

— Eh bien, usez de votre pouvoir pour elle d'abord, et elle vous aimera comme elle m'a aimée après m'avoir crainte. N'hésitez pas : si le remords de son action s'est emparé de l'âme du roi, vous n'en avez plus rien à redouter ; Dieu veillera sur vous quand ce sera pour une cause sainte et juste que vous agirez !

— Non, madame; non, je ne puis, répondit Louise. Je ne me sens pas la résolution nécessaire pour accomplir les choses dont vous me parlez, et dont à peine ai-je l'idée. Voulez-vous que moi, ignorante du monde et de la cour, qui ne sais encore que confusément ce qui s'y passe, j'aille, avec mon inexpérience et mon défaut de raison, me mêler à ces dangereux débats ? Vous le pouvez, madame, la force est en vous, non en moi ! Je ne sais plus qu'aimer et souffrir ! »

La nuit devenait froide ; elles rentrèrent.

Le lendemain, vers la même heure, elles s'étaient de nouveau attardées sous l'allée des tilleuls. Les jours suivants, du haut dortoir de la Visitation, les sœurs surveillantes les y purent voir encore.

Enfin, Louise quitta le couvent, et se fit d'abord transporter à Saint-Germain. Une lettre, écrite par mademoiselle de la Fayette et adressée à la reine, l'y avait précédée. Là, mademoiselle d'Hautefort vint la voir et l'emmena chez elle, où elle dut rester jusqu'au moment fixé par Anne d'Autriche elle-même pour une entrevue.

Ce devait être ce même jour, à la deuxième heure de relevée.

Les événements allaient précipiter leur marche, et la suite de ce récit devra nécessairement se ressentir de leur rapidité.

XXIII

UN DÉJEUNER D'AMIS

Dans la grande galerie du château neuf, deux hommes, occupés aux travaux de peinture que Louis XIII faisait alors exécuter à Saint-Germain, causaient vivement à mi-voix, et parfois les rires du plus âgé des deux éclataient plus haut que ses paroles. C'étaient Simon Vouet, premier peintre du roi, et son élève, déjà passé maître, Eustache Lesueur.

« Tu as là une jolie connaissance, mon garçon ; je te conseille de t'en vanter, disait Simon Vouet. Oui, pardine, il est en faveur, il est premier gentilhomme, il est comte, et bien autre chose encore !

— Quoi ! vraiment il est marié ? répondit Lesueur. Et sa femme, dites-vous ?. .

— Et sa femme aussi, interrompit Vouet avec un gros rire : elle est mariée, doublement mariée, du côté gauche et du côté droit ! Il ne faut pas que ce soit cela qui t'empêche de renouer avec lui. Tu crains qu'il ne soit devenu fier, dis-tu ! Bast ! il n'a pas tant de raisons de l'être ! Le comte de Marillac te sera un bon protecteur, et madame la comtesse une bonne pratique ; si elle se met en tête de se faire peindre, il lui faudra deux portraits au lieu d'un !... »

Il rit de nouveau ; et Lesueur, soit par déférence, soit entraîné par l'exemple de son patron, souriait à tous les propos facétieux qu'il tenait sur madame de Marillac.

« Ce pauvre chevalier ! disait-il ; mais cela ne m'étonne qu'à moitié. Il ne croyait à rien, pas même à l'amour !

— Au diable l'amour ! répondit Vouet. De ce côté, je suis

de sa religion. Je n'y crois plus, et les fumées qui partent d'une bonne rôtisserie me font tourner la tête plus vite que la voix flûtée d'une jolie donzelle.

— Sa femme est d'une bonne maison, sans doute? »

En faisant cette question, Lesueur ne soupçonnait pas que la réponse pouvait être un coup de foudre pour lui. Heureusement le vieux Simon n'était pas en état de l'instruire sous ce rapport.

« Ce sont toujours les bonnes maisons qui fournissent ce gibier-là à nos rois; mais, en fait d'arbres généalogiques, je ne m'inquiète que de ceux qui s'embranchent avec le mien; et, comme la dame n'est sans doute ni une Vouet, ni une Bistournet, ni une Gandelu, peu m'importe! »

Lesueur, après avoir réfléchi quelque temps à la singulière destinée de ce Marillac, son ami, autrefois si gai, si franc, le plaignant de la honte qui rejaillissait sur lui d'être le mari d'une pareille femme, écarta toutes ces idées de vice et de dégradation, pour en revenir à la douce pensée de Louise.

« Si elle s'est confiée à moi avec tant d'abandon, se disait-il, c'est qu'elle est libre encore. Cet obstacle qui l'épouvante, cette barrière qui se place entre nous, c'est toujours la même. Elle est de sang noble! Eh bien, par mon travail je puis m'illustrer et m'enrichir! S'il me faut la noblesse, je l'aurai, je l'achèterai, et même, sans la payer de ma fortune, une semblable récompense n'a-t-elle pas parfois été accordée à un grand peintre? »

Se rappelant la haute faveur dont jouissait Marillac auprès du roi, il n'eut rien de plus pressé que de se faire indiquer la demeure du comte; non qu'il voulût déjà l'entretenir de ses projets, mais l'accueil qu'il allait recevoir de son ami lui apprendrait si, plus tard, il le trouverait disposé à le seconder. Il se dirigea donc vers l'appartement que celui-ci occupait au château.

A sa vue, Marillac poussa un cri de surprise et presque

de joie; mais une rapide pensée le calma aussitôt, et de l'air du plus grand embarras :

« C'est vous, Lesueur! lui dit-il; que me voulez-vous?

— Excusez, monsieur le comte, répondit l'artiste décontenancé, je croyais trouver ici un ami, un ancien compagnon… je le vois… je me suis trompé. Adieu! »

Il allait s'éloigner, Marillac l'arrêta, et, lui tendant la main :

« Non, Sudorius, de ce côté tu ne t'es pas trompé; je t'aime toujours. Pardonne; je m'attendais si peu à te voir, je te croyais en voyage… bien loin… à tous les diables! Ma tête n'y était plus : j'ai tant de tourments! »

Cette fois, la surprise de Lesueur changea d'objet. Retrouvant dans son cœur l'indulgence d'une ancienne amitié, il se rapprocha de lui, et, reprenant sa voix affectueuse :

« Vous malheureux! dit-il; je n'ai entendu parler cependant que de votre prospérité. Vous êtes riche aujourd'hui, en faveur?

— Oui, mon ami, et, par ma mère! je donnerais pourtant ma richesse, mon titre de premier gentilhomme, pour n'être plus le comte de Marillac, mais simplement Eustache Lesueur. Oui, crois-moi, je troquerais sans hésiter mon sort contre ton sort, mon nom contre le tien!

— Et moi j'accepterais le marché, dit le jeune homme. Être riche! être noble! Que pouvez-vous désirer encore?

— Bah! maître Sudorius, sont-ce là les maximes par vous recueillies en province? Eh bien, l'air de la cour a été plus favorable à ma vertu; je n'y ai puisé, comme tu le vois, que des sentiments d'humilité. Tu me trouves bien changé, n'est-il pas vrai? En peut-il être autrement? Quand tu m'as quitté, ami, j'étais pauvre, mais j'étais joueur; et n'est-elle pas seule attrayante, cette fortune qu'on désire, qu'on espère, qu'on voit venir et s'échapper comme une maîtresse capricieuse? La mort avait prise de corps sur

moi, mais je la bravais, je l'oubliais ainsi que mes autres créanciers ! Je me sentais fier de mon insouciance et de ma vie de plaisirs ; car il y avait force et courage jusque dans mes folies. Enfin, ajouta-t-il en baissant la tête et donnant à sa voix l'expression du regret, j'étais... garçon !... Je ne suis plus rien de tout cela !

— Je le sais, lui dit Lesueur, et ce n'est pas la nouvelle qui m'a le moins étonné.

— Ah ! on t'a parlé de ma femme ? répliqua le comte en l'étudiant attentivement du regard ; et que t'en a-t-on appris ?

— Mais... qu'elle est... jolie, répondit l'artiste avec hésitation.

— Oui, mon ami, trés-jolie... » Puis, aprés un soupir : « Tu serais de mon avis si tu la voyais, j'en suis sûr. » Et se reprenant : « Mais... elle est loin ; elle est... à la campagne... pour longtemps encore, j'espére... l'air de la cour ne lui valait rien. Tiens, crois-moi, arrière ce sujet ! aujourd'hui du moins qu'il n'en soit pas question ; livrons-nous au plaisir de nous revoir et de nous serrer la main ! Tu n'as point déjeuné ? Holà ! *Monseigneur !* »

Le page accourut et disposa sur une petite table à roulettes un service en vaisselle d'argent, des verres de cristal, de petits bouquets de sauge et de pimprenelle, pour réveiller au besoin la saveur du nectar ; puis il servit.

D'abord le jeune peintre ouvrit de grands yeux à la vue de ce luxe autrefois inaccoutumé chez Marillac, où de rares assiettes de faïence, ébréchées, dépareillées, eussent seules servi de décoration à son buffet, s'il en avait eu un.

« Tu restes émerveillé de ma richesse, n'est-il pas vrai ? lui dit le comte ; moi-même, je m'en étonne parfois aussi, mais sans m'en ébaudir. Je n'ai jamais fait cas que de l'argent monnayé ; encore, aujourd'hui, ne représente-t-il plus pour moi qu'une valeur positive, invariable : une pistole n'est qu'une pistole ; je ne joue plus ! Je ne l'apprécie

dignement que lorsque j'en puis faire offre à mes amis. Parle, Raphaël, poursuivit-il d'un ton plus pénétré; je serais si heureux de te rendre un service ! Les voyages sont ruineux ; tu reviens sans doute la sacoche vide; je la puis remplir. »

Lesueur le remercia de cette bonne volonté, et s'enhardit dans ses espérances en retrouvant son ami tel qu'il l'avait connu naguère.

« Mordieu ! dit Marillac, dépeçant alors une volaille qui semblait résister au couteau, les plats d'argent ne rendent pas le gibier plus tendre. D'où cette bécasse est-elle tombée dans ma cuisine, *Monseigneur ?*

— C'est de la dernière chasse du roi, monsieur le comte, répondit le page.

— Qu'elle aille rôtir en enfer ! vive Dieu ! Sa Majesté n'est pas heureuse lorsqu'elle chasse pour moi ! »

Il resta un moment pensif, soucieux, et Lesueur observa que le nom du roi agissait aujourd'hui sur lui comme autrefois le nom de Richelieu.

Bientôt, afin de se remettre, Marillac lui parla beaux-arts, lui demanda des nouvelles de ses travaux, et, par un reste d'habitude, de ses amours aussi.

Le jeune homme releva la tête. Le moment était venu peut-être où il allait oser confier au comte ses projets d'avenir; mais la présence du page le gênait; d'ailleurs comment s'y prendre pour ne point trahir, en parlant de Louise, le serment qu'il lui avait fait de ne point s'enquêter de son sort.

« A boire ! » dit Marillac. Et, lorsque *Monseigneur* eut exécuté l'ordre : « Je porte cette rasade à la nouvelle adorée. »

Lesueur rapprocha son verre de celui de son ami, et, se penchant confidentiellement vers lui :

« A Elle alors, murmura-t-il; car c'est toujours Elle ! »

Comprenant la difficulté du terrain sur lequel il venait

de se placer, le comte tint quelques secondes sa main en suspens, avant de faire honneur à la santé que lui-même avait proposée.

« Toujours Elle? » reprit-il; et, après un instant d'hésitation : « Eh bien... à Elle !

— A Louise ! dit Lesueur.

— A Louise ! » répéta Marillac.

Et résolûment il vida son verre d'un coup.

La situation était bizarre et périlleuse; de part et d'autre elle appelait un aveu.

« Tu l'aimes encore! poursuivit le mari croisant les bras et le regardant d'un air de commisération.

— Je n'ai jamais cesser de l'aimer.

— Tant pis !

— Quoi ! s'écria Lesueur en s'oubliant, est-il donc vrai? elle est mariée? Oh! non, non, n'est-ce pas? Ce mariage a failli.

— Au fait, dit Marillac revenu d'une première surprise et affectant un air d'insouciance sous lequel perçait une poignante ironie, il se pourrait bien faire qu'elle fût restée fille.

— Mais ne savez-vous rien, ou n'avez-vous qu'un doute à ce sujet?

— Tu ne bois pas, Sudorius, » interrompit Marillac.

Lesueur, par un mouvement machinal, but aussitôt une pleine rasade, sans comprendre ce qu'il faisait, et seulement comme pour se débarrasser d'une objection.

Pendant le peu de temps qu'il mit à absorber le liquide, la réflexion lui revint.

« Ami, dit-il, quoi que vous sachiez, silence là-dessus! J'ai promis, j'ai juré de respecter son secret. »

Le comte, prenant en pitié l'émotion croissante du jeune homme, avait d'abord tenté de reculer l'explication; sa curiosité jalouse, excitée par ce dernier mot, le força d'y rentrer.

« A qui as-tu promis? à qui as-tu juré? »

Lesueur ne répondit point.

« A qui l'as-tu juré? répéta Marillac.

— A Louise, dit enfin le jeune peintre.

— Tu l'as donc revue? »

En articulant cette dernière question, le comte abaissa sur la table la main dont il tenait son verre, car l'oscillation marquée de la liqueur dans le vase de cristal trahissait sa forte émotion.

« Oui, je l'ai revue! par un heureux hasard que je bénis; je l'ai revue une seule fois! mais...

— Mais?

— Je la reverrai, j'en suis sûr! j'ai sa parole. »

Et les yeux de Lesueur brillaient du double éclat du bonheur et de l'amour!

« Elle ne t'a rien appris de sa destinée?

— Rien, et je n'en veux rien connaître... que par elle.

— Elle t'aime encore... sans doute? reprit Marillac, attentif au léger signe affirmatif que lui fit cet autre rival. Et, après un éclair de réflexion: « Eh bien, tant mieux! » dit-il.

La pensée de l'époux, l'a-t-on deviné? Pour la comtesse, l'amour devenait une sauvegarde contre les séductions de la puissance. Tout entier à ses nouvelles, à ses héroïques résolutions, dans l'intérêt de l'honneur de Louise, il triomphait de sa jalousie, toutefois non sans un cruel effort.

Le *tant pis* de Marillac avait d'abord déconcerté Lesueur; son *tant mieux* le rassura. Le comte semblait l'écouter avec un vif intérêt, et provoquait lui-même ses confidences. Il crut l'instant favorable, et, profitant d'une absence momentanée du page:

« Ah! si vous vouliez me seconder, Marillac, je n'aurais plus rien à désirer, dit-il.

— Comment? Que te manque-t-il encore?

— Vous me l'avez rappelé, oui, je suis devenu ambitieux. Le croiriez-vous? je veux être noble; ne m'accusez pas trop vite d'orgueil et d'audace. Par mes travaux, je puis m'illustrer, et cependant ce n'est point sur mon propre mérite, ce n'est pas sur moi que je compte pour obtenir cette faveur signalée, c'est sur vous, sur votre protection!

— Sur moi?

— Le roi fait des nobles à volonté, poursuivit le jeune homme avec entraînement, et vous pouvez tout sur le roi, m'a-t-on dit. Soyez mon interprète auprès de lui; dites qu'il y va du bonheur, de la vie d'un de ses sujets : faites que je le voie; je tomberai à ses pieds, je le prierai, je le conjurerai de me donner la noblesse, pour que je puisse épouser Louise! »

Tout en désarroi à cette brusque et singulière prétention de son ami, quoi que le comte eût dans l'âme, à grand'peine il résista à la violente envie de rire qui lui prit: « Mordieu! épouser ma femme, se dit-il, et par ma protection! et sous le bon plaisir du roi! » Et il répond à voix haute : « Nous causerons de tout cela plus tard, Sudorius. Mais ne te plains pas de ton sort... quand je le compare au mien!...

— Ah! s'écria Lesueur avec expansion, que n'avez-vous trouvé une Louise!

— Une Louise! » reprit Marillac. Et, quoique ce mot dût soulever encore en lui une idée plaisante, le sourire s'effaça de ses traits, son œil devint fixe et sévère. Les deux coudes sur la table, la tête entre ses mains, d'une voix profondément altérée : « Tu sembles me plaindre, dit-il; ah! tu n'aurais que trop de raisons de t'apitoyer sur moi, si j'osais te découvrir le fond de mon âme. Écoute, et n'accuse pas tes oreilles de tinter à faux; c'est la vérité que tu vas entendre. Moi aussi, j'aime, Sudo-

rius, je suis amoureux !... Et conçois bien ce que ce mot signifie prononcé par moi? par moi, qui n'avais jamais aimé !... Chez vous autres, jeunes gens que l'amour vient saisir presque au sortir de l'enfance, il n'est pour vous qu'un sens de plus, un complément à vos autres facultés : vous le recevez comme une impression fraiche et douce ; il se mêle à votre existence, grandit avec vous, sans secousses, sans efforts! Mais dans un cœur usé par les plaisirs, endurci par la guerre, par la pensée, par une longue habitude d'indifférence, il ne se glisse plus pur comme l'air qu'on respire ; il se présente menaçant, il entre de force; il brise, il dévaste, insoucieux des obstacles à vaincre ! Ne lui faut-il pas tout renverser, puisqu'il a tout à reconstruire? et, selon sa nature infernale ou céleste, il vous pousse, aveugle, forcené, vers le crime ou vers la vertu ! L'as-tu connu, cet amour-là, jeune homme ? Non ; tu t'es montré, tu as levé tes yeux au ciel, et l'on t'a aimé, n'est-ce pas ? Et moi, ton confident, moi qui n'éprouvais alors de sensations qu'en entendant bruire les dés agités dans un cornet, j'ai nié ton amour ; en moi-même, je t'ai raillé ; j'ai été impitoyable, oui, impitoyable ! A ton tour maintenant, Lesueur ; pas de pitié pour moi ! Accable-moi de tes mépris, de tes sarcasmes. Non-seulement je suis amoureux, mais je suis jaloux et ne suis pas aimé. En retour d'un dévouement sans bornes, j'ai recueilli la haine, la haine que j'avais méritée. Je croyais n'avoir qu'un rival ; j'en ai deux aujourd'hui ; et telle est ma position sans exemple, que, de tous les hommes sur qui cherche à tomber ma colère, tous deux je les excepte ! Contre eux, mon bras serait sans force ; mon épée se briserait dans ma main plutôt que de se diriger vers leur poitrine ! A tous deux je dois respect, soit par devoir, soit par remords ! Eh bien, Lesueur, parle, réponds ; trouves-tu toujours digne d'envie le sort du comte de Marillac ? »

Lesueur restait en place, muet, glacé, ne pouvant croire à ce qu'il venait d'entendre.

Marillac se leva, et, repoussant la table à l'autre bout de la chambre, au risque de briser tout ce qu'elle supportait :

« N'en parlons plus, dit-il. J'ai besoin de respirer l'air, j'étouffe. Sortons ! »

Pour sortir du château, il guida son compagnon à travers de longs couloirs et des portes de dégagement, dont une s'ouvrait sur la haute galerie de la salle d'Apollon. Là, Lesueur interrompit sa marche pour examiner curieusement les tableaux, les cartouches, les médaillons placés dans les entre-colonnements. Un bruit se fit entendre audessous de lui ; il abaissa les yeux, et le spectacle qui lui fut offert l'émerveilla pour le moins autant que les peintures.

La reine, ce jour-là, avait projeté une promenade en forê', dans la compagnie des dames de sa suite ou de son choix, et, pour le départ, on devait se réunir d'abord à la salle d'Apollon. La plupart de ces belles invitées, arrivées déjà, par leur léger babil, mêlé au frôlement de leurs robes de soie, venaient d'attirer l'attention de l'artiste.

Elles lui apparaissaient au milieu de leur éclat naturel ou emprunté; les bonnes senteurs qui s'exhalaient de leur chevelure et de leurs vêtements s'élevaient jusqu'à lui et le disposaient aux plus douces émotions. Quelques-unes, habillées avec une excessive recherche, avaient emprunté leurs costumes à des temps ou à des pays éloignés ; quelques autres, non moins remarquables par leur singularité, s'apprêtant à monter à cheval, portaient, sous une jupe écourtée, des bas-de-chausses de velours, et même des haut-de-chausses complets, à la manière des hommes; et les bizarreries de leur mise, tous ces colifichets, en vogue seulement à la cour, et que l'artiste connaissait à peine, captivaient son attention.

Marillac, pour se distraire, peut-être pour faire briller son savoir en si grave matière, lui déroula complai-

samment la nomenclature de toutes ces élégantes frivolités; les *vasquines*, qui cerclent et bombent la taille; les *brassards à chevrons*, qui rehaussent les manches; et l'affiquet de perles ou de diamants, coquettement fixé sur le sein gauche, et que l'on nomme l'*assassin*. Dans les circonstances ordinaires, une *mouche* en tient lieu. Puis, parmi les nœuds de rubans, le *galant*, posé sur le haut de la tête; le *mignon*, sur le cœur; le *favori*, au-dessus et près de l'*assassin*; et le *badin*, qui pend à l'éventail. Il lui détailla aussi les différentes désignations de la coiffure des dames : les cheveux frisés sur les tempes, ce sont les *cavaliers;* tombant et bavolant le long du visage, les *garçons;* et cent autres mots en usage dans le langage des ruelles et dans le livre des modes, alors non moins important, non moins compliqué que de nos jours.

Bientôt les deux amis gardèrent le silence.

En inspectant ces grandes dames si attrayantes, les comparant à ces filles gracieuses qui, elles aussi, avaient été naguère passées en revue par lui sous l'allée des tilleuls de la Visitation, Lesueur pensait à Louise, à l'avenir de bonheur qui semblait lui sourire; Marillac songeait à sa femme, qu'il supposait toujours au couvent; et tous deux se disaient sans doute en eux-mêmes que, si Louise se montrait là tout à coup, au milieu de cette réunion de visages séduisants, elle serait encore la plus jolie!

Au même instant, dans la partie inférieure de l'édifice, la grande porte s'ouvre, l'huissier s'avance, et à haute voix annonce :

« Madame la comtesse de Marillac. »

A ce nom, un long murmure de surprise éclate dans la salle, et tous les yeux, par un mouvement rapide et simultané, se tournent du même côté.

« Partons! » s'écrie le comte en saisissant la main de son ami comme pour l'entraîner.

Mais celui-ci le retenant vivement :

« C'est votre femme! n'avez-vous pas entendu? Elle est donc de retour? Je veux la voir! »

Et, poussé d'un ardent désir de juger enfin de cette beauté dont les séductions ont pu soumettre au joug du mariage l'indisciplinable chevalier, et raviver par l'amour le sang appauvri du monarque, il s'élance vers la balustrade.

La comtesse de Marillac venait d'entrer.

Lesueur regarde... Il se trouble; un nuage passe sur ses yeux... Il regarde encore! « Louise! » murmure-t-il; et, les traits décomposés, le front empreint déjà d'une horrible pâleur, se retournant vers Marillac, et la lui désignant du doigt :

« Mais... c'est elle!... lui dit-il, la voix brisée par une émotion déchirante. C'est Louise!

— Oui... Louise de la Porte... ma femme, » répond Marillac, déchargé enfin du poids de sa terrible réticence. Alors, navré de pitié, de honte, de remords, il essaye de soutenir le malheureux que la vie semble vouloir abandonner.

Lesueur le repousse, mais sans violence, presque sans indignation : les forces de son corps et de son âme viennent de se détendre, de se rompre à ce choc inattendu. Chancelant, saisi de vertiges, vieilli de vingt années en une minute, il s'éloigne, sans foi désormais dans l'amour et dans l'amitié, dépouillé d'avenir, d'espérances, d'illusions!

Ce moment était celui du triomphe pour Louise; la reine venait d'entrer presque sur ses pas, et, grâce à la lettre de mademoiselle de la Fayette, sachant la comtesse de Marillac dévouée désormais à ses intérêts, *fût-ce même contre le cardinal*, elle lui faisait un accueil capable de la réhabiliter complétement aux yeux de toutes les dames de sa cour.

XXIV

LE MALADE

Dans sa maison de la rue du Colombier, Jeanne la Brabançonne, en déshabillé du matin, couchée sur un large canapé de soie, les genoux relevés, les mains croisées derrière la tête, semblait écouter du plus admirable sang-froid les reproches violents que lui adressait le sieur Edme-François de la Chenaye.

« Rentrer à la troisième heure de nuit ! s'écriait celui-ci; croyez-vous que je supporterai un tel dérèglement ! Ne pas daigner même m'en donner l'explication !

— Eh ! à quoi bon une explication? répondit Jeanne en tournant tranquillement les yeux de son côté. Elle vous mettrait en plus aigre colère.

— Vous l'avouez donc enfin! vous m'avez trahi, trompé !

— Moi, Jésus! vous tromper! il n'en est rien encore; j'en atteste ma sainte patronne. Vous n'êtes pas mon maitre à ce point que je ne puisse vous quitter; alors, à quoi bon la tromperie?

— Quelle déloyauté ! disait la Chenaye en frappant à grands coups sur les bras du fauteuil dans lequel il se tenait assis, tournant presque le dos à la Brabançonne. Me quitter ! voilà ma récompense ! Vous oubliez ce que j'ai fait pour vous, lorsque, abattue par la faim, vous veniez tendre la main à ma porte?

— C'était du pain que je vous demandais, rien de plus; le reste je ne m'en souciais guère, monsieur, dit Jeanne,

toujours avec sa voix lente et mignarde. Vous m'avez voulu voir de beaux ajustements; j'en ai porté pour vous complaire, parce que je vous devais gratitude et obéissance comme à mon soutien. Mais, de vrai, ils me gênaient d'abord; j'en avais si peu l'usage! Oh! qu'alors je regrettais ma robe à *capette!* A présent, je ne dis pas; j'aime les atours, et je mettrais volontiers des plumes sur mes coiffes de nuit pour dormir plus jolie.

— Eh bien! vos atours, vos joyaux, qui vous les a donnés? A qui devez-vous de porter de la soie et du velours, ingrate?

— Je dois tout cela au plaisir que vous ressentez à me voir belle et brave; à la satisfaction qui vous en revient quand le soir, au Cours-la-Reine, vous pouvez dire à vos amis: « Cette fille avenante, que vous trouvez à votre goût, « c'est ma princesse! » Aussi, monsieur, j'ai longtemps prié Dieu de vous conserver la santé et la vanité.

— La vanité! dit la Chenaye en faisant faire à son fauteuil un demi-tour vers le canapé de Jeanne et en lançant sur elle des regards courroucés. Est-ce par vanité que je vous ai fait meubler, arranger cette maison où personne ne vient?

— Excepté vous. Si vous m'aviez mise sur un perchoir, il vous aurait fallu percher auprès de moi.

— Est-ce par vanité que dernièrement je vous ai fait don de trois cents écus? Qu'en avez-vous fait? Sur ce sujet, vous vous êtes encore obstinée à vous taire! Me voudriez-vous faire croire que vous en avez gratifié votre père?

— Sainte Vierge! dit Jeanne; trois cents écus à mon père! Le vin n'est pas en si grande cherté, que j'en agisse si libéralement envers lui.

— Ne me suis-je pas en tout et pour tout mis à votre dévotion? n'ai-je pas assez satisfait à vos désirs, à vos caprices? Est-ce l'effet de la vanité, tout cela? Non, c'est l'effet

de l'amour, du sot amour qui me tient pour vous, et dont je suis honteux!

— Mon doux Jésus! s'écria la Brabançonne, se relevant à moitié et regardant fixement la Chenaye: voilà enfin une bonne parole! la honte vous en prend donc maintenant? Vous vous repentez, n'est-ce pas, d'avoir abusément contraint la volonté d'une pauvre fille qui avait faim, mais qui ne vous aimait pas, qui ne pouvait pas vous aimer; de l'avoir quasi forcée de se donner à vous, à vous qui pourriez être son père! si c'est cela qui vous fait rougir de votre amour, à la bonne heure!

— Holà! plait-il, dit la Chenaye, vivement blessé du dernier reproche touchant son âge, et imprimant à son fauteuil un nouveau mouvement de rotation, qui le mit face à face avec Jeanne. Vous ne m'aimiez pas, et, si j'en crois les apparences, l'amour n'est guère venu depuis! Donc vous en aimez un autre!... ne niez point! J'en suis sûr! » Et s'animant de plus en plus, s'échauffant à ses propres paroles, du ton d'un amoureux jaloux et d'un bienfaiteur outragé, il reprit: « C'est là, sans doute, ce qui vous a tenue dehors cette nuit, la belle! malgré vos beaux semblants de conduite rangée, vous avez voulu essayer du changement, pour consulter votre convenance avant de me donner mon compte. Vous n'aurez pas cette satisfaction, mon honnête fille; vous êtes encore à moi, vous êtes chez moi, et je vous chasse! »

Sautant aussitôt à bas du canapé, et sans qu'aucune altération se pût remarquer dans sa voix:

« Si vous me chassez... je m'en vais; » dit la Brabançonne.

Elle se tint droite quelque temps devant la Chenaye, se rajustant, défripant sa collerette et ses manches, secouant sa robe pour lui faire perdre ses faux plis; puis, après avoir jeté dans une glace un regard d'inspection sur l'ensemble de sa toilette, du même air de tranquillité, elle passa à

l'autre bout de la chambre afin d'y prendre sa mante.

Enfoncé dans son fauteuil, le jaloux, la tête basse, les tempes colorées, l'observait du coin de l'œil, ne pouvant croire à une résignation si grande, à un abandon si subit. Mais, lorsqu'il la vit se diriger vers la porte, en faire mouvoir le ressort, qu'il l'entendit le saluer d'un : Adieu, monsieur, articulé nettement, accompagné d'une demi-révérence, interdit, stupéfait, il tourna de nouveau vers elle son fauteuil, qui, grâce à cette dernière évolution, se trouva avoir tracé un cercle parfait sur le plancher.

« Jeanne!... » dit-il d'un accent plus empreint de supplication que de colère.

Jeanne était déjà dans la rue, et, toujours courant, elle ne tarda pas à se trouver devant cette maison de la rue de la Harpe, faisant face à celle de la Parcheminerie.

La veille, lorsque la Brabançonne, parée de ses plus riches atours, se rendait au Cours-la-Reine, déjà entourée d'une foule de petits-maîtres qui l'avaient accostée en chemin, et lui débitaient les propos les plus doucereux qu'ils aient pu recueillir dans les discours d'*Amadis* ou de l'*Astrée*, elle avait vu, au tournant du fossé des Tuileries, passer devant elle, le teint hâve, les vêtements en désordre, couvert de la poussière d'une longue route, un jeune homme que l'instinct semblait plutôt diriger que la raison, et soutenu dans sa marche plus par la fièvre que par ses propres forces : c'était Lesueur revenant de Saint-Germain.

Pour cette fois, les grandes dames ne furent pas scandalisées au Cours-la-Reine de la présence de Jeanne; installée dans cet atelier qu'elle avait tant de raisons de bien connaître, elle prodiguait au jeune peintre ses consolations, sans savoir encore la cause de ses chagrins; et dans son élégante parure, une chaîne d'or au cou et des plumes sur la tête, mais n'y songeant guère, elle était devenue tout à coup chambrière, garde-malade, servante; elle montait, descendait les escaliers, courant dans le voisinage, de mai-

son en maison, de boutique en boutique, pour chercher des secours, un médecin, des remèdes; car, en arrivant au logis, Lesueur, succombant à la douleur et à la fatigue, était tombé en faiblesse.

Aujourd'hui, Jeanne, presque aussi simple dans sa mise que du temps où elle se rendait chez l'artiste en qualité de modèle, s'y présente le cœur contristé.

Craignant pour son malade, avant d'ouvrir la porte, elle écoute, attentive, pleine d'anxiété, et ne sait comment s'expliquer certain bruit monotone et régulièrement répété qui vient de la chambre. Elle entre enfin et se trouve face à face avec la mère Cormier, qui, déjà son houssoir à la main, reprenant ses anciennes habitudes, époussetait les tableaux et les armures de son *fieu*.

La bonne femme était accourue de Nanterre pour le soigner, laissant son centenaire et ses marmots sous la surveillance d'une commère, et à la garde de Dieu.

A la vue de la Brabançonne, interdite, le bras en l'air, elle jeta un regard interrogateur sur le jeune homme étendu alité dans un coin de l'atelier. Le voyant se soulever légèrement à l'approche de Jeanne et l'accueillir d'un regard de gratitude et d'intérêt, Madeleine Cormier reprit sa besogne, continua d'épousseter et de ranger les meubles, évitant de se tourner vers la nouvelle venue, qui dut se passer de sa révérence.

Cependant le médecin arriva : il examina le malade, fit une longue ordonnance en latin, et sortit en hochant la tête d'un air significatif qui jeta la consternation dans l'âme des deux pauvres femmes.

En effet, Lesueur, foudroyé par cette révélation inattendue de la galerie d'Apollon, était en proie à une fièvre dévorante qui menaçait de gagner le cerveau. Le savant docteur avait recommandé qu'on ne le quittât pas d'un seul instant; et la mère Cormier, se rappelant alors le proverbe : « Un peu d'aide fait grand bien, » sans adresser la parole à

Jeanne, d'un geste lui montra l'ordonnance, que celle-ci se hâta de porter chez l'apothicaire.

La soirée et une partie de la nuit se passèrent ainsi dans les soins continuels que toutes deux prirent de leur malade, mais sans échanger un mot. Seulement, quand Lesueur, plus fortement étreint par les accès de la fièvre, ou plutôt par un souvenir douloureux, poussait un sourd gémissement, l'une et l'autre y répondaient ensemble par un soupir; puis ensemble encore elles s'agenouillaient au pied du lit, et priaient Dieu avec la même ardeur, d'accord du moins dans les vœux qu'elles adressaient au ciel.

Malgré la vieille et profonde antipathie que ressentait la mère Cormier pour la Brabançonne, une espèce de convention tacite avait fini par s'établir entre elles au sujet des soins qu'elles donnaient à l'artiste. C'était tour à tour que chacune lui présentait sa tasse de tisane, ou siégeait à son chevet pour étancher la sueur glacée qui lui coulait du front.

La nuit s'avançait. Aucune des deux n'avait quitté son poste. La bonne femme, que la fatigue et le sommeil gagnaient, commençait à reconnaître l'utilité de la présence de Jeanne. Elle chercha du coin de l'œil dans l'atelier une place favorable pour y prendre quelque repos, tandis que l'autre, plus jeune, plus alerte, continuerait la veillée; et bientôt Madeleine Cormier, étendue sur un vieux fauteuil à l'antique, entre deux trophées d'armes, dormait paisiblement, quoique à grand bruit.

Lesueur semblait avoir perdu jusqu'au sentiment de la douleur: immobile et les paupières abaissées, le sourire sur les lèvres, murmurant par intervalles quelques paroles où les mots de peinture et d'amour se trouvaient mêlés, on eût dit que le sommeil lui était aussi venu et qu'un doux rêve le berçait.

Assise sur un petit tabouret, accoudée sur ses genoux, la

figure entre ses mains, Jeanne le contemplait aux pâles reflets d'une lampe, cherchant à pénétrer la cause de sa maladie et de ce grand désespoir où elle l'avait vu la veille. Tout à coup le malade s'agite, se dresse sur son séant, ouvre les yeux, les promène autour de lui d'un air hagard, sans paraître distinguer les objets. La fièvre s'est portée au cerveau. Des sons inarticulés s'échappent de sa poitrine : il veut s'élancer hors du lit. Jeanne le saisit avec force entre ses bras.

« Oh! laissez-moi, dit-il d'une voix douce et suppliante; Marillac... mon ami... de grâce, écartez-vous! ce pilastre ne les dérobe-t-il pas assez à ma vue!... Qu'elles sont belles, toutes ces femmes! Que leurs poses sont gracieuses! Comme on respire ici un air embaumé!... et cette autre qui s'avance... oh! c'est la plus belle! C'est ma Louise, ma Louise, que j'aime tant!... Mais quel nom lui ont-ils donc donné? » Puis, avec un mouvement convulsifs s'appuyant sur ses bras roidis, il abaisse soudainement la tête. Ses yeux agrandis, allumés de fièvre, semblent curieusement examiner un objet vague qui se meut au-dessous de lui; enfin, poussant un cri déchirant :

« Louise! s'écrie-t-il, Louise mariée!... la maîtresse du roi!... Elle, ma Louise! Non! non! je blasphème, j'ai blasphémé! Oh! tuez-moi!... tuez-moi! »

Après cet accès de délire, le malheureux retombe accablé sur son lit.

Bientôt recouvrant la raison, il se tourne vers Jeanne, vers Jeanne qui maintenant a pénétré le secret de son mal. Il la trouve en larmes, agenouillée près de lui; il la reconnaît. Elle essuie ses pleurs, et, lui pressant la main, souriant, essayant de donner à ses paroles l'accent de la persuasion :

« On vous a trompé, lui dit-elle; vous pouvez l'aimer, l'estimer encore, monsieur Lesueur. Et d'une voix saccadée et tremblante : Non, poursuivit la Brabançonne, elle n'est

pas ce que vous croyez ; elle n'est pas la maîtresse du roi ; elle ne l'a jamais été ! »

Lesueur, se reculant sur sa couche, la regarda fixement :

« Qui a pu vous révéler ce que j'avais dans l'âme ? lui dit-il ; je ne me suis confié à personne.

— C'est vous-même qui avez tout dit ; votre secret, il vous a échappé durant le... sommeil. Tant mieux que ce soit devant moi, car je puis vous rassurer. Ceux-là qui vous ont ainsi parlé ont fait un mensonge.

— Un mensonge ! murmura-t-il avec un geste d'incrédulité.

— Oui, reprit Jeanne avec plus de force, un mensonge. Saint Dieu ! j'en suis sûre, moi ! Ne vous avais-je point prédit déjà toutes les afflictions que vous vous prépariez ? A ce grand bal de la ville, lorsque vous paraissiez écouter à peine la pauvre Jeanne, là, derrière l'estrade des violons, ne vous avais-je point annoncé vos misères futures, tout aussi bien qu'un sorcier eût pu le faire ? Je savais ce qu'on voulait d'elle; je sais de même ce qui en est advenu !

— Et comment le saviez vous, Jeanne ! comment le pouvez-vous savoir encore ? »

La pauvre fille baissa les yeux d'un air de confusion; pour donner de l'autorité à son attestation, il lui eût fallu nommer la Chenaye; elle ne l'osa devant le jeune homme.

« Si je pouvais douter seulement ! s'écria le malade avec désespoir; douter m'est impossible ! Celui pour qui elle m'a renié, celui dont elle est la femme, il le sait bien aussi, lui, peut-être ! Jeanne, poursuivit-il d'une voix affaiblie, ne me parlez plus d'elle, si vous ne voulez me voir mourir. »

Devant cette profonde conviction, Jeanne sentit faiblir la sienne et se tut ; mais un projet lui vint tout à coup dans la pensée.

XXV

LA PLACE DE LA SORBONNE

A quelque temps de là, la foule des paroissiens assistait aux vêpres dans la petite église du Pec, village des environs de Saint-Germain en Laye. Les cierges allumés sur l'autel, la lampe qui brûlait au milieu du chœur, ne jetaient sur tous ces fronts inclinés et recueillis que des clartés douteuses, et l'œil distinguait à peine, dans l'ombre du porche, les arrivants, hommes ou femmes, tournant les piliers de la nef pour se diriger vers les chapelles latérales, plongées dans une entière obscurité.

La dernière de ces chapelles renfermait quelques pénitentes, dévotes de haut parage, qui, silencieuses et voilées, s'isolaient les unes des autres par une sainte méditation.

Un petit vieillard au front pensif, au teint bilieux, à la figure austère, parut en costume mi-laïque, mi-séculier, et prit possession du confessional, dont deux femmes en mantille et la tête couverte de longues coiffes occupaient déjà les côtés.

Quand le confesseur se fut bien établi sur sa banquette, se tournant en premier vers le petit guichet placé à sa gauche :

« Eh bien, ma fille? dit-il.

— Dieu sauve le roi! répondit la pénitente.

— C'est bien, vous pouvez parler. Qu'avez-vous obtenu?

— Rien, mon père; ma voix a été sans force, cette fois

comme les autres. Hier, j'ai fait ma dernière tentative d'après vos instructions. Il semblait d'humeur à m'écouter, et lui-même se prit d'abord à se railler du cardinal; mais, quand j'en vins à lui parler du ministre, il m'imposa silence d'une voix sévère, en disant : « Sachez, madame, que, « malgré toute l'amitié que je vous porte, il serait dur à vous « de vous heurter contre lui ; vous vous y briseriez comme « tant d'autres ont fait; et ce n'est pas moi qui vous viendrais en aide! » Ce sont là ses propres paroles, mon père; je les ai soigneusement retenues.

— Il suffit, ma fille. Vous avez marché dans les voies de la justice et du bon droit; que cela rassure votre conscience. Dieu fera le reste! »

Il ferma alors le petit guichet de ce côté et l'ouvrit de l'autre.

« Eh bien, dit-il encore en s'adressant à la seconde pénitente. Quoi de nouveau, ma fille?

— Dieu sauve le roi! » répéta celle-ci. Puis elle poursuivit aussitôt : « Les capitaines des gardes Tilladet, Tréville, la Salle et Guitaut, se sont engagés grâce à la reine; MM. de Fontrailles et de Saint-Ibal, de même.

— On peut compter sur ceux-là, dit le père ; il n'a pas tenu à eux que l'affaire ne se fît devant Corbie! Mais sont-ils en route, ma fille?

— Oui, mon père; ils doivent séjourner ce soir à Noyon, où le cardinal arrivera demain.

— Maintenant, écoutez-moi, reprit le confesseur. Monseigneur le nonce a vu M. d'Orléans, dont les régiments sont aussi en route vers Hesdin. M. de Fontrailles a dû recevoir les ordres cachetés du prince, pour être remis aux officiers de ses régiments lorsque le moment sera venu. Dites à la reine de se rassurer; le sang ne sera point versé. Telle est l'intention formelle de monseigneur le nonce et de Monsieur. Même pour le salut d'un État, il n'est point permis d'attenter à la vie d'un homme revêtu du saint caractère de la prê-

trise. Mais il ne faut plus de retards ; tout arrangement est désormais impossible. Je viens d'entendre la comtesse. Le roi est intraitable. Allez, ma fille, et que Dieu vous protége ! »

Les autres pénitentes qui se tenaient dans la chapelle passèrent tour à tour au confessionnal pour y recevoir leurs instructions. Puis elles sortirent une à une, et le père le dernier, ne laissant plus derrière lui que quelques vieilles dévotes agenouillées sur les dalles du sanctuaire, et le bedeau faisant sa ronde en présidant à l'extinction des feux.

Un instant après, tout était silence et obscurité dans l'église comme dans le village du Pec, près Saint-Germain en Laye.

La première pénitente se nommait madame de Marillac ; la seconde, mademoiselle d'Hautefort. Le prêtre était le père Caussin, jésuite, ancien confesseur du roi, et qui avait naguère secondé les tentatives de mademoiselle de la Fayette pour renverser le cardinal.

Jamais conspiration n'avait mis Richelieu si près de sa perte que ce complot de prêtres et de femmes, conçu devant un miroir et tramé dans un confessionnal.

Richelieu devait partir dans la nuit, escorté par sa compagnie de gardes, commandée par la Houdinière. C'est sur ce départ que les conjurés ont compté.

Enlever le cardinal au milieu de sa faible escorte, le transporter dans la forteresse de Sedan, sous la garde du duc de Bouillon et du comte de Soissons, ses ennemis, tel est leur but. Ce but, ils sont près de l'atteindre.

Et Louise se trouve agissante au milieu de cette vaste et terrible intrigue ! Pauvre jeune âme, formée pour une vie douce et paisible, et que tous ont pris plaisir à détourner sans cesse de sa route, à fausser, à torturer ! Ils l'ont faite parjure, ambitieuse, pour la vendre, pour la jeter aux baisers du roi ! Maintenant ils la font femme d'intrigues et de

complots, et vont la livrer peut-être au couteau du cardinal.

Et cependant Louise ignore même l'existence de cette conspiration à laquelle elle prend part. Afin de sceller sa réconciliation avec Anne d'Autriche, n'écoutant que le mouvement de son cœur, elle a plaidé auprès du roi la cause d'une épouse et d'une mère; elle a élevé la voix contre le ministre, non dans l'espoir de le renverser, mais pour justifier ses nobles clients des accusations portées contre eux par le cardinal. Dans la crainte d'éveiller les soupçons, ses relations avec la reine n'ont été qu'indirectes. Le père Caussin s'est fait leur intermédiaire : il a donné les instructions, il a recueilli les résultats. Et lorsque Louise, au confessionnal, s'agenouillait devant lui sans croire se trouver là au milieu de conjurés, elle-même venait de donner le signal qui devait faire éclater la conspiration !

En quittant l'église, la comtesse secoua facilement toutes ces idées étrangères à sa nature, pour en revenir à sa méditation habituelle : elle comptait revoir Lesueur avant peu et remplir ses engagements envers lui.

Qui l'avait retenue jusque-là? le besoin d'une confidente dont la présence pût protéger sa démarche; cette confidente, cette compagne, elle l'avait rencontrée enfin. Se réjouissant d'avance de la douce surprise qu'allait bientôt éprouver le jeune peintre, Louise regagnait son appartement du château vieux, quand une femme l'accoste à la descente de sa chaise.

« Vous êtes madame la comtesse de Marillac? » dit cette femme en s'avançant brusquement au-devant de Louise, comme pour lui barrer le passage et la forcer de l'entendre.

Celle-ci, se troublant à la singulière accentuation d'une voix qui lui est étrangère, et sans répondre, presse le pas pour franchir le petit pont-levis du château; mais cette femme la suit, traverse avec elle les cours, les escaliers, les

corridors. Saisie d'une espèce de terreur, la comtesse se retourne enfin.

« Que demandez-vous, madame? lui dit-elle.

— Je demande sa vie, son bonheur, son repos, que vous pouvez lui rendre d'un mot peut-être? »

Et le nom de Lesueur est murmuré par la suppliante?

A ce nom, la porte secrète s'ouvre. Quand l'inconnue se trouve seule avec la comtesse, après un regard jeté autour d'elle, tombant tout à coup aux pieds de Louise :

« Par pitié ! par grâce ! madame, dites, dites ! s'écrie-t-elle les mains jointes, en donnant tout à la fois à son accent l'autorité de l'audace qui exige, et la douce inflexion de la prière qui implore. Répondez comme vous répondriez à Dieu... répondez... il le faut ! Êtes-vous la maîtresse du roi ?

— Quelle horreur ! » Et la jeune comtesse cacha d'abord sa figure entre ses mains ; puis, relevant ensuite son front rougi de honte et d'indignation : « Eh ! qui êtes-vous, pour oser ici m'adresser une telle question?

— A quoi bon dire qui je suis ? Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, madame, c'est de lui, de lui seul, répondit Jeanne toujours à genoux et la parole haletante. Vous ne savez donc pas qu'il a failli mourir en l'apprenant... et qu'il en mourra s'il n'est désabusé ? Saint Dieu ! vous ne l'avez pas veillé, vous, madame, vous n'avez pas été témoin de son mal et de sa grande désolation ; vous n'avez pas vu ses pleurs, vous n'avez pas entendu ses cris. Sans cela, que vous l'aimiez ou que vous ne l'aimiez pas, mensonge ou vérité, ne fût-ce que par pitié, vous seriez accourue lui dire : « Non, je ne suis point la maîtresse du roi ! » Mais il n'en est rien, n'est-ce pas? Ces mots, vous pourrez les prononcer sans trouble et de pleine assurance. Eh bien, tant mieux ! le remède en sera plus sûr. Mais vous viendrez, il le faut ; vous viendrez le consoler, le rassurer, l'aimer, pour qu'il vive ! »

Louise sanglotait. Au milieu de ces doux projets qu'elle formait de le revoir, apprendre que Lesueur a vu se briser l'illusion qui le soutenait encore, qu'il la sait mariée et la croit coupable; qu'il en souffre, qu'il en meurt! oh! n'y avait-il point là de quoi donner à son âme, déjà exaltée, une dernière et puissante impulsion? Que lui font aujourd'hui les cabales de la cour, la tyrannie du cardinal, la faveur du roi, l'amitié même de la reine! Elle n'a plus devant les yeux qu'un seul objet : c'est ce jeune homme, à peine hors de son lit de douleur, qui l'appelle et qui l'accuse.

« Ne saurai-je point votre nom? dit-elle enfin à la Brabançonne. Mais votre figure ne m'est pas inconnue... il me semble l'avoir vue déjà... » Et elle fit un mouvement d'effroi ; car son souvenir lui représenta tout à coup cette femme, cette courtisane violemment démasquée au bal de l'hôtel de ville. « Non, non, ce n'est pas vous, poursuivit Louise; ce serait vous faire honte que de le penser ! »

Jeanne se releva alors, et, lui faisant une révérence comme pour prendre congé d'elle : « Jésus! madame, oubliez la messagère, mais gardez souvenance du message. Il mourra si vous ne venez à son aide. Voilà tout ce que j'avais à vous dire. Si ma présence vous est pénible... oh! croyez-le, il ne m'a pas fallu peu de résolution pour que je vienne ainsi devant vous, bonté divine ! »

Elle se retirait : Louise la retint. Le nom de Lesueur prononcé rapprocha de nouveau ces deux femmes, et bientôt la noble comtesse et la pauvre courtisane, se ralliant sous un même désir énergique, écartèrent toute autre idée, pour ne plus songer qu'aux moyens de sauver leur malade.

Un matin, Lesueur, pâle encore, les traits amaigris, portant sur son jeune front une première ride récemment creusée par la douleur, par la perte de ses plus douces croyances, essayait, par ordre même de son médecin, des

impressions de l'air et du soleil. Non loin de son logis, assis sur l'un des bancs de pierre de la place de la Sorbonne, il avait à ses côtés ses compagnes fidèles, Jeanne et la mère Cormier. Toutes deux tâchaient par leurs propos de le tirer de son profond abattement, et à toutes deux il souriait tour à tour pour les remercier de leur bonne intention, lorsqu'un carrosse, débouchant par la rue de la Harpe, s'arrêta à quelque distance du banc de pierre.

Sous le prétexte de faire prendre au convalescent un salutaire exercice, Jeanne l'engagea dans une petite promenade sur la place ; et, comme Lesueur longeait le carrosse, une voix en sortit qui prononça son nom. Il tourna la tête languissamment. La portière s'était ouverte, le marchepied venait de s'abattre.

« Arrivez à nous, maître Lesueur, lui dit la même voix d'un ton d'enjouement ; je vous amène un docteur qui, par phylactères et paroles magiques, pourra peut-être vous guérir de vos maux. Montez. »

L'artiste leva les yeux : deux femmes masquées étaient dans la voiture. Encore dans le trouble de cette rencontre, à laquelle il s'efforçait en vain de donner un motif, il reculait d'un air d'indécision ; mais la Brabançonne, le guidant doucement par le bras :

« Allez, lui dit-elle ; Jésus ! les dames vous font-elles peur aujourd'hui ? » Et Lesueur se trouva sur les coussins moelleux du carrosse, face à face avec les deux inconnues. La portière s'était refermée, et Jeanne, en poussant un soupir, se hâtait de rejoindre la mère Cormier.

Ne sachant que penser, dans l'attente d'une explication, le jeune homme, d'un air défiant et contraint, examinait tour à tour chacune des deux dames. Celle qui lui avait d'abord adressé la parole était grande, d'une taille élégante ; et la façon dont elle agitait son éventail, en le rapprochant de sa bouche, les mouvements de son corps, les plis légers de son menton, témoignaient que la contenance

embarrassée de l'artiste excitait plutôt sa gaieté que son intérêt. L'autre, enveloppée dans une large cape, se tenait appuyée au fond de la voiture, dans un état de presque immobilité.

« Vous aurez foi dans nos ordonnances, monsieur, lui dit la première en lui remettant un papier, une lettre; sinon, point de guérison! » La lettre contenait ces mots :

« M. de Marillac m'est un étranger; je n'aime, et n'ai ja-
« mais aimé que vous. Alors comment aurais-je pu appar-
« tenir à un autre, cet autre fût-il le roi? Exigez-vous que
« je le jure devant Dieu. Croire en mes paroles serait mieux
« à vous? Dites que vous y croyez.

« Votre Louise. »

Lesueur prit le papier; mais à peine eut-il entrevu la signature, que d'une main tremblante il le rendit à celle qui le lui avait donné.

« Est-ce un piége qu'on veut me tendre? dit-il; est-ce encore une moquerie? et qui vous a chargée de ce soin, madame? Il y a sans doute de quoi s'égayer dans tout cela..., ajouta-t-il avec son sourire plein d'amertume. Ah! ne retenez pas le rire qui vous prend; c'est un homme digne de la raillerie de tous, celui dont la raison se laisse vaincre si facilement. Mais cette lettre... qui l'a dictée?... qui l'a tracée?... Connais-je cette écriture? Et vous-même, madame, qui êtes-vous? »

La personne ainsi interpellée ôta son masque; mais Lesueur ne l'avait jamais vue; sa surprise et sa défiance s'en augmentèrent.

« Mon visage ne vous est pas familier, et vous met en soupçon, maître Lesueur, lui dit la dame : peut-être daignerez-vous donner plus de créance à celui-ci. »

Elle dénoua subtilement le masque de sa compagne, et

Louise, Louise elle-même, parut devant l'artiste, la figure baignée de larmes. Ces larmes, c'est en contemplant les traces que la maladie a laissées sur les traits de Lesueur, qu'elle les a senties couler; c'est en remarquant cette sorte d'effroi et d'hésitation dont il est pris à son aspect, qu'elle les sent couler avec plus d'abondance encore.

Elle le regarda douloureusement, puis lui tendit la main; mais vers cette main il n'avança pas la sienne pour la saisir, comme il l'avait fait avec transport au foyer de la mère Cormier.

« Ah! lui dit-elle avec des sanglots, vous avez ajouté foi à la calomnie!

— La calomnie!. . répéta-t-il d'un ton d'accablement et en laissant tomber son front sur sa poitrine. Eh bien! madame... oui... c'est de la calomnie... On vous a calomniée... vous le dites, je dois le croire. Je veux avoir jusqu'à la fin confiance dans vos paroles: elles seules m'ont consolé déjà... J'ai trop souffert en ouvrant l'oreille aux discours des autres!... Dites aussi que vous n'êtes pas mariée... j'y croirai de même... je tâcherai... pour ne pas mourir!... » Puis, se rejetant convulsivement dans l'angle opposé de la voiture: « Oh! s'écria-t-il, je ne tiens pas à la vie cependant! »

Louise voulut parler, elle ne le put; mille idées se pressaient en foule dans sa tête; mais les mots qui devaient les exprimer mouraient sur ses lèvres.

Si l'autre dame vint à son aide, ce fut avec ce langage froid des cœurs indifférents.

« Monsieur Lesueur, la démarche faite en ce moment par madame la comtesse vous dit assez l'intérêt qu'elle vous porte, et devrait, ce me semble, suffire à sa justification auprès de vous.

— Sa justification! reprit le jeune homme; et qu'a-t-elle besoin de se justifier? L'ai-je accusée? S'il en a été ainsi, c'est donc dans le délire de la fièvre!... Autrement, est-il

une parole de ma bouche, est-il un mouvement de mon cœur, qui n'ait pris parti pour elle... même contre ma raison!... » Et, se tournant vers la comtesse : « Louise, vous pleurez... sur moi... et sur vous, n'est-il pas vrai? Mais, encore une fois, ce n'est pas vous que j'accuse de mon désastre ni de votre chute!... »

A ce dernier mot, le front de Louise se releva, la parole lui revint, ses pleurs s'arrêtèrent; faisant un mouvement vers Lesueur, comme si elle voulait qu'il pût mieux lire dans son regard :

« Écoutez-moi! s'écria-t-elle; je ne suis pas coupable, sinon d'avoir cru trop légèrement aussi, moi, aux discours de ceux qui vous calomniaient. De là mon mariage, de là mon malheur : ma faute n'a pas été plus loin! Me croirez-vous si je le jure? Eh bien, par le ciel! par mon salut! non, je ne suis pas, je n'ai jamais été la maitresse du roi!... Vous gardez le silence... doutez-vous donc encore? »

Au même instant, une voix forte et vibrante se fit entendre en dehors de la voiture.

« Je ne doute plus, moi, madame! »

Et le petit rideau de la portière, tiré brusquement, laissa voir un homme à cheval, et dont la figure se trouvait à la hauteur de celle des trois interlocuteurs, terrifiés à son aspect.

C'était Marillac.

« Merci, madame la comtesse, continua celui-ci, merci de cette bonne parole que vous ne m'adressiez pas, et qui m'est entrée si douce dans l'âme. » Il n'osa arrêter ses yeux sur Lesueur, en le retrouvant si pâle et si défait; mais, les dirigeant sur l'autre dame, avec un sourire de dédain et d'ironie: « Mademoiselle de Chémerault, lui dit-il, il parait que vous êtes une excellente *Dariolette*[1] pour les galants comme pour

[1] Camériste complaisante, dans *Amadis des Gaules*.

les maris ; mais, vive Dieu ! cette fois le désintéressement est complet du moins, car Cinq-Mars n'est pas là en quatrième pour vous faire compagnie. »

Mademoiselle de Chémerault, si vertement apostrophée, s'apprêtait à répondre, quand, soudain, une clameur bruyante et prolongée retentit sur la place de la Sorbonne.

C'était une troupe nombreuse d'écoliers, de pages, de gens de métiers, qui, débouchant par la rue des Mathurins et par les avenues de l'hôtel de Cluny, s'arrêtèrent en tumulte devant les bâtiments de la Sorbonne, élevés par les soins et la munificence du cardinal de Richelieu. Dans ces bandes de tapageurs qui venaient de faire irruption sur la place, les uns étaient armés de bâtons, de perches ; d'autres portaient sur une sorte de *pavois* un grand mannequin habillé de rouge, et, le soutenant sous le bras au moyen de leurs longues perches, ils le firent danser devant la Sorbonne, autour d'un feu de joie qu'ils allumèrent, et le cri de *maître Gonin! maître Gonin!* (surnom que les Parisiens donnaient à Richelieu) fut à la fois répété par mille bouches.

Attiré par ce spectacle, excité par ces cris, tout le menu peuple des environs afflua bientôt de ce côté, s'informant de la cause du tapage. Lorsqu'ils en furent instruits, les uns prirent un air de doute, et rentrèrent chez eux ; les autres se mêlèrent joyeusement au cortége du mannequin ; et à travers cette foule qui, grossissant, descendait la rue de la Harpe et gagnait les quais, le carrosse, ne contenant plus que les deux dames, suivit sa route, protégé, contre les espiègleries des écoliers et les insultes de la populace, par un cavalier à la figure imposante, qui le défendait du geste et du regard, et lui frayait passage au besoin.

Lesueur, appuyé sur le bras de la mère Cormier, regagna son atelier, inattentif à ce bruit de la foule qui bourdonnait autour de lui ; et cependant de grands événements se

préparaient à Paris et à Saint-Germain, et devaient, en passant, changer la destinée de l'artiste, comme celle de bien d'autres.

XXVI

SECONDE JOURNÉE DES DUPES

Dès la veille, un bruit avait circulé dans la ville. On se le disait à l'oreille, on ne le répétait qu'en famille, à ses amis les plus intimes; et, sous cette apparence de mystère, il s'était propagé rapidement des hôtels aux échopes, et de la place Royale aux faubourgs. Ce fut bientôt le secret de tout le monde. — Richelieu venait d'être soudainement frappé de maladie grave à son arrivée à Noyon. — On avait vu des courriers et des médecins se succéder sur la route. — Les courriers étaient revenus avec de fâcheuses nouvelles. — Les médecins étaient restés. — Le mal empirait.

Le lendemain, un autre bruit se répandait partout. Des lettres de l'armée avaient été remises au père Caussin, au nonce du pape, à Monsieur, frère du roi, à la reine Anne d'Autriche. Voici ce qu'elles racontaient de cet événement, qui annulait la conspiration, en réalisant, en dépassant même le but qu'elle s'était proposé.

Tous les abords de la ville de Noyon se trouvaient occupés par les officiers dévoués aux projets de la reine, lorsque, déjà souffrant, le cardinal s'en était approché avec son cortège ordinaire de cavaliers. Les troupes lui avaient rendu les honneurs militaires, selon la coutume; le pont-levis de la porte du Sud s'était levé devant lui, s'était abaissé derrière lui; pris au piége, il était enfermé au milieu de ses en-

nemis, qui, se resserrant comme un réseau de fer, guettaient sa sortie, pour dissiper ou détruire son escorte et s'emparer de sa personne ; mais la nuit s'écoula, et le cardinal ne quitta point Noyon. Le lendemain, on apprit qu'un mal terrible venait de l'attaquer subitement et mettait ses jours en péril. Tréville, Tilladet, Fontrailles, le virent ; ils le trouvèrent privé de la voix et dans un état presque complet de paralysie. Néanmoins les plus ardents des conjurés voulaient qu'on aidât au mal. Les gens raisonnables du parti n'eurent pas de peine à leur faire entendre que ce n'était pas le moment de changer ses premiers desseins, lorsque Dieu lui-même semblait se charger de la réussite du complot.

Bientôt les habitants de Noyon s'étonnèrent de voir les officiers du cardinal et ses serviteurs les plus intimes, ceux qui d'ordinaire ne quittaient point sa personne, se promener tristes et inoccupés sur la plate-forme de la tour Saint-Géry, où Richelieu s'était logé avec sa compagnie de soldats ; enfin, le capitaine de ses gardes, la Houdinière lui-même, abandonna Son Éminence pour se rendre à Saint-Germain. Il n'y avait plus à douter : le cardinal-duc, le cardinal-ministre, le cardinal-roi, Richelieu, était mort !

La nouvelle ayant précédé la Houdinière à Saint-Germain, on avait pris les mesures nécessaires pour s'opposer à ce qu'il obtînt sur-le-champ une audience du roi, dans la crainte qu'il ne fût chargé d'instructions secrètes, et que les dernières volontés du cardinal ne fussent encore toutes-puissantes sur l'esprit de son maître.

Cependant ces bruits de mort, qui, venus de la route de Flandre, se répandaient avec tant de rapidité, étaient arrivés jusqu'à Louis XIII. Il n'avait jamais aimé le cardinal, mais il le croyait nécessaire au bien de l'État, et, de minute en minute, il s'étonnait davantage de ne point recevoir le démenti ou la confirmation de la grande nouvelle.

Mille pensées contrastantes l'agitaient à la fois. Tantôt il désirait que la nouvelle se confirmât ; il serait le maître enfin, il serait roi ! il se mettrait à la tête des armées, il gouvernerait par lui-même ! Tantôt l'idée seule de la perte de son ministre l'abîmait dans une désolation profonde.

Sa porte s'ouvrit. La reine, sa femme, accompagnée du jeune Dauphin, et son frère Gaston d'Orléans, parurent ; leur présence seule suffit pour le convaincre de la mort du ministre. Ils voulurent se prosterner devant lui ; il leur ouvrit ses bras avec effusion et se mit à pleurer. Et c'était Richelieu qu'il pleurait, en pressant les ennemis de celui-ci sur son cœur.

Anne d'Autriche et Gaston croyaient déjà tenir les destins de la France entre leurs mains. Comme un vaisseau sans pilote et sans voiles, Louis XIII semblait s'abandonner à la direction qu'on voudrait lui imprimer et ne devoir plus marcher qu'à la remorque.

La reine lui dit qu'à la nouvelle de l'événement les plus hauts seigneurs de l'État étaient accourus au château, qu'il fallait les recevoir et se montrer roi devant eux. Il les reçut aussitôt, et prononça en leur présence l'oraison funèbre du cardinal, de manière à décourager ses partisans, s'il avait pu lui en rester.

On lui fit comprendre ensuite que, Paris manifestant déjà sa joie comme au jour d'un triomphe, la vue du souverain devenait nécessaire pour diriger cette exaltation et comprimer les excès qui pourraient s'ensuivre. Sur-le-champ il se mit en route pour Paris.

En effet, cette ville avait revêtu sa physionomie émeutière et turbulente. Sur les ponts et dans les carrefours, des groupes nombreux se formaient ; on s'y racontait les événements de Noyon, les derniers instants du cardinal, les dernières paroles qu'il avait prononcées. Les uns le déclaraient mort assassiné, les autres mort empoisonné ; aucun ne son-

geait même qu'il eût pu mourir naturellement et comme tout le monde. Ceux-ci s'en félicitaient; ceux-là s'en attristaient, mais sans le laisser paraître, car déjà le cri : *aux cardinalistes! aux cardinalistes!* retentissait au milieu de la foule. Des bandes forcenées, en manière d'amusement, avaient été briser les vitres de ses principaux partisans. Elles ne devaient pas s'arrêter là. Les hôtels de Brézé et d'Harcourt furent pillés et dévastés de fond en comble. En voulant s'opposer à ce saccage, les soldats du guet avaient été battus, les archers de la prévôté mis en déroute. Dans les maisons attaquées, parfois la défense s'organisait d'elle-même : on faisait feu sur les assaillants, et déjà, à la suite de ces réjouissances populaires, chaque parti comptait ses morts.

Derrière les moulins de la butte Saint-Roch, au moulin de Saint-Marceau, vers la vallée de Fécan, aux cultures du Marais, au grand pré aux Clercs, là enfin où restaient encore la solitude et les ombrages de l'ancien Paris, le meurtre s'était organisé aussi, mais d'une façon mieux séante et plus noble. Tous les duels, retardés par la frayeur qu'inspiraient les ordonnances de Richelieu, avaient repris leur cours, comme si la loi était morte avec le ministre ou qu'il ne restât plus personne pour la faire exécuter.

A la vue de ces désordres, les honnêtes gens s'épouvantaient; et quand le roi fit son entrée à Paris, il put lire sur les fronts et dans les regards consternés du vrai peuple cette silencieuse et terrible interrogation :

« Qui nous gouvernera maintenant? »

Si Louis XIII, non sans efforts, affectait un maintien calme et ferme, Gaston et ceux de sa suite n'avaient pas besoin de se contraindre pour montrer des figures radieuses et pleines de confiance dans l'avenir. Parmi cette troupe dorée, le comte de Marillac, lui seul, l'air soucieux, la tête penchée sur l'épaule, se livrait à des méditations graves et sérieuses.

Cependant Marillac n'a pu rester longtemps sans entre-

voir de quelle nature était ce lien mystérieux qui avait rallié Anne d'Autriche à la comtesse. Il a épié les démarches de cette dernière; il l'a vue au confessionnal du père Caussin, et il ne doute plus que l'on n'ait tenté de se servir de l'influence exercée par elle sur l'esprit du roi pour l'entraîner dans une lutte contre le ministre. Alors Louise courait à sa perte. Aujourd'hui, rassuré de ce côté, oubliant le cardinal, puisqu'il n'est plus à craindre, si le comte médite, c'est sur sa rencontre d'hier, c'est au souvenir du carrosse de la place de la Sorbonne; c'est sur Louise et sur Lesueur!

Il a enfin acquis la douce certitude que la comtesse a su résister au roi; mais, victorieuse de l'amour qu'elle inspire, le sera-t-elle de celui qu'elle ressent? Ses dangers, maintenant, naissent d'elle-même: une imprudence peut la perdre; car s'il venait jamais à savoir qu'un autre lui fût préféré, Louis XIII serait inflexible. Pour arracher Louise au péril qui la menace de tous les côtés à la fois, un dernier projet, hardi, audacieux, désespéré, vient de naître dans la tête de Marillac; ce projet, c'est d'enlever sa femme!

Quoi! l'Espagnol Villa-Médina, amoureux de sa souveraine, dans une fête qu'il donnait à son roi, n'a pas hésité de livrer aux flammes son magnifique palais, son fastueux mobilier, ses riches galeries de tableaux, simplement pour trouver motif à emporter à travers l'incendie Élisabeth de France, sacrifiant ainsi tous ses trésors au bonheur de la presser un seul instant dans ses bras; et lui, le comte de Marillac, lorsqu'il s'agit du salut de Louise, quand il la faut sauver du danger et de la honte, il hésiterait à rompre avec les honneurs, avec la fortune, avec cette infamante opulence, le prix d'une lâcheté! Non. Bien des difficultés se présentent encore pour l'accomplissement de cette grande résolution, mais il en triomphera!

Telles sont les idées qui tiennent absorbé dans une rêverie si profonde le mari de la favorite, tandis que le cortége

royal, parti du bastion des Tuileries, après avoir longé la rue Montmartre, gagne la porte Saint-Denis au milieu des acclamations du peuple descendu des faubourgs.

Un vif mouvement se fait alors sentir autour de Marillac. Un homme en costume de guerre, à travers la foule et les rangs des archers, a tenté de se frayer brusquement un passage jusqu'à la personne du roi : repoussé, maltraité par les gardes, sans casque, son épée arrachée, les agrafes de sa cuirasse brisées, en désordre, d'une voix retentissante il s'écrie :

« Sire, au nom du cardinal ! »

Le roi s'arrête stupéfait, et, reconnaissant la Houdinière, capitaine des gardes de Son Éminence, il ordonne qu'on le laisse approcher.

« Vous arrivez tard, monsieur, lui dit-il, pour nous apporter la grande nouvelle.

— Sire, répond la Houdinière, la parole émue et rajustant son justaucorps mis en lambeaux dans la lutte qu'il vient d'engager avec les gens de l'escorte, j'étais arrivé devant le jour au château de Saint-Germain ; mais je n'ai pu pénétrer auprès de Votre Majesté, par les grands empêchements qu'on y a mis. Tête-Dieu ! pardon, sire, on a poussé les choses à mon égard jusqu'à me tenir enfermé, pour s'opposer à ce que je parusse en votre présence, me violentant pour obtenir de moi les dépêches dont j'étais chargé ; mais, par la sainte ampoule ! je les avais déposées à l'abri, sire, et les voici !

Le roi fronça le sourcil, et jeta un regard sévère sur la reine, assise à sa gauche dans la voiture, et sur son frère, qui s'était rapproché.

Pendant qu'il prenait connaissance du message, une troupe de laquais, de porteurs de chaises, de tireurs de bois, revenant du pillage des hôtels de Brézé et d'Harcourt, firent irruption par la rue Saint-Denis. Encore affublés de leurs voleries, vraies figures de carnaval, les uns portaient

des souquenilles délabrées et des bonnets à plumes; les autres des tabliers de cuir et des manteaux brodés, des vestes de bure et des hauts-de-chausses de soie.

En présence du monarque, on ne pouvait employer la force pour dissiper les turbulents. Le gouverneur, duc de Montbazon, descendit vers eux, accompagné de quelques archers, l'épée engaînée : « Tout beau, messieurs, leur dit-il; vous offensez le roi; le roi est mécontent; retirez-vous. »

Mais, avant qu'ils se fussent rendus à l'invitation, une autre bande se joignait à eux, en faisant retentir le nom de *maître Gonin!* C'étaient ces mêmes écoliers qui la veille faisaient danser leur mannequin sur la place de la Sorbonne. Ils venaient prêter main-forte aux tapageurs. Les cris : *Au feu, au feu, maître Gonin!* furent proférés par la double bande; on apporta du bois, on apporta de la paille, les bonnets sautérent en l'air, et bientôt la gigantesque effigie de Richelieu tomba dans les flammes, aux applaudissements et aux vociférations de la populace, auxquels se mêlèrent les rires des jeunes seigneurs anticardinalistes.

Le roi restait silencieux et attristé à la vue de ces excès : son nom méconnu, ses ordres méprisés, le livraient à des réflexions pénibles. Il croyait lire encore dans les yeux de la foule muette cette même interrogation accablante pour lui :

« Qui donc nous gouvernera maintenant? »

En ce moment, les regards des gens de l'escorte se portèrent à l'extrémité du boulevard, vers cette légère colline devant laquelle ressortait la porte Saint-Martin, avec ses tourelles et son pont-levis. Sur le plan incliné de la colline, alors horizontalement éclairée par le soleil couchant, on voyait briller des lances, et une voiture de couleur sombre descendait, entourée de cavaliers.

Aussitôt une vive commotion se fit sentir dans toutes les masses de peuple formant la haie le long des remparts.

« Le cardinal! le cardinal! » s'écriait-on.

Mais on ne savait encore quel sens attacher à ces paroles. La troupe dorée pensa que le corps du ministre était ramené à Paris, et que c'était là son convoi. Les tapageurs crurent à une nouvelle excitation adressée à eux, et se démenèrent en dansant devant leur feu de joie.

Un vaste rideau de fumée, causé par l'incendie du mannequin, sépara alors les deux cortéges ; et l'on entendait derrière ce noir rideau comme une mer mouvante qui s'agitait avec ses rumeurs, ses murmures, son clapotage, ses bruits orageux ; et le nom de Richelieu, dans ce grand retentissement de voix humaines, éclatait comme la foudre au milieu de la tempête.

Parmi les gens de cour, les regards devenaient inquiets, les fronts s'abaissaient. Marillac surtout en demeura troublé : le nom de Richelieu, comme autrefois, plus qu'autrefois, peut-être, parut exercer sur lui sa puissance terrible : aujourd'hui c'était pour Louise qu'il tremblait.

Enfin, le voile de fumée se déchire, s'anéantit, emporté dans les airs, et, sur l'éminence du rempart Saint-Denis on voit tout à coup, en tête de sa petite escorte, un homme, le front nu, en habillement de guerre, précédé de deux pages à cheval, dont l'un porte son casque et l'autre ses gantelets ; cet homme, c'est Richelieu lui-même, c'est Richelieu vivant !

Sa voiture de suite ne contenait que ses médecins, qu'il avait retenus prisonniers.

A cette vue, toutes les bandes de pillards, de pages et de tapageurs, saisies d'épouvante, se mêlant, se heurtant pour fuir, disparaissent en tumulte. Le désordre se met parmi les spectateurs ; un mouvement d'hésitation, d'ondulation, de flux et de reflux, se fait sentir ; puis la foule, après avoir quelque temps tourbillonné indécise, retenue sur place par un sentiment invincible de curiosité, s'arrête : un profond silence règne soudainement sur cette nombreuse assemblée populaire. La tête découverte, le cou tendu, la bouche

béante, chacun tient ses yeux fixés avec stupeur sur cet homme qui semble avoir triomphé même de la mort; ce qu'on croit voir de merveilleux dans son retour agit sur les imaginations et les lui rallie; près de lui, on se sent plus fort pour résister aux lipans, à la guerre civile, à la tyrannie des grands, à l'insolence des petits; puis un cri s'élève, puis un autre; puis enfin, sur toute la ligne des remparts se prolongeant du pont-levis Saint-Martin aux fossés Jaunes, une acclamation immense, universelle, spontanée, part des rangs pressés du peuple :

« Vive le grand cardinal! »

XXVII

LA LOI D'ADULTÈRE

Le roi restait vivement heurté de ce que, dans cette comédie de la fausse mort du ministre, il avait d'abord joué, comme les autres, le rôle de dupe. En vain Richelieu s'en était excusé, appuyant sa défense sur la nécessité absolue pour lui d'accréditer ce bruit à Noyon, afin de se débarrasser de ses ennemis et de sortir vivant du piége où il se trouvait pris. Si la Houdinière n'était pas arrivé à temps auprès de sa personne royale, la faute en était à d'autres; n'importe, Louis XIII gardait sa rancune, et le soir, lorsque le ministre quitta le Louvre, les adieux qu'il y reçut annonçaient une disgrâce complète.

Au petit coucher, toute la cabale anticardinaliste se rassembla autour du roi. Dès la matinée du jour suivant, accourus dans les antichambres du château, les courtisans se disaient à l'oreille qu'à l'instant même le cardinal-duc allait

recevoir l'ordre de se retirer dans ses domaines de Richelieu; que le comte de Charost, alors enfermé avec le maître, devait, avant dix minutes, à la tête des archers écossais, balayer le palais-cardinal; et on s'embrassait, on se félicitait, en votant des actions de grâces à la reine, à monseigneur d'Orléans, à mademoiselle d'Hautefort, et surtout à la jolie comtesse de Marillac, dont on s'exagérait facilement le pouvoir sur l'esprit du monarque.

D'Espenan, capitaine de service, sortit de la chambre du roi au milieu de cette rumeur. Tous, l'oreille avide, l'œil inquiet, l'entourèrent pour le questionner.

« L'affaire est faite, messieurs, répondit-il sans s'arrêter. Charost vient de recevoir l'ordre, ce qui le met en grand émoi, car il est la créature de Richelieu; mais, mordieu! il faudra bien qu'il obéisse. Quant à moi, j'ai charge de faire défendre au ci-devant ministre l'accès même du Louvre !

— Vive le roi ! » s'écrièrent unanimement les seigneurs anticardinalistes.

Au même instant, la porte d'entrée s'ouvrit, la voix de l'huissier fit résonner ces mots :

« Son Éminence le cardinal-duc ! »

Et Richelieu, à la tête de plus de soixante gentilshommes des premières maisons du royaume, traversa les antichambres d'un pas grave et lent, la main appuyée sur l'épaule d'un page, laissant tomber sur les assistants ébahis quelques mots de bienveillance et de protection.

Comme il arrivait d'un côté, de l'autre, le comte de Charost, pâle, la figure bouleversée, sortait de chez le roi. Le ministre et le capitaine des gardes chargé de son expulsion se trouvèrent en présence. La foule, attentive, en éveil, fit rumeur autour d'eux, attendant avec perplexité le résultat de ce face à face.

Richelieu paraissait soucieux et souffrant : son attitude avait été d'abord celle d'un homme abattu par la maladie et les ennuis. Néanmoins, à la vue de Charost, il se redressa,

et, l'apostrophant d'un air à la fois impératif et familier : « Venez à moi, Charost, et prêtez-moi votre bras pour me soutenir. Vous allez m'accompagner chez le roi : nous avons des ordres à vous donner. » Puis, se retournant vers les groupes de courtisans restés stupéfaits et la bouche béante en voyant Charost obéir à son injonction, quoique avec trouble et malaise : « Messieurs, leur dit-il, je reçois vos salutations. »

Et incontinent on entendit la voix de l'huissier du cabinet retentir comme celle de l'huissier des antichambres, pour annoncer au roi :

« Son Éminence le cardinal-duc ! »

La porte s'était refermée; le rideau de velours aux franges d'or avait glissé sur sa tringle, séparant ainsi par une double barrière les acteurs principaux de ce drame des acteurs secondaires. La bande anticardinaliste, déconcertée, s'effaçant contre les murailles, murmurait encore des paroles d'espoir et d'encouragement, d'une voix basse et tremblante, tandis que les partisans de Richelieu, la tête haute, le poing sur la hanche, semblaient attendre avec calme le résultat de l'entrevue.

Le cardinal connaissait la difficulté de sa position; il n'ignorait pas les résolutions du petit coucher; il savait que le roi ne l'aimait guère, et qu'entraîné par les événements de la veille à montrer le fond de sa pensée il lui rendrait difficilement ce pouvoir contre lequel il avait protesté lui-même devant une partie de sa cour. Le ministre, dans les occasions périlleuses pour son crédit, feignait toujours de vouloir se retirer des affaires et d'en laisser le poids au faible monarque. Cette fois, il se garda bien d'employer ce moyen; c'eût été mettre le roi trop à l'aise. Mais privé du secours de son arme familière, Richelieu ne s'en présentait pas moins au combat avec de bonnes provisions de guerre.

Suivi de Charost, quand il parait devant le roi, il le trouve faible et languissant à la suite d'une nuit passée

sans sommeil, et la tête bouleversée par cette grande détermination qu'on lui a fait prendre. A la vue du cardinal, Louis XIII se lève, saisi de surprise, adresse à Charost un regard de colère; mais, avant qu'il ait pu exprimer la pensée qui l'agite :

« Sire, s'est écrié Richelieu, malheur à nous! L'une de vos armées royales vient d'être battue devant Thionville! Feuquières, le brave marquis de Feuquières, qui la commandait, est mort frappé d'une mousquetade! Le maréchal de Châtillon, au lieu de lui porter secours, comme il le devait, est resté inactif dans ses lignes! Piccolomini, à la tête des Impériaux, s'avance sur Verdun! Le cardinal-infant tente d'opérer une jonction avec lui sur la Meuse! J'en ai reçu la terrible nouvelle au milieu de la nuit. Sire, si nous ne faisons tête à l'orage, avant quinze jours peut-être on pourra voir du haut des tours de Notre-Dame flotter les bannières espagnoles! » Et, sans attendre que le roi fût revenu de sa stupeur : « Déjà mes mesures sont prises, ajoute-t-il; il n'y a point un moment à perdre : que les gardes suisses et les archers écossais soient dirigés à l'instant sur Verdun; de nouvelles levées provinciales vont être publiées; des changements sont à faire dans l'armée de Champagne. Voici les ordonnances préparées : que Votre Majesté daigne y apposer sur-le-champ sa signature.

— Feuquières battu! Feuquières mort!... » murmura le roi en retombant sur son siége.

Il y avait en Louis XIII un roi consciencieux, dévoué avant tout aux affaires de l'État; sans perdre le souvenir de ses griefs contre le ministre, il parcourut les papiers que celui-ci lui présentait; quand il eut vérifié de ses propres yeux l'authenticité du récit de ce nouveau désastre, il signa.

Un éclair de joie et de triomphe brilla sur le front pâle de Richelieu. Par un nouvel acte de puissance, il crut s'être rattaché à la royauté : la date du jour allait, selon lui, attester à tous qu'il était ministre encore! Un souffle de sa

bouche avait suffi pour renverser ce vaste échafaudage péniblement élevé par ses ennemis. Il ne lui restait plus qu'à se venger d'eux !

« Comte de Charost, dit-il en se tournant vers le capitaine des gardes, qui, après s'être trouvé placé entre l'enclume et le marteau, commençait à reprendre courage, portez ces ordres au secrétaire d'État des Noyers, et qu'il en soit fait ainsi qu'il est dit. »

Il déposa alors une autre liasse de papiers devant le roi en ajoutant :

« Ceci est l'arriéré, sire. »

Charost sortit. Le ministre et le roi restèrent seuls.

Feuquières s'était fait battre, s'était fait tuer bien à propos pour sauver l'omnipotence du cardinal. Cependant les premières impressions subsistaient encore dans l'esprit de Louis XIII. Il garda quelque temps un silence glacial, interrompu seulement par une toux sèche. Le cardinal ne se trouvait guère dans un meilleur état de santé. Fatigué par tant de secousses, épuisé par le travail, par la fièvre, par le dernier effort qu'il venait de faire, il restait debout devant le roi, à moitié courbé par la souffrance, s'appuyant d'une main sur le haut dossier d'un fauteuil, et de l'autre étanchant avec son mouchoir la sueur qui lui coulait du front.

Le roi sans lui faire signe de s'asseoir, lui adressant aussitôt la parole :

« Si l'État court des dangers aujourd'hui, à qui la faute? la plus forte partie n'en peut-elle retomber sur vous?

— Sur moi, sire!

— Si vous vous étiez trouvé à visiter nos armées du Nord lors du désastre de Thionville, comme cela était convenu, peut-être eussiez-vous prévenu ou réparé cet échec ! Mais il vous a plu de perdre trois jours à Noyon et de venir ensuite...

— A qui la faute? interrompit le cardinal en prenant une attitude plus fière ; vous le demandez, sire! Est-elle à moi

ou à ceux qui, en voulant attenter à ma personne, m'ont forcé de m'abriter derrière les murailles de Saint-Géri? Ils ont par là mis empêchement à ce que j'exécutasse les ordres de Votre Majesté. Ceux-là, plus tard je pourrai les convaincre; aujourd'hui je ne puis que les nommer. »

Et il articula lentement les noms de Tréville, de Tilladet et de la Salle.

Et à chacun de ces noms la physionomie du roi s'assombrissait de plus en plus. Sa voix prit le ton du sarcasme, bientôt après de la colère.

« Vous ne pouvez, monsieur le cardinal, vous choisir des victimes parmi des serviteurs plus fidèles et plus dévoués à ma personne : ceux-là que vous venez de nommer sont capitaines de mes gardes. Ce serait vous tromper étrangement que de croire que j'éloignerai de moi sur de vagues accusations ce qui fait ma sûreté... » Il attacha alors fixement ses yeux sur ceux du cardinal, et reprit : « Mes braves capitaines vous gênent-ils donc aussi? et dois-je enfin ajouter foi aux discours qui sur vous m'ont été tenus?

— Et quels sont ces discours, sire? dit le cardinal légèrement ému, moins des paroles du roi et du ton dont il les prononçait que de ce regard fixe contre lequel Richelieu n'avait pas l'habitude de lutter; car Louis XIII, conservant la timidité de ses manières jusque dans la vie privée, levait rarement les yeux vers ses interlocuteurs.

— On m'a affirmé, poursuivit le roi, et la personne qui m'a parlé ainsi n'avait aucun intérêt à médire, que vous aviez formé le dessein de devenir mon maître, et peut-être bien aussi le maître après moi! que c'était pour cela que vous m'aviez excité à déclarer la reine déchue du droit de régence, et que vous m'animiez contre mon frère Gaston! Vrai Dieu! rien ne se passera comme vous l'entendez! J'ai rendu ma confiance à mon frère et mon affection à la reine. Vous vouliez, dit-on, rester le personnage le plus considérable du royaume, quand je ne serai plus; car vous avez

aussi la prétention de me survivre. Mais, halte-là, mon cousin!... nous sommes plus jeune que vous! »

Richelieu s'apprêtait à répondre. L'irritation nerveuse qu'il ressentait en ce moment, lui comprimant la gorge, empêcha les mots de s'en échapper; un spasme s'ensuivit et le laissa quelque temps muet et sans force. Le roi, de son côté, après ce mouvement de vigueur et d'audace, fut pris d'une toux violente; le sang lui en vint à la bouche. Il perdit tout à coup sa ferme contenance, tomba dans un profond abattement; et ces deux hommes chargés des destinées d'un grand peuple, ces fiers athlètes, tout à l'heure se disputant la puissance suprême pour l'avenir, semblaient deux moribonds arrivés du même pas à la même tombe, et qui se demandent lequel y descendra le premier.

Quand le cardinal se fut remis de sa gêne, il comprit que la crise maladive du roi avait dû suffire pour éteindre en lui cette vigueur de volonté qu'il venait de manifester. Il pouvait oser, il osa.

« Quoi! reprit-il en élevant la voix à son tour, j'aurai consumé les forces de mon âme et celles de mon corps à vous servir vous et l'État, et voilà comment Votre Majesté m'est en aide auprès de mes calomniateurs! Et ils n'auront qu'à m'accuser pour trouver votre oreille complaisante à les entendre! Dans toute autre circonstance, un seul parti me resterait à prendre : celui de me retirer. » Il ne donna pas au roi le temps de l'interrompre, et poursuivit d'un ton plus ferme : « Mais le royaume est en danger; il y va de votre gloire, sire, et du salut du pays... je dois rester encore... je resterai! »

En entendant ce dernier mot, Louis XIII se rappela ses déterminations du matin, ses engagements de la veille. Il releva la tête vers son interlocuteur; mais cette fois ce fut le roi qui se troubla sous le regard du ministre. Richelieu poursuivit :

« Je saurai de nouveau vous défendre contre vos ennemis, sire; mais contre les miens, qui me protégera, puisque vous m'abandonnez?

— Moi, vous abandonner! Ne vous ai-je pas toujours été bon roi? murmura Louis XIII, déjà courbant la tête et rentrant sous son joug familier.

— Ah! sire, vous avez toujours été le meilleur des maîtres! et c'est pour cela que je tiens à confondre, en votre présence, ouvertement, celui qui a cherché à me perdre dans l'esprit de Votre Majesté. Qu'il vienne! qu'il paraisse! on me le nommera peut-être!

— Ce ne sera pas moi, monsieur le cardinal.

— On m'accuse de travailler à mon intérêt privé lorsqu'il s'agit de l'honneur du roi! Je songe à vous survivre! disent-ils. Eh! sire, il y a trois ans, ne vous ai-je pas institué mon héritier[1]?

— Cela est vrai : ainsi remettez-vous, mon cousin; nous n'avons jamais douté de votre dévouement à notre personne.

— Sire, et vous refusez de me nommer mon accusateur!

— Que vous importe son nom, si nous n'avons pas prêté créance à ses discours?

— Mais c'est une guerre si lâche que me fait là celui qui frappe en se cachant, qu'il est du devoir de toute âme chrétienne de me dire de quel côté je dois renforcer ma cuirasse.

— Eh, vrai Dieu! dit le roi déjà fatigué de la lutte, et ne cherchant plus qu'à en sortir, vous prenez l'alarme trop vite, mon cousin. La personne qui m'a ainsi parlé de vous

[1] « Il fit prier le roi d'accepter une donation qu'il voulait lui faire : c'était de son hôtel de Richelieu, de sa chapelle de diamants, de son buffet d'argent ciselé et de son gros diamant. Le roi accepta cette donation, et l'acte en fut passé le 6 juin 1636. »

(*Vie du cardinal de Richelieu*, par Leclerc, t. III, p. 7.

n'est point votre ennemie; elle est étrangère aux cabales de la cour, et seulement soucieuse de ce qui regarde notre bien-être et le repos de notre conscience... Vous ne voudriez pas vous venger d'une... femme?

— De la reine! Dieu me garde d'en avoir la pensée! s'écria le cardinal en épiant attentivement la contenance du roi.

— Ce n'est point la reine, » interrompit Louis XIII avec vivacité.

Puis, craignant d'en avoir trop dit :

« Au surplus, qu'importe? la reine ou toute autre! La reine a-t-elle tant de raisons de vous aimer? Voulez-vous donc me forcer à me porter moi-même comme dénonciateur?

— Je n'insiste plus, répliqua Richelieu, qui connaissait enfin, sans qu'on le lui nommât, le nouvel ennemi qu'il avait en cour. Si ce n'est qu'une femme, je lui pardonne. Elle n'a fait que répéter sa leçon... Oui, je lui pardonne! »

L'expression singulière dont sa figure s'anima alors fit éprouver au roi comme un frisson de terreur. Ce mot de pardon, en tombant des lèvres de Richelieu, avait toute la solennité d'un arrêt.

« Allons, dit Louis XIII essayant de se lever, restons-en là pour aujourd'hui : le pardon doit clore notre séance.

— Sire, avant de nous séparer, reprit Richelieu de l'air du plus grand calme, ne jetterez-vous pas un coup d'œil sur les édits et projets de loi de l'arriéré qui sont là devant vous? » Et comme le roi paraissait répugner à prolonger l'entretien : « Il nous va falloir songer aux choses de la guerre, sire. La nécessité vous forcera peut-être à vous mettre avant peu à la tête de vos armées du Nord, car votre présence suffit pour assurer le succès. » Le roi se redressa, et prêta attention. Il était brave de sa personne, et s'entendait même fort bien à ranger des troupes en bataille. « Il est

donc indispensable, ajouta le ministre, de mettre ordre aux affaires de l'intérieur, tandis que l'heure est à nous. »

Louis XIII feuilleta la liasse de papiers que Richelieu avait précédemment déposée devant lui. Il y vit des édits bursaux sur les impôts, la taille et le talion; des ordonnances à faire enregistrer au parlement sur les attroupements de laquais, de pages et d'écoliers. Il signa le tout. Puis un dernier édit se trouva sous sa plume.

« Qu'est cela? dit-il; une loi sur l'adultère! Ne me l'avez-vous pas déjà présentée?

— Oui, sire, lorsque vous vous disposiez à vous mettre en route et en chasse pour Chantilly.

— La mort! dit le roi en lisant la conclusion de l'édit; la mort pour en finir d'une amourette! Cela n'est-il pas trop sévère?

— Le conseil étroit n'a fait ici que remettre en vigueur les ordonnances de votre illustre aïeul saint Louis, celles même de votre auguste père. Au surplus, reprit avec une feinte indifférence le cardinal, qui voyait la répugnance du roi à signer, l'édit peut se remettre à d'autres temps. C'est par mégarde qu'il s'est trouvé mêlé aux différentes ordonnances soumises aujourd'hui à l'approbation de Votre Majesté; qu'il n'en soit plus question; en insistant, j'aurais l'air de vouloir me venger.

— De vous venger? et de qui? dit Louis XIII se retournant tout à coup vers le ministre, placé debout à son côté.

— De qui? répondit Richelieu d'une voix grave. De celle qui m'a calomnié auprès de Votre Majesté. Cette loi pourrait l'atteindre peut-être! Il n'en sera pas ainsi; que le pardon que j'ai prononcé sur elle soit complet!

— Mais qui donc voulez-vous désigner? s'écria le roi dans une violente émotion. Dites! répondez! je l'ordonne!

— Puisque vous l'ordonnez, sire, celle que je désigne comme mon ennemie et comme épouse adultère, c'est la comtesse de Marillac.

— Cardinal-duc, vous êtes un méchant homme, et vous venez de calomnier votre roi! »

Ici Louis XIII se leva: son agitation était au comble. Il fit quelques pas dans la chambre, presque en chancelant, et s'appuyant contre les meubles et les tapisseries. Richelieu le suivit du regard, et, s'inclinant avec respect:

— Je jure Dieu, dit-il, que Votre Majesté a mal interprété le sens de mes paroles.

— Et moi, dit le roi en s'arrêtant et avec un geste d'emportement, je jure Dieu aussi que mon amitié pour madame de Marillac l'a laissée pure, et que celui qui l'accuserait, et que les juges qui la condamneraient, seuls auraient mérité la mort!

— Qui jamais a songé à mêler votre royale personne à cette question d'adultère? répliqua vivement le cardinal. Votre vertu, sire, ne courait pas risque de faillir auprès de la comtesse; votre amitié pour madame de Marillac eût-elle été de l'amour, elle avait dans le cœur de quoi vous résister! Ses autres tendresses la protégeaient trop bien.

— Quoi donc?... dit le roi.

— Ce n'est plus moi qui l'accuse, poursuivit Richelieu. Vous connaissez son écriture, sire; lisez. »

Et il remit au roi la lettre ainsi conçue:

« Monsieur de Marillac m'est un étranger; je n'aime et « n'ai jamais aimé que vous: alors comment aurais-je pu « appartenir à un autre, cet autre fût-il le roi? Exigez-vous « que je le jure devant Dieu? Croire en mes paroles serait « mieux à vous. Dites que vous y croyez.

« Votre Louise. »

Louis XIII tomba de nouveau sur le siége qu'il venait de quitter. Sa pâleur et son émotion le rendaient méconnaissable. Il fureta parmi les papiers épars sur sa table, pour y retrouver cet édit qui punissait de mort le crime d'adul-

tère. En reprenant la plume, sa main tremblait; mais ce n'était ni de remords ni de pitié : c'était de colère et d'indignation.

Rendant l'édit à Richelieu : « Que cette loi atteigne ou non la comtesse, dit-il, elle ne doit plus rester à notre cour. Qu'elle retourne... à son mari! A son mari... qu'elle déteste! » ajouta-t-il d'une voix éteinte et concentrée.

Le cardinal sut mettre à profit les emportements du maître. Peu de jours après, la Salle, Tréville, Tilladet, Guitaut, Fontrailles, Saint-Ibal, avaient partagé la disgrâce de la comtesse; Anne d'Autriche maudissait de nouveau la tyrannie de Richelieu, et Gaston était retourné à Blois.

XXVIII

LES RECHERCHES

Tandis que ces choses se passaient au Louvre, Marillac ne pensait qu'à mettre à exécution son rapt projeté. Il avait parcouru la ville dans tous les sens; une voiture était prête, des chevaux retenus, de l'or mis en sac. Dans cette audacieuse entreprise d'un mari qui veut enlever sa femme, ce n'étaient ni la colère ni les faveurs du roi qui faisaient broncher sa résolution; mais Louise! quelle ne serait pas sa frayeur lorsqu'elle se verrait tout à coup abordée par des hommes masqués, insensibles à ses cris, à ses larmes, violemment séparée de sa tante, jetée dans un carrosse, et entraînée loin de Paris et de la cour! En pouvait-il être autrement? Se laisserait-il arrêter par de pareils obstacles? Non! Il fallait franchir les barrières qu'on ne pouvait tourner, briser celles qu'on ne pouvait franchir; puis, au milieu des

assaillants, des ravisseurs, Marillac serait là, invisible d'abord, mais présidant à l'attaque, et donnant à la violence même un air de gentilhommerie. Puis encore, une fois hors des enceintes de Paris, il deviendrait le compagnon de voyage de Louise; il la rassurerait; il la calmerait par de douces paroles, par ses témoignages de respect; il lui ferait comprendre que c'est pour sauver son honneur, sa vie peut-être, qu'il l'arrache aux amours du roi et aux vengeances du cardinal!

Il ne restait plus au comte qu'à trouver des hommes dignes de le seconder dans cet enlèvement légal. Se confier à ses amis de cour, c'était tout compromettre. Il lui fallait des gens forcément dévoués, forcément discrets, de ces gens dont on reçoit les services sans devenir leur obligé, et qui, comme les comparses de la comédie, figurent dans une pièce sans en connaître l'intrigue.

Il savait les trouver parmi ces gentilshommes de brelan, ces marquis du palemail et du lansquenet, nobles âmes que la vue d'une poignée d'or fait tressaillir d'audace et de dévouement. Marillac avait été longtemps à même de les étudier et d'apprécier leurs bonnes qualités. Pour les rencontrer, il parcourut aussitôt quelques tavernes, quelques maisons de jeu, et, moyennant finance, il eut bientôt recruté ses hommes. Tandis qu'il se tenait là, dans un de ces tripots, distribuant des à-compte à sa troupe, du coin de l'œil il avisa le tapis vert; il entendit de ses deux oreilles sonner les dés dans le cornet: il redressa tout à coup la tête comme un vieux cheval de guerre mis à la réforme, quand, après un long temps de repos, le son de la trompette éclate près de lui.

Marillac se gardera bien de jouer cependant; figurer comme acteur dans un pareil bouge serait indigne de son rang, de sa position, des nobles idées qui lui travaillent le cerveau; mais il se rapprocha des joueurs pour juger des coups, risqua des conseils, fit preuve d'un grand savoir dans

la science des combinaisons numériques; puis, fatigué de se tenir debout, il prit un siége; puis enfin, songeant à son escarcelle dégonflée par les à-compte, voyant l'or même qu'il venait de donner tomber sur le tapis, la tentation lui prit d'en redevenir possesseur, et de reconquérir par adresse et savoir-faire ce qu'il avait cédé par nécessité. Bref, à trois heures du matin, M. le comte de Marillac, premier gentilhomme de Sa Majesté, sortait du tripot, désolé, désespéré, la bourse vide, les poches dévastées de fond en comble, et forcé de recourir à des emprunts pour enlever sa femme!

Quand il rentra chez lui, à quatre heures du matin, son page, qui avait veillé à l'attendre, lui remit un message arrivé dès le midi et scellé aux armes du roi.

Ce fut d'abord d'une main émue que Marillac tourna et retourna la missive royale, se promettant d'abord de résister à la volonté du maître, si, comme il le craignait, on avait le dessein de l'éloigner de Louise. Enfin, il rompit le cachet, prit connaissance du contenu de la lettre et, se frottant les yeux, croyant être abusé par un rêve, il ordonna sur-le-champ à *Monseigneur* d'allumer tous ses flambeaux, ses candélabres, ses chandelles de toutes les couleurs! et, aux clartés de cette illumination, il lut de nouveau, relut à haute voix, pour que les mots enchanteurs du message vinssent frapper son oreille, comme ils avaient ébloui ses regards et remué délicieusement son cœur!

Qu'était-ce donc?... Un ordre d'exil.

Mais l'exil en paradis terrestre, l'exil comme il n'eût osé l'espérer, l'exil avec Louise, dans leur beau domaine d'Attichy, loin de la cour, à l'abri des entreprises du roi. Enfin, il était disgracié : il allait être mari, sans avoir besoin d'un enlèvement!

Sa première pensée fut de courir auprès de sa femme; mais l'heure était-elle convenable pour se présenter? Au milieu de la nuit, l'arracher au sommeil et l'épouvanter

peut-être par cette heureuse nouvelle, cela était impossible. Il fallut attendre le jour. Il ne pouvait dormir. Pour tuer le temps, il consacra cinq heures à sa toilette. Jamais *Monseigneur* et son valet de chambre n'avaient eu si rude besogne que celle qu'il leur donna en ce moment : il essaya tous ses habits, tous ses pourpoints, flotta une heure, indécis, entre la cravate et la collerette. Plutôt amant que mari, c'était en bonne fortune qu'il allait se rendre auprès de sa femme. Enfin l'instant arriva : *Monseigneur*, d'un pied leste, le précéda chez la comtesse, et bientôt Marillac entendit ces mots qu'il eût payés de tout son sang :

« Que monsieur le comte soit le bienvenu ! »

Oh ! qu'alors ce cœur si calme au milieu des périls et des plaisirs battit avec force dans sa poitrine ! Ses jambes tremblaient, et sa respiration, coupée par intervalles inégaux, lui fit craindre un instant de ne pouvoir s'exprimer. Pourtant, il se remit de ce trouble, et, développant toute l'élégance de sa taille, beau, brillant, répandant autour de lui les parfums les plus suaves, il entra.

Marillac s'était avancé avec empressement jusqu'au milieu du salon ; il s'arrêta inquiet et surpris, en apercevant là ceux qu'il ne cherchait pas, et non celle qu'il croyait y voir. La vieille demoiselle de compagnie et la baronne se trouvaient seules devant lui, le visage allongé, les yeux ébahis, dans l'attitude de gens saisis encore à la pensée d'un désastre imprévu.

« D'où viennent ces figures de l'autre monde? demanda le comte, et que se passe-t-il?

— Ignorez-vous la disparition subite de madame de Marillac ? répondit la baronne. Depuis hier, à l'heure où lui fut remis cet ordre fatal de la part du roi, nous ne l'avons pas revue. Mais cet ordre, nous le ferons révoquer ; il n'a pu être arraché au roi que par l'intrigue et la calomnie ! Vous réclamerez aussi de votre côté, n'est-il pas vrai, monsieur le comte ? Qu'avez-vous fait l'un et l'autre pour encou-

rir le châtiment d'exil? .. Il faut que vos ennemis soient confondus : ils le seront! »

Sans attendre la fin des doléances de madame de Saint-Cernin, Marillac, à peine revenu de l'étourdissement que lui a causé la nouvelle, est sorti du salon, s'est éloigné du Louvre, et se trouve en quelques minutes devant le logis de la comtesse de Maure. C'est là qu'il espère rencontrer Louise. Louise n'a pas paru chez la sœur de Marillac.

Il court chez mademoiselle de Chémerault. Au nom de la comtesse, celle-ci se trouble, se déconcerte ; des pleurs lui viennent aux yeux; une sorte de remords semble l'agiter ; elle accuse le cardinal, elle s'accuse elle-même, mais en discours tellement embrouillés, que la seule certitude que Marillac emporte en la quittant, c'est que mademoiselle de Chémerault, non plus que les autres, ne connait le lieu de retraite de Louise.

A son tour, le brave pelletier-haubannier de la rue Saint-Denis reçoit la visite de son beau neveu, le noble comte de Marillac ; vainement encore pour le malheureux époux.

Enfin, après avoir épuisé une partie de sa journée en courses infructueuses, une idée pénible, une idée cruelle, qu'il a d'abord essayé de repousser, s'empare de son esprit, plus forte, plus impérieuse. Il va se rendre chez Lesueur; et malheur à l'artiste si ses soupçons se réalisent!

« Cependant, se dit le comte, irai-je donc me battre contre lui lorsque son bras affaibli est incapable de soutenir une épée? La mort de Lesueur, de cet homme qui fut mon ami, sauverait-elle la réputation de Louise? Non ; elle la flétrirait à jamais : chacun remonterait bientôt à la cause de ce duel, de ce meurtre ! Mais quoi ! celui qui m'aura enlevé le bonheur, qui aura brisé dans mon sein cette dernière espérance dont j'allais voir éclore les fruits ; celui qui m'aura

privé de la seule gloire ambitionnée par moi, vivra-t-il heureux, paisible, tandis que moi, dévoré d'amour et de jalousie, je ne pourrai même répondre à ceux qui me reprocheront ma honte : « Elle fut lavée dans du sang ! » Par ma mère ! cela ne peut-être, cela ne sera pas ! » Et, les idées les plus dissemblables se succédant aussitôt dans sa tête, il en vint à se reprocher les soupçons dont il était tourmenté : « Insensé que je suis ! l'amour, dans un cœur de vierge, a-t-il donc cette audace qui fait braver l'opinion du monde, qui pousse les êtres ardemment passionnés dans les périls de leur faute, avec transport, avec orgueil, comme un soldat dans la mêlée? Louise n'est point chez Lesueur; ce n'est point là que j'irai la chercher ! »

Et comme il achevait cette réflexion si douce, si tranquillisante, il se trouvait devant la porte de l'artiste.

Après quelque hésitation, il entra.

La nuit était venue : une petite lumière, faible et pâle, éclairait seule l'atelier. Dans la demi-obscurité de la chambre, Marillac vit se mouvoir une femme; le cœur lui battit avec violence : il avança. Assise, courbée sur elle-même, enveloppée dans une mante dont la cape lui recouvrait en partie la figure, cette femme paraissait s'abandonner à la douleur ou à la rêverie. Par un mouvement rapide, irréfléchi, le comte court à elle, la saisit par le bras, l'attire brusquement à la lumière, renverse la cape dont sa tête est couverte... De longs cheveux noirs s'en échappent aussitôt et tombent en se déroulant sur ses épaules. C'est Jeanne la Brabançonne, Jeanne les yeux rougis de larmes, et qui se recule épouvantée à la vue de Marillac.

En la reconnaissant, celui-ci respira plus à l'aise.

« Ah !... c'est vous, ma belle fille ! » lui dit-il. Et, se remettant tout à fait de son émoi : « Vive Dieu ! je suis ravi de vous voir : jamais un visage de femme ne m'a réjoui plus que le vôtre en ce moment. » Jeanne le regardait toujours avec une sorte de terreur. « Ne craignez rien, ajouta-t-il;

je suis incapable aujourd'hui de distinguer du bleu ou du noir dans les yeux de la plus jolie fille du monde... Allons, m'imputez-vous encore à grief notre dernière entrevue dans cet atelier... lorsque votre honnête homme de père vint si bien arranger les choses? Maintenant, comme alors, je me sens disposé à vous en demander pardon; mais, avant tout, je suis venu pour maître Eustache Lesueur... Où est-il?

— Il est sorti, répondit Jeanne, après avoir balbutié quelques paroles inintelligibles.

— Comment! est-il déjà en si bon état de santé qu'il puisse courir les rues? Par saint Christophe, le grand guérisseur, je l'attendrai céans, pour qu'il en reçoive mon compliment sincère.

— Vous l'attendrez! s'écria Jeanne avec un accent plein d'anxiété... mais vous ne pouvez l'attendre; il faut que je parte, que je ferme la porte...

— Quoi donc! reprit Marillac d'un ton plus grave, et laissant percer sur ses traits l'inquiétude qui commençait à l'agiter de nouveau. Ne doit-il pas rentrer?

— Non... ne vous l'ai-je point dit? Il est à la campagne... au bon air... pour quelque temps... jusqu'à guérison complète... C'est le médecin... qui l'a voulu.

— Le médecin! » murmura Marillac frappé de cette concordance singulière entre le départ de Louise et celui de Lesueur. Et se rapprochant de la Brabançonne, dont le trouble croissait de plus en plus : « Où est-il? s'écria le comte d'une voix forte et impérative.

— A la campagne, vous dis-je.

— Dans quel lieu?

— Je l'ignore.

— Vous l'ignorez! » Il la saisit violemment par les deux bras, et, l'étreignant à lui faire refluer le sang au visage, fixant sur elle un regard plein d'une invincible volonté :

« Non, vous ne l'ignorez pas! et il me faut la vérité! Où est-il? Est-il parti seul? Depuis quand? Quelle route a-t-il prise? »

Et à chacune de ces questions articulées avec le ton de l'emportement, Jeanne garde un silence obstiné; et cependant les mains vigoureuses de l'interrogateur compriment graduellement avec plus de force ses bras faibles et presque nus.

Enfin: « Vous ne saurez rien! » réplique-t-elle; et un cri de douleur lui échappe en même temps.

Marillac cesse aussitôt de la retenir, de la torturer; il a honte d'avoir si rudement maltraité la pauvre fille; avec des imprécations contre lui-même, il la conjure de lui révéler l'asile de Lesueur, descendant avec elle jusqu'aux prières, aux supplications, cherchant même à la tenter par de riches promesses. Puis il en revient aux emportements, aux menaces.

La Brabançonne alors s'avance résolûment vers le comte, et lui présentant ses deux bras déjà meurtris:

« Brisez-les, lui dit-elle, si bon vous semble. Ni pour or ni pour argent, ni par douceur, ni par violence, vous n'obtiendrez rien de moi! Une fois il fut blessé par vous; qui sait ce que vous méditez de nouveau contre lui? Sachez-le, monsieur, si ma langue devait le mettre en passe du plus petit danger, Jésus! je la couperais avec mes dents! »

Marillac s'éloigna la tête bouleversée, ne doutant plus de son malheur; et il se mit à battre le pavé de Paris, sans but, sans projets, seulement pour faire diversion au grand trouble qu'il avait dans l'âme.

Il n'était pas à la fin des aventures de sa journée.

Comme il passait devant le cabaret de Puyvert, situé près de la porte Saint-Honoré, au milieu des rires et des cris qui partaient du premier étage, alors splendidement éclairé, il entend prononcer son nom; il s'arrête, il écoute.

Là, depuis trois heures attablés, entourés de bouteilles vides et de bouteilles qui se vidaient, les yeux brillants, la voix enrouée, Voiture, de Rieux, d'Espenan, la Ferté, Montglat, Cinq-Mars, et toute la haute volée des coureurs de tripots et de cabarets, réunis dans un joyeux souper, glosaient à qui mieux mieux sur les nouveaux mécomptes de cour, sur le complot de Noyon, sur la résurrection du cardinal. Plusieurs d'entre les convives s'apprêtaient à rejoindre l'armée de la Meilleraie à Hesdin; les *brindes* et les rasades se multipliaient en guise d'adieux; on se donnait de l'esprit et de la joie à pleines gorgées, et, le vin d'Arbois aidant, les malicieux propos s'entre-choquaient comme les verres. On eut bientôt passé toutes les femmes de la cour en revue: madame de Marillac ne pouvait être oubliée; on parla de son renvoi, on en rechercha les causes.

« Comment la comtesse s'était-elle jusqu'à présent dérobée à la surveillance du cardinal?

— En se cachant dans le lit du roi! » répondit de Rieux.

Quelques-uns des convives prirent fait et cause pour la comtesse. Excité par la contradiction, le jeune marquis répéta son dire en élevant la voix de plus en plus, ajoutant vingt railleries à la première, frappant sur la table à faire danser un *branle* général aux assiettes, et buvant à chacun de ses bons mots; puis d'autres propos vinrent à la traverse de ceux-là, et l'on pensait à tout autre chose, lorsque Voiture, qui, le dessert approchant, avait été faire un tour d'inspection à l'office, rentra dans la salle du festin en annonçant gaiement à l'assemblée un joyeux convive de plus.

A la vue de Marillac s'avançant derrière Voiture, une acclamation de plaisir et de surprise retentit; on le salue par un *vivat* de bienvenue, et chacun, quittant sa place à la hâte, court au-devant du comte pour faire bon accueil à sa disgrâce. Un manteau est jeté devant ses pas en signe d'honneur.

« Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt? lui crie-t-on. Nous t'avons appelé trois fois sous la table. Nous avons fini de la victuaille et de la bonne chère; mais, maugrebleu! nous ressouperons pour que nos assiettes ne restent pas froides tandis que la tienne fumera! »

Et un murmure d'assentiment répond à cette bizarre proposition.

Tandis qu'autour de Marillac ses dignes compagnons se démènent ainsi pour lui faire fête, traversant, silencieux, les rangs pressés des convives, repoussant les mains qu'on lui présente en témoignage de bon accord, évitant les accolades, il promène sur tous un regard provocateur, et, mesurant de Rieux des pieds à la tête :

« Quelqu'un ici, dit-il, s'est permis d'attaquer, par mauvais discours, l'honneur de celle qui porte mon nom : ce quelqu'un, je le déclare un lâche!

— Vertu de ma mère! s'écrie de Rieux, je crois qu'il s'adresse à moi! Quelle sotte comédie vient nous jouer là ce triste bouffon? Et depuis quand, mon galant chevalier, es-tu si soucieux de l'honneur de ta dame?

— Est-ce donc vous, monseigneur de Rieux? reprend le comte, et, les yeux ardents, l'avisant sous le nez; est-ce donc vous qui avez parlé si haut et si bien? Si cela est, c'est à vous que je dirai : Vous êtes un infâme calomniateur! »

A cette foudroyante apostrophe, le marquis, ivre et pâle, étourdi par la colère autant que par le vin, recule d'un pas, va pour porter la main à son épée; ne la trouvant point à son côté, il tire vivement un des gants qui pendent à sa ceinture, et le fait sonner sur la figure de Marillac.

Chacun se précipite entre eux. Dans le tumulte, la table heurtée se renverse, les chaises sont culbutées. Puyvert, attiré par le bruit, entre précipitamment dans la salle.

« Du calme, du calme, messires, dit-il, pas de duel!

songez aux ordonnances ! Le guet rôde à dix pas d'ici : voulez-vous ma ruine ? »

Cinq-Mars alors s'interpose, et, s'adressant à Marillac :

« Mon ami, lui dit-il, êtes-vous tellement en faveur dans ce moment, que d'oser braver les édits ? Je ne le crois pas. Je suis prêt à soutenir avec vous, envers et contre tous, l'honneur de madame de Marillac ; mais soyez prudent, ou vous courez à votre perte. Songez que la tête de Bouteville-Montmorency, celle du comte des Chapelles, ont roulé sur l'échafaud sans autre motif que celui-ci.

— Les jugements de Dieu doivent céder aux jugements du cardinal ! ajoute Voiture en riant.

— Pas de duel ! pas de duel ! » répètent les autres.

Et sinon la paix, du moins un peu de calme commence à se rétablir parmi les disputeurs. De Rieux par un geste, Marillac par son silence, semblent consentir à s'en rapporter à l'arbitrage des convives.

Réunis en conseil, les moins fous et les moins ivres de la bande adoptent un mode de réparation qui n'entraînera ni les chances d'un combat ni les dangers d'un procès criminel. Voiture, nommé rapporteur, monte sur une chaise et porte la parole :

« Dans ces pénibles circonstances, dit-il d'un ton moitié grave, moitié plaisant, voulant concilier à la fois le respect dû aux ordonnances royales et les exigences du point d'honneur ; considérant que les deux parties adverses ont déjà fait leurs preuves de courage et de prud'homie, même l'une contre l'autre, nous avons décidé et décidons : M. le comte de Marillac se contentera des excuses de M. le marquis de Rieux ; et ledit marquis, après s'être excusé, lavera, nous présents, avec un linge imbibé d'eau tiède, la joue dudit comte de Marillac, pour en effacer toute macule visible ou invisible. »

Un nouveau *vivat* accueillit cet arrêt, à la suite duquel

le rire reparut sur tous les visages, à l'exception de celui de Marillac.

Il écouta cependant avec assez de sang-froid l'espèce d'amende honorable que de Rieux fit à la réputation de la comtesse, quoique le ton du marquis ne fût pas toujours d'accord avec le sens des paroles qu'il prononçait. Vint ensuite l'ablution réparatrice. La troupe des convives se rangea en cercle, tous se coudoyant, se lançant des regards ironiques, en pensant à cette facétieuse simagrée, par laquelle on allait résoudre une terrible question d'insulte et de point d'honneur.

On avait apporté une aiguière, une sorte de plat à barbe; Voiture et Monglat tenaient les chandelles pour mieux éclairer le tableau; Cinq-Mars présenta le linge et versa l'eau dans le bassin; enfin, le marquis de Rieux, se mettant à l'œuvre, passa et repassa plusieurs fois complaisamment son linge humide sur la joue offensée, mais non sans une forte apparence de moquerie; car, à diverses reprises, il faillit faire éclater un accès bruyant de gaieté parmi les témoins de cette scène.

Le comte paraissait se prêter volontiers à cette singulière réparation : pourtant sa physionomie expressive se rembrunissait de plus en plus; et c'était spectacle que de voir, au milieu de cette salle enfumée, tous ces visages diversement éclairés par le reflet des lumières, contractés par le rire, tenir attentivement leurs yeux attachés sur cet autre visage grave, sévère, et sur le front duquel chacun, si les vapeurs du vin ne lui eussent obscurci le cerveau, aurait pu lire une pensée de vengeance.

La cérémonie terminée, Marillac, relevant fièrement la tête, dit :

« Messieurs, croyez-vous la tache suffisamment effacée pour mon honneur?

— Oui, oui! lui répondit-on de toutes parts.

— C'est bien. »

Se tournant alors brusquement vers de Rieux, il lui appliqua un si vigoureux soufflet, que le malheureux, peu solide sur ses jambes avinées, alla rouler au milieu des débris du souper.

Un cri général s'éleva; mais la voix retentissante de Marillac dominant toutes les voix :

« Je vous défie de me faire laver celui-là ! »

Il n'y avait plus à reculer : on décida des armes, du lieu et de l'heure du combat, qui fut fixé au lendemain, à la pointe du jour.

XXIX

LA MAISON DE BEAUFROY

A cinquante pas environ du nouveau couvent des Bénédictines de Notre-Dame de Liesse, entre le moulin d'Olivet et le vaste espace de terres cultivées qui s'étendait de la rue de Vaugirard au *laissez-passer* de l'abbaye de Port-Royal des Champs, il n'y avait alors d'autre habitation qu'un haut pavillon carré, à murs noircis et lézardés; on le nommait la maison de Beaufroy, du nom de son premier propriétaire. Ses contrevents depuis longtemps fermés, ainsi que sa porte toujours close, annonçaient aux rares promeneurs de ce quartier perdu que les diables de Vauvert seuls avaient hanté ce manoir durant plusieurs saisons.

Cependant, un matin, les contrevents glissèrent sur leurs gonds rouillés; un rayon de soleil pénétra dans les pièces, privées d'air depuis bien des mois, et les vieux meubles, lustrés à neuf, reprirent leur service.

Près d'un cabinet donnant sur des jardins, une vaste chambre lambrissée, autour de laquelle régnait, encadré dans les panneaux, un cuir, autrefois doré, gonflé par l'humidité et se roulant dans ses angles; des fauteuils en tapisserie, une alcôve cintrée, quelques cassettes et un miroir, tel s'offrait en résumé l'étage supérieur de cette habitation, jadis témoin de folles joies sans doute; la maison de Beaufroy avait été maison de plaisance sous le dernier règne. Aujourd'hui, un logeur la tenait en garni pour les bourgeois de la ville qui désiraient pendant quelque temps jouir de l'air pur de la campagne dans un des faubourgs de Paris.

Devant la fenêtre de cette chambre, sur un large fauteuil double, étaient assis alors un jeune homme et une jeune femme, respirant la fraîcheur du matin, les mains enlacées, se souriant l'un à l'autre, et tous deux comme étonnés de leur bonheur.

Bientôt un souvenir pénible sembla faire tressaillir la jeune femme; la rougeur lui monta au visage, et le front pâle et languissant du jeune homme se colora sous un sentiment d'inquiétude.

« Qu'as-tu donc, ma Louise? A quoi penses-tu? dit Lesueur. Oh! plutôt que de nourrir d'affligeantes idées, songe à ces projets si doux que nous verrons bientôt réalisés.

— Oui... murmura Louise; notre fuite en Italie, n'est-ce pas? la rupture de mon mariage...

— Et la célébration du nôtre, Louise; il faut que tu sois mon épouse devant les hommes comme tu l'es devant Dieu! »

Elle garda un moment le silence; puis le sourire de la joie lui revint, et appuyant la tête sur l'épaule de son ami:

« Tu m'aimes donc encore? lui dit-elle.

— Si je t'aime! quand c'est par toi que j'existe! quand, pour me rendre au bonheur, à la santé, à la vie, tu as foulé à tes pieds tout ce qui séduit celles de ton âge, le luxe, l'o-

pulence, les titres! Louise, ma Louise!, Non! s'écria-t-il avec transport, non, tu n'es plus comtesse! tu es la femme du pauvre peintre! Ah! quelle ne fut pas ma surprise, de quel enivrement mêlé d'effroi ne me suis-je pas senti saisi, lorsque, hier, dans mon misérable atelier d'artiste, encore abattu par la douleur, par les regrets, je vis apparaître tout à coup devant moi cette jeune fille si brillante, qui, bravant les droits indignes d'un époux, les tendresses mêmes d'un roi, venait demander amour et protection au seul cœur capable de comprendre le sien!

— Qu'il m'a fallu de courage! dit Louise avec un soupir; mais c'était pour t'arracher à ce doute qui me désolait, pour te convaincre, pour me justifier à tes yeux, pour fuir celui-là qui frauduleusement porte le nom de mon mari!... Dieu ne me punira point de t'aimer, n'est-ce pas? car mon amour pour toi a fait ma force! c'est dans le mariage seul que je devais trouver la honte! Aussi... je suis venue. » Puis, attachant sur lui un tendre regard : » Tu ne sais pas, ajouta-t-elle, quel autre secours m'a aidée dans cette grande résolution? » Et lui appuyant la main sur la bouche : « Oh! ne me le demande pas... Je te le dirai... en Italie. »

Lesueur baisa la main ainsi offerte à ses caresses; il attira Louise contre sa poitrine; leurs cœurs, placés près l'un de l'autre, battirent d'un mouvement égal, et les doux projets revinrent. Elle se voyait déjà à Rome, aux pieds du saint-père, relevée de ce serment d'épouse qu'elle avait échangé contre des promesses trompeuses. L'artiste, prenant sa part de ce rêve d'avenir, la conduisait en pensée sous un autre toit nuptial, éclairé par le soleil napolitain, ou rafraîchi par les ombrages de la Toscane. Pour lui, Lesueur, pour lui, peintre, l'amour en Italie! l'amour au milieu de tout le prestige des arts! Louise et Raphaël! Pourrait-il donc supporter tant de bonheur? Il y croyait cependant; il forçait Louise d'y croire; et déjà leur destinée future rayonnait à leurs yeux dans tout son éclat. Ils se dé-

crivaient l'asile qu'ils devaient habiter, distribuaient le logement, marquaient la place de l'atelier où Louise passerait une partie de ses journées, en s'occupant de ses travaux de femme sous les yeux de son époux! Et dans leur jardin, ces belles fleurs qui s'épanouiraient pour eux, et ces beaux fruits qui mûriraient pour leur table, et l'allée couverte où le soir, quand les étoiles scintilleraient au ciel, ils se répéteraient leurs serments d'amour, en respirant le parfum des citronniers!

Ils en étaient là de leurs songes, et leur jeune imagination s'évertuait à les brillanter encore, quand le bruit de la trompe du crieur public, s'élevant derrière Notre-Dame de Liesse, arriva jusqu'à eux.

Louise, penchée au bras de Lesueur, frissonna et jeta sur lui un coup d'œil inquiet.

« Qu'est-ce donc? » demanda celui-ci, partageant déjà son effroi sans pouvoir s'en expliquer la cause.

Il prêta l'oreille, et entendit distinctement la voix du crieur, récitant le préambule d'un édit.

« Eh bien, dit la jeune femme, essayant de surmonter ou de déguiser sa terreur, n'as-tu jamais assisté à la publication d'une ordonnance royale? Que nous font à nous, ajouta-t-elle en tâchant de sourire, leurs lois et leurs proclamations? y a-t-il une puissance au monde assez forte pour nous désunir?

— Écoute! écoute!... » reprit Lesueur; mais une rafale éteignit la voix du crieur public, qui se perdit dans les bruits du vent.

Ils n'entendaient plus rien, et tous deux s'efforçaient, mais en vain, de reprendre leurs doux propos si vite interrompus; Louise, affectant dans son maintien et ses paroles un air de tranquillité et d'enjouement, demandait quasi pardon à son ami d'un effroi qu'elle ne savait motiver que par le trouble involontaire de sa conscience, quand le son

de la trompe, plus rapproché, vint la faire tressaillir une seconde fois.

La rafale ne soufflait plus; la voix du crieur monta vers eux forte et terrible, et, comme un glas de mort, frappa les amants d'épouvante, brisant une à une les riantes espérances d'avenir qui tout à l'heure les berçaient.

On proclamait en ce moment la loi contre l'adultère!

Lesueur chancela.

« Louise! s'écria-t-il, dois-je donc causer ta perte? Cette loi, cette loi de sang!...

— Je ne l'ignorais pas, répondit-elle avec plus de calme qu'elle n'en avait montré d'abord, comme si la certitude du danger apportait aussi la force nécessaire pour le braver. Non, je n'ignorais pas les conditions de cet édit qui te fait trembler pour moi. J'en avais été instruite avant mon départ du Louvre. C'est l'édit lui-même peut-être, autant que mon amour pour toi, autant que ma haine pour... un autre... qui m'a poussée dans tes bras! Pour te rendre à la vie, je risquais la mienne! la honte disparut devant le péril! C'est là le secret que je n'aurais voulu te révéler que loin d'ici! Mais rassure-toi, Lesueur, reprit-elle en élevant la voix jusqu'au ton de l'enthousiasme. Avais-je prétendu me mettre à l'abri des lois? La mort ou la prison, qu'importe? n'étions-nous pas toujours séparés? Que me font aujourd'hui les jugements des hommes? ma conscience est tranquille; où donc est le crime? que suis-je à M. de Marillac? Il m'avait vendue, et moi je me suis donnée! que Dieu nous juge! »

Un instant après, leurs regards, ramenés vers la plaine située du côté de Port-Royal des Champs, s'arrêtèrent sur quelques cavaliers semblent se diriger vers la maison occupée par eux.

Songeant l'un à l'autre, ils se rapprochèrent vivement, avec un geste de terreur. Ils s'aperçurent bientôt que ces hommes n'étaient venus là que pour se battre.

« Les malheureux! dit Louise; ils bravent aussi des édits

de mort! Mon Dieu! quels qu'ils soient, veillez sur eux et sur nous! »

Puis soudain elle poussa un cri, et, désignant du doigt un des cavaliers à Lesueur :

« Mais c'est lui !... ne le reconnais-tu pas? s'écria-t-elle.

— C'est... le comte de Marillac! » murmura Lesueur avec une horrible angoisse.

Il se hâta de fermer la fenêtre. Louise était tombée à genoux...

A la suite de la querelle chez Puyvert, il avait été décidé que chaque champion amènerait deux seconds, et que le duel aurait lieu à cheval, au pistolet et à l'*estocade*, la longue épée de combat.

Arrivés dans une petite plaine entourée de buissons de tous côtés et dominée seulement par la maison de Beaufroy, les cavaliers mirent pied à terre pour discuter les conditions de la lutte, marquer l'espace, mesurer les armes; puis ensuite, remontés sur leurs chevaux, ils se préparèrent à prendre champ. Les seconds de Marillac étaient Cinq-Mars et le comte de Maure; ceux du marquis de Rieux, Montglat et Tristan l'Hermite, poëte et gentilhomme au service de Gaston d'Orléans.

Tandis que ces intraitables adversaires s'apprêtaient à vider ainsi leur différend, tandis qu'à travers le vitrage de sa croisée Lesueur observait avec anxiété les préparatifs du combat, et que Louise, à genoux, priait Dieu avec ferveur pour cet homme dont elle portait le nom, et dont la mort cependant eût tout changé dans sa destinée, ce duel avait encore un autre témoin.

Derrière une haie vive, limite verdoyante de la voie publique, un jeune homme, couché à mi-corps sur la route, écartait péniblement les branches épineuses d'un prunellier sauvage, au risque d'ensanglanter ses mains, et, les yeux avides, attendait, dans des transes cruelles, les résultats de cette lutte.

Il vit les champions se partager en deux bandes, et gagner, trois par trois, et à cheval, les bords opposés de la petite plaine; puis il entendit pousser ce cri : « En avant ! » Aussitôt, la bride et l'épée d'une main, un pistolet de l'autre, le marquis de Montglat contre le marquis d'Effiat Cinq-Mars, le comte de Maure contre Tristan l'Hermite, Marillac contre de Rieux, s'avancèrent l'un sur l'autre au trot de leurs chevaux. Lorsqu'ils se trouvèrent à vingt pas, face à face, l'écho répéta six coups de feu.

La fumée déroba les combattants aux yeux du jeune spectateur. Son cœur bondissait dans sa poitrine à la briser. Enfin, le nuage dissipé, il revit les six lutteurs, encore droits sur leurs arçons, s'attaquer à grands coups d'estocade, et les lames, frappées par le soleil, se croisaient devant lui au milieu des éclairs. Les champions firent alors une passe de traverse, comme pour échanger leurs premières positions et fournir la seconde course; mais tout à coup un d'eux tomba de cheval et roula sur la poussière.

Un cri lamentable partit de la petite maison de Beaufroy.

Le page, qui avait jusque-là maintenu la haie entr'ouverte, la sentit se resserrer sous ses mains tremblantes et déchirées. Il fit un dernier effort pour voir dans la plaine, et, parmi les cinq adversaires échappés au chances terribles du combat, *Monseigneur* reconnut le comte de Marillac!

Le marquis de Rieux était mort, percé d'un coup d'épée au cœur.

En apercevant son maître, le premier mouvement du page fut de se prosterner et de baiser la terre, comme actions de grâces envers le ciel; et, quand il se releva, il entendit des voix partir non loin de lui, de l'autre côté de la haie, et l'une de ces voix prononçait le nom de Marillac. Il prêta l'oreille.

Jacques Sirois et quelques archers se tenaient là, abrités derrière une touffe d'arbres. Ils étaient accourus au bruit des armes à feu, mais sans intention apparente d'empêcher

le combat de recommencer, si tel était le bon plaisir des combattants.

« Cordieu! disait Sirois à ses compagnons, cela ne vous réjouit-il pas d'assister à cette belle partie de pistoletade? Ce sont de doubles braves, ces raffinés d'honneur qui marchent ainsi à la fête entre l'estocade d'un ennemi et la hache du bourreau. Leur mettra la main dessus qui voudra; mais, par les yeux de ma chatte! je m'en défends. Nos ordres ne sont point pour le comte, mais pour la comtesse de Marillac. Cordieu! si nous le voulions, nous aurions aujourd'hui dans la ratière le ménage complet!

— Oui, dit un des archers, il semble que, par façon galante, le messire est venu se battre sous les fenêtres de sa femme, pour lui donner l'agréable passe-temps de le voir tuer. »

Le page n'entendit plus que quelques mots encore, et en grande hâte il tourna la petite plaine pour rejoindre son maître.

On avait transporté le corps du marquis de Rieux dans une voiture; déjà Marillac s'éloignait en compagnie de son beau-frère et de Cinq-Mars, lorsque *Monseigneur* parut à sa rencontre. Empressé qu'il était de lui donner des nouvelles de la comtesse, le page le saisit vivement par le bras; mais le comte, le repoussant avec rudesse, jeta un cri de douleur; et le pauvre enfant resta muet, interdit, en voyant la pâleur de son visage, et le sang qui bouillonnait sous sa chemisette.

Marillac avait eu l'épaule fracassée par un coup de feu. *Monseigneur*, baissant la tête, n'ayant plus d'autre pensée que la blessure de son maître, le suivit silencieux jusqu'au moulin d'Olivet, où le valet de chambre de Cinq-Mars, élève barbier-chirurgien, s'était tenu, prêt à la circonstance, avec un appareil de pansement.

Depuis quelques minutes, les champions avaient disparu; Louise et Lesueur, encore terrifiés par le spectacle du com-

bat, ne trouvaient plus un mot à se dire. Cette jeune femme, tout à l'heure si forte dans ses résolutions, si fière même d'un danger qui donnait à son amour le caractère sacré du dévouement, sentait naître dans son âme comme une impression de remords. Elle comprenait que, même victime d'un devoir imposé par la fraude, la femme, se courbant sous l'opinion du monde, doit subir toute sa part de malheur; que le ciel n'a pas voulu qu'elle pût à son gré changer sa destinée, puisqu'il a réservé une palme pour la vertu qui souffre et se résigne; et qu'enfin, devant le tribunal de Dieu, comme devant celui des hommes, il n'est pas permis de se faire justice à soi-même.

Lesueur, pour lui rendre le calme, torturait en vain sa pensée; où pouvaient frapper ses paroles d'amour quand le fatal édit retentissait encore aux oreilles de Louise, et que l'écho semblait n'en avoir pas fini de répéter la détonation des armes de son mari? Il continuait donc de se taire.

« Eh bien! lui dit-elle, voulant à tout prix rompre ce silence; eh bien! crois-tu encore aux longs jours de repos et de bonheur que nous nous étions promis?

— Qui peut nous en ôter l'espoir? répondit Lesueur, affectant un visage tranquille avec un cœur en désarroi. Louise, on ignore notre retraite; et ce n'est pas ici qu'ils viendront nous chercher!

— Et pourtant c'est là, sous nos yeux, qu'il est venu, lui! Ton père te l'avait dit, et tu me l'as répété: « Le hasard « marche souvent dans les voies de la Providence. » Si c'est le hasard qui l'a conduit devant nous, Dieu n'a-t-il pas fait naître ce singulier rapprochement pour nous inspirer le remords de notre faute?

— De notre faute! répéta Lesueur avec tristesse: ainsi tu te repens de mon bonheur!

— Non, j'en atteste le ciel! mais je me repens de t'avoir entraîné dans mon mauvais sort!... Dis-moi, reprit-elle avec un grand trouble, une idée me poursuit: es-tu bien sûr qu'il

n'a pas succombé dans ce combat? L'as-tu bien vu s'éloigner avec les autres? Tu me l'as dit... si tu t'étais abusé!... S'il était là, gisant dans la poussière!... attendant des secours... Lesueur, il m'y faudrait courir!... car j'ai porté son nom!... Quelle est cette nouvelle rumeur qui s'élève?... Oh! je ne puis vivre ainsi!... il faut que je voie! »

Elle s'avança précipitamment vers la fenêtre, et tout à coup, reculant de deux pas, se cachant la figure entre ses mains, d'une voix presque inarticulée :

« Regarde à ton tour, et invoquons Dieu! » dit-elle.

Lesueur, sans la comprendre, suivit de l'œil la direction qu'avait prise le regard de Louise, et resta saisi de stupeur.

Jacques Sirois, accompagné de quelques hommes portant l'arquebuse, s'était déjà emparé de tous les abords de la maison, et semblait n'attendre qu'un signal pour envahir leur asile. L'artiste reconnut, marchant auprès d'eux, un jeune garçon qui d'abord paraissait les conduire et qui ensuite disparut rapidement : c'était *Monseigneur*. Louise aussi avait cru l'apercevoir, guidant les archers de la prévôté de Paris.

« Marillac!... murmura Lesueur avec un accent de haine.

— Oui, dit Louise, il nous a découverts, il nous a livrés! il se venge!... Ce n'était donc point un hasard! »

Quelques instants se passèrent dans une cruelle perplexité, pendant lesquels la rumeur s'assoupit; la petite bande de Jacques Sirois faisait même, en apparence, mine de s'éloigner; mais, tandis que Lesueur au désespoir, sans se tromper lui-même, essayait encore de rassurer Louise, une nouvelle troupe de gens armés, débouchant des environs du couvent des Bénédictines, se montra devant la maison de Beaufroy. Un homme en robe noire la précédait : c'était lui que Jacques Sirois avait attendu.

« Mourir, mourir pour moi! s'écria Lesueur en tombant

sur un siége, accablé par sa douleur; mourir! parce que tu m'as aimé ! »

Louise fit un dernier effort pour montrer un courage qu'elle n'avait plus; elle voulut parler, les larmes et les sanglots lui éteignirent la voix.

« Quoi ! dit l'artiste, ne tenterai-je donc rien pour la sauver? »

Soudain une dernière espérance brilla à ses yeux.

« Écoute, dit-il; la croisée de ce cabinet, qui tient à notre chambre, donne sur le petit enclos de la maison. J'attacherai solidement le rideau au balcon, tu te laisseras glisser jusqu'à terre, et en quelques secondes tu gagneras le couvent des Bénédictines, où l'on ne te refusera pas un asile. »

Il n'y avait point un moment à perdre. Déjà l'on frappait à coups redoublés à la porte extérieure.

Lesueur court au cabinet; au même instant des voix confuses montent à lui, et l'extrémité d'une longue échelle tombe sur l'appui de la fenêtre qu'il vient d'ouvrir. Atterré, anéanti, il n'en doute point, les archers qui cernent le logis tentent l'escalade de ce côté. A peine en est-il sorti, à peine a-t-il fait glisser le verrou dans sa gâche, qu'un bruit sourd fait gémir et craquer le plancher du cabinet : on y a pénétré !

« Ils sont là ! » s'écrie-t-il avec désespoir.

Louise, épouvantée, mue par le seul instinct de la terreur, se précipite vers l'escalier, sans idée, sans autre volonté que celle de fuir les hommes *qui sont là*. Elle-même ouvre la porte du palier, et Jacques Sirois et ses archers, suivis d'un conseiller aux enquêtes, se présentent devant elle.

L'homme en robe s'avance vers Louise, tandis que Lesueur, épuisé par ces secousses horribles, s'appuyant à la muraille, ouvre des yeux hagards, cherchant autour de lui une arme que son bras affaibli ne pourrait même plus soutenir.

« Pardonnez à la pénible mission dont je suis chargé,

madame la comtesse, dit le conseiller, son chaperon fourré à la main, en honorant d'un salut profond l'ex-favorite ; vous êtes sous puissance de mari, et depuis deux jours cette maison vous sert d'asile, et vous n'y logez pas seule ! M. de Marillac n'a point paru ici ; donc c'est au nom du roi et de la loi, madame, que je vous somme de me suivre pour vous justifier devant qui il appartient du crime d'adultère dont vous êtes accusée.

— Au nom du roi !... du roi Louis XIII ! répète la comtesse, dans une sorte de délire, en passant rapidement sa main sur son front et dans ses cheveux, comme pour rappeler sa raison qui lui échappe. Du roi ! Oh ! qu'il n'a pas tenu à lui que je ne fusse coupable plus tôt !

— Ainsi, vous avouez le crime à vous imputé ? dit l'homme de justice, habile à transformer en aveu une parole imprudente.

— Oui, répond la jeune femme avec égarement, oui... j'avoue... Emmenez-moi... Je veux mourir !... Je suis prête à rendre compte de ma conduite au roi... et à Dieu ! »

Elle essaye de faire un pas ; ses jambes plient, son corps s'affaisse ; elle tombe les genoux en terre.

Lesueur s'élance vers elle, et l'étreint dans ses bras avec transport, avec rage : « Marillac ! Marillac ! » s'écrie-t-il ; et dans son cœur, c'est une malédiction jetée sur celui qu'il croit l'auteur de leur perte, lorsque tout à coup la porte du cabinet, ébranlée sous une secousse violente, cède, et le verrou vole au milieu de la chambre.

Un homme, le visage livide, son pourpoint coupé et ensanglanté à l'épaule gauche, s'avance, et, promenant fièrement son regard sur les assistants, il étend sa main sur la tête de Louise en signe de protection.

« Cette femme est la mienne, messieurs, dit-il ; quel autre que moi aurait le droit de l'accuser ? Dieu m'en garde ! car elle est innocente du crime qu'on lui impute. Si elle est ici, c'est par mon ordre ! par mon ordre qu'elle

y est venue! par mon ordre qu'elle y a demeuré depuis deux jours! »

Tous étaient restés immobiles de surprise devant cette soudaine apparition; et Louise, les yeux tournés vers Marillac, attachait sur lui un regard encore indécis.

« Cependant, dit l'homme noir en s'adressant au comte, madame, de son propre aveu, a reconnu sa faute!

— Oui, reprit l'héroïque offensé, le cœur navré de ne pouvoir même plus mettre en doute la culpabilité de Louise; elle vous l'a avouée, mais pour vous forcer de l'emmener, pour vous éloigner de cette maison, où j'étais caché... là! » Et d'un geste il indique le cabinet. « S'il est ici un coupable que la loi puisse atteindre, ce coupable, c'est moi! poursuivit-il, moi qui viens de me battre pour venger son honneur insulté! moi qui viens de punir son calomniateur! Par ma mère! eussé-je risqué de mourir pour elle sous la main d'un adversaire ou sous celle du bourreau si je ne l'avais sue innocente? »

L'homme de robe hésitait; cependant les discours de Marillac, sa présence dans la maison habitée par la comtesse, semblaient devoir annuler l'accusation.

Le comte aida Louise à se relever: « Remettez-vous, madame, lui dit-il, cessez de trembler pour moi. » Et la pressant légèrement contre sa poitrine, s'adressant au conseiller: « Où donc prétendez-vous trouver la femme adultère? Est-ce entre les bras de son mari? »

Lesueur ne sait s'il rêve ou s'il veille; en admiration devant tant de générosité, dans l'attitude d'un coupable, il reste le front courbé devant cet homme qui vient de racheter si noblement tous ses torts!

Quant à Louise, l'âme paralysée par trop d'émotions, elle demeure muette, insensible; penchée sur le sein de Marillac, comme la statue de marbre contre la colonne qui lui sert d'appui, elle ne comprend pas encore qu'il a dévoué sa vie pour sauver la sienne, et que ce sang qui le couvre

a coulé pour elle. Trop longtemps elle l'avait maudit dans son cœur, pour le concevoir tout à coup tel qu'il se montrait en ce moment!

Si le conseiller aux enquêtes ne pouvait faire usage de la loi sur l'adultère, du moins l'édit contre les duels lui livrait une capture assurée. Jacques Sirois reçut l'ordre de se saisir du comte de Marillac. Il obéit presque à regret.

« Monsieur le comte, lui dit-il, gardez bon courage! Cordieu! la loi est-elle donc plus forte que le canon, et celui qu'ont respecté les boulets des Espagnols se verra-t-il abattu par un chiffon de papier? Nous sommes d'anciennes connaissances, reprit Sirois; et, foi de soldat, j'aimerais autant vous suivre comme mon capitaine que vous précéder comme mon prisonnier.

— Marchons! » dit Marillac, qui se sentait au bout de ses forces. Il fit un dernier geste vers la comtesse.

Alors seulement, et quand déjà le comte, entouré de soldats, franchissait le seuil de la chambre, Louise entrevit la grandeur du sacrifice; elle se précipita sur la main qu'il lui tendait, la porta à ses lèvres, et, malgré l'avenir sombre qui s'ouvrait devant lui, malgré ses souffrances qui se réveillaient plus aiguës, l'éclair du triomphe brilla sur les traits de l'époux : il venait de sentir une larme tomber sur sa main!

La comtesse, anéantie, se soutenant à peine, essayait de le suivre, quand elle entendit une voix émue et défaillante murmurer tout bas près d'elle :

« Adieu, Louise!

— Adieu, Lesueur! dit-elle avec un sanglot; adieu à toujours! C'est maintenant que notre amour serait impur devant Dieu! »

XXX

CONFESSION DE MARILLAC

Huit grosses tours réunies par un nombre égal de massifs de pierre, solidement assises dans les profondeurs d'un large fossé, fortifiées d'une courtine flanquée de bastions, protégées par les yeux vigilants des sentinelles et par la bouche menaçante des canons, telle était à l'extérieur la bastille Saint-Antoine. Lugubre perspective, elle se dressait à l'extrémité de la ligne des boulevards, comme un vieux sépulcre de famille au bout de la riante allée d'un parc.

C'est là, dans une chambre *verrouillée et barrouillée*, mais où pouvaient pénétrer du moins l'air frais et quelques rayons de soleil, que depuis deux jours, étendu sur un lit de douleur, logeait le comte de Marillac.

Les efforts qu'il a faits pour franchir les murs de l'enclos de Beaufroy, pour soulever, aidé de son page, la longue échelle, pour pénétrer enfin auprès de Louise, et la sauver en se dévouant lui-même, tant d'émotions qui l'ont torturé dans cette cruelle matinée, avaient irrité, envenimé sa blessure. Une fièvre ardente s'était déclarée; elle seule lui donnait encore des forces factices, tout en épuisant en lui les principes de la vie.

Les pensées qui l'agitaient n'étaient pas de nature à lui rendre le calme. Louise était coupable ; il n'en pouvait plus douter !

« Allons ! se disait-il, je n'aurai accompli ma tâche qu'à moitié, en la dérobant au châtiment, non à la faute ! Pauvre

jeune fille! qu'il nous a fallu de persévérance à tous pour la perdre! Monsieur le cardinal, et vous, roi très-chrétien, nous répondrons pour elle, tous trois là-haut, je l'espère!... Mais qu'est-elle devenue?... que deviendra-t-elle? »

Il demeurait absorbé dans ces réflexions désolantes, quand son page, qui l'avait suivi jusque sous les verrous de la Bastille, placé alors près de la fenêtre, examinant avec une curiosité d'enfant, et les sentinelles en vedette le long des parapets; et plus loin les gens du peuple, libres et joyeux, qui descendaient le faubourg ou traversaient le boulevard, poussa tout à coup un cri de surprise et de joie.

« Qu'est-ce? garçon, lui dit son maître; viens-tu d'entendre sonner l'heure de ton déjeuner?

— Monsieur le comte! monsieur le comte! balbutia le page, frappant dans ses mains et tenant toujours ses regards fixés entre les barreaux de la croisée, c'est elle! c'est bien elle!... madame la comtesse qui passe en ce moment devant le jardin des arquebusiers et se dirige vers le château!

— Louise!... tu t'abuses, mon enfant : pour ceux de ton âge, toutes les femmes se ressemblent.

— Non, oh! je la reconnais bien, j'en réponds; d'ailleurs, votre beau-frère, le comte de Maure, l'accompagne... le voilà qui se sépare d'elle... Il lui fait signe, comme en lui disant : « Bon courage! » Elle avance toujours... Mais... je ne l'aperçois plus... Ce maudit bastion! il me la cache! »

Et *Monseigneur* frappa du pied avec colère, et, le poing fermé, sembla menacer le bastion.

« Elle a voulu me voir, et ils l'ont permis! » s'écria Marillac.

Il crut sentir ses douleurs diminuer sensiblement.

Alors la porte de la chambre s'ouvrit : Marillac fit un mouvement; mais ce n'était que le gouverneur de la Bastille, M. de Bezemeaux, assisté du chirurgien. Celui-ci leva l'appareil, examina, sonda de nouveau la blessure; le front

se rembrunit, il jeta sur le gouverneur un coup d'œil significatif, et poursuivit silencieusement son office.

Au milieu des crises douloureuses du pansement, Marillac tenait toujours les yeux dirigés vers la porte ; puis il se retourna vers le page :

« Tu t'es trompé, garçon ; ce n'était pas elle ! »

Quand il eut achevé d'entourer l'épaule du prisonnier de ligatures et de bandages, le chirurgien adressa au blessé ces mots sacramentels :

« Je ne vois point encore un danger certain ; cependant, si monsieur le comte le désire, on pourra faire appeler l'aumônier de la maison.

— Je comprends, dit Marillac en le regardant fixement. Béni soit Dieu ! mieux vaut le prêtre sans le bourreau que tous deux ensemble, quoique le résultat soit le même. » Il reprit ensuite d'une voix ferme : « Je suis chrétien et soldat, un prêtre ne saurait m'épouvanter : s'il annonce la mort, il apporte aussi le pardon, et j'en ai grand besoin. Qu'il vienne ! »

Après quelques insignifiantes paroles pour le tranquilliser, le gouverneur et le chirurgien s'éloignèrent.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé, quand la porte s'ouvrit de nouveau. Louise parut ; mais à peine avait-elle franchi le seuil de la chambre, qu'elle se sentit défaillir, et elle serait tombée si le page ne l'avait soutenue. Abaissant son regard devant Marillac et courbant la tête :

« Monsieur le comte, dit-elle enfin, entremêlant ses paroles de soupirs et de larmes, vous m'avez sauvé la vie et plus encore ! Dieu me garde de croire que c'est à l'épouse coupable que vous songiez alors ! Vous avez voulu garantir votre nom de la honte ; il le sera, monsieur, je le jure ! vos nobles efforts n'auront pas été vains, et un jour peut-être je pourrai me faire comprendre de vous.

— Pour retarder ainsi l'explication, dit Marillac avec un

pénible sourire, ignorez-vous donc, madame, que la mort n'est pas loin de moi?

— Oh ! s'écria la jeune comtesse en joignant les mains, non, je n'aurai pas votre mort à me reprocher ! non, vous ne mourrez pas ! vous avez des amis puissants qui prendront en main votre cause ! Je les ai vus, ils ont paru touchés de mon désespoir, et ils vous aiment !

— Louise !... interrompit le comte avec un transport de joie. Vous les avez suppliés pour moi ? vous ! Ah ! c'est bien ! répéta-t-il ; vous vous êtes du moins montrée devant eux la comtesse de Marillac ! Mais vos prières, c'est au ciel qu'il les faut adresser maintenant ! c'est là-haut surtout que mon arrêt est écrit ! Quant à votre faute, elle est mon ouvrage. A moi le remords ! à moi le châtiment ! Il faut cependant que vous sachiez ce que j'ai souffert... Asseyez-vous, madame, là, près de mon chevet. Je ne veux point mourir sans avoir tenté de me justifier ; et, je le sens, le temps presse. »

Dans ce moment, un vieillard, au front chauve, à la démarche grave, vêtu d'une soutanelle noire et portant dévotieusement sous les plis de son léger manteau un vase d'argent soigneusement recouvert, arriva, car il avait été appelé. C'était l'aumônier-confesseur. Sa présence suffit pour révéler tout à fait à la comtesse la triste vérité. Les puissances de la terre qu'elle avait implorées ne pouvaient plus rien en faveur du prisonnier. Poussant un gémissement, elle tomba sur un siége, près du lit, et se couvrit le visage de ses deux mains. A l'entrée du prêtre, le page avait disparu.

« Calmez-vous, ma fille, dit l'aumônier en tournant les yeux vers Louise : nous ne venons pas toujours accompagnés d'un mauvais présage. En allégeant la conscience du poids qui l'oppresse, parfois on soulage le corps avec l'âme ; le remords est une souffrance aussi. »

Il s'apprêtait à donner quelques consolations au blessé, quand celui-ci l'interrompant :

« Soyez le bienvenu, mon père ; mais les moments sont précieux ; j'en ai long à vous dire. »

Louise fit un mouvement pour s'éloigner ; le comte étendit le bras vers elle.

« Restez, madame la comtesse. — Mon père, ce n'est pas à vous seulement que je dois ma confession ; permettez qu'elle l'entende aussi. Tous les deux vous saurez les secrets de ma vie. Puisse l'un me pardonner et l'autre m'absoudre ! »

Le prêtre parut d'abord étonné de cette singulière proposition ; mais dans son indulgence il voulut bien la regarder comme une preuve d'humilité chrétienne ; et pour toute réponse il s'assit auprès de son pénitent, après avoir déposé sur un meuble le vase d'argent renfermant le saint viatique, devant lequel il s'inclina trois fois.

Marillac commença.

Il passa rapidement sur les premières erreurs de sa jeunesse, trop nombreuses, disait-il, pour qu'il lui ait été possible d'en tenir compte ; il raconta les circonstances fatales qui l'avaient jeté sous la dépendance de Richelieu ; n'ayant plus rien à ménager, il dit la part que le cardinal avait eue à son mariage.

Un geste de Louise trahit l'attention qu'elle prêtait déjà à ce récit.

« J'arrive au jour où s'ouvrit pour moi une existence nouvelle, continua-t-il en se tournant vers la comtesse. Je vous épousai, Louise, vous connaissant à peine ; je vous arrachai à une passion vraie qui eût pu suffire à votre bonheur. Celui auquel je vous ravis ainsi était mon ami ; mais je croyais à des consolations faciles pour lui comme pour vous ; je n'avais point aimé encore ! Vous le savez maintenant, madame, la main de fer du cardinal pesait sur ma tête ! Pensez-vous, mon père, que cela suffise à mon excuse devant Dieu ?

— La position était périlleuse, dit le confesseur : chacun ne sort pas triomphant de la lutte.

— Mais je n'ai pas même lutté ! s'écria le comte ; c'est par un lâche calcul d'intérêt que j'ai brisé le cœur de mon ami ! »

Alors il raconta les détails de son mariage, les conditions secrètes imposées par le roi, et acceptées par lui.

L'aumônier se signa à cette révélation sur les tendresses du pieux monarque. Les mains de Louise ne suffisaient plus pour cacher la rougeur qui s'étendait sur tout son visage.

« Eh bien, dit Marillac, pourrez-vous m'absoudre, mon père ? pourrez-vous me pardonner, Louise ?

— Oui, mon fils, répondit le prêtre, si la voix du repentir s'est fait entendre dans votre cœur.

— La voix qui se fit entendre, répéta Marillac en s'adressant de nouveau à la comtesse, ce ne fut point d'abord celle du repentir, Louise ; ce fut celle de l'amour ! de l'amour que je ressentais pour vous, madame !... Vous ouvrez les yeux à ce mot ; la surprise vous en prend comme par un coup inattendu. Vous ne le saviez pas ?... Par les astres ! vous n'avez donc pas de vanité de femme dans l'âme ? Oui, j'en jure par Dieu qui m'entend, et devant qui je vais bientôt paraître, jamais passion ne fut plus forte et mieux sentie que celle-là dont mon cœur était plein. Je m'étais joué de l'amour ; c'était à force d'amour que je devais expier mon crime ! Quand votre mépris me repoussait, quand votre haine m'ordonnait de vous fuir, moi amant, moi mari, perdu dans la foule qui pouvait vous approcher familièrement, je me tenais à distance, épiant un de vos regards, et je me croyais heureux lorsque les sons détournés de votre voix arrivaient jusqu'à mon oreille. Ne vous rappelez-vous pas les soins dont je vous entourai dans la cabane du bûcheron, durant cette chasse ? notre rencontre dans la forêt ? ces mille hasards prétendus que j'avais tant de mal à faire naître ? Car pour arrêter mes yeux sur les vôtres, pour effleurer votre main de la mienne, il fallait me cacher, oui...

me cacher... comme un coupable... comme un homme sans foi qui cherche à reprendre ce qui n'est plus à lui ! le droit que je tenais de Dieu, je l'avais vendu! »

Le comte suspendit un moment son récit : sa respiration devenait brusque et heurtée; la sueur lui coulait du front. Louise sentait dans son âme une profonde émotion de pitié, se mêlant à la reconnaissance qu'elle devait déjà à cet homme tant méconnu par elle.

De son côté, l'aumônier ne laissait pas que de trouver bizarres les formes de cette confession, et, alarmé de toutes ces paroles passionnées, il essaya de remettre à un autre moment la suite de l'entretien. Comme il se levait :

« Non, restez, mon père, lui dit le comte ; il faut que j'achève tandis que la fièvre me tient encore et donne à mon sang la chaleur qu'il n'aurait pas sans elle. Si l'expression trop vive de mon amour blesse la chasteté de votre esprit, songez qu'elle est ma femme. Dieu, sans doute, aura des trésors d'indulgence pour moi à cause de ce même amour; car c'est par lui que je vaux quelque chose. »

Le confesseur reprit sa place d'un air de condescendance, et dit :

« Achevez, mon fils. »

Marillac passa bientôt à cette phase de sa vie où le remords s'était éveillé dans son cœur, en voyant la honte, méritée par lui seul, rejaillir sur la comtesse et menacer de la couvrir aux yeux du monde d'un injuste mépris.

« Alors, poursuivit-il, s'éleva en moi un sentiment semblable à la vertu, peut-être! Il épura mon amour sans l'affaiblir. Réparer mes torts, protéger votre honneur, Louise, vous sauver des piéges dont vous viviez environnée, et que moi-même j'avais creusés devant vous, tel fut désormais mon but. Et mes efforts n'ont pas toujours été vains. Il vous souvient de ce château des nobles Montmorency, de ce palais d'Écouen, où le roi de France vous avait marqué un asile? »

A ce souvenir, la comtesse tressaillit :

« Quoi ! dit-elle, dans cette nuit horrible ?...

— J'étais là, madame, entre le roi et son complice ! J'avais pénétré leurs desseins, et, sentinelle active, je veillais sur votre demeure comme une mère sur le berceau de son enfant. Roulé dans mon manteau, étendu au pied d'un arbre, malgré les heures de la nuit qui passaient, je défendais à mes yeux de se fermer. Deux cavaliers arrivèrent, je les reconnus, et, tandis qu'ils s'introduisaient par l'entrée secrète, moi j'escaladais la muraille, résolu de briser les portes s'il le fallait pour vous arracher des bras du roi ! »

L'aumônier se signa de nouveau.

« Mais l'huis du couloir, resté entr'ouvert, tandis que l'infâme la Chenaye rôdait autour du château, m'eut bientôt mis sur la piste de son maître. Une cloison sulement me séparait de vous, Louise. Oh ! quel ne fut pas mon supplice en entendant vos prières méprisées ! Dans un transport de rage, de délire, j'allai jusqu'à porter la main sur la garde de mon épée !

« Quoi ! s'écria le prêtre épouvanté, était-ce pour en frapper le roi ! vous, un gentilhomme !

— Je l'eusse fait peut-être, Louise, répondit Marillac en s'adressant à la comtesse ; oui, je l'eusse osé ! avais-je ma raison alors ? Convulsif, haletant, un cri furieux s'échappa de ma poitrine. A ce cri, la Chenaye accourut, et, dans l'obscurité, ce fut sur lui que se déchargea ma colère ! Mon père, n'ai-je pas assez souffert dans ce moment pour expier bien des erreurs ? Louise, croyez-vous que je vous aimais ? »

La comtesse était tombée à genoux devant le prisonnier.

La voix de Marillac s'affaiblissait ; un frisson glacial courait sur ses membres. Cette fois, ce fut au prêtre qu'il s'adressa.

« Il me reste maintenant, mon père, à m'accuser du meurtre qui m'a conduit ici. J'ai tué un homme, mais d'après la loi sacrée de l'honneur ; je l'ai tué parce qu'il avait calomnié celle que Dieu lui-même m'a chargé de pro-

téger! Je l'ai tué, pour que pas une femme n'eût le droit de détourner dédaigneusement la tête en passant auprès de la comtesse de Marillac! pour que pas un homme n'eût le droit de sourire avec ironie en la regardant! elle est digne de l'estime de tous, mon père! Vous direz, après moi, que son époux mourant l'a déclaré.... Pensez-vous que Dieu me fasse grâce? Louise, vous m'avez pardonné, n'est-ce pas?

— Si vos fautes sont grandes, mon fils, la miséricorde divine est plus grande encore, » dit l'aumônier.

Marillac, avec effort, souleva Louise toujours à genoux, puis il l'attira vers lui, comme s'il avait un dernier secret à lui confier.

La jeune femme, se soutenant à peine, affaiblie, désolée, se pencha sur le lit de douleurs.

« Écoutez-moi bien, Louise de la Porte, lui dit-il à voix basse. Mes torts ont été graves envers lui. De ce côté, j'ai à réparer aussi! Pour assurer votre bonheur à tous deux, je ne puis plus.... que mourir! vous serez libres bientôt.... et.... »

Louise ne le laissa pas achever.

« Je le jure par le Sauveur! s'écria-t-elle en étendant sa main vers le saint viatique : la comtesse de Marillac respectera et gardera le nom que vous lui avez donné!

— Allons! dit Marillac, le bonheur pour moi ne sera pas de longue durée; mais il est venu du moins! » Et un sourire de joie, contractant ses lèvres pâles, brilla un instant dans ses yeux presque éteints, car la fièvre l'abandonnait. « Bénissez-moi, mon père, ajouta-t-il, et vienne la mort sans trop tarder; je regretterais la vie! »

Le prêtre étendait ses mains sur la tête du blessé, et prononçait les paroles de l'absolution, Louise, courbée sous cette main qui bénissait, semblait vouloir participer au pardon qui allait descendre du ciel quand le gouverneur entra de nouveau dans la chambre, suivi d'un homme de haute stature, cuirassé, botté, éperonné. C'était la Houdi-

nière, le capitaine de la garde du cardinal. Le jeune page les accompagnait.

A la vue de l'aumônier remplissant ses saintes fonctions, le page, le capitaine et le gouverneur se mirent à genoux, déposant devant eux sur le carreau, l'un sa toque, l'autre son casque, le dernier son feutre à plumes. Tous trois alors croisèrent les mains et se tinrent recueillis.

Quand les dernières paroles du prêtre furent prononcées, la Houdinière, se relevant, alla droit à Marillac, et d'une contenance un peu embarrassée il lui remit une dépêche de la part du cardinal-duc.

Richelieu faisait au comte grâce de la peine de mort, par lui encourue d'après l'édit contre les duels, et le condamnait seulement à quelques années d'emprisonnement.

A l'audition de ce message, Marillac se redressa à moitié, et, apostrophant la Houdinière d'une voix défaillante, où perçait encore un ton de sarcasme et de gaieté :

« Capitaine, lui dit-il, présentez mes compliments à Son Éminence ; vive Dieu ! il faut l'avouer, je joue de malheur lorsqu'il s'agit d'obéir aux volontés du cardinal ! Il veut que je reste à la Bastille, et je vais en sortir.... bientôt !... il m'avait ordonné de mourir devant Corbie : le satisfaire m'a été impossible; aujourd'hui, il m'ordonne de vivre.... et.... je meurs !... »

Marillac était retombé sur son lit. Ses regards se tournèrent alternativement vers *Monseigneur* et vers Louise; il articula encore quelques paroles, en tenant sa main appuyée sur la tête du page qui fondait en larmes; il le recommanda aux bons soins de sa femme; puis ses yeux se fermèrent. Une heure après, son cœur avait cessé de battre.

Le lendemain, Louis XIII et Richelieu partaient pour rejoindre la Meilleraie sous les murs d'Hesdin. Cinq-Mars était du voyage. De cette campagne, glorieuse dans ses résultats, la Meilleraie revint maréchal de France; Cinq-Mars, favori du roi; Richelieu, plus puissant que jamais !

CONCLUSION

Quatre ans après, toute la population parisienne affluait vers le village de Saint-Denis, dont les rues étaient tendues de draps noirs, sur lesquels ressortaient seulement, de distance en distance, une torche de cire blanche L'église, en deuil aussi, et décorée de sombres écussons, s'élevait comme un immense catafalque couvrant un autre catafalque. Et au milieu des rumeurs de la multitude, des dernières vibrations de l'orgue, des prières des assistants, on entendit du fond du sanctuaire s'élever la voix du héraut d'armes qui criait : « Monsieur le grand chambellan, apportez la bannière de France ! Monsieur le duc de Luynes, apportez la main de justice ! Monsieur le duc de Ventadour, apportez le sceptre royal ! Monsieur le duc d'Uzez, apportez la couronne royale ! »

Et lorsqu'ils les eurent apportés, on les descendit, à l'exception de la bannière, dans le caveau funèbre, et les seize maîtres d'hôtel du roi y jetèrent leurs bâtons, couverts de crêpes; et le duc de la Trémouille y mit l'extrémité du sien, courba la tête, et murmura à voix basse ces paroles :

« Le roi est mort ! »

Alors le chef des hérauts d'armes, se tournant vers le

peuple, répéta trois fois : « Le roi est mort ! le roi est mort ! le roi est mort ! » Puis la bannière de France, restée inclinée, tout à coup se releva flottante, et la Trémouille, la tête haute, dit :

« Vive le roi Louis XIV, roi de France et de Navarre ! »

Et le cri de : « Vive le roi ! » poussé par les grands et par le peuple, par la foule qui encombrait les rues et les chemins, fit retentir les voûtes de l'église, descendit jusque sous le caveau funèbre, en remonta, rejeté par l'écho, et, se prolongeant sur la route comme une traînée de poudre, éclata dans les carrefours de la grande ville, où il devint pour les Parisiens un nouveau signal de fêtes et de plaisirs.

Le cardinal avait précédé son maître au tombeau.

Dans la foule qui demeurait là, attentive et curieuse, à Saint-Denis, pour voir défiler les troupes et le haut clergé, tout brillant d'écarlate et d'or, et le parlement, avec ses fourrures, et les capucins, avec leur lourde croix de bois, couronnée d'épines ; et les cinq cents pauvres, tous vêtus de noir, portant un cierge, et précédés de leur bailli, se trouvait un bel adolescent, sergent aux gardes, à l'élégante prestance, à la figure douce et enjouée.

Une main dans l'ouverture de son justaucorps galonné, de l'autre épointant sa naissante moustache blonde, il promenait ses yeux sur la double ligne du peuple, pour y découvrir des visages de jolies filles, lorsque sa vue s'arrêta avec intérêt sur une femme, jeune encore, mais dont les traits souffrants et abattus révélaient l'existence de longs chagrins, autant que celle de la maladie.

L'homme sur le bras duquel elle s'appuyait péniblement paraissait comme elle dévoré d'ennuis secrets, et le débraillé de son costume, ses cheveux en désordre, l'ensemble négligé de sa personne, forcèrent le sergent aux gardes à l'examiner à plusieurs fois, avant de reconnaître en lui ce jeune peintre qu'il avait vu naguère paré de tous les dons

de la nature, le front radieux, les yeux brillants, et si soigneux dans ses vêtements simples et de bon goût.

Sa présence réveillant dans l'âme du jeune soldat des souvenirs pénibles, mais non sans douceur, il traversa la foule, rejoignit l'artiste, et, lui frappant familièrement sur l'épaule : « Maitre Lesueur ne reconnait-il pas un ancien serviteur du comte de Marillac? » lui dit-il.

A ce dernier nom prononcé, Lesueur manifesta une violente émotion ; sa figure s'empourpra. La malade, toujours appuyée sur son bras, et alors placée sur un plan en arrière de lui, relevant vivement la tête, porta un doigt à sa bouche en regardant le jeune homme. Celui-ci comprit aussitôt le signe qu'elle lui adressait.

« Oui, j'ai gardé mémoire de vous, répondit Lesueur ; on vous appelait *Monseigneur :* je ne vous ai connu que sous ce nom.

— Antoine de Pesme, de présent, sergent aux gardes! »

Et levant la main vers son chapeau, il se l'enfonça sur la tête avec un air de fierté. Cependant la supplication muette qu'on lui avait faite de ne plus prononcer le nom de Marillac le laissait tout en désarroi ; car il ne s'était rapproché de Lesueur que pour goûter le plaisir de parler encore de son ancien maître.

Après quelques propos sans suite, ne sachant plus comment alimenter l'entretien, et par manière de lieu commun :

« Êtes-vous marié? demanda-t-il à Lesueur.

— Non! » répondit l'artiste avec une sorte d'aigreur, comme si cette question lui eût paru offensante ; puis, jetant un coup d'œil sur sa compagne qui se tenait le front baissé, dans un redoublement de souffrance, peut-être : « Pas encore, » ajouta-t-il.

Et ce mot ranima la malade.

Bientôt, Antoine de Pesme, le sergent aux gardes, serra la main du peintre, et s'éloigna. Lesueur, soutenant tou-

jours sa compagne, regagna sa nouvelle demeure, située tout auprès de Saint-Denis.

Qui était cette femme, dont la destinée semblait désormais fixée à la sienne? C'était celle-là qui avait tout quitté pour venir lui prodiguer ses soins et ses secours dans ses afflictions de l'âme et du corps; celle-là, qui l'avait d'abord aimé par reconnaissance; qui, durant son voyage dans le Dauphiné, avait racheté ses tableaux, surveillé son atelier, entretenu le poli de ses armures, pour lui réserver la surprise du retour! Et elle avait gardé le silence!... Bien plus, par un dévouement presque au-dessus de l'humanité, elle était devenue sa confidente, et l'avait servi dans ses amours, lorsque elle-même nourrissait pour lui une passion incurable! Et, après son dernier désastre, elle était revenue à lui pour le soigner, pour le plaindre, pour le consoler. Pendant quatre ans elle avait été sa servante, sa sœur, son amie! Aujourd'hui, Jeanne osait aspirer à un titre plus haut; mais Jeanne était mourante d'un mal héréditaire de poitrine, dont sa mère était morte jeune aussi. Il n'y avait dans son désir que l'ambition d'une épitaphe avec ces mots : ÉPOUSE D'EUSTACHE LESUEUR.

L'artiste résistait encore; le temps pressait cependant.

Ainsi que pour Marillac, le mariage ne devait être pour Lesueur qu'une affaire de forme : l'un n'y avait cherché qu'un levier, afin de s'élever à la fortune et aux honneurs; l'autre n'y voyait qu'un moyen de s'acquitter et de payer un si long dévouement.

Celui qui avait été aimé de la noble comtesse, de la brillante favorite d'un roi, donna son nom à la pauvre courtisane. Ce nom, Jeanne le reçut à son lit de mort, et ne le porta qu'un jour.

Durant ces quatre années, le souvenir de Louise n'était pas sorti un instant de l'âme de l'artiste; mais alors Louise était religieuse au couvent de la Visitation. Elle y vivait, tâchant de se résigner, à l'exemple de la vertueuse La-

Fayette ; et ses jours se passaient à prier devant la vierge de la chapelle.

Après avoir fermé les yeux de Jeanne, Eustache Lesueur, comme chacun sait, entra aux Chartreux, où il mouru, jeune encore.

C'est là qu'il composa sa galerie de Saint-Bruno. Dans cette longue suite de chefs-d'œuvre, il est des traits gracieux, il est une expression naïve de physionomie, qui, malgré lui, se répétèrent fréquemment sous son pinceau. Cette jeune fille agenouillée devant l'autel ; ce jeune acolyte qui, le front baissé, tient un flambeau ; cet ange qui descend du ciel pour saluer le saint homme, ils ont tous trois la figure de Louise.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE







